INSTITUT D'HISTOIRE UNIVERSELLE „N. IORGA“

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

XX



BUCAREST
1943

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

FONDÉE PAR
XX N. IORGA 1943

COMITÉ DE DIRECTION:
I. NISTOR
N. BĂNESCU

DIRECTEUR:
G. I. BRĂTIANU
SECRÉTAIRE: M. BERZA

SOMMAIRE

Pages

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN
XX

INSTITUT D'HISTOIRE UNIVERSELLE „N. IORGA"

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

XX



BUCAREST
1943

NICOLAS IORGA, HISTORIEN DU MOYEN ÂGE

CONFÉRENCE FAITE À L'INSTITUT D'HISTOIRE UNIVERSELLE «N. IORGA», LE 6 DÉCEMBRE 1943, OUVERTURE DES COURS ET ANNIVERSAIRE DU FONDATEUR

Un demi-siècle s'est écoulé depuis que, en 1893, Nicolas Iorga, alors âgé de 22 ans, faisait paraître son premier livre, qui était aussi sa thèse de doctorat à Leipzig: *Thomas III*, *Marquis de Saluces*. La même année, il présentait à ses maîtres de l'École des Hautes Études à Paris, son ouvrage *Philippe de Mézières et la Croisade au XIVe siècle* [1]), par lequel le jeune auteur allait se révéler au monde savant. Les deux études portaient sur le même domaine de recherches, l'histoire du Moyen Âge.

Médiéviste de formation, Nicolas Iorga débuta comme tel, et au cours de sa longue activité, si féconde et si variée, il cultiva de préférence ce champ d'études; de la publication de documents et de l'examen de certains aspects particuliers de l'époque, son esprit s'éleva jusqu'aux vastes synthèses, par lesquelles il essaya de fixer les contours et de faire revivre le sens de ce millénaire tourmenté de vie historique, qui porte encore un nom indigne de lui.

Les recherches sur Venise et Raguse; celles qui traitent de la domination latine en Chypre, en Morée ou en Terre Sainte; les études sur les dernières croisades ou les débuts de la pénétration turque en Europe, de même que toute l'histoire de Byzance et une bonne partie des histoires nationales que Nicolas Iorga embrassa dans leur totalité — histoire de France, des Roumains, des Slaves orientaux et d'autres peuples — jusqu'au premier volume de l'ad-

---

[1]) Paru en 1896, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, Sciences phil. et hist., fasc. 110.

mirable « Histoire des littératures romanes », — tous ces ouvrages représentent des recherches sur le Moyen Âge. Rien que l'énumération des volumes, brochures ou articles que Nicolas Iorga consacra à l'étude du Moyen Âge exigerait presque autant de temps qu'il nous est accordé pour évoquer cet aspect de l'activité du fondateur de notre Institut. À ceux qui, dans les années à venir, nous succéderont dans cette chârge, nous laissons la tâche d'examiner l'apport de Nicolas Iorga dans les divers domaines particuliers du Moyen Âge; pour notre part, nous essayerons de saisir aujourd'hui, à l'aide de ses ouvrages de synthèse et de quelques études particulièrement significatives, la conception de l'historien sur l'époque jugée dans son ensemble et à travers ses manifestations les plus caractéristiques.

Ne nous abusons pas sur la difficulté de l'entreprise et les risques qu'elle comporte. Le danger nous guette à chaque pas, dans l'effort d'enfermer dans un contour précis un esprit toujours un éveil; et là où nous nous serons efforcés d'éclaircir, nous ne réussirons peut-être qu'à défigurer, à mettre un autre sens à la place de celui qui était contenu dans les pages du livre et que nous fûmes incapables de saisir. Nous avancerons donc avec précaution, en tâchant de fixer tout d'abord le point de vue de Nicolas Iorga dans les problèmes controversés de l'histoire du Moyen Âge, ensuite ses contributions essentielles à la connaissance de cette époque. Remarquons dès le début qu'alors même qu'il se range à des opinions déjà exprimées, son argumentation est toujours nouvelle, sa présentation toujours originale. Du reste, à qui suit l'évolution et le stade actuel des problèmes, ce ralliement même est significatif. D'autre part, les résultats ainsi obtenus nous aideront à comprendre la conception d'ensemble de l'historien, qui formera le second point de notre exposé.

Le premier problème qui, chronologiquement, s'offre à notre examen, est celui qui fut le plus discuté au cours des dernières vingt années, le problème de la limite entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Bien entendu, il ne s'agit pas de préciser la date qui marque la fin d'une époque et le commencement de l'autre. L'histoire ne connaît pas de dates fatales, et Nicolas Iorga le savait si bien, qu'il consacra toute une leçon à montrer l'*inanité des divisions habituelles de l'histoire*

universelle [1]. Cependant, formulée d'une manière plus nuancée, la question reste toujours importante, car de sa solution dépend le contenu même que nous accordons à la notion de Moyen Âge. C'est par l'intervention d'Henri Pirenne que s'anima à nouveau cet ancien débat; mais les discussions atteignirent leur point culminant en 1928, au Congrès d'Oslo, quand les multiples propositions des différents historiens firent osciller la limite initiale de l'époque entre le IVe et le XIe siècles.

La conception de Nicolas Iorga à ce sujet est non seulement neuve et originale, mais aussi en parfait accord avec sa manière d'envisager le déroulement de l'histoire. D'autres ont cherché les déterminants de l'évolution historique soit dans les facteurs économiques, soit dans la constitution sociale ou dans les impératifs de l'organisation d'État; pour Nicolas Iorga, l'élément essentiel en histoire est l'âme humaine. C'est là que s'opèrent les plus grandes révolutions; c'est là que se préparent les réalisations à venir, qui ne sont que l'expression concrète des transformations subies par l'âme. « Cette chose, définissait-il un jour l'esprit humain, d'une complication infinie, idée et sentiment et instincts ensemble, dont vient le mouvement perpétuel qui change d'un moment à l'autre les situations » [2]. Or, la plus grande transformation spirituelle que le monde ait jamais connue fut, sans contestation possible, celle amenée par le christianisme.

Pourtant l'ère nouvelle ne date pas de l'époque où la prédication du Sauveur et les missions des Apôtres ne faisaient que jeter la semence des transformations futures; pas davantage de 313, année où le prétendu édit de Milan semble consacrer le triomphe du christianisme: son début se situe au moment où la nouvelle foi achève de passer du plan individuel sur le plan collectif, envahissant la vie de la société jusqu'à en modifier la conception de l'État. Ce point de vue est exprimé avec ampleur dans le lumineux article intitulé *Moyen Âge et Antiquité* [3]:

---

[1] *Zădărnicia împărțirilor obișnuite ale istoriei universale*, dans *Generalități cu privire la studiile istorice*, 2e éd., Bucarest, 1933, pp. 157—159.

[2] *Une note sur la valeur morale de l'histoire*, *Revue bleue*, 1925, no. 10.

[3] « *Scientia* », Revue internationale de synthèse scientifique, mars 1930, pp. 187—196.

« Non, il n'y a pas eu de changement subit entre cette fin de l'antiquité que, du reste, on ne saurait où placer du Ve au VIIIe siècle, et un moyen-âge commençant, qui n'avait qu'un motif de croire qu'il y a eu un changement, et combien important: la nouvelle religion chrétienne.

« St. Augustin est, a vrai dire, le seul qui ait cherché et réussi à fixer une démarcation, en séparant de la cité antique, celle de Dieu, dont il annonce, avec satisfaction, l'avènement. Sur ce point, sur ce seul point, il y a une différence entre ce qu'on appelle antique et ce qui peut être appelé médiéval. Le christianisme reconnu, accepté, le christianisme devenu principe du gouvernement, légitimation du pouvoir, le christianisme érigé en créateur, contrôleur et gouverneur des forces et des régimes politiques, voilà ce qui crée véritablement un nouvel ordre de choses. Tant que la religion importée de l'Orient fut jointe, annexée à ce qu'avait transmis l'antiquité, acceptée et juxtaposée à ce glorieux héritage, tant qu'on n'eut affaire qu'à des fondements ayant le paganisme pour base, on ne put parler encore de moyen-âge. Les dominations passagères comme celle d'un Odoacre, les simples vicariats de l'Empire d'Orient, seul empire qui subsistât, comme la royauté de Théodoric, les États qui furent les points d'arrêt des invasions alaine, suève, vandale, visigothe, burgonde, franque même dans les Gaules et en Espagne, ne sont que des chapitres mouvementés du même ordre ancien. Ce n'est qu'après que les rois conquérants eurent accepté le Sauveur comme maître réel, les saints comme appui efficace, les évêques comme interprètes d'une volonté divine au-dessus de toutes les traditions et de toutes les lois, ce n'est qu'alors que tout changea »[1].

Intimement lié au débat sur la limite inférieure du Moyen Âge est le problème des invasions barbares et des changements amenés par elles dans la constitution du monde ancien. On remarque aisément que la position adoptée par Nicolas Iorga dans le choix de l'élément déterminant du nouvel âge — le facteur chrétien — exclut la possibilité d'attribuer un rôle essentiel dans le développement historique aux peuples barbares à l'assaut de Rome. Avec Dopsch et Pirenne il partage les vues de Fustel de Coulanges sur le vrai caractère de l'établissement des peuples germaniques dans les pro-

[1]) *Moyen Âge et Antiquité*, pp. 188—189.

vinces de l'Empire, en niant l'existence d'une solution de continuité entre le monde antique et celui du Moyen Âge à la suite des migrations du Ve siècle, aussi bien que la régénération morale du monde romain en décadence, par l'infusion de sang barbare.

« De fait, il n'y eut pas d'affaissement de la vieille société », dit-il dans un petit livre qui ne porte même pas de nom d'auteur, mais s'intitule simplement *Problèmes d'histoire universelle et roumaine. Conférences aux cours d'été de Vălenii-de-Munte* [1]), et qui devrait connaître une plus large diffusion, car il contient en 70 pages les vues du maître sur les problèmes historiques essentiels, de la préhistoire jusqu'au XIXe siècle. Et il y ajoute: « Ce ne fut pas un affaissement, mais une abdication.

« La Rome payenne avait cru pouvoir s'adjoindre, annexer le christianisme..., l'employer à ses propres fins. « La cité de Dieu » de St. Augustin témoigne de l'âpre ironie avec laquelle la pensée chrétienne s'opposait à tout ce qui appartenait à la tradition morale du paganisme. St. Jérôme — Pannonien ayant vécu dans l'atmosphère de la Capitale — n'aura, dans sa retraite de Palestine, avec des amies intellectuelles, que quelques mots pour les malheurs de la Ville lointaine. Sous l'influence d'une foi qui promet le bonheur de la « vie future », on ne recherche plus les honneurs, on refuse son sang aux guerres de l'Empire profane; les *curiales*, magistrats municipaux, solidaires pour l'encaissement des impôts, fuient la charge qui les accable: parmi les gens appelés à servir l'État, ceux qui peuvent entrer dans les « ordres » se retirent et font partie du clergé » [2]).

Du reste, les invasions ne sont pas « une *migration* capricieuse, un sauvage remous de peuples, dénué de sens. Ainsi comprises, elles seraient absurdes » [3]). « Les Germains, soumis à de grands changements économiques et à de profondes commotions internes, réclament de la terre, des champs, *n'importe où, n'importe comment* » [4]), « Rome, abandonnée des siens, tend les bras vers ceux qui s'offrent, dans n'importe quelles conditions, les appelle, les

[1]) *Probleme de istorie universală și românească.* Conferințe la cursurile de vară din Vălenii-de-Munte. Vălenii-de-Munte, 1929.

[2]) P. 23.

[3]) *Ibid.*, p. 24.

[4]) *Ibid.*

reçoit, *les adopte* et *les transforme* » [1]). Et c'est pourquoi « chez nous, comme ailleurs, l'idée de continuité historique s'impose. Supposer une interruption, ce serait substituer les délicatesses de notre psychologie au sens de nette et inéluctable réalité de ces temps » [2]).

En faveur de la continuité historique, Nicolas Iorga invoque d'importants arguments, tirés de l'examen des liens commerciaux entre l'Occident et l'Orient à l'époque des grandes invasions. Ses constatations ont d'autant plus de poids, qu'elles portent particulièrement sur la région danubienne, importante voie d'invasion. Elles s'appliquent donc d'autant mieux aux contrées jouissant d'une existence relativement paisible. Même « s'il n'y avait que la continuation, dans la Péninsule Balcanique, des anciennes villes avec leurs anciens noms, — écrit-il au sujet d'une invasion jugée parmi les plus catastrophales, — ce serait un argument contre la théorie du désemparement général et des résultats ruineux provoqués par l'invasion des Huns » [3]). Plus tard, sous la domination gothique ou dans son voisinage, « les villes de la rive droite du Danube conservaient leurs foires, qui ont duré pendant la plus grande partie du moyen-âge, de même qu'aujourd'hui, lorsque la rive gauche du Danube présente sous le rapport économique une civilisation plus avancée, les habitants de la Bulgarie viennent aux foires du Danube roumain, à Calafat, à Giurgiu et ailleurs » [4]). Vers la même époque, dans une autre région danubienne, au Norique, la situation n'est pas différente, comme le prouve la Vie de St. Séverin: « On voit, dans cette source, une région toute couverte de villes, de châteaux, de bourgs. Il y a une population, des *populi*, qui se livre à l'agriculture; des champs qui appartiennent, en propre, aux habitants. Il y a même des barbares qui gardent les villes, mais ils sont de mauvais soldats, puisqu'aussitôt que d'autres paraissent, ils demandent la permission aux Romains qu'ils doivent garder (ce sont des Romains populaires, pas des Romains d'Empire) de sortir. On leur ouvre les portes et les bons gardiens s'en vont retrouver ces ennemis qu'ils redoutent peut-être, et ils entrent dans la bande qui passe.

---

1) *Ibid.*

2) *Ibid.*

3) *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Âge.* Conférences données à la Sorbonne, Paris, 1924, p. 6.

4) *Ibid.*, p. 14.

« En dehors de l'agriculture, on voit une industrie dans ces villes au milieu des barbares...

« Le Danube est bien vivant dans ces régions. Des embarcations, des *scafae*, traversent sans cesse le fleuve et, à un certain moment, comme il y a la disette dans une de ces villes, on dit qu'elle est due au fait que les vaisseaux qui doivent venir du côté de l'Inn ont tardé. Et, comme le pays invoque le secours divin, la glace qui obstruait la rivière disparaît, et on a des provisions qui viennent, par cette rivière, de l'Italie » [1].

La région du Danube détient dans les études de Nicolas Iorga une importance particulière, sur laquelle il nous faut encore insister. Ses recherches sur les riverains de ce fleuve ne lui permettent pas seulement d'apporter d'utiles précisions sur le caractère des invasions barbares, ou de fixer de nouveaux repères dans le développement des rapports entre l'Orient et l'Occident — aspect sur lequel nous aurons à revenir —; elles le poussent aussi à conclure de la présence de l'Empire sur le Bas-Danube jusqu'à une date tardive (le *Danube d'Empire* est le titre d'une de ses études les plus révélatrices) [2]. Ce fait a une double importance, car, d'une part, il achève de définir l'Empire en tant que maître des voies navigables; d'autre part, cette présence est le facteur qui assurera la persistance de la population romane sur les deux rives du fleuve.

Les mêmes recherches sur les provinces danubiennes conduisirent l'historien à l'élaboration de certaines idées que nous pressentons dans ses ouvrages antérieurs, mais qu'il formulera pour la première fois dans une communication faite au Congrès de Bruxelles, en 1923, sur *La « Romania » danubienne et les barbares au VIe siècle* [3]. Il s'agit de la théorie des « Romaniae populaires », véritable clef de voûte de la conception de Nicolas Iorga sur le Moyen Âge. À ce même congrès, — et c'est là une coïncidence qui mérite d'être soulignée, — Henri Pirenne présentait sa communication *Un contraste historique : Mérovingiens et Carolingiens*, ce qui nous autorise à considérer l'année 1923 comme une date importante pour les études du Moyen Âge.

---

[1] *Ibid.*, pp. 16—17.

[2] *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, Paris, 1924, pp. 13—22; réimprimé ds. *Études Byzantines*, II, Bucarest, 1940, pp. 199—210.

[3] *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. III, 1924, pp. 35—50.

Que sont-elles ces « Romaniae », dont celle du Danube fait l'objet spécial de la communication mentionnée ? «...les populations romanes, en Gaule aussi bien qu'à Rome, dans l'ancienne capitale de même que sur la rive de l'Adriatique, dans les vallées des Balcans, sur le Danube et dans les Carpathes, en Sardaigne, réduites à se protéger et à s'organiser elles-mêmes, s'érigèrent en démocraties populaires, ayant l'orgueil de représenter, devant un maître établi dans leur voisinage ou sur leur territoire même, des *Romaniae*, des pays de romanité nationale, dont le souvenir s'est perpétué dans les noms de la *Romagne* italienne, de même que dans celui des Roumanches alpins, dans celui des *Romåni*, des Roumains de la péninsule balcanique et du territoire de l'ancienne Dacie » [1]).

Ne nous trompons pas sur le terme « populaire ». Il peut tout aussi bien désigner les masses paysannes qui prédomineront dans une région de vie rurale comme la Dacie, ou encore une population urbaine comme dans les villes de la côte dalmate, ou même une prédominance des nobles, comme à Rome à certaines époques. Son caractère essentiel est celui d'une organisation spontanée, reposant sur des forces locales. Dans un sens plus large, la notion de « Romania » dépasse les régions échappées à la domination effective de l'Empire et qui, en gardant la conscience de leur appartenance à la Romanité, n'entrent pas dans la formation des nouvelles organisations d'État, barbares. Elle comprend des phénomènes différents, mais qui ont tous, comme point de départ, le même besoin d'auto-organisation, comme la résistance des villes de la Gaule ou de l'Italie contre les barbares, organisée par la population avec, en tête, l'évêque, ou la constitution, sur une base d'autonomie, des villes médiévales, et même le phénomène dominant au Moyen Âge, la Féodalité.

« Devant l'instabilité générale, remarque Nicolas Iorga, le roi barbare ne pouvant jamais réaliser le même « ordre » que l'empereur romain, dans le cas même où il en revêtait la pourpre par la volonté du « peuple », de la « démocratie » de Rome, plus que par la faveur intéressée du Pape, lui même plutôt un mandataire toujours contrôlé, souvent renversé, de ce « peuple », il fallut que ces nouvelles sociétés, au milieu desquelles les Germains de toute espèce ne faisaient que « camper », s'accommodassent, *produisant d'elles-mêmes de nouveaux*

---

[1]) *La « Romania » danubienne*, p. 36.

organes. La « recommandation » des terres, restées seul exponent de la richesse, seule mesure de la valeur, seul appui matériel de l'importance politique et sociale, la hiérarchie qui en résulta, beaucoup plus que le « fief » et le « bénéfice » des protecteurs militaires, façonnèrent ce monde du moyen âge, qui, tout en fixant les principes brefs et durs des *leges barbarorum*, restait assoiffé de la justice romaine, qu'il arriva à découvrir dès avant l'an mille, d'autant plus que l'Orient n'avait jamais abandonné l'ancien droit, pendant longtemps enseigné en latin »[1]).

Il est intéressant de noter la position de l'historien roumain à l'égard du problème si discuté des origines du régime féodal. On remarque aisément la distance qui le sépare des « germanistes »; d'autre part, il ne s'accorde avec les « romanistes » que dans la mesure où le nouveau régime est le produit de la capacité d'organisation des populations romanes, sans se soucier de lui chercher des origines lointaines à l'époque romaine.

Nous disions que les travaux antérieurs de l'historien laissaient déjà pressentir sa féconde conception des « Romaniae populaires ». Pour souligner cette unité de pensée, voici un passage révélateur, emprunté à la communication faite au Congrès de Londres, de 1913, sur *Les Bases nécéssaires d'une nouvelle histoire du Moyen Âge*[2]):

« L'exposition du futur historien partira donc des premières formations locales dues aux associations défensives pendant les invasions, puis à l'abandon par la puissance royale des droits de gouvernement que Rome l'ancienne avait toujours jalousement retenus, des droits de propriété première sur les terres conquises par l'armée envahissante. Il verra dans la création ou la résurrection des unités politiques urbaines un procès semblable. Toute une hiérarchie de fiefs rappelle l'histoire des nouveaux établissements en terre romaine; elle témoigne du caractère idéaliste de cette époque, où le droit est souvent le principal facteur. Mais toutes ces vies autonomes rurales et urbaines, destinées par ce fait même à se fondre dans des formations plus puissantes et plus durables, sont

[1]) *Ibid.*, p. 38.

[2]) Publiée à Bucarest, en 1913, avec une seconde communication faite au même congrès, sur *La survivance byzantine dans les pays roumains.*

les éléments de *cette réalité territoriale*, qui sera le signe distinctif de l'époque qui s'ouvrira bientôt »[1]).

Si les « Romaniae » représentent « les facteurs de vie et de développement au Moyen Âge »[2]), cela ne signifie pas que tout, à cette époque, ne soit que pulvérisation locale, juxtaposition de forces dans un déploiement anarchique, informe conglomérat d'organisations particularistes. Sur tout le Moyen Âge plane l'ombre de l'Empire, véritable élément d'unité du monde médiéval, tandis que l'Église « n'est que l'autre forme, plutôt même un *revers*, de la perpétuité romaine »[3]).

« Tout ce qui se passe en Europe et dans les régions voisines d'Asie, jusqu'au califat des Arabes, qui abandonne bien vite son caractère patriarcal, le bournous et le sac à figues des premiers successeurs du Prophète pour chausser les brodequins impériaux, — lisons-nous dans la même communication, fondamentale pour la pensée de l'historien, — peut être classé sous cette rubrique des luttes pour le rétablissement de l'Empire. C'est la vraie unité de l'histoire du Moyen Âge. Elle ne doit pas commencer donc par l'analyse des germes de nation, qui ne se développeront que dans quelques centaines d'années, ce qui appartient à l'histoire moderne, occupée de royautés nationales, mais bien poursuivre ces combats incessants, cette continuelle tension de tous les peuples pour avoir l'Empire, le seul Empire »[4]).

De cette conception découlent certains travaux préparatoires de la grande synthèse — qui sera la réalisation du programme esquissé en 1913 — et aussi, dans un autre ordre d'idées, le rôle attribué à certains facteurs dans l'ensemble de la vie historique du Moyen Âge.

Publiés après la Guerre Mondiale, les deux volumes intitulés *Papes et Empereurs*[5]) et *Le développement des institutions politiques*

---

[1]) *Les bases nécessaires*, pp. 17—18.

[2]) *Probleme de istorie universală și românească*, p. 31.

[3]) *Les bases nécessaires*, p. 15.

[4]) *Ibid.*, pp. 14—15.

[5]) *Papi și Impărați*, Bucarest, 1921. Ce livre fait partie d'une série de trois volumes, dont les deux suivants portent le titre: *State și Dinastii* et *Revoluții politice și întregiri naționale.*

et sociales de l'Europe[1]) sont de fait des travaux préparatoires, de véritables « prolégomènes à une histoire universelle ». Le volume *Papes et Empereurs*, ayant comme sur-titre « Eléménts d'unité du monde médiéval », ce qui à lui seul révèle le point de vue de l'historien, fixe l'un des deux aspects fondamentaux du Moyen Âge: une histoire de l'époque vue à travers les facteurs unificateurs, l'Empire et la Papauté. Le second ouvrage, qui poursuit le développement des institutions politiques et sociales en Europe, s'étendant jusqu'aux Scandinaves et aux peuples slaves, est en fait une mise en valeur de la puissance créatrice de l'élément roman. Cette idée est exprimée substantiellement dans les lignes suivantes de l'introduction de l'étude mentionnée sur la « Romania » danubienne: « Dans une série d'études en roumain sur le moyen âge, nous avons essayé de prouver que ce qui forme l'originalité de cette longue époque, du plus haut intérêt, vient des éléments mêmes que Rome lui avait fournis, que toutes les transformations sont dues à l'action des facteurs formés dans l'ancien monde romain, que c'est la « cité antique » dans son dernier stade qui a donné d'elle-même les caractères distinctifs de la nouvelle ère »[2]).

Nous disions que la place spéciale que certains facteurs acquièrent dans la hiérarchisation des éléments composants du monde médiéval résultait de cette conception. Nous pensions surtout à Byzance. Les peuples de l'Occident désiraient l'Empire, Byzance *le possédait.* De fait elle seule le représentait vraiment. De là son rôle de premier ordre dans l'histoire du Moyen Âge, au cours duquel elle représenta, avant tout, la tradition politique de Rome et la continuation, sous bien des rapports, de la civilisation antique.

En parlant de Byzance, nous devons rappeler, au moins en passant, l'aspect de « thalassocratie » que la puissance byzantine revêtait dans la pensée de Nicolas Iorga, à qui la maîtrise des mers — tout comme celle, déjà mentionnée, du Danube — aparaissait comme le fil conducteur de l'action politique byzantine.

S'il est vrai que chez aucun historien antérieur Byzance n'avait eu, dans l'ensemble des facteurs de l'histoire médiévale, le rôle qu'allait

[1]) *Desvoltarea aşezămintelor sociale şi politice ale Europei*, Bucarest, 1920. Le volume consacré au Moyen Âge est suivi par deux autres, sur les temps modernes et l'époque contemporaine.

[2]) *La « Romania » danubienne*, p. 36.

lui octroyer Nicolas Iorga, — point sur lequel nous aurons du reste à revenir, — la voie dans ce sens lui avait été frayée par les longs efforts des byzantinistes. Il existe cependant une autre région dont on peut affirmer qu'elle a été introduite dans l'histoire universelle par Nicolas Iorga, et c'est la Péninsule Balkanique.

Les voies par lesquelles l'histoire de cette région sera intégrée dans l'histoire européenne, considérée comme un ensemble unitaire, sont faciles à distinguer: la romanité balkanique, allant jusqu'aux autonomies urbaines de la côte dalmate, et la même aspiration vers l'Empire, déjà rencontrée chez les peuples de l'Occident et que nous retrouverons chez les Slaves des Balkans. L'action politique des Bulgares, des Serbes, n'est qu'un continuel effort de reprendre à leur compte l'Empire — l'Empire unique, quelle que soit la nation qui le soutient, qui le sert et lui sacrifie le meilleur d'elle-même, quand elle n'est pas de taille à en porter le poids. La tentative extenua ces peuples, de même qu'en Occident la poursuite de l'idée impériale affaiblit l'Allemagne, dont les énergies s'épuisent au service de fins étrangères à ses intérêts; ce qui explique son retard historique par rapport à la France ou à l'Angleterre.

De l'autre côté du Danube, au delà des peuples slaves rivalisant pour l'Empire, les Roumains représentèrent pendant lontemps une « Romania » rurale, comme en Suisse. Cependant, ici comme en Occident, la notion d'Empire persiste. Les Roumains n'ont jamais oublié l'Empereur, à preuve « les portes *impériales* des églises et le monde d'empereurs, d'impératrices et de princesses des contes de fées »[1]). De la forme latente, dirions-nous, sous laquelle survit la notion d'Empire, surgira plus tard le caractère impérial du pouvoir des voïvodes.

D'une part, Byzance impériale et ses émules balkaniques; de l'autre, l'Occident émietté, à la poursuite de l'Empire; ne dirait-on pas deux mondes distincts, rapprochés par cette unique idée? Bien que partagée par de nombreux historiens, cette opinion n'est pas celle de Nicolas Iorga. Si la notion d'Empire confère à l'ensemble de l'histoire européenne son unité formelle, d'étroits liens entre l'Occident et l'Orient assurent, à ses yeux, l'unité du contenu. Sans doute, l'histoire des rapports entre ces deux aires de civilisation s'est

---

[1]) *Probleme de istorie generală şi românească,* p. 31.

enrichie par les contributions de nombreux chercheurs. Mais on peut, sans exagération, affirmer que personne avant Nicolas Iorga ne donna un sens historique plus décisif aux relations étroites entre ces deux régions de l'Europe, que jamais ou n'accorda tant d'importance au contact intime entre les deux mondes comme élément d'unité.

Dans ce domaine également, des travaux d'approche préparèrent la grande œuvre de synthèse. Nous rappellerons ici les deux ouvrages si importants pour la pensée de l'historien: *Relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen Âge*, paru en 1923 [1]), et *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Âge*, publié l'année suivante [2]). Il devait y revenir — une fois la synthèse réalisée — au Congrès d'Oslo, en 1928, par la communication au titre significatif: *L'inter-pénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen Âge* [3]). « Il n'y a pas de fonds ancien différent pour ces deux parties du monde européen, — écrit-il dans ce dernier mémoire, — et il n'y a pas non plus de branches barbares particulières à chacune d'entre elles » [4]). « Mais — y lit-on encore — on n'a pas assez inspecté les chroniques occidentales de cette époque qui va, à travers l'iconoclasme, jusqu'à l'an mille, pour constater à mainte reprise que la vie politique de l'empire n'était pas intercalée ci et là, en passant, ...mais que les événements qui se passaient à Constantinople étaient aussitôt connus, commentés et enregistrés par ce monde occidental en pleine formation douloureusement retardataire » [5]).

Quoique la théorie d'Henri Pirenne sur le rôle déterminant de l'Islam dans la genèse du Moyen Âge y soit vigoureusement combattue, l'historien roumain reconnaît toutefois que « l'Islam s'intercalait entre les deux morceaux, autant qu'ils pouvaient être séparés et définis, du monde chrétien. Et c'est d'alors, d'alors seulement que

---

[1]) Réimprimé dans *Études Byzantines*, I, 1939, pp. 159—297.

[2]) Dès 1909, Nicolas Iorga avait publié dans Studium Lipsiense, *Ehrengabe Karl Lamprecht*, pp. 89—99, une étude portant sur le même sujet: *Der lateinische Westen und der byzantinische Osten in ihren Wechselbeziehungen. Einige Gesichtspunkte.*

[3]) *Bulletin de la section historique* de l'Académie Roumaine, t. XV, 1928, pp. 15—52; réimprimée dans *Études Byzantines*, II, pp. 95—136.

[4]) *Études Byzantines*, p. 99.

[5]) *Ibid.*, p. 111.

la distinction existe, par la solution d'une continuité qui avait existé auparavant »[1]).

« Lorsque le Byzantin Basile et le Germain Louis collaborèrent, contre les Sarrasins, pour les faire partir de la terre romaine d'Italie, bien que l'attitude du premier fût à l'égard du second plutôt celle du maître qui recourt aux services d'un de ses sujets couronnés, on put voir pour la première fois *deux façons d'être empereur*, et, *sous les mêmes drapeaux de la Croix du Christ*, deux formes de civilisation tendant aux mêmes buts d'une façon sensiblement différente »[2]).

Pourtant les rapports, l'interpénétration continuèrent, surtout à travers les Normands de l'Italie méridionale et ensuite par les Croisades. « On ne pouvait pas faire ce voyage d'Orient, poursuit-il, sans s'initier à une civilisation supérieure comme ordre administratif, comme éclat des cérémonies, comme activité du commerce, comme solidité et ornementation des monuments. Il en résulta entre autres la reconstruction en pierre de l'Occident entier, toute l'architecture romane, aux plus lointaines origines tout aussi byzantines, comme vient de le prouver M. Puig y Cadafalch, qui, dans toutes ses phases, est d'importation »[3]).

Cependant le flux de l'Orient vers l'Occident est suivi par le reflux de ce dernier vers le Levant. La première étape est marquée par la conquête de Chypre par Richard Cœur de Lion, « tout autre chose que les principautés, formées par le hasard de la conquête et dans une forme mal définie théoriquement, par la première croisade. *Pour la première fois l'Occident transporta, imposa ses formes à lui, ne cherchant aucun autre appui que celui de sa force victorieuse* »[4]). Bientôt la même chose allait se passer à Constantinople: « *c'est déjà l'Occident qui prend le dessus* »[5]).

Les considérations finales de cette étude sont des plus remarquables:

« Une ère latine, que faisait prévoir, du reste, les goûts de chevalier d'un Manuel, s'ouvre ainsi en Orient. Sa marque est non seule-

---

[1]) *Ibid.*, p. 113.
[2]) *Ibid.*
[3]) *Ibid.*, p. 115.
[4]) *Ibid.*, p. 133.
[5]) *Ibid.*

ment dans les nouveaux liens personnels, dans la soif d'aventures, dans les mariages avec des princesses franques, dans le costume et les fêtes, dans la bourgeoisie des Βουργέζιοι, dans les villes tendant vers l'autonomie, mais même *dans cette conscience nationale grecque, dérivant du localisme populaire des civilisations politiques de l'Occident.*

«...ce que conquit en 1453 Mahomet II, infiniment plus byzantin même avant d'entrer à Constantinople que le demi-Serbe Dragasès Paléologue, n'était, sous les oripeaux de la vieille pourpre orientale, qu'un petit État latin infidèle à ses grandes origines dont le monde entier avait été si longtemps couvert »[1]).

Ces remarques nous conduisent aux derniers siècles du Moyen Âge. Cependant, avant d'examiner la conception de l'historien sur la limite inférieure de cette periode, nous nous arrêterons un instant sur deux problèmes qui intéressent de près sa pensée, et auxquels nous avons, du reste, déjà touché: le problème des croisades et, se rattachant à lui, celui de l'établissement des Turcs en Europe.

Il y a tout d'abord les croisades classiques, dont « la seule véritable, la seule intéressante pour nous »[2]), remarque Nicolas Iorga, est la première. Elle n'est pas l'œuvre des hiérarchies médiévales; « nous avons affaire à un phénomène de masses, déterminé lui aussi par l'instinct créateur des foules, qui plus d'une fois s'est révélé à nous comme le principal facteur de changements et de progrès au Moyen Âge »[3]).

Mais, qu'elles aient eu une plus grande portée ou un intérêt plus restreint, les croisades ne finirent pas avec celles, classiques, du XIIIe siècle. Bien que ce soit l'érudit français Delaville le Roulx, auteur de l'important ouvrage sur *La France en Orient au XIVe siècle*, qui, le premier, ait reconnu ce fait, celui à qui l'on est redevable de l'intronisation de cette notion en historiographie est sans conteste Nicolas Iorga, avec sa thèse sur *Philippe de Mézières et la Croisade au XIVe siècle* et sa grande collection de sources, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle*[4]).

---

1) *Ibid.*, p. 136.

2) *Probleme de istorie universală şi românească*, p. 44.

3) *Ibid.*, p. 45.

4) Six séries, Bucarest, 1899—1916.

À la croisade pour la libération de la Terre Sainte succédera ainsi la croisade contre les Turcs ottomans, issue de la même idée, mais poursuivie dans des contrées différentes et contre de nouveaux ennemis. En participant à cette dernière forme de croisade, les Roumains participaient en même temps à l'histoire générale; à la même époque, ils accomplissaient d'ailleurs un autre rôle européen encore, en tant que gardiens des routes commerciales à la mer Noire, routes qui créèrent, selon Nicolas Iorga, les États roumains.

Pourtant la croisade anti-ottomane n'est pas une manifestation qui s'oppose dès le début à une volonté claire et décidée d'expansion impérialiste. Nous rencontrons ici encore une des idées chères au médiéviste roumain, exprimée dès 1906, dans son étude sur les *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe* [1]), reprise ensuite dans sa grande *Geschichte des Osmanischen Reiches* [2]), ou encore dans d'autres ouvrages, comme par exemple *La question du Danube* [3]). La conclusion de la première de ces études est la suivante: « Ce n'est donc pas l'ambition turque qui établit un empire musulman à la place des Grecs, des Serbes, des Bulgares et des Latins. La faute en est à Cantacuzène et, au même degré, à ces représentants en Orient du commerce et de la civilisation occidentale, qui, pour des mesquins buts de suprématie, manquèrent à leur devoir» [4]).

Au début, dépourvue de tout plan systématique de conquête, l'activité des Turcs se poursuivit le long des voies de commerce de la Péninsule Balkanique; «au cours d'un siècle, le chef de la seconde génération de descendants de ces simples bandits devint à Constantinople empereur romain de foi musulmane » [5]).

Appelés en Europe par les discordes byzantines, leur impressionante expansion vint de la mésentente des chrétiens et de la faiblesse des États balkaniques. « Sans capital de traditions, ils s'adaptent aisément » [6]) et se moulent à la conception byzantine de l'État.

---

[1]) *Byzantinische Zeitschrift*, XV, pp. 179—222. Réimprimé dans *Études Byzantines*, II, pp. 277—328.

[2]) Cinq volumes, Gotha, 1909—1913.

[3]) *Chestiunea Dunării, Istorie a Europei răsăritene în legătură cu această chestie*, Vălenii-de-Munte, 1913.

[4]) *Études Byzantines*, II, p. 328.

[5]) *Probleme de istorie universală și românească*, p. 56.

[6]) *Ibid.*, p. 57.

« Une Rome nouvelle avait surgi en Orient, employant, avec une religion *officielle*, comme celle des anciens Césars, toutes les forces humaines qui se trouvaient à sa disposition et donnant à chacun le rôle auquel ses forces l'appelaient. Or, c'est ainsi que naissent et s'accroissent les États. Le Romain de foi arabe Soliman sera de la sorte César d'organisation, de cérémonial, comme ses prédécesseurs chrétiens » [1]).

Cependant, cette renaissance de Byzance sous une forme musulmane ne nous achemine pas seulement vers un passé dominé par la notion d'Empire, mais aussi, et surtout, vers des phénomènes, sous bien des rapports identiques, qui se passent en Europe Occidentale: la formation des grandes unités territoriales, constituées en États qui tendent à l'absolutisme monarchique. De cette manière, nous arrivons à la limite finale du Moyen Âge.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une date précise, mais, comme pour ses débuts, d'une époque de transition vers des temps nouveaux. Pour connaître l'opinion de notre historien à ce sujet, nous aurons recours au petit livre déjà mentionné, que nous appellerions anonyme, si l'esprit de son auteur n'y était sensible à chaque page, et dont un des chapitres porte le titre: « Problème de la clôture du Moyen Âge » [2]). En voici la fin:

« De fait, le Moyen Âge finit avec la disparition du principe qui l'avait déterminé et maintenu: *la puissance créatrice des masses populaires*.

« Déjà au XIIe siècle, en Italie, où l'on employait des manuels de droit byzantin, l'école d'Irnerius, à Bologne, prêchait la nécessité de revenir au droit romain. Empereur et sujets, celui qui commande et ceux qui obéissent; entre eux: des lois et des fonctionnaires. Ni élection, ni délégation, ni droit coutumier, ni adaptation. Frédéric Barberousse accepte le nouveau mandat et le proclame à la diète de Roncaglia. Son fils, Henri VI, inscrit sur son étendard la domination effective du monde. Frédéric II, le demi-Normand, son fils, promulgue les lois romaines de l'ordre nouveau; il gouverne directement par des légistes et des fonctionnaires. Détruit avec toute sa

---

[1]) *Ibid.*, p. 58.

[2]) « Problema închiderii evului mediu », dans *Probleme de istorie universală și românească*, pp. 46—49.

dynastie, il est remplacé dans le royaume des Deux-Siciles par le prince français Charles d'Anjou, frère du clément Saint Louis, qui se conduira encore plus en tyran. Philippe-le-Bel, en France, est le roi des légistes et il refuse au Pape, qu'il combat, insulte et vainc, l'argent de la France, qui est au roi de France.

« *C'est maintenant, après 1300, que le Moyen Âge s'éteint.* Ne nous trompons pas sur la guerre de Cent Ans, entre la dynastie de Philippe de Valois et celle d'Édouard d'Angleterre, pour le trône français. Elle est une *phosphorescence chevaleresque*, rien de plus. Dans les souffrances des luttes, le peuple essaye les États Généraux, avec la bourgeoisie, au temps de la régence du futur Charles V, et la révolte paysanne. Les deux échouent. Quand, après 1400, la France étant partagée entre les amis du roi français et ceux du roi anglais de la France, Paris se trouve entre les mains d'une plèbe meurtrière, c'est un spasme, ce n'est pas un moment de nouvelle création.

« *La grande démocratie organique du Moyen Âge est finie* ».

À sa place s'établit, écrit-il ailleurs, « *cette réalité territoriale* qui sera le signe distinctif de l'époque qui s'ouvrira bientôt »[1]). « Partout la nouvelle vie moderne s'affirme et gagne la partie. Bientôt ne manquera, pour clôre définitivement le Moyen Âge, que l'intervention des guerres comme celle de Cent Ans, dont la mission est de déterminer les frontières de ces territoires royaux »[2]).

Maintenant que nous connaissons les éléments essentiels de la pensée de Nicolas Iorga sur le Moyen Âge, essayons d'embrasser du regard le volume qui, dans son ouvrage fondamental, *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*[3]), est consacré à cette époque. Nous rappellerons que pour nous cette œuvre reste fondamentale, parce que jamais plus nous n'aurons à notre disposition l'ultime élaboration de l'immense matière historique parcourue pendant un demi-siècle par l'esprit le plus original de notre temps. Des mains impies ont ravi a l'humanité ce qui devait être la plus vaste — et peut-être la dernière — histoire universelle écrite par un seul homme:

---

[1]) *Les bases nécessaires*, p. 18.

[2]) *Ibid.*

[3]) Quatre volumes, Paris, 1926—1928. Le deuxième volume, *Histoire du Moyen-Âge*, a paru en 1927.

l'*Historiologie humaine*, dont il demeure l'esquisse des deux premiers volumes, et qui n'épuisent même pas les civilisations de l'Orient Ancien [1]).

Parmi les amertumes de la vie scientifique de Nicolas Iorga, celle qu'il a peut-être ressentie le plus fut due à l'incompréhension rencontrée en Occident par son *Essai de Synthèse*. Lors de l'inauguration de cet Institut, il disait avec tristesse: « On a vu des répétitions là où il y avait la clarté que j'avais désirée et que je crois avoir réalisée, une composition fautive, qui à tel jeune Français apparaissait « un peu moins qu'embryonnaire » et qui n'était que le résultat final d'une longue méditation, torturante parfois, sur la relation entre faits et pensées humains de partout et de tous les temps » [2]). De fait, il n'y a là rien d'étonnant, car on peut affirmer que l'*Essai de Synthèse* est un ouvrage destiné aux initiés et aux personnes jouissant de longs loisirs. Vouloir le lire comme on parcourt un article de revue, c'est risquer de n'y rien comprendre. Car il serait difficile de trouver un ouvrage plus dense que les 600 pages du massif volume consacré au Moyen Âge. Son ardeur à saisir le plus possible est telle, que souvent les notes hâtives se succèdent febrilement en phrases nerveuses, qui exigent une attention soutenue, pour réaliser mentalement les relations insoupçonnées qu'elles renferment, les suggestions qu'elles proposent, les explications qu'elles présentent ellyptiquement.

Ailleurs, la lecture est alourdie par une longue file de noms, d'alliances, d'apparentages, de noms de villes ou de régions. Ne nous y trompons pas. Le double nom d'un pape, même moins illustre, avant et après son élection au Siège Pontifical, peut exprimer l'appartenance originaire à un puissant parti romain ou un programme politique à suivre, exprimé par le choix du nom significatif d'un grand prédécesseur. L'apparentage qui semble un simple accouplement de noms, peut être une hérédité, certaines affinités, cer-

---

[1]) L'avant-propos — exposant le point de vue nouveau que l'historien se proposait d'employer dans cette nouvelle histoire de l'humanité — a été publié par l'Académie Roumaine, *Bulletin de la Section historique*, XXII, 1, 1941, p. 5 et suiv. Les matériaux laissés par Nicolas Iorga seront publiés par M-me Liliane Iorga-Pippidi.

[2]) *Institutul pentru studiul istoriei universale, Şedinţa de deschidere* (1 Aprilie 1937), Bucarest, 1937, p. 9.

taines influences culturelles ou d'atmosphère morale, exercées d'une part à l'autre, de même qu'une alliance peut représenter également une lignée d'influences ou un programme politique. La mention d'une ville, d'une région ou d'un pays dans lequel le personnage en question passa une partie de sa vie, ne représente jamais un ballast de détails inutiles, mais explique souvent une trace laissée dans la formation d'une personnalité par une certaine ambiance, ou, encore, l'origine d'une institution.

Mais il n'est pas question que de loisirs. En dehors d'une connaissance approfondie de l'époque, il faut s'initier dans le plan que l'historien s'est proposé de réaliser, pénétrer sa pensée historique et, pourrions-nous dire, ses méthodes de pensée. C'est alors seulement que nous comprendrons ce livre, qui est surtout une œuvre d'interprétation de faits que l'on suppose connus. Qui voudrait l'employer comme manuel d'information, ferait mieux de chercher ailleurs.

Les idées directrices de l'*Essai* sont celles préconisées dans *Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Âge :* les éléments d'unité, représentés par l'Empire et la Papauté, et les éléments créateurs, romans, locaux, populaires, dans le sens large que l'historien accorde à ce terme. Le premier chapitre s'intitule « L'Empire »; le second s'appelle « Formation des *Romaniae* populaires, leurs relations avec les barbares et leur première action sous l'Empire ». Par conséquent, le cadre et la substance. Nous ne pouvons entreprendre maintenant l'analyse détaillée du livre, que nous réservons pour une autre occasion; nous nous bornerons à signaler, pour rendre plus évidente la réalisation du plan tracé dès 1913, que des 21 chapitres du livre, 9 renferment, dans leur titre même, la notion d'Empire ou de hiérarchie, 8 celle de vie populaire, 2 embrassent les deux facteurs, deux autres traitent des concentrations territoriales qui annoncent les temps nouveaux. Un seul chapitre ne contient aucune de ces notions directrices dans son titre. Il s'appelle: « Un demi-siècle d'anarchie ».

Dans cette course après l'Empire, par-dessus les réalités locales, Byzance, qui le possédait effectivement, tient une part qu'elle n'avait jamais eue dans une histoire générale du Moyen Âge. Byzance attirera dans l'orbite de l'histoire les peuples balkaniques. Cependant, le regard de l'historien ne s'arrêtera pas aux limites du monde

roman, ni de celui engagé dans une lutte sans répit pour le maintien ou l'acquisition de l'Empire. Il dépassera souvent ces frontières, pour se tourner soit vers la Russie kiévienne ou la Hongrie arpadienne et puis angevine, soit dans la direction des pays scandinaves, soit, enfin, vers le monde anglo-saxon.

La présentation des faits ne sera pas fragmentaire, remplissant successivement les compartiments réservés à chaque peuple. Ici encore, nous nous trouvons devant l'application du programme tracé en 1913: « Garder d'un bout à l'autre l'unité naturelle et indispensable qui peut dominer parfaitement le chaos des faits, le tourbillon des influences, traiter en même temps des Romains et des barbares, de l'Occident et de l'Orient, poursuivre aussi toutes les relations de cette moitié du monde européen avec les mouvements militaires et politiques de l'Asie voisine, soumettre enfin le fouillis de faits de la féodalité à des principes supérieurs — idéalisme de la hiérarchie, réalisme de la domination —, mais reconnaître en même temps le caractère opportuniste, provisoire de cette organisation défensive, préservatrice, comme, aussi, celle des villes, — tel doit être le programme de celui qui osera — et devra oser — écrire l'histoire des mille ans du moyen âge » [1]).

Cette manière synthétique d'envisager le développement de l'histoire allait être une fois de plus exposée, en 1940, par l'auteur de l'*Essai*, du haut de cette chaire que j'ai l'honneur d'occuper aujourd'hui. Il rappelait à cette occasion « cette marche générale de l'humanité », qu'il considérait « unitaire et organique, c'est-à-dire une manifestation de la pensée, du sentiment et du vouloir humains, qui part des temps les plus reculés où l'on puisse parler de l'homme autrement que sous le rapport anthropologique, pour que sans cesse, sur cette ligne de développement qui appartient à tous les peuples, viennent se grouper les nations, et que chacune soit introduite et présentée surtout quand elle apparaît comme élément nouveau et décisif dans le courant général qui traverse les siècles et renferme toute l'essence spirituelle et toute la manifestation vitale de tous les peuples » [2]).

---

[1]) *Les bases nécessaires*, pp. 18—19.

[2]) *Originea şi desvoltarea istoriei universale*, Inst. Ist. Univ., Bucarest, 1940, p. 7.

S'il n'y a pas de « cases » pour les peuples, encore moins existent-elles pour les régions: l'Orient d'un côté, l'Occident de l'autre. Toutes les histoires modernes du Moyen Âge accordent depuis quelque temps une place toujours plus grande à Byzance. C'est-à-dire qu'on y trouve des chapitres d'histoire byzantine *à côté* de chapitres d'histoire occidentale. Dans l'œuvre de Nicolas Iorga ces chapitres ne se juxtaposent pas, car il ne s'agit pas de deux mondes étrangers. Aussi n'est-ce pas le nombre de pages consacrées à Byzance — plus important, certes, que partout ailleurs, compte tenu de l'étendue de l'ouvrage, quoique plus réduit que celui concernant l'Occident — qui doive retenir notre attention: ce qui en fait la nouveauté, c'est la continuelle mise en relief de l'action exercée par Byzance, grâce à l'interpénétration de l'Orient et de l'Occident, dont il a été question.

C'est de ce phénomène que découle, en partie, la place spéciale que l'Italie occupe dans l'ouvrage. Pays de vie romane vigoureuse et presqu'inaltérée, siège de la Papauté, — ayant elle-même de profondes racines romaines, locales, — l'Italie, dont la possession était inséparable du titre impérial, fut en même temps, grâce à la longue domination byzantine et à ses étroites relations avec la Rome nouvelle, la région où l'interpénétration se réalisa au plus haut point. Pour ces différentes raisons, elle est, dans la conception de Nicolas Iorga, le centre de la vie historique médiévale, rôle qu'elle ne détient assurément pas dans l'œuvre d'aucun historien qui ne soit pas italien.

Si l'histoire n'y est pas présentée par régions ou par peuples, on y trouvera encore moins de divisions par catégories d'activité humaine. C'est que le maître met ici en œuvre les recommandations qu'il faisait jadis à ses élèves, en parlant des qualités requises par une leçon d'histoire: « Une leçon d'histoire bien faite devrait contenir non pas des chapitres d'histoire littéraire, scientifique ou militaire, mais renfermer, mêlés au développement homogène de la société, tous les éléments qui viennent du domaine artistique, économique, militaire »[1]. Voilà pourquoi nous ne rencontrons jamais la description du rouage d'une institution ou les détails d'une organisation sociale. Institutions et faits sociaux — supposés connus — trouveront leur place dans l'exposé dans la mesure où

---

[1] *Ce înseamnă astăzi concepția istorică*, *Revista Istorică*, XXV, 1939, p. 10.

ils auront marqué « un pas en avant ou un changement de direction dans le développement d'une société »[1]). Une telle conception sera naturellement dominée par le politique, considéré comme expression de l'âme de la collectivité. Car, ainsi que nous l'avons déjà signalé, ce qui intéresse l'historien est, par-dessus tout, l'âme humaine, cette « réalité première... phénomène originel, enveloppé de secret et riche en vibrations »[2]).

De même que l'histoire du Moyen Âge n'est pas vue par peuples ni par catégories d'activité, il n'y aura, à l'intérieur de l'époque, ni articulations précises, ni lignes de démarcation. Débutant, pour les raisons mentionnées, « autour de l'année 500 »[3]), elle se déploie comme un tissu, dont les fils s'entrelacent, jusqu'au XVe siècle, quand les fils de la nouvelle vie recouvriront entièrement ceux du passé et que la toile détachée du métier aura pris un tout autre aspect.

Cela ne pouvait être autrement, car Nicolas Iorga ne conçoit pas le développement de la vie historique sous une forme géométrique, claire, délimitée; pour lui, le paysage historique n'est pas un jardin déssiné par Le Nôtre, où à un arbre correspond forcément un arbre, à une allée une autre allée, à une pelouse une pelouse nouvelle. Dans une de ses incomparables leçons d'ouverture, il faisait remarquer: « L'histoire nous enseigne que nous n'avons pas affaire dans ce monde à des choses qui subsistent par elles-mêmes, qui vivent par elles-mêmes. Chacune vient d'un passé qui est vivant en elle et qui renferme les germes d'un avenir, prêt à éclore »[4]). Et ailleurs: « Du tréfonds des siècles, d'infiniment loin, par des voies à peine entrevues ou ignorées pour toujours, se sont rassemblés d'eux-mêmes les éléments unis nécessairement pour créer une nouvelle forme de vie, qui surgit alors et là-bas et qui, de la même manière, ne sera plus jamais nulle part »[5]).

Ces « longs et douloureux tâtonnements dans l'obscurité », comme il les appela une fois, notre compréhension peut-elle les éclairer, les ordonner, les réduire à un schéma? Sans doute, nous le

---

[1]) *Concepţia umană a istoriei*, ds. *Conferinţe şi Prelegeri*, I, Bucarest, 1943, p. 13.

[2]) *Spiritul istoric*, *Cuget Clar*, II, 1929, p. 498.

[3]) *Probleme de istorie universală şi românească*, p. 33.

[4]) *Spiritul istoric*, *ibid.*, p. 498.

[5]) *Ibid.*

pouvons, et Nicolas Iorga lui-même détacha les lignes directrices, les éléments d'unité, les permanences qui donnent au tout sa forme organique. Cependant son ambition est autre, sa tentative plus ardue. Il s'efforcera de saisir la vie même dans son déploiement, la transposer, en substituant aux processus et aux concepts, l'être animé qui joue son rôle sous nos regards. Sollicité par les voix innombrables qui l'appellent des pages des chroniques et du parchemin des manuscrits, l'historien devra, avec une attention jamais relâchée, choisir celles dont le son a plus de prix, soit qu'elles expriment la pensée et le sentiment des foules, soit qu'elles évoquent la force du passé, la plénitude de l'heure présente ou les aspirations qui engendrent l'avenir.

Pour atteindre à ce but, il eut le privilège d'être doué de toutes les rares qualités qu'à diverses reprises il exigea de l'historien: «...outre la connaissance des sources, outre leur critique,... la compréhension humaine de l'homme qui a été, sa résurrection par l'intelligence et la divination, par la sympathie et ce don que les Grecs appelaient *poiesis*, donc: création »[1]).

Sa manière de concevoir le développement historique influence visiblement l'aspect formel de son œuvre. Nous avons signalé les accusations d'obscurité, de répétition, d'erreur de composition qu'on lui jeta. À ces critiques, c'est lui-même, sans doute, qui donna la réponse la plus compétente, dans la même magistrale leçon d'ouverture sur *L'esprit historique*, dont nous nous sommes servis plus haut:

« C'est une illusion de croire que l'on peut réduire à la simplicité des phénomènes d'une complexité infinie, dont nous ne pouvons choisir qu'une partie des notes si variées qui les composent ». «...en histoire, plus la forme est simple, plus il y de fausseté dans le fond. Quand on s'accoutume à considérer les choses d'une manière historique, on introduit dans tous les domaines ce sentiment d'inextricable complexité, qui convainc de la relativité des connaissances et de la nécessité de la tolérance »[2]).

Remarque fort juste, surtout pour celui qui désire embrasser le passé dans sa totalité, suprême ambition pour un historien.

---

[1]) *Spiritul istoric, ibid.*
[2]) *Ibid.*

Nous disions au commencement de cet exposé que les premiers livres de Nicolas Iorga avaient été des études d'histoire médiévale, et nous le considérions médiéviste par la formation et les débuts. Maintenant que nous sommes à la fin de notre étude, nous devons remplacer ces clichés et regarder la vérité en face. Nicolas Iorga n'est pas médiéviste parce que, au lieu des études de grec pour lesquelles on l'avait envoyé à l'étranger, il fréquenta des cours d'histoire médiévale, ou parce que, plus qu'aucun autre historien contemporain, il fouilla les archives. *Il fut médiéviste de vocation*, par structure spirituelle; par structure organique, pourait-on dire. Son Moyen Âge n'est pas celui, romantique, des châteaux et des troubadours. Dans cette longue période de la vie de l'humanité, il cherche et amène à la surface d'autres éléments, qui s'accordent mieux à sa personnalité. C'est un monde où il se retrouve, qu'il recrée en examinant les chroniques et les profondeurs de son être, avec ce don qu'il appelait de son nom grec, *poiesis*.

Pour Nicolas Iorga le Moyen Âge représente, par-dessus tout, « une possibilité infinie de création »[1]); un monde où toutes les énergies coopèrent, un monde d'affranchissement et, en même temps, de solidarité. Qu'elles sont humaines ces lignes: « C'est la première fois, avant la Révolution française, — qui, elle, procède par la théorie et le système, — qu'on eut recours largement aux forces humaines jusque là tenues enchaînées.

« Une forte vague de popularité, si l'on peut employer le terme dans ce sens, se dégagea de cette accession des masses méprisées et humiliées à la vie de la communauté dans tous les domaines. Je ne sais si les médiévistes ont ressenti souvent la poussée de ces tard-venus qui envahissent le terrain. On croirait entendre le sourd bruissement de leur tumultueuse invasion. L'humanité en est devenue beaucoup plus large qu'à l'époque de la collaboration la plus vaste pendant l'antiquité »[2]).

Rien n'est banal, monotone, typisé dans cette époque au large souffle humain. « Localisme et initiative, éclosions de petites sociétés qui vivent pour leur compte. C'est là le principal caractère et l'originalité la plus tranchante de cette époque, qui fut, grâce à cela, d'une

1) *Moyen Âge et Antiquité*, p. 190.
2) *Ibid.*, pp. 193—194.

productivité magnifique, que nous modernes, uniformisés que nous sommes par nos imitations de l'ancien et par les brutales fabrications en série pour toutes les races et toutes les habitudes, nous en sommes arrivés à ne plus pouvoir comprendre »[1]). « Aux pyramides et aux temples gigantesques... construits avec les malédictions de milliers d'esclaves, les foules enthousiastes, se dépensant anonymement, opposent les cathédrales. Et tandis que notre temps est paralysé par la pléthore des formes, quelle puissance d'initiative qu'alors, quelle faculté d'adaptation ! Jamais l'humanité, de soi-même, n'a créé davantage et plus diversement »[2]).

Ces lignes ne vibrent-elles pas de son infatigable enthousiasme pour ce qui est éternellement nouveau, frais et, par cela même, vrai? De toute sa soif de création, « la seule chose divine chez l'individu ou la collectivité »[3]), selon sa définition? N'y sent-on pas frémir la passion de ce fouilleur d'énergies, le tressaillement continuel de son cerveau toujours en éveil, de son être invaincu?

On a souvent expliqué des œuvres et des courants historiques en ayant recours au développement politique, aux facteurs sociaux ou économiques. Pour certains créateurs de génie, comme Nicolas Iorga, ne devrait-on pas fouiller davantage, descendre dans les replis du subconscient et, plus loin peut-être, dans ceux de la chair?

M. BERZA

---

[1]) *Ibid.*, p. 195.

[2]) *Probleme de istorie universală şi românească*, p. 33.

[3]) *Ce istorie contemporană se face*, ds. *O altă istorie contemporană*, Bucarest, 1933, p. 4.

WESTLICHE UND ÖSTLICHE ROMANITÄT

(VORTRAG, DER IN DER PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN AM 25.II.1943 GEHALTEN WURDE)

In Zeiten, in denen die Welt im Fieberschauer liegt wie heute, bekommt auch die Wissenschaft einen besonderen Sinn. Wir stellen uns die Frage, ob wir noch berechtigt sind, unsere Kraft und Energie an Probleme zu setzen, die nicht unmittelbar mit dem Weltgeschehen in Zusammenhang steben, und alte scheinbar nur die Wissenschaft berührende Fragen werden in die Treibjagd des Lebens hineingestellt. Das ist gewiss kein Nachteil für die Wissenschaft, wenn diese ihre innere Unabhängigkeit bewahrt; wenn sie nur erklären, deuten soll, was das politiscbe Leben bewegt; sie wird selbst von diesem Anregungen erhalten. Aber es wäre das Ende der Wissenschaft, wenn sie aus politischen Gründen ihr einziges Ziel, die Ergründung der Wahrheit, aus den Augen verlöre.

Eine solche wissenschaftliche Frage, die zur politischen geworden ist, ist auch die Frage nach der Herkunft der Rumänen. Das Problem ist kurz dargestellt das folgende: Das heutige Rumänien umfasst in der Hauptsache die alte römische Provinz Dacien, die bis zum Jahr 271 im Verband des römischen Reiches stand. Es lag daher nahe, anzunehmen, und ist auch, seitdem die rumänische Bevölkerung die Aufmerksamkeit des europäischen Westens auf sich zog, angenommen worden, dass die heutigen norddanubischen Rumänen die Nachkommen der alten rumänisierten Daker seien, bis im Jahr 1871 Robert Rösler und später seine Nachfolger darauf hinwiesen, dass etwa 1000 Jahre hindurch die historischen Quellen von einem Rumänentum nördlich der Donau nichts verlauten lassen; dass die Ortsnamen des heutigen Rumänien jeden Zusammenhang mit der römischen Zeit vermissen lassen; und so brachten

sie noch manches andere vor, das beweisen sollte, dass die Rumänen im heutigen Reich erst verhältnismässig junge Zuwanderer aus dem Süden seien. Damit wurde die wissenschaftliche Frage zu einer politischen, und es erschien eine Flut von Schriften, gerade in den letzten Jahren, die die Bodenständigkeit bzw. Nichtbodenständigkeit der rumänischen Bevölkerung in Siebenbürgen erweisen sollten. Aber schliesslich blieb die Tatsache bestehen, dass im 12. Jhdt die Rumänen, von den östlichen Gegenden abgesehen, überall da sassen, wo wir sie heute antreffen, und so hat Gheorghe Brătianu in Übernahme eines Ausdrucks von F. Lot das Auftreten der Rumänen in ihrem heutigen Lebensraum als ein «Rätsel» der Geschichte bezeichnet.

In einem im Winter 1939/40 in der Preussischen Akademie gehaltenen Vortrag (erschienen im Jahrbuch 1940), dem dann mehrere Vorträge in Rumänien nachfolgten, habe ich eine Lösung dieses Rätsels vorgeschlagen. Zweierlei Feststellungen sind dieser Lösung vorangegangen: 1. dass im Gegensatz zur Röslerischen These einzelne, räumlich nicht bedeutende Gebiete innerhalb des heutigen Rumänien die lateinische Tradition ohne Unterbrechung bewahrt haben, und zwar *a)* in Siebenbürgen Teile des westlichen Erzgebirges; *b)* in der grossen Walachei das Gebict zu beiden Seiten der unteren Donau zwischen Giurgiu und Cernavoda. Diese beiden Kerngebiete sind bei der Konstituierung des späteren Rumänentums von ausschlaggebender Bedeutung geworden. *c)* Am Oberlauf des Olt, im Südosten von Siebenbürgen, war im 12. Jhdt bei der Einwanderung der sogenannten Siebenbürger Sachsen das Romanentum noch nicht erloschen. *d)* Vielleicht lebte um die gleiche Zeit auch im Westen der kleinen Walachei (Oltenien) eine romanisch sprechende Bevölkerung. Diese Gebiete sind die Grundpfeiler des späteren Rumänentums.

Die 2. Feststellung, die erst die Lösung des Problems bringt, ist in deutscher Sprache noch nicht veröffentlicht worden. Eine Bevölkerungswelle, die vom Südosten der Walachei bis weit in den Norden in die spätere Moldau vordrang, war *zweisprachig*. Sie benützte das Rumänische als Verkehrssprache, neben dem Slavischen (südslavischer Prägung) als Heimsprache. Das Rumänische war also in weiten Gebieten des heutigen Rumänien ursprünglich *Verkehrssprache*, nicht nationale Volkssprache, und die Zweisprachigkeit

dauerte in einzelnen Gebieten bis in die Zeit nach der Einwanderung der Sachsen, also bis mindestens ins 13. Jhdt [1], [2]).

Diese Zweisprachigkeit der Bevölkerung in der Moldau lässt sich u. a. aus der folgenden Tatsache erschliessen. Für das « Augenlid » hat das Rumänische den Ausdruck *pleoapă*, der aus dem Slavischen stammt und aus bestimmten Gründen im Südosten der Walachei in das Rumänische eingedrungen sein muss. Von hier ist das Wort bis in den Norden der Moldau vorgedrungen. Auf dem gleichen Gebiet ist in den Ortsnamen, aber nicht etwa auch in den rumänischen Dialekten, der slawische Stamm g r a d « Niederlassung » verbreitet. Es lebt also auf dem gleichen sprachlichen Areale 1. der slawische Ausdruck g r a d in den Ortsnamen, 2. der rumänische Ausdruck *pleoapă* im allgemeinen Wortschatz; ausserhalb dieses Areales ist p l e o a p ă nirgends volkstümlich bekannt oder wenigstens nirgends bodenständig, was sich aus der geographischen Lagerung der betreffenden Formen ergibt. Die Folgerung drängt sich auf: Die beiden Ausdrücke stammen aus der Sprache der *gleichen* Bevölkerung. Aber diese Bevölkerung war zweisprachig. Sie sprach slawisch als Heimsprache, Rumänisch als Verkehrssprache.

An diese Feststellung knüpfen sich eine Menge von weiteren Frageni 1. die Frage nach dem Grund der Übernahme einer Verkehrssprache 2. die Frage nach der Herkunft dieser Verkehrssprache; denn jede solche Verkehrssprache muss eine Heimat haben, sie wird nicht erfunden oder konstruiert wie moderne Verkehrssprachen, wie das Volapük oder das Esperanto.

Die Notwendigkeit einer solchen Verkehrssprache ergibt sich aus den Siedlungsverhältnissen des in Frage stehenden Gebietes. Schon in der Römerzeit lebten im Süden und Osten der Karpathen

---

[1]) Skok, *Slavia*, 1930, S. 778 glaubt, dass noch im 16. Jhdt das Slavische im heutigen Rumänien verstanden wurde, s. Capidan, *Bulletin de la Section littéraire de l'Académie Roumaine*, I, 89.

[2]) Dabei sehe ich von der Zweisprachigkeit ab, die noch heute in den Grenz- und Mischgebieten besteht. Diese Zweisprachigkeit hat eine andere Grundlage als die Zweisprachigkeit in der Zeit der Konstituierung der rumänischen Fürstentümer. S. über Zweisprachigkeit im allgemeinen Capidan, *Le bilinguisme chez les Roumains. Langue et Littérature, Bulletin de la Section littéraire (de l'Académie Roumaine)*, I, 69—90, 1940.

eine Unmenge von Völkerschaften, von denen ich nur die bekanntesten, die Daken, Geten und Skythen hervorhebe. Zu den Nachkommen dieser zum Teil wohl latinisierten Völkerschaften kamen später die germanischen Goten und Gepiden. Vom 5. Jhdt an kamen die Hunnen in das Land, in ihrem Gefolge Avaren und Slawen, und so wie es in dem Raum des späteren Rumänien keine einheitliche Bevölkerung gab, so gab es auch keine einheitliche Heimsprache. So griff man zu dem Verständigungsmittel, das bereit lag, zum Lateinischen, das auch nach der Trennung des oströmischen Reiches vom Westen bis zum Beginn des 7. Jhdts die Sprache des diplomatischen Verkehrs und der Armee blieb.

Die Existenz einer solchen die Völker einigenden Verkehrssprache ist nichts Überraschendes in der Geschichte der Menschheit. Solche Verkehrssprachen gibt es unter den Negern Afrikas. Das Griechische war und ist noch heute Verkehrssprache in weiten Gebieten des Balkans. Das Englische hat die gleiche Rolle in den vereinigten Staaten ausgefüllt, das Spanische in Südamerika. Zu den äusseren Gründen, die nun die Verallgemeinerung gerade des Lateinischen als Verkehrssprache erklären, kommen noch andere innerer Natur. Die unübertreffliche Klarheit des Lateinischen und die Leichtigkeit, mit denen gerade die Bevölkerung der Gebiete, in denen sich das Lateinische aus der Römerzeit her erhalten hatte, diese Verkehrssprache lateinischer Prägung übernehmen konnte.

Die These, die ich eben kurz dargestellt habe, hat nun weder die Anhänger Röslers, noch die Verteidiger der Ansicht von der Bodenständigkeit des norddanubischen Rumänentums befriedigt. Die Vertreter der Ansicht von der späten Zuwanderung der Rumänen in ihr heutiges Staatsgebiet lehnten sie ab, weil sie die ethnische Priorität des Rumänentums in Siebenbürgen verteidigt, ganz abgesehen von der Annahme eines bodenständigen Romanentums in den oben kurz angeführten Kerngebieten des Rumänentums nördlich der Donau. Einzelne Verteidiger der rumänischen Bodenständigkeit beanstandeten an meiner These, dass ich zwar eine Bodenständigkeit des in der Sprache kristallisierten lateinischen Geistes (mit Einschränkungen) zugab, nicht aber eine Kontinuität der lateinischen Rasse. Sie hätten es lieber gesehen, wenn die Zweisprachigkeit, die auch nach der Meinung rumänischer Forscher wie Capidan in einzelnen Gebieten nördlich der Donau bestand, die Folge einer

jüngeren slawischen Zuwanderung zu dem überall in grösserer oder geringerer Dichte erhaltenen lateinischen Element gewesen wäre. Bei einer solchen Annahme, nach der also im heutigen Rumänien zu allen Zeiten eine romanische Majorität gelebt hätte, bleibt unerklärt, warum die rumänische Staatsorganisation im Mittelalter ausschliesslich slawische Prägung trägt und die Kirchensprache das Slawische und nicht das Romanische war. Vor allem spricht gegen eine solche Annahme das Fehlen von lateinischen Ausdrücken in der Namengebung des grössten Teiles des dakorumänischen Sprachgebietes. Das wäre unerklärlich, wenn sich das romanische Leben überall erhalten hätte und nur jüngere slawische Zuwanderung die Einheitlichkeit der Bevölkerung zerstört hätte. Im Gebiet des Inns z. B., wo bis ins 5. Jhdt eine romanische Bevölkerung gelebt hat, haben sich zahlreiche Orts- und Flurnamen bis heute erhalten, obgleich die romanische Sprache in diesen Gebieten seit über einem Jahrtausend ausser Gebrauch gekommen ist.

Im Grund liegen aber bei der Romanisierung der westlichen römischen Provinzen und der Rumänisierung der im Gebiet des heutigen Rumänien liegenden norddanubischen Völkerschaften genau die gleichen Vorgänge zugrunde. Auch im Westen, z. B. in Spanien oder in Gallien, war der Grund der Romanisierung nicht eine starke Zuwanderung des römischen oder italischen Elements, sondern das Eindringen der lateinischen Verkehrssprache in die Kreise der Familie.

Wie war zum Beispiel die völkische Lage in Spanien und Portugal zur Zeit der Romanisierung der neuen römischen Provinzen? Dort wohnten die Iberer, besonders stark im Norden, wo wir heute noch als ihre Nachfolger die Basken antreffen. Dann die sogenannten Keltiberer, eine aus den einheimischen Iberern und den eingewanderten Kelten gemischte Bevölkerung, die in erster Linie in Altkastilien heimisch war. In einem grossen Teil des Westens gab es Kelten, deren Vorhandensein wir aus den Namen rein keltischer Herkunft wie Conimbriga — Coimbra oder Lemos = ulmus erkennen können. Ligurer lebten im Gebiet einzelner Flüsse; und im Süden, in der Provinz Baetica, lebten Punier, die über Carthago eingewandert waren, und wer weiss was sonst noch für verschiedene Völkerstämme. Das ganze Gebiet aber wurde zunächst politisch, dann aber sprachlich durch die Übernahme der

lateinischen Verkehrssprache geeinigt. Das gilt nun nicht nur für das Gebiet, auf dem es zu einer vollständigen Romanisierung der Bevölkerung gekommen ist, sondern auch für das Gebiet der Basken, wo die alt einheimische Sprache niemals untergegangen ist. Denn auch dort war ehemals das Lateinische ebenso als Verkehrssprache verbreitet wie heute das Spanische im Süden und das Französische im Norden der Pyrenäen. Aber hier ist es nicht zur Verallgemeinerung der Verkehrssprache bzw. zum Untergang der Heimsprache gekommen. Ich erwähne dies hier ausdrücklich, weil im oströmischen Reich bei den Albanern der gleiche Vorgang anzunehmen ist: ursprünglich ein Nebeneinander der Heimsprache und der allgemeinen Verkehrssprache, dann aber endgültiger Sieg der Heimsprache und Untergang der Verkehrssprache, d. h. des Lateinischen. Jedenfalls kann darüber kein Zweifel bestehen, dass auf der Pyrenäenhalbinsel vom rassischen Standpunkt aus das Römertum eine verhältnismässig nur kleine Rolle spielte, die völkische Grundlage ist iberisch, keltiberisch, punisch usf. geblieben, und dazu kam später die nicht unbedeutende germanische und die sehr starke arabische Zuwanderung, die vom rassenmässigen Standpunkt aus eine viel grössere Bedeutung hatte als der Zustrom italischen Blutes in der Zeit der ersten Romanisierung.

Auch in Frankreich lebten in der Zeit, als Caesar die Eroberung des Landes vollendete, die verschiedensten Völkerschaften nebeneinander. Die Belgae, deren völkische Zugehörigkeit noch umstritten ist; die Gallier, reine Kelten, wenigstens der Sprache nach; Ligurer im Südosten Galliens; die iberischen Aquitaner im Südwesten; die Griechen an der Küste usf. Über alles legte sich die gemeinsame lateinische Sprache, und genau so wie ich es von den Rumänen ausgesprochen habe, könnte ich, mutatis mutandis, von den Franzosen sagen: « Die römische Kontinuität ist weniger eine Kontinuität der Rasse als eine Kontinuität des Geistes. Auf dem Weg über die Sprache sind die Belger, Gallier, Ligurer usf. zu neuen Söhnen Roms geworden ».

Auch in anderer Beziehung besteht ein starker Parallelismus zwischen den romanischen Völkern des Ostens und des Westens. Vor kurzem hat in Rumänien die These ein gewisses Aufsehen in der Öffentlichkeit hervorgerufen, dass die rumänische Sprache nicht etwa die Fortsetzung des Lateinischen sei, das in der Römerzeit

im oströmischen Reich gesprochen wurde, es sei das Rumänische vielmehr die direkte Fortsetzung des Dakischen und das Lateinische eigentlich nur eine Tochtersprache des Dakischen. So liege die Heimat des Lateinischen letzten Endes in Dakien-Rumänien. Ähnliche Tendenzen, den Einfluss des Lateinischen auf die Entwicklung der eigenen Sprache zu leugnen oder wenigstens herabzudrücken, finden wir z. B. in Frankreich seit dem 16. Jhdt. Ich will hier nur 2 moderne Verirrungen anführen. So wie die Anhänger der Ansicht, dass das Rumänische aus dem Dakischen stamme, behaupten, dass der grösste Teil des rumänischen Wortschatzes dakischer Herkunft sei, so schreibt Michel Honnorat in dem 1939 veröffentlichten Buch « La Langue gauloise ressuscitée », S. 10 « J'ai dit que 90% des mots du vocabulaire français sont gaulois... et que le Français (ancien et moderne) c'est donc, dans son immense majorité, le Gaulois moderne ».

Ein anderer französischer Forscher, Jules Barles, veröffentlichte im Südosten Frankreichs, im alten ligurischen Siedlungsgebiet ein « Bulletin du Centre des Études Liguro-Provençales. Les Archives de Trans. ». Nach ihm haben weder die französischen noch die ausländischen Philologen gesehen, dass das Provenzalische eigentlich nichts anderes ist als die Fortsetzung des alten Ligurischen. Das Lateinische habe damit nichts zu tun. Die Zeit geht über solche Irrwege hinweg. Diese erklären sich aus der Verwechslung von Rasse und Sprache. Die Rasse ist viel fester als die Sprache. Aber diese ist die Trägerin des in ihr kristallisierten Geistes, und dadurch dass die sogenannten neulateinischen Völker die lateinische Sprache angenommen haben, sind sie, so rein sie auch ihre ursprüngliche Rasse erhalten haben mögen, grundlegend vom lateinischen Geist durchtränkt worden.

In dem bisher Gesagten habe ich von einer lateinischen Verkehrssprache gesprochen, als ob die lateinische Sprache keine schriftliche Überlieferung hätte. Was ist denn nun eigentlich diese angenommene lateinische Verkehrssprache? Ist sie vielleicht identisch mit der Sprachform, die die Philologie seit mehr als einem Jahrhundert als *Vulgärlateinisch* zu bezeichnen gewöhnt ist? Aber auch dies ist nur ein wissenschaftlicher Behelf, ein Ausdruck, der letzten Endes unsere Unkenntnis nur zudeckt.

Schon die römischen Schriftsteller haben das Vorhandensein gewisser Sonderformen der lateinischen Sprache erwähnt, und die

entsprechende Terminologie ist z. B. von einem belgischen Forscher *Mohl* in einem ideenreichen, im Grund aber vollständig verfehlten Buch « Introduction à la Chronologie du Latin vulgaire » zusammengestellt worden. Der Ausdruck « vulgaris » neben dem Grundwort *lingua* findet sich z. B. bei Quintilian, ohne dass deutlich gesagt würde, worin denn eigentlich diese « vulgaritas » besteht. Cicero spricht von « oppidanum genus dicendi », im Gegensatz zum « sermo urbanus », der Literarsprache. Bei ihm stehen auch die Ausdrücke « plebeius sermo », « quotidianus sermo », ein Ausdruck, der sich bei Suetonius, Quintilianus u. a. wiederfindet. Andere hierhergehörige Ausdrücke sind « sonus rusticus, subrusticus, proletarius, plebeius, sermo peregrinus » usf.

Ich kann bier nicht auf die Besprechung der einzelnen angeführten Termini eingehen, fühle mich dieser Aufgabe auch nicht gewachsen. Meiner Meinung nach ist die Sprachform, die ich als lateinische Verkehrssprache bezeichne, nach der alten Terminologie das Vulgärlatein, mit keiner der hier angeführten Sprachformen identisch, ist weder « sermo plebeius », noch « peregrina insolentia » sondern ist ursprünglich der « sermo quotidianus », wie er in Latium in Gebrauch war. Diese lateinische Verkehrssprache ist also kein Dialekt, keine durch das Eindringen von fremden Sprachformen verdorbene Sprache, sondern ist die Grundlage der lateinischen Schriftsprache, und da es sich dabei also nur um eine, wenn auch vereinfachte Form der Schriftsprache handelt, erklärt es sich, dass die römischen Schriftsteller diese Sprachform nicht besonders erwähnten, so wie sie Dialekte und korrumpierte Sprachformen erwähnen. Wilhelm Hammer hat in einer Dissertation « Die lokale Verbreitung frühester romanischer Lautwandlungen in der römischen Zeit » gezeigt, dass in der Zeit der Auflösung der italischen Dialekte bis in die Zeit des Kaisers Augustus Italien in eine Menge stark von einander abweichender Dialekte geschieden war. Wenn wir aber die Entwicklung 2 Jahrhunderte später überschauen, sehen wir, dass in dem ungeheuren Bereich der lateinischen Sprache eine dialektische Gliederung kaum mehr besteht. Gewisse unliterarische Abweichungen wie z. B. die Vermengung von kurzem *i* und langem *e* oder das Verstummen des auslautenden *-s* trifft man überall an, die Grundlage der Sprache, z. B der lateinischen Inschriften, ist aber überall die gleiche, die gleiche wenigstens bei einer ersten

oberflächlichen Betrachtung. Darin können wir die Wirkung der Verkehrssprache sehen, welche die alte vorübergehende dialektische Zersplitterung überwindet.

Das Vulgärlateinische, oder nach meiner Terminologie die westromanische Verkehrssprache, ist also die lateinische Schriftsprache, die überall hindrang und überall erlernt wurde, wo die lateinische Verwaltung und Kultur ihren Einfluss ausdehnte. Die Struktur dieses Ablegers der lateinischen Schriftsprache zeigt dem Philologen deutlich ihren Ursprung als erlernte Sprache. Es ist eine banale Feststellung, dass niemand eine fremde Sprache mit der gleichen Vollendung, namentlich im Ausdruck der Gefühlswelt, beherrscht wie der Einheimische. Eine erlernte Sprache wird auf ganz natürliche Weise vereinfacht. Unregelmässigkeiten im Formenbau, besonders wenn es sich um selten gehörte und verwendete Wortformen handelt, werden durch die regelmässigen oder als solche angesehene Formen ersetzt. Schwere Wendungen, die zu Irrtümern verführen, werden nicht nur beim schulmässigen Erlernen einer fremden Sprache mit Vorliebe vermieden, sondern auch im Leben der Völker. Der Formenbau einer fremden Sprache wird verhältnismässig leicht erlernt, ebenso das allgemeine Vokabular des täglichen Lebens; dagegen ist es ausserordentlich selten, dass auch der gefühlsmässige Wortschatz einer fremden Sprache richtig erlernt wird, usf. Und so könnte ich zeigen, wie in der Struktur der sogenannten lateinischen Vulgärsprache diese hier kurz aufgezählten Tendenzen zum Vorschein kommen, muss aber hier in einer der Geschichtsforschung gewidmeten Zeitschrift darauf verzichten.

Ist es aber auch wirklich richtig, dass das Vulgärlateinische keine dialektischen Unterschiede besass, so wie nach allgemeiner Ansicht auch das Rumänische von heute keine mundartliche Gliederung kennt? Was nun zunächst das Rumänische betrifft, so kann man sagen, dass das Land dialektisch nicht in dem Sinn gegliedert ist wie die anderen romanischen Sprachen, weil jeder Rumäne des dakorumänischen Gebietes jeden Rumänen, gleichgültig aus welcher Gegend er stammt, versteht. Der Philologe aber, und allgemein jeder mit einem feinen Gehör begabte Sprechende hört aber doch sofort die tatsächlich bestehenden Unterschiede in der Ausdrucksweise der Bevölkerung in den einzelnen dakorumänischen Gebieten. Diese Unterschiede zeigen sich im Wortschatz, in der Tonführung usf.

Solche Unterschiede müssen auch im Vulgärlateinischen bestanden haben, das in den westlichen Provinzen des römischen Reichs gesprochen wurde, und dabei ist zweifellos der Unterschied im ethnischen Substrat der romanisierten Bevölkerung zum Vorschein gekommen. Das Lateinische, das in der Kaiserzeit in Spanien gesprochen wurde, hatte auf dem altiberischen Gebiet eine iberische Grundlage, in der Baetica eine karthagisch-punische usf. In Frankreich sprach man zur Zeit der Romanisierung gallo-lateinische, liguro-lateinische Varianten der lateinischen Verkehrssprache, usf.

Die Bedeutung dieser Verschiedenheit in der Grundlage der einzelnen romanischen Sprachen wird natürlich nur dann voll anerkannt werden, wenn man dem ethnischen Substrat eine so grosse Rolle zuschreibt wie der Schreiber dieser Bemerkungen. Das Problem der Bedeutung des ethnischen Substrats für die Entwicklung der Sprachen ist mit Leidenschaft behandelt worden. Nicht jeder Wandel der sich in einer Sprache vollzieht, ist einem Substrat oder Superstrat zuzuschreiben, aber sicherlich ein grosser Teil dieser Veränderungen. Was zum Beispiel das Spanische betrifft, so hat Menéndez Pidal einwandfrei nachgewiesen, dass der Wandel von *f* zu *h* (f i l i u m hat z. B. h i j o ergeben) auf die Nachwirkung des iberischen Substrats zurückführt. Die mittelalterlichen Urkunden zeigen augenscheinlich, dass sich die ältesten Belege für den angeführten Wandel in der unmittelbaren Nachbarschaft des erhaltenen iberisch-baskischen Sprachgebietes nachweisen lassen. Von dort ist dann die neue iberisch-romanische Aussprache des lat. *f-* mit der « Reconquista » in den Süden weitergewandert. Ebenso charakteristisch ist die Wirkung des etruskischen Substrats in der Toskana oder des oskisch-umbrischen Substrats in weiten Teilen Süditaliens, usf.

Aber nicht alles, was der Wirkung des ethnischen Substrats zuzuschreiben ist, bleibt in der Sprache auch wirklich erhalten. Schon bei der Besprechung der Frage der Einheitlichkeit des Vulgärlateinischen habe ich darauf hingewiesen, dass ehemalige Verschiedenheiten in diesem später wieder aufgehoben wurden. Eine Bevölkerung, die z. B. k o p k i l, k i t s c h o r statt k o p i l, p i c i o r spricht, und die nun in eine Umgebung kommt, die die zweite Formenserie spricht, wird sich bald dessen bewusst werden, dass die eigene Aussprache von der der Umgebung grundlegend

abweicht, und da die Ausspracheverschiedenheiten sich nicht am einzelnen Wort zeigen, sondern in fest bewussten Serien von Formen, wird es auch nicht schwierig sein, diese auffallenden dialektischen Eigentümlichkeiten abzulegen, *Dazu ist aber das Vorhandensein einer vorbildlichen Sprachform nötig.* Diese vorbildliche Sprachform war im Bereich der römischen Provinzen bis zum Zusammenbruch des Weltreichs die literarische lateinische Sprache. Wenn sich die sprachlichen Unterschiede in der westlichen Latinität bis zu der angegebenen Periode auf unwesentliche bzw. schwer zu beobachtende Einzelheiten beschränkten, dann ist der Grund dafür der nivellierende Einfluss und die jede weitergehende Differenzierung verhindernde Wirkung des literarischen Lateins. Wenn unmittelbar nach der Einführung der lateinischen Verkehrssprache auf die iberische Halbinsel das römische Reich vernichtet worden wäre, und dabei alle Äusserungen der lateinischen Kultur in ähnlicher Weise zugrundegegangen wären wie im Osten bei der Slaweninvasion, wer weiss ob dann nicht heute das Spanisch-Portugiesische ebenso dem Baskischen ähnlich wäre wie das Rumänische den slawischen Sprachen. Diese hemmende Kraft der lateinischen Literatursprache ist noch nicht in ihrer vollen Wirkung erkannt worden. Aber es erklärt sich zweifellos der grosse Unterschied zwischen der rumänischen und den west- und zentralromanischen Sprachen daraus, dass im Osten um das Iahr 500 der von der lateinischen Sprache gebildete Damm zusammenbrach und nun alle Entwicklungstendenzen, die dem ethnischen Substrat zuzuschreiben sind, ungestört sich auswirken konnten.

Stellen wir uns also zum Beispiel den Gang der Romanisierung in Gallien vor. Das phonetische gallische System war dem lateinischen sehr ähnlich. Die Übernahme und Anpassung der lateinischen Sprache durch die gallische Bevölkerung war also verhältnismässig einfach. Die Wirkung des gallischen Substrats machte sich vermutlich in einer palatalen Aussprache gewisser Vokale, also etwa des langen *u* und *a* bemerkbar. Ein gutturaler Verschlusslaut vor einem weiteren Konsonanten hatte vermutlich die Tendenz, spirantisch artikuliert zu werden, usf. Die ersten Generationen, die sich das Lateinische als Verkehrssprache anzueignen versuchten, sprachen es vermutlich viel mangelhafter als die späteren, die bereits Gelegenheit hatten, das Lateinische in den Schulen von

italischen oder stark romanisierten einheimischen Lehrern zu erlernen. Da aber die Familiensprache noch lange weiter das Gallische blieb, und mit dem ererbten Lautsystem weitergesprochen wurde, war die Möglichkeit einer Einwirkung des ethnischen Substrats auf die Aussprache der neu übernommenen Verkehrssprache noch lange gegeben. Schliesslich siegt die phonetische Grundlage der Sprache der Majorität eines Landes, ohne Rücksicht auf die soziale Stellung dieser oder der sprachlichen Minorität.

Das ersehen wir deutlich aus dem Geschick der Langobarden, die im 6. Jhdt in Oberitalien einbrachen und bald wohl auch das Lateinische als Verkehrssprache übernahmen, wenn sie auch Jahrhunderte hindurch das Langobardische als Heimsprache weiter pflegten. Wir wissen nicht, in welcher Weise die Langobarden die lateinische Sprache artikulierten. Aber wir wissen aus den Schreibweisen der langobardischen Namen in den mittelalterlichen Urkunden, dass bis zum Ende des 8. Jdhts Eigentümlichkeiten der italienischen Aussprache nicht in das Langobardische eindrangen. Erst von da an begegnen wir der Graphie *ao* für das langobardische *au*, finden die Schreibung *t* für den langobardischen Spiranten *th*, finden geschlossenes *o* für kurzes langobardisches *u*, usf. Das sind Anzeichen dafür, dass nunmehr das lateinische Lautsystem im Begriff war, das einheimische germanische Lautsystem zu verdrängen. Als dann später das Langobardische selbst unterging, konnte natürlich keine Substratwirkung in der italienischen Aussprache eintreten. Gerade die lange Erhaltung der beiden Landessprachen nebeneinander war der Grund, warum hier die Substratwirkung wenigstens in phonetischer Hinsicht ganz gering ist. Das Lautsystem der überwältigenden Majorität verdrängt das Lautsystem der Heimsprache der Minorität.

Wenn wir alles dies berücksichtigen, wird auch die Entwicklung der östlichen Romanität, als deren letzter Rest das Rumänische uns vorliegt, deutlicher verständlich sein. Im Gebiet von Thrakien, also im Süden des oströmischen Reichs, war die hauptsächlichste Verständigungssprache das Griechische. Aber auch hier hat sich in einzelnen Teilen, wie dies namentlich aus den Forschungen *Capidan's* deutlich geworden ist, das Lateinische erhalten, und zwar mit genau den gleichen charakteristischen Merkmalen, die wir aus der Entwicklung des Rumänischen kennen. Ich meine damit na-

türlich nicht das heute noch vorhandene süddanubische Rumänentum der Aromunen, Megleniten und Istrorumänen, die erst sekundär aus dem Norden zugewandert sind. Im Westen und im Norden des oströmischen Reichs, in den Provinzen Illyricum-Dalmatia, Moesia superior und inferior mit Dardanien, hatte das Lateinische aber den ausschliesslichen Vorrang, und dort war wieder aus verschiedenen Gründen die Provinz Illyricum-Dalmatia am stärksten romanisiert. *Hier ist die eigentliche Heimat der oströmischen Verkehrssprache zu suchen*, das Gegenstück zu jener westlichen Verkehrssprache, die in Latium ihren Ausgangspunkt hatte. Ohne es strikt beweisen zu können, habe ich vermutet, dass hier, ähnlich wie im heutigen Französischen, die Nasalierung eine grosse Rolle spielte, und dass die Illyrier die lateinischen Vokale vor Nasalen ebenso zwangsläufig nasal aussprachen wie der phonetisch nicht besonders geschulte Franzose. Die spätere für das Rumänische so kennzeichnend gewordene Aussprache *în* für *an* usf. wäre dann die letzte Auswirkung jener illyrischen Nasalität. Ich habe ferner vermutet, dass als Folge einer besonderen Aussprache des illyrischen intervokalischen *-l-* dieses schon in ganz alter Zeit zu *r* oder einem ähnlichen Laut wurde, und dass sich diese Eigenheit der oströmischen Aussprache auch in den Resten altlateinischer Überlieferung im Süden des oströmischen Reichs erhalten hat, auf die ich eben ganz kurz anspielte. Hier also sprach man zunächst das Lateinische mit dem illyrischen Lautsystem. Dass solche dialektische Eigentümlichkeiten, die doch allgemein auffallen mussten, nicht wieder rückgebildet wurden wie im Zentrum der Romania die Eigentümlichkeiten, die in der Zeit des Untergangs der italischen Dialekte nachweisbar sind, erklärt sich wohl aus 2 Gründen; erstens einmal daraus, dass schon im ausgehenden Altertum die Aufmerksamkeit Italiens mehr nach dem Westen als nach dem Osten zu gerichtet war, und vor allem daraus, dass im 6. Jhdt der Nordosten der Provinz Illyricum geistig endgültig vom lateinischen Westen getrennt wurde. Nun konnte das Vorbild der lateinischen Literatursprache keine dämmende Wirkung mehr ausüben, alle dem illyrischen Substrat zuzuschreibenden Tendenzen kamen nunmehr ohne Hemmung zur Ausbildung. Andeutungsweise möchte ich hier nur beifügen, dass auch die Vorväter der Albaner ehemals die lateinische Verkehrssprache gebrauchten wie ihre nordöstlichen Nachbarn, dass bei ihnen aber schliesslich

doch wieder die illyrische Heimsprache, trotz der starken Durchsetzung mit lateinischen Elementen, der Sieger blieb.

Hier, im illyrisch-lateinischen Berührungsgebiet, ist also letzten Endes die Urheimat, nicht der Rumänen, wohl aber der rumänischen Sprache zu sehen. Von hier aus ist diese Sprachform als Verständigungsprache in den Osten gewandert, und wurde in Dakien und Moesien von den verschiedenen Völkerstämmen erlernt und gebraucht, die hier zusammengekommen waren. Diese lateinisch-illyrische Verkehrssprache trafen nun im 6. Jhdt auch die Slawen an, die langsam aber unaufhörlich gegen den Westen zu vordrangen.

Damit beginnt die zweite Periode in der Entwicklung des Rumänischen. Die östliche Verkehrssprache wurde von den Slawen übernommen, die sie mit ihrem eigenen Artikulationssystem aussprachen. So wurde in die romanische Verkehrssprache der Unterschied zwischen den weichen und harten Konsonanten eingeführt, der in sämtlichen slavischen Sprachen weiterlebt, und die Folge war eine starke Änderung der Resonanz der Sprache. Die gefühlsmässige slawische Terminologie wurde, nur mit lateinischer Endung versehen, beibehalten, wenn die Bevölkerung sich der Verkehrssprache bediente. Die innere slawische Sprachform wurde in zahlreichen Einzelfällen in die romanische Ausdrucksform hinübergenommen und in einer grossen Anzahl von Fällen endgültig beibehalten. Wenn aus Gründen der inneren romanischen Sprachentwicklung ein ererbter lateinischer Ausdruck unbrauchbar wurde, griff man ohne Zögern zum slawischen Idiom, sowie der Westen gleichzeitig zu der lateinischen Schriftsprache griff. Kurz: Es bildete sich so das Urrumänische, das sich als Verständigungssprache mit erstaunlicher Raschheit auch in den Norden ausdehnte, zusammen mit den Wanderungen der doppelsprachigen slawischen Bevölkerung. Diese ganze Emtwicklung wäre aber nicht möglich gewesen, wenn nicht an mehreren Stellen des von den Slawen neu besetzten Raumes eine romanische Bevölkerung weitergelebt hätte, für die es natürlich leicht war, die durch das Slawische gegangene Variante ihrer eigenen Sprache aufzunehmen. Da aber diese rein romanische Bevölkerung mit ihrem ererbten romanischen Lautsystem eine Sprache annahm, die gewisse ungewöhnliche Lautverbindungen enthielt, kam es dabei zu Anpassungen wie dem Lautwandel von *sl* zu *skl* u. ae., die uns heute geradezu das Vorhandensein einer romanischen Urbevölkerung verraten. Diese

kann auch zahlenmässig nicht unbedeutend gewesen sein, denn sonst wären diese neu entstandenen Idiotismen wieder ausgemerzt worden, weil sie als solche auffallen mussten. Auch aus dem Wortschatz dieser autochthonen Romanen ist manches in den allgemeinen Wortschatz übergegangen, wie ich gelegentlich schon gezeigt habe.

Die starke Durchsetzung des Ostromanischen mit slawischen Elementen hat in der Geschichte des romanischen Westens eine Parallele. Die Einwanderung der Franken in Nordfrankreich hatte eine gänzliche Umgestaltung des galloromanischen Lautsystems zur Folge. Zahlreiche fränkische Wörter drangen in den nordfranzösischen Wortschatz ein. Wenn schliesslich der germanische Einfluss im Französischen nicht so augenscheinlich geworden ist wie der slawische Einfluss im Rumänischen, so erklärt sich dies durch die Gegenbewegung, die schon im Mittelalter von dem Süden her und gleichzeitig durch die Kirche einsetzte. Historiker haben sich manchmal die Frage vorgelegt, was wohl geschehen wäre, wenn ein bestimmtes geschichtliches Ereignis nicht eingetreten wäre, oder irgend ein entscheidendes Ereignis eine andere Wendung genommen hätte. Nehmen wir einmal an, dass trotz der slawischen Invasion im oströmischen Imperium die lateinische Sprache noch 2 Jahrhunderte hindurch als literarische Sprache in Gebrauch geblieben wäre, dass die klassische lateinische Überlieferung sich im Osten ebenso erhalten hätte wie in der zentralen und westlichen Romania. Dann wären die charakteristischen Eigentümlichkeiten der östlichen Romanität wahrscheinlich ebenso rückgebildet worden wie die Idiotismen, die sich im Zentrum in der Zeit des Untergangs der italischen Sprachen zeigten ; und schliesslich wäre das Rumänische eine Sprache geworden, die sich kaum wesentlich von dem Sprachtypus unterscheiden würde, der schliesslich zur Bildung des Spanischen, Provenzalischen usf. geführt hat. Aber auch dann wäre an der *rassenmässigen* Zusammensetzung der rumänischen Bevölkerung nichts anders geworden, und nichts hätte sich an der rassenmässigen Priorität des Rumänentums nördlich der Donau geändert.

E. GAMILLSCHEG

LE PROBLÈME DE LA CONTINUITÉ DACO-ROUMAINE

À PROPOS DES NOUVELLES REMARQUES DE M. FERDINAND LOT

L'élaboration d'un ouvrage scientifique ne s'achève pas avec l'impression. Si sa lecture peut intéresser le cercle des spécialistes auquel il s'adresse, ou même un public plus nombreux, désireux de s'informer plus amplement de certaines questions, il est encore d'un bien plus grand intérêt pour l'auteur de recueillir les critiques et de comparer ses points de vue avec ceux qui s'y opposent, de corriger ses erreurs ou de combler ses lacunes. S'il a la chance de pouvoir préparer une nouvelle édition de son livre, il pourra profiter des observations qui lui ont été faites, pour y ajouter les corrections ou les additions nécessaires, parfois même pour le remanier de fond en comble et lui donner ainsi un nouvel aspect. C'est là assurément une des tâches les plus attrayantes et les plus utiles de l'historien.

Elle est malheureusement bien difficile à accomplir dans les circonstances actuelles. Les relations scientifiques internationales sont pour ainsi dire inexistantes — du moins entre l'Europe continentale et le reste du monde; la guerre qui a détruit tant de valeurs, a suspendu presque complètement le courant des échanges intellectuels. Les revues qui nous renseignaient habituellement sur les différentes publications des deux hémisphères ont dû également suspendre leur apparition on restreindre forcément le champ de leurs recherches. En ce qui concerne la Roumanie, cette situation nous a été imposée depuis le début des hostilités; qu'il me suffise de mentionner le fait que je n'ai eu connaissance de certains ouvrages parus en Angleterre ou en Amérique, en 1939 ou 1940, que d'après les

indications bibliographiques de l'*Istorik Marxist*, la revue d'histoire soviétique, dont j'avais pu me procurer quelques exemplaires pendant la campagne d'Ukraine en 1941 !

On comprendra donc l'intérêt avec lequel j'ai lu les « remarques », dont je dois la communication à l'obligeance de mon collègue M. C. Marinesco ; ce sont des notes rédigées par mon maître et le sien, M. Ferdinand Lot, au sujet de la seconde édition d'un ouvrage qu'il m'avait incité à écrire, en lui empruntant le titre même de l'un des ses chapitres : *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain.* Ceux qui l'ont lu se souviendront peut-être que le point de départ de ce petit volume avait été justement le chapitre ainsi intitulé du grand ouvrage de l'illustre médiéviste, *Les Invasions Barbares*. Le point de vue de M. Lot, favorable à la thèse de l'immigration, m'avait déterminé à reprendre l'examen de la question et à intervenir dans le débat, déjà presque deux fois séculaire, de la continuité daco-roumaine. Il en était résulté un petit livre, que j'avais eu plusieurs fois l'occasion de remanier, en y ajoutant des données nouvelles, à l'occasion d'une édition roumaine, puis allemande et italienne et enfin d'une seconde édition française, parue au courant de l'année dernière. Je n'ai guère eu la possibilité de recueillir sur cette version plus récente de mon travail des opinions autorisées, formulées par des spécialistes étrangers [1]) ; aussi les remarques de l'auteur des « Invasions barbares » venaient-elles à point nommé renouer le fil interrompu depuis près de quatre ans, et apporter le secours précieux d'une critique objective à mon propre travail de revision.

Mais ainsi qu'on le verra plus loin, les « notes hâtives » dont mon maître a bien voulu m'autoriser à disposer comme je l'entendais, bien qu'il les considerât « trop rapides pour mériter la publication », apportent au sujet que nous nous sommes proposés de traiter à nouveau, une contribution bien plus importante qu'il n'en veut convenir lui-même. Elles marquent son adhésion à certains points de notre argu-

---

[1]) Sauf en Espagne: cf. S. Montero Diaz, *Milagro, pero no enigma*, *Revista de la Universidad de Madrid*, *Letras*, III, 1943, pp. 247—255.

J'avais pu utiliser pour cette seconde édition les observations de M. Daicoviciu, *Problema continuităţii în Dacia*, *Anuarul Inst. de Studii Clasice*, Univ. din Cluj-Sibiu, III.

mentation, elles soulignent des objections à d'autres, et nous montrent par là plus clairement les points sur lesquels il convient d'insister et ceux où il est désormais superflu d'accumuler des preuves nouvelles. Tout récemment, un éminent spécialiste roumain de la controverse daco-roumaine, nous proposait d'examiner, avec quelques-uns de ses confrères les plus autorisés, les divers éléments de la question, de peser le pour et le contre de ce débat et d'arriver ainsi à fixer certains traits essentiels, qui serviraient de guide aux recherches futures.

Les remarques de M. Ferdinand Lot constituent de toute évidence une introduction des mieux qualifiées à ce nouvel examen du vieux problème des origines roumaines; elles montrent, mieux même que ne pourraient le faire des recherches plus patientes et plus étendues, l'évolution critique d'un esprit essentiellement objectif, dont l'attitude n'est déterminée en toute rigueur que par des déductions scientifiques et par la plus entière bonne foi, à l'égard de l'une des questions les plus ardues et les plus discutées de l'histoire de l'Europe au Moyen Âge, dont l'influence s'exerce encore sur la politique de l'Europe actuelle.

Mais il est temps de laisser la parole à M. Lot; voici donc le texte, tel qu'il nous a été transmis, de ses notes.

Quelques remarques sur le livre de G. Bratiano : UNE ÉNIGME ET UN MIRACLE HISTORIQUE : LE PEUPLE ROUMAIN, 2e édition.

Il en faut louer tout d'abord le ton, qui est parfait et qui contraste avec les écrits haineux et perfides des Hongrois et autres voisins de la Roumanie.

L'exposé est simple, sans acrimonie. L'auteur s'abstient même de montrer la moindre ironie en présence de thèses manifestement absurdes.

La conclusion est d'une belle élévation d'historien.

Maintenant il me faut exposer brièvement mes réserves sur l'argumentation de l'auteur.

Pour lui comme pour Iorga, l'évacuation de 271 n'est qu'un épisode. *Les déplacements de population ont continué, du IIIe au IXe siècle, pour le moins, du Nord au Sud du Danube, du Sud au Nord également. L'auteur tire de ce fait des conclusions favorables à la croyance de la*

continuité de la population daco-romaine et de la langue latine. Le Danube n'est pas une réelle barrière (pp. 53—82).

Il ne me persuade pas. Ces passages sont effectués par des prisonniers, des marchands. Ils ne sont pas probants.

Pas davantage la reconstruction du Tropœum Trajani ou la fondation de Constantiana Daphne et l'établissement de têtes de pont sur la rive gauche du Danube. Les mêmes phénomènes s'observent sur le Rhin et la rive droite du fleuve n'en a pas moins été vidée de Celtes et de Romains. Les Campi Decumati ont été germanisés dès les IIIe—IVe siècles.

J'admets fort bien que le silence des textes sur les Daco-Romains pendant près de dix siècles n'est pas un argument péremptoire contre la continuité d'une population romanisée au Nord du Danube. Il est très exact que les gens du Moyen Âge désignaient une contrée par le nom de la population dominante. La Dacie nord-danubienne était pour eux une Sarmatia ou une Gothia, tout comme la Gaule une Francia, l'Italie une Lombardia, l'Espagne une Gothia, une Vandalicia etc., alors que Francs, Lombards, Visigoths, Vandales ne formaient qu'une bien faible minorité au milieu des populations indigènes. De même, plus tard, la Valachie était une Cumania.

Toutefois le silence des textes n'est pas absolu au sujet des populations de langue latine au Sud du Danube. Ces populations ont occupé un espace plus considérable que ne le croyait Jireček. Cependant pour Bratiano, le centre est bien la Dacie du Sud, les vallées de la Morawa et du Timoc. Plus tard ces populations ont été refoulées en Macédoine, dans le Pinde lors de l'invasion slave.

On peut dire, il est vrai, que elles intéressaient plus Byzance que les populations au Nord du fleuve. Les chroniqueurs byzantins se trouvent donc comme obligés d'en dire un mot, de faire une allusion rapide, mais précieuse pour nous.

Les arguments à retenir contre la continuité daco-romaine au Nord du fleuve sont :

1. La disparition de toute trace de civilisation sous forme de villes, de routes, de médailles et monnaies, de céramique etc.

2. L'identité de l'idiome aroumain et du moldo-valaque.

3. La liturgie slavonne.

4. La toponymie.

Examinons ces quatre points.

1. La disparition des monnaies est une preuve que tout commerce a cessé entre le Nord et le Sud du Danube. Id. pour les routes. Id. pour les villes. Pas trace d'influence byzantine — c'est grave. La poterie redevient grossière, préhistorique (pp. 156—160, 170—190). Elle peut d'ailleurs être le fait d'une population quelconque. Rien en faveur d'une continuité daco-romaine, au contraire. Rien de dace ne subsiste. Cependant on a des témoignages du passage des Goths, Gépides etc. (fibules un peu partout).

2. Identité ou presque du roumain et de l'aroumain.

Puşcariu après avoir nettement posé le problème (voir Brătianu, pp. 96—97) se défile sur le dos des historiens (p. 85), alors que ici la linguistique est la meilleure des sciences auxiliaires de l'histoire.

Invoquer pour expliquer cette unité de langue (p. 104, 167 etc.) les contacts incessants (pourquoi incessants?) entre le Nord et le Sud ne signifient rien. Les contacts sont encore plus incessants entre le N. et le S. de la Gaule et cependant les dialectes foisonnent et les dialectes d'Aquitaine et de Provence sont comme une langue à part.

De même en Italie, Espagne, Allemagne.

Le seul argument valable serait d'invoquer l'observation de Meillet (d'après Troubetskoï) que les langues appartenant à un peuple peu évolué changent peu même sur un espace considérable ; exemple, le turc presque identique du Sud de la Sibérie à Constantinople. N'en serait-il pas de même pour une langue arrêtée dans son développement par une catastrophe?

Pour les rapports de l'albanais et du roumain l'idée que les mots crus albanais appartiennent à un substrat balcanique (p. 86) est ingénieuse et nous sortirait de la difficulté. Je ne suis pas sensible à l'argument que l'on emprunte seulement les mots à une civilisation supérieure, formule toute simpliste : nos soldats coloniaux empruntent à l'annamite, aux langues du Soudan etc.

3. Influence slave.

Considérable dans le vocabulaire, surtout religieux et dans le vocabulaire religieux surtout dans la liturgie. Les Roumains dans l'ensemble ont été en contact avec des populations slaves. Cf. termes de commandement (Kniaz, voïvode). Mais est-ce au Nord ou au Sud du

fleuve? Des deux côtés évidemment. Mais au Nord du fleuve [ils sont] écartés ou dominés par les Magyars. L'influence des Slaves du Sud [est] beaucoup plus forte — Slaves de Bulgarie. La langue d'église est le vieux slavon.

L'évêché d'Ohrida (p. 192). Bratiano a raison: [il n'y a] pas de preuve que les Valaques et Moldaves en aient relevé. J'étais arrivé à la même conclusion après l'apparition de mon livre. Mais il est certain aussi que les Valaques n'ont pas d'évêché propre au XIII[e] *siècle. Rome pense aux Coumans, non aux indigènes, à moins qu'elle ne confonde ceux-ci avec ceux-là, ce qui est fort possible.*

Le fait que Vicina du Danube soit évêché irait alors contre le sentiment que la Valachie est peuplée de Roumains. On comprend mal qu'ils soient restés sans évêque si longtemps. Seulement en 1359!

[À propos de Valaches, Valachie signalons que l'auteur (p.217) doit errer en donnant à ce terme une origine byzantine avec le sens de « berger ». Le mot est germanique; Valah = Welche et désigne tout d'abord les populations celtiques en contact avec les Germains avant l'ère chrétienne, notamment les Volcae, grande tribu gauloise voisine des Germains. Pour ceux-ci les Celtes (puis les Romains) étaient des Volcae-Valah, comme tous les Germains étaient des Allemands pour les Français.

Quels sont les Germains qui ont appelé Valah *les populations parlant latin avec lesquelles ils étaient en contact? Les Goths évidemment, mais comme on les trouve et au Nord et au Sud du Danube, rien à tirer de là dans un sens quelconque]. Le sens de berger adopté par les Byzantins s'explique par la condition errante où Goths et Slaves ont réduit la population daco-romaine des Balkans.*

Les quelques témoignages archéologiques sur la pratique du christianisme en Dacie aux III[e]*—IV*[e] *s. (pp. 164—170) sans intérêt. On ne sait à quelle nation appartenaient ces rares chrétiens. Peu probable que Vulfila ait christianisé des Daco-Romains; pas un terme gothique religieux en roumain. Donc christianisation postérieure aux III*[e]*—V*[e] *siècles. Antérieure aux Magyars. Pas de magyar dans [la] liturgie roumaine.*

4. Toponymie.

L'explication de la toponymie slave et turque en pays actuellement roumain par une traduction de noms de lieu antiques (p. 106), ingénieuse. Lèverait difficultés!

Somme toute : Bratiano atténue [les] difficultés plutôt qu'il ne les détruit.

D'autre part où placer les Daco-Roumains? Hongrois, Serbes, Bulgares, Grecs sont d'accord pour n'en vouloir à aucun prix, ni en Transylvanie, ni en Serbie, ni en Bulgarie, ni en Macédoine ou sur le Pinde.

Ils ne sont pourtant pas tombés du ciel ou vomis par l'enfer. Cette unanimité contre les Roumains incite alors à adopter la thèse de la persistance daco-romaine au Nord du Danube.

J'ai, tout le premier, fait observer que un témoignage précis n'est pas nécessairement péremptoire. L'assertion que toute la population de la Dacie nord-danubienne a été ramenée au Sud du fleuve peut n'avoir pas plus de réalité que l'assertion que la population romaine au Nord des Alpes (en Norique) a été ramenée en Italie.

À priori il est plus que probable qu'une bonne partie de la population est demeurée sur place. La Dacie s'étendait sur 250 a 300.000 kilomètres [2]*. À raison de 10 habitants au kilomètre cela ferait 2 à 3 millions d'êtres humains. Cela ne se transporte pas d'une coup, ni même en plusieurs coups.*

Mais il faut admettre que la population demeurée sur place est tombée dans une condition sociale inférieure et une grande barbarie sous les conquérants sarmates (?), goths, gépides, huns, avars, slaves, magyars. Des Slaves seulement elle a reçu le christianisme et termes de commandement. Il reste à déterminer si cette population daco-romaine s'est maintenu également dans la Valachie actuelle ou seul[ement] dans une partie (Olténie).

Il faudrait relever — Bratianu ne l'a pas fait — [les] noms roumains dans [les] chartes hongro-latines [des] XI[e]*—XII*[e] *siècles.*

Les Daco-Roumains qui se sont transportés au S. du Danube ont été réduits à une condition aussi misérable, peut-être plus que ceux du N. Pourchassés par les Slaves surtout [ils] sont devenus errants, bergers, alors que au Nord du fleuve les Daco-Romains ont pu, en partie, rester laboureurs. Étudier à ce propos la langue rurale des deux dialectes roumain et aroumain.

Reste à expliquer pourquoi le latin a tellement supplanté et si vite le dace, au point que pas un terme dace ne subsiste en roumain.

Je ne trouve rien de satisfaisant à ce sujet. Mais la linguistique est pleine de mystères.

Fontenay-aux-Roses, 15 août 43.

* * *

Il ne m'appartient pas, évidemment, de m'arrêter aux remarques préliminaires, bien qu'elles démontrent une fois de plus, s'il en était encore besoin, que seule une argumentation objective peut influer sur des opinions vraiment autorisées et modifier le point de vue des spécialistes, quand il n'est pas irrémédiablement déformé par le parti-pris.

Passons de suite à l'essentiel, c'est-à-dire aux objections et aux critiques. La première réserve à l'égard des arguments exposés dans mon livre concerne les passages fréquents du Danube au cours de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge, qui réduisent le rappel des légions de Dacie, par Aurélien, à un simple épisode et marquent une continuité ininterrompue des relations d'une rive à l'autre du fleuve, aussi bien avant qu'après la conquête romaine et l'invasion germanique. M. Lot n'en est pas convaincu: « ces passages sont effectués par des prisonniers, des marchands. Ils ne sont pas probants ». Certes, s'il ne s'agissait que de prisonniers ou de marchands. Mais il est question de véritables « déplacements de populations », dont l'Orient a toujours été coutumier depuis les temps bibliques. Il est assurément superflu de rappeler à l'auteur de « La fin du monde antique et les débuts du Moyen Âge » la politique de colonisation, appliquée par l'empire romain dans les provinces voisines du *limes*. Elle a été suivie fidèlement par son successeur sur les marches orientales de la Nouvelle Rome, l'empire de Byzance, et pratiquée largement par les souverains barbares eux-mêmes, à mesure qu'ils entraient dans le jeu de la politique byzantine et en subissaient l'influence.

Rappelons-en ici les exemples les plus caractéristiques: sous le règne d'Auguste, au dire de Strabon, 50.000 Gètes ou Daces traversent le Danube pour s'établir en Thrace. Sous celui de Claude, 100.000 Transdanubiens s'établissent sur la rive droite du fleuve, appelés par Tiberius Plautius Silvanus, gouverneur de Mésie. Un demi-siècle plus tard, le flot de la colonisation romaine commence à déferler sur la Dacie conquise par les légions de Trajan, au point de constituer, dès le règne d'Hadrien, une part considérable de la population de la nouvelle province. Pendant toute la durée de la domination romaine, le mouvement démographique continue de l'Illyrie et des provinces balkaniques au Nord du Danube. L'évacuation ordonnée par Aurélien marque un reflux, dans l'autre

sens, dont il est manifestement impossible de préciser la valeur numérique.

Mais dès le début du IVe siècle, les têtes de pont sont rétablies sur la rive gauche. M. Lot m'objecte que les mêmes phénomènes s'observent sur le Rhin et que la rive droite du fleuve n'en a pas moins été vidée de Celtes et de Romains; mais à ceci on peut répliquer que les « retours » de la domination romaine dans les provinces rhénanes n'excèdent pas la deuxième moitié du IVe siècle, tandis que sur la rive gauche du Danube l'occupation des garnisons de la Nouvelle Rome est attestée par des témoignages archéologiques jusqu'à l'époque de Justinien et à l'invasion des Slaves. Les relations qui nous ont été conservées, de la vie et des usages à la cour d'Attila, nous montrent nombre de Romains établis autour de la résidence du roi des Huns. Quelques-uns étaient sans doute des autochtones, mais d'autres étaient incontestablement venus de l'autre rive du Danube.

Les Actes de St. Démétrius attestent qu'au VIIe siècle, une population captive, originaire de Macédoine, fut établie par les Avars en Pannonie, et qu'elle en revint vers 678. Au début du IXe siècle, c'est Kroum, le khan bulgare, qui suivant en ceci l'exemple des empereurs byzantins, déplace également un groupe compact de familles de la région d'Andrinople en Valachie danubienne. Ces éléments transplantés contre leur gré, ou du moins certains d'entre eux, regagnent leur patrie primitive au temps de l'empereur Théophile, à la génération suivante; ce serait cette population originaire d'Andrinople, ou ses descendants, qu'il nous faudrait reconnaître sous les initiales mystérieuses, par lesquelles des géographes musulmans du Xe et du XIe siècle désignent un peuple chrétien venu de l'empire romain, voisin des Magyars sur le Danube, mais plus nombreux et plus pauvre que ces derniers. Ajoutons enfin à tous ces témoignages celui de l'écrivain byzantin Kekaumenos du XIe siècle, qui affirme que les ancêtres des Vlaques balkaniques sont venus des bords du Danube, du pays des Daces, ce qui concorde avec le témoignage de l'Anonyme franciscain de 1308, qui attribue à l'invasion hongroise l'immigration des Vlaques en Macédoine et en Thessalie — donc une thèse de l'immigration exactement opposée à celle que préconisent les chercheurs modernes — et l'on pourra conclure, de cet échange continuel et massif de populations pendant tout

le premier millénaire de l'ère chrétienne [1]), *qu'il y a eu sur le cours inférieur du Danube une situation tout à fait différente de celle que nous pouvons constater sur le Rhin aux derniers temps de l'empire romain. Aussi bien ce dernier a-t-il disparu en Occident, alors que dans la péninsule balkanique il allait se maintenir encore pendant des siècles sous l'égide de Byzance.* Ces mouvements « métanastasiques », pour employer l'expression de Cvijić, que l'on retrouve d'ailleurs dans l'histoire du peuple serbo-croate, constituent de toute évidence un argument en faveur d'une continuité de communications et d'échanges entre les régions carpathiques et les provinces des Balkans, et une explication de certains faits historiques et philologiques. Et encore devons-nous forcément nous borner à des événements de proportions assez considérables, pour pouvoir être enregistrés par les sources historiques. Il nous faut marquer d'autre part un premier point en ce qui concerne l'argument *ex silentio*, le silence « impressionnant » des textes sur les Daco-Romains pendant près de six siècles. Ce n'est plus un argument péremptoire contre la continuité d'une population romanisée au Nord du Danube. Il est trop évident que l'on ne désignait pas au Moyen Âge une contrée par le nom de la majorité de ses habitants, mais par celui d'une minorité de conquérants qui y exerçait son pouvoir; le cas de la Dacie est donc loin d'être isolé. Et si le silence des textes est moins absolu au Sud du Danube au sujet des populations de langue latine, M. Lot en donne lui-même l'explication: elles intéressaient plus directement Byzance que les populations au Nord du fleuve. Rien d'étonnant à ce que les auteurs byzantins abondent à partir du Xe siècle, en témoignages sur les Vlaques balkaniques, qui se trouvaient en rapports constants avec les autorités impériales, alors que de l'autre côté du Danube, l'art de gouverner les Barbares, dont Constantin Porphyrogénète avait énoncé les règles dans un véritable manuel, ne devait considérer que les chefs des tribus nomades qui y établissaient à tour de rôle leur domination.

---

[1]) Pour une fois, nous sommes entièrement d'accord avec M. A. Alföldi, *Zur Geschichte des Karpatenbeckens im 1. Jahrh. v. Chr.* Ostmitteleuropäische Bibliothek, Budapest-Leipzig, 1942, p. 11: « In der damaligen Zeit wechselten die einzelnen Völker ihre Wohnsitze viel häufiger... ».

Nous arrivons ainsi aux principaux arguments « à retenir contre la continuité daco-romaine du Nord du Danube », que M. Lot a eu l'idée ingénieuse de grouper en quatre points principaux. Il nous faut en reprendre l'examen, en suivant l'ordre qu'il nous a indiqué.

I. DISPARITION DES MONNAIES ET DES VILLES

Le premier concerne la disparition de toute trace de civilisation romaine après l'évacuation de la province: plus de villes ni de routes, plus de médailles, de céramique, ni de monnaies. C'est donc une preuve « que tout commerce a cessé entre le Nord et le Sud du Danube ». Peut-on vraiment être aussi péremptoire?

Il est certain que les villes de l'époque romaine ont disparu, bien que les fouilles effectuées sur leurs sites n'aient révélé que très rarement les couches de cendres, qui gardent comme un lointain reflet de l'incendie et du pillage, œuvre de destruction des envahisseurs barbares. Les recherches des archéologues rendent d'autres conclusions plus vraisemblables. À Sarmizegetusa, par exemple, capitale de la Dacie romaine, une vie plus modeste a dû continuer quelque temps encore dans les ruines de l'amphithéâtre et du forum [1]. La vie urbaine s'est éteinte peu à peu, et elle n'a dû succomber entièrement qu'à l'époque des Avars et des Slaves; ceux-ci ne connaissent plus la capitale de la Dacie que sous le nom de la forteresse *(grădişte)* qu'ils ont légué au village moderne.

Pour ce qui est des monnaies, il nous faut contredire résolument la conclusion de M. Lot. La circulation monétaire n'a pas cessé en Dacie après l'abandon de la province. Des études récentes nous permettent de rétablir plus exactement l'état véritable des choses. Il est incontestable que la frappe des monnaies a cessé en Dacie après 256; on en avait conclu que la province avait été évacuée *en fait*, depuis le règne de Gallien. Or des trésors monétaires découverts dans le Nord de la Transylvanie comprennent des séries ininterrompues de monnaies romaines jusqu'au règne d'Aurélien; d'autre part, on a trop longtemps négligé le fait qu'en 256, l'inflation monétaire de l'empire est entrée dans sa phase décisive et que l'*antoninianus d'argent* a compris jusqu'à 75% d'alliage, pour devenir

[1]) C. Daicoviciu, *Siebenbürgen im Altertum*, Bucarest, 1942, p. 217.

bientôt simplement une pièce « saucée », une monnaie de cuivre recouverte d'un simple badigeon d'argent. Les conséquences économiques et sociales de ce procédé ont été étudiées dans tous leurs détails: la première fut naturellement de miner le crédit de la nouvelle monnaie impériale et de favoriser le régime du troc; ces faits sont trop bien connus et trop bien exposés par M. Lot, pour qu'il y ait lieu d'insister [1]). Il n'est pas étonnant de voir s'interrompre pour un temps, dans les régions menacées par les invasions, comme l'était à ce moment la Dacie, la circulation d'une monnaie dépréciée: aux inconvénients qui résultaient des dangers de la situation locale, s'ajoutait l'instabilité générale qui pesait de plus en plus lourdement sur la vie économique de l'empire.

Mais, dira-t-on, que s'est-il produit après l'évacuation des légions et des fonctionnaires, ordonnée par Aurélien? N'y-a-t-il pas là une « césure » qui marque l'effacement total de l'influence romaine en Dacie et rend impossible toute continuité?

C'est sur ce point précisément que les trouvailles de monnaies sont particulièrement éloquentes [2]). Il y a un *hiatus* incontestable mais il ne dépasse pas le dernier quart du IIIe siècle — et encore avec quelques exceptions — c'est-à-dire exactement le temps qu'il a fallu à la monnaie impériale pour se stabiliser et reprendre, grâce aux réformes de Dioclétien et surtout de Constantin, une valeur certaine. Au Banat, il n'y a même aucune interruption, mais sur tout le reste du territoire de la Dacie les trésors monétaires livrent de nouveau des séries romaines à partir du règne de Constantin, qui se prolongent sur plusieurs points jusqu'aux monnaies byzantines du VIe et même du VIIe siècle. Le trésor retrouvé à Firtos en Transylvanie contient jusqu'à des monnaies du règne d'Héraclius [3]). L'influence byzantine n'est donc pas absente; on en trouve

---

[1]) Cf. F. Lot, *La fin du monde antique et le début du Moyen Âge*, p. 63; W. Giesecke, *Antikes Geldwesen*, p. 171 et suiv.; F. Oertel ds. *la Cambridge Anc. Hist.*, XII, p. 262 et suiv.

[2]) Nous empruntons ces données à l'excellente étude de M. Macrea, *Monetele şi părăsirea Daciei, Anuarul Instit. de Studii Clasice*, Cluj, III, 1936—1940, p. 271 et suiv. Cf. également *Părăsirea Daciei şi problema continuităţii daco-romane în lumina izvoarelor numismatice, Omagiu I. Lupaş*, Bucarest, 1943, p. 912 et suiv.

[3]) Cf. là-dessus l'art. de A. Ferenczi, *Der Firtoscher Fund byzantinischer Goldmünzen, Siebenbürgische Vierteljahrschrift*, 62, 1939, p. 59 et suiv. Ses conclusions peuvent être discutables, mais le fait demeure.

aussi des traces dans la céramique de la rive gauche du Danube. Il est évident que la population daco-romaine, demeurée sous la domination des Goths, qui n'était certainement pas plus dure que celle des autres Germains, n'a eu aucun souci de thésauriser la monnaie romaine décriée qui avait cours sur le territoire de l'empire, mais qu'elle a repris confiance dans la valeur du *solidus* et de ses divisions d'argent ou de cuivre, lorsque la réforme constantinienne leur a rendu cette stabilité, qui devait en faire pour des siècles l'étalon du marché monétaire. La monnaie n'a plus été recherchée en Dacie lorsqu'elle avait perdu sa valeur, elle y a repris son prestige aux yeux des habitants, lorsqu'elle a regagné son poids et sa valeur. Le fait qu'on l'y retrouve, même sous la forme d'une thésaurisation, *après l'abandon officiel de la province* est une preuve évidente qu'elle était recherchée par la même clientèle: à Orşova, les monnaies du IVe siècle ont été retrouvées dans les ruines d'une construction de l'époque romaine. S'il nous faut invoquer l'argument monétaire, c'est donc bien en faveur de la continuité, et non contre elle [1]). Il convient donc de se méfier de certaines généralisations, car lorsque nous pouvons examiner le détail avec plus de précision, les conclusions sont forcément différentes. Ajoutons, pour en finir avec les monnaies, que des trésors monétaires contenant des pièces byzantines de la fin du Xe et du début du XIe siècle, ont été retrouvés en Moldavie et qu'en Transylvanie il leur arrive de se trouver mêlées aux premières monnaies des rois de Hongrie ayant cours dans cette province [2]). Le commerce a sans doute subi des interruptions à l'époque des guerres ou de certaines invasions, il a traversé une crise qui est à peu près générale en Europe, au début de la période carolingienne; la population restée en Dacie pour y subir la loi des conquérants barbares était sans doute de plus en plus pauvre, et son genre d'existence toujours plus rudimentaire et plus misérable; mais son contact avec la civilisation du Sud, qui représentait pour les Daco-Romains, à partir du IVe siècle, une tradition romaine et chrétienne, ne se trou-

---

[1]) La découverte des trésors monétaires est généralement considérée comme une preuve de la circulation des monnaies qu'ils contiennent.

[2]) V. les listes de C. Moisil, *Monete şi tezaure monetare*, *Buletinul Soc. Numismatice Române*, X, 1913, p. 63, no. 24, et XV, 1920, p. 78, no. 69 et p. 81, no. 87. Il n'y a pas jusqu'ici de répertoire complet des trésors monétaires découverts sur le territoire roumain.

vait jamais complètement suspendu, et le reflux de certains éléments romanisés de la péninsule des Balkans, sous la pression croissante des Slaves, devait fortifier et maintenir dans leur esprit la conscience de leur origine et leur fidélité à leur langue, qu'ils arrivaient même à imposer comme une véritable *lingua franca* aux populations étrangères qui se relayaient sur leur territoire [1]).

Les conclusions que l'on peut tirer de l'étude de la céramique sont d'ailleurs tout à fait analogues. « La poterie redevient grossière, préhistorique. Elle peut d'ailleurs être le fait d'une population quelconque ».

Il peut en sembler ainsi à première vue; nous avons retrouvé cette opinion sous la plume de M. Alföldi. Mais il ne saurait être indifférent à l'étude objective du problème, que ces formes grossières des temps barbares reproduisent exactement et dans la même région les types anciens du La Tène de l'époque géto-dace, antérieurs a la conquête romaine. Les objets en eux-mêmes n'offrent rien de remarquable ou de frappant, mais la géographie des fouilles et la persistance de certains habitats humains, depuis l'époque reculée des établissements géto-daces, pendant celle de la domination romaine, jusqu'au retour des formes primitives de la préhistoire sous le règne des envahisseurs barbares, montrent qu'il ne s'agit pas d'un simple hasard, mais que les traits particuliers d'un art rustique reparaissent, au moment où la vie redevient plus fruste et plus primitive. Nous n'avons pas la prétention de tirer de ce seul argument des conclusions en faveur de la continuité, mais on ne saurait davantage l'invoquer contre elle; intégré dans l'ensemble des considérations dont l'historien doit tenir compte, on ne peut cependant en contester la valeur. Le fait n'est pas négligeable que l'une des premières traces du passage des Goths en Dacie, l'inscription runique de Poiana en Basse Moldavie, qui est sans doute du début du IIIe siècle, s'inscrit sur un vase qui reproduit les lignes traditionnelles de la céramique géto-dace. Cette facture n'appartient pas à une population quelconque, mais à celle qui continue des traditions anciennes et nettement locales. Pour ce qui est des fibules, elles attestent assurément la présence des Goths ou des Gépides, dont la domination a persisté plus longuement en Dacie. Mais elles peuvent

[1]) Cf. A. Rosetti, *Ist. Limbei Române*, II, 2e édit., p. 49 et suiv.

également démontrer l'influence d'une mode adoptée par les habitants de la province, tout comme les Gallo-Romains ont adopté à l'époque mérovingienne les armes et les ornements de leurs nouveaux maîtres, les Francs. Ce qui est vraisemblable en Gaule ne pourrait-t-il l'être également en Dacie? [1]). Ajoutons à celà que l'absence des armes, remarquée par certains archéologues dans quelques cimetières de l'époque germanique en Transylvanie, est bel et bien une preuve des relations pacifiques entre les conquérants et la population autochtone.

II. IDENTITÉ DU ROUMAIN ET DE L'AROUMAIN

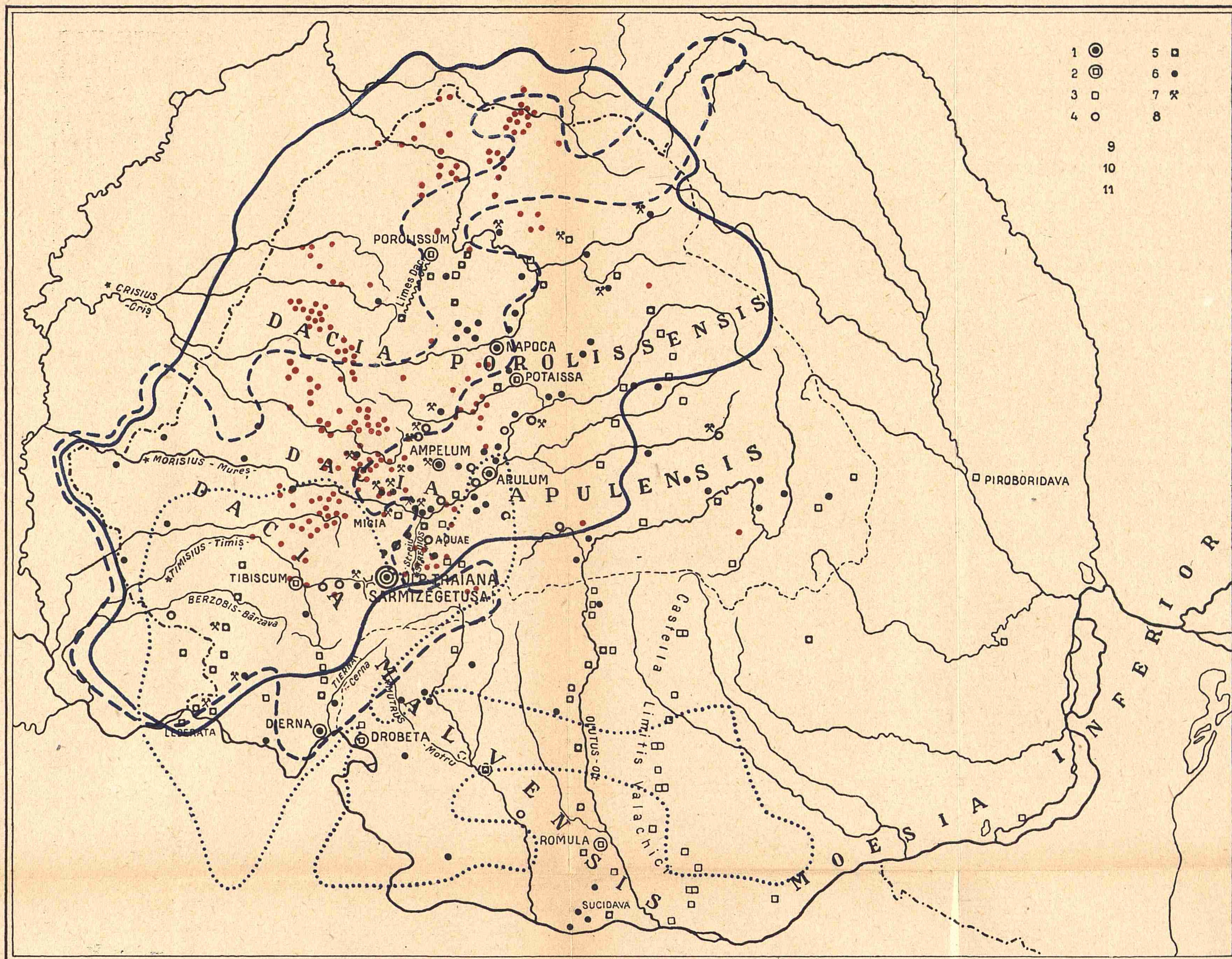
La seconde objection soulevée par M. Lot est du domaine de la linguistique, qu'il qualifie d'ailleurs, à juste raison, « la meilleure des sciences auxiliaires de l'histoire »; il s'agit, en l'espèce, de l'identité, ou presque, du roumain (dacoroumain) et de l'aroumain balkanique. « Identité » est peut-être un terme qui ne représente pas exactement la réalité, mais il y a incontestablement des analogies si fortes entre les deux dialectes principaux de la langue roumaine, qu'il est impossible de ne pas admettre une origine commune ou de ne pas supposer une aire commune pour leur formation et la première époque de leur développement. Ces analogies et les rapprochements, que la linguistique moderne a permis d'établir entre le roumain et les langues des autres peuples balkaniques — et surtout avec l'albanais — constituent l'un des principaux arguments en faveur d'une immigration des Roumains de la péninsule des Balkans au Nord du Danube.

Il est vrai que dans l'une de ses études antérieures, M. S. Puşcariu semblait vouloir abandonner aux historiens la tâche de résoudre un problème qui regarde essentiellement la linguistique; mais une fois que l'Atlas linguistique roumain (ALR) a commencé à paraître et qu'il a pu en analyser les résultats dans ses travaux plus récents, il est revenu sur cette opinion, et son ouvrage de synthèse sur la langue roumaine [2]) est justement une preuve du secours que le linguiste peut apporter à l'historien.

---

[1]) Cf. C. Daicoviciu, *Siebenbürgen im Altertum*, p. 218 et suiv. V. pour la Gaule F. Lot, *Les invasions germaniques*, p. 210.

[2]) *Limba română*, I, Bucarest, 1940.



(După C. Daicoviciu)
1. Colonii sau Municipii
2. " " " în jurul unui castru
3 Castre sau castele
4. Așezări romane
5 Castre cu sate în jurul lor
6. Urme de așezări civile sau militare
7 Mine, cariere sau centre industriale
8 Nume de localități din Ardeal, formate cu sufixul -ești (E.Petrovici)
9. Cuvântul Aiu
10. " Pedestru
11. " Sânt
(După S. Pușcariu)

1. FONDEMENTS HISTORIQUES ET LINGUISTIQUES DE LA CONTINUITÉ DACO-ROUMAINE

Il y démontre clairement que le parler roman des provinces orientales de l'empire s'est développé dans des conditions tout à fait différentes de celles de la romanité occidentale.

Point n'est besoin, pour expliquer la formation de la langue roumaine, de lui supposer un « berceau », circonscrit à un espace géographique restreint, comme le Latium l'a été pour la langue latine. En combinant le sens des termes dérivés du latin, en daco-roumain et en aroumain, on obtient au contraire une aire très étendue; *h'ic* et *căstân* (*ficus* et *castanus*), les mots désignant en aroumain le figuier et le marronier, ont trait aux régions méridionales de la péninsule balkanique, tandis que des noms de substances minérales, *aur* et *păcură* en daco-roumain (*aurum* et *picula*), se localisent dans le bassin des Carpathes. Il en est de même du *bour* (*bubalus*), l'aurochs qui figure dans les armes de la principauté moldave. *Luna* dans le sens de *mois*, qui survit en daco-roumain, est déjà attesté par des inscriptions de la Dacie Trajane et le latin *terminus*, *terme* ou *frontière*, a donné en roumain *țărm*, *rivage*, sens que l'évacuation d'Aurélien et d'autres vicissitudes historiques ont sans doute fini par attribuer aux rives du Danube, qui marquient aussi la frontière de l'empire. Si le daco-roumain et l'aroumain se sont formés et développés dans la même région géographique — ce qui paraît d'ailleurs l'évidence même — cette région devait nécessairement comprendre des contrées situées à la fois au Nord et au Sud du Danube et s'appuyer en même temps aux Carpathes et aux Balkans [1]).

L'étude attentive de l'atlas linguistique roumain a fait ressortir depuis les études de M. Gamillscheg, d'autres particularités, qui permettent de confronter les données linguistiques avec celles de l'archéologie et de l'histoire. Il suffit pour cela de superposer les trois cartes reproduites dans le livre de M. Pușcariu: celle de la colonisation romaine en Dacie, reconstituée par M. Daicoviciu, où l'on voit les centres urbains fondés par Rome se grouper en Olténie, au Banat et dans la Transylvanie occidentale, ne laissant dans l'Est de cette dernière province et en Valachie danubienne que quelques postes avancés; celle des localités transylvaines dont le nom s'achève en — *ești*, d'après M. Petrovici, ce qui leur donne un certificat d'ancienneté, et qui se trouvent pour la plupart superposées à la région

[1]) *Ouvr. cité*, p. 248.

de colonisation romaine; et enfin l'aire géographique de quelques mots du langage populaire, de très ancienne provenance latine: n e a (*nivis*), a i u (*alium*), p ă c u r a r (*pecorarius*), p e d e s t r u (*pedester*) dans le sens du mot français *piètre*, s â m ţ (*sanctus*), qui tous se maintiennent, avec quelques variations dans le détail, en Olténie, au Banat et en Transylvanie occidentale [1]). Cette région par ailleurs constitue le prolongement naturel de celle du Nord de la Serbie, comprise entre les vallées du Timok et de la Morava, où les recherches de Van Wijk ont pu déterminer, à la limite des parlers serbe et bulgare, les traces indubitables d'une langue romane aujourd'hui disparue. L'image de la continuité daco-roumaine et de ses rapports transdanubiens en ressort avec un relief plus saisissant, que ne pourraient le rendre les textes historiques les plus catégoriques. « Si les Roumains de la Roumanie actuelle étaient venus au Moyen Âge de la péninsule des Balkans, nous dit à ce sujet M. Puşcariu, comme le prétendent quelques-uns, comment pourraient-ils avoir apporté avec eux ces mots d'origine latine, — dont une partie ne se retrouve pas au Sud du Danube — et s'être établis par hasard justement dans la région où la population romaine était la plus dense? » [2]).

Il ressort d'autre part avec non moins de précision que des mots d'une signification analogue importés du Sud balkanique, soit du grec, de l'albanais ou des langues yougoslaves, se sont répandus dans les parties méridionale ou orientale du territoire roumain, mais n'ont pas réussi à pénétrer dans celles de l'Ouest et du Nord. On dit z ă p a d ă en Valachie, pour désigner la neige, c i o b a n pour le berger; z e a m a (ζέμα) y est répandu pour nommer le jus des choux fermentés, au lieu de m o a r e qui conserve le mot latin *muria*: « *Dans leur expansion du Sud vers le Nord, nous dit à ce sujet M. Puşcariu, tous ces mots se sont heurtés à un mur puissant, au delà duquel se conservent les mots d'origine latine ou même prélatine. Ceux qui conservent ces anciens éléments ne peuvent être que les descendants des Romains et des Daces romanisés, qui ont continué à vivre en Dacie après l'abandon officiel de la province par Aurélien, c'est-à-dire les ancêtres des Dacoroumains d'aujourd'hui* » [3]). Et il n'est pas moins

---

[1]) *Limba Română*, cartes no. 27, 28 et 30.
[2]) *Ibid.*, p. 339.
[3]) *Ibid.*, p. 340.

utile de se souvenir que déjà à l'époque romaine, la surveillance du Bas-Danube et des régions voisines de la Valachie orientale et de la Basse Moldavie actuelles, était confiée non au gouverneur de la Dacie, mais à celui de la Mésie Inférieure. On voit déjà se dessiner deux sphères d'influence et de civilisation sur le territoire roumain: l'une autour du massif occidental des Carpathes, conservant l'empreinte indélébile de la latinité qui a réussi à s'assimiler l'ancien fond géto-dace; l'autre autour des embouchures du Danube, ouverte aux courants divers de la steppe et des régions balkaniques. Et c'est déjà, comme dans un germe qui attend l'éclosion, tout le problème de l'origine du peuple roumain, et de la formation de sa langue aux siècles obscurs du Moyen Âge.

Il nous faut cependant donner raison à M. Lot sur un point. Ces expressions différentes peuvent bien constituer des particularités régionales, elles n'arrivent pas à former des dialectes distincts, comme ceux d'autres langues européennes. On en revient involontairement au principe formulé par M. K. Jaberg: « Ce qui, au point de vue de la géographie linguistique, caractérise les régions colonisées, ce sont les grandes nappes unitaires qui se sont formées grâce au mélange des dialectes parlés par les immigrants »[1]. Nous avons tenté de l'expliquer par la grande étendue de l'aire de formation du roumain primitif, ainsi que par les contacts fréquents (pour ne plus dire: incessants !) entre le Nord et le Sud du Danube. Reconnaissons que l'explication est insuffisante. Ces contacts n'ont pas empêché une langue d'oil et une langue d'oc de se constituer en Gaule et de s'opposer jusque dans les dialectes de la France moderne. Ils ne facilitent guère à un Allemand du Nord de comprendre les patois des Alpes, ou à un Vénitien de se faire entendre d'un Toscan, encore moins d'un Calabrais ou d'un Sicilien.

Il s'est donc produit un autre phénomène, celui que Meillet avait souligné et que j'avais déjà signalé d'ailleurs, sous une autre forme, dans le livre qui fait l'objet de ces remarques: la langue d'un peuple moins évolué change peu, même sur un espace considérable, ou bien, comme je l'avais noté, d'après Pușcariu, l'élément décisif a été « l'unité organique du langage rural », dégagée de l'influence des centres urbains qui retiennent les particularismes et séparent les

[1]) *Aspects géographiques du langage*, 1936, p. 31.

dialectes. *Cet état de régression de la culture a conservé ainsi l'unité de la langue* [1]). C'est parce que les Romans orientaux se trouvaient réduits pendant des siècles à un état de pauvreté et de misère, pâtres transhumants ou laboureurs rustiques cherchant, à chaque invasion nouvelle, l'abri de la montagne ou de la forêt, qu'ils ont pu conserver à la fois dans leur langage des formes archaïques disparues ailleurs et l'unité si remarquable qui rapproche le parler de la Bessarabie de celui du Banat, ou rend si sensible la parenté du dacoroumain et de l'aroumain. N'oublions pas enfin que sur la carte de l'expansion générale des langues romanes en Europe, le roumain constitue un élément périphérique et que c'est presque toujours en marge du noyau central que se conservent les formes anciennes du langage. Les études récentes de Bartoli sur le dalmate et l'albano-roman confirment une fois de plus cette règle [2]).

Pour ce qui est de l'albanais et de son influence tant discutée sur le roumain, l'idée d'attribuer les soi-disants emprunts faits par le roumain à cette langue balkanique, à un substrat ancien, thrace ou illyrien, commun à tous les parlers des Balkans, prend de plus en plus de consistance. Un linguiste roumain qui a étudié le problème, après l'apparition de l'ouvrage récent de M. Stadtmüller sur l'histoire ancienne de l'Albanie, est arrivé à des conclusions qu'il est indispensable de reproduire ici: «L'influence du vieux grec sur l'albanais et le roumain s'est exercée d'une manière différente dans chacune de ces langues, et ceci vient confirmer nos conclusions concernant la séparation des Albanais et des Roumains à cette époque ancienne. L'influence slave, elle aussi, a eu des résultats différents en albanais et en roumain... Les ancêtres des Albanais et des Roumains menaient le même genre de vie pastorale-agricole qui constitue un type de transition, et ils se trouvaient à peu près au même degré de civilisation matérielle et spirituelle, de sorte que, si l'on admet l'emprunt réciproque, possible, de quelques termes (notamment techniques), on n'aperçoit tout de même pas la possibilité de justifier théoriquement l'emprunt d'un grand nombre de termes albanais par le roumain, appartenant à d'autres sphères...

---

[1]) *Une énigme et un miracle historique*, 2e édit., p. 102.

[2]) M. Bartoli, *Dalmatico e albano-romanico*, ds. le vol. *Italia e Croazia*, Rome, Reale Accademia d'Italia, 1942, XX, p. 158 et suiv.

Le roumain s'est formé sur un large territoire romanisé, au Nord et au Sud du Danube, à savoir dans le Banat actuel, la région romanisée de la Transylvanie, l'Olténie, le territoire romanisé le long du Danube jusqu'à la mer, le bassin ouest de la Drina, au Sud de Skoplje et le sud-ouest de la Bulgarie, ce qui correspond aux anciennes provinces de Mésie inférieure et supérieure, de Dacie et de Pannonie inférieure... De la sorte, les territoires habités par les ancêtres des Albanais et par les ancêtres des Roumains se touchaient seulement à leurs limites extrêmes, et là où ils se touchaient, au Sud-Ouest du territoire roumain et au Nord-Ouest du territoire albanais actuel, ce contact devait être tenu par des pâtres nomades, le gros de la population qui parlait roumain se trouvant loin au Nord de ce territoire »[1]). Si des termes d'une origine commune se retrouvent aujourd'hui dans les deux langues, marquant non des expressions techniques, mais des notions essentielles du langage et de la vie (*vatră* — foyer !) on ne peut les attribuer, en bonne logique, qu'au substrat dont dérivent à la fois le roumain et l'albanais et qui a d'ailleurs marqué de son empreinte la mentalité (*forma mentis*), la manière de concevoir et de s'exprimer de tous les peuples du Sud-Est de l'Europe, quel que soit le langage: hellénique, slave, roman ou albanais qu'ils ont pu adopter par la suite. Il n'est nullement nécessaire de les faire errer suivant d'absurdes itinéraires, à travers l'histoire et la géographie.

III. L'INFLUENCE SLAVE

Elle est assurément considérable dans le vocabulaire, au point d'avoir pu induire en erreur, au siècle dernier, quelques philologues sur l'origine et le caractère de la langue roumaine. Il se révèle toutefois de plus en plus nettement que l'abondance du vocabulaire n'a pas influé sur les règles essentielles du langage qui est resté latin de même que les notions fondamentales sont dérivées du latin, même là où les termes slaves sont de beaucoup les plus nombreux. Nous avons mentionné ailleurs ceux qui concernent l'agriculture [2]),

---

[1]) A. Rosetti, *Albano-romanica, Bulletin Linguistique*, Bucarest, X, 1942, pp. 80 et 83; cf. *Ist. Limbii Române*, II, 2e édit., p. 55 et suiv.

[2]) V. plus loin, p. 95.

qui passe, d'après une opinion qui n'est encore que trop répandue, pour avoir été apprise par les Slaves aux pasteurs, qui constituaient le fond de la population roumaine à cette époque reculée. Il n'en est rien cependant: des termes techniques ont pu être empruntés aux Slaves, mais les opérations essentielles du travail agricole continuent à être désignées par des mots d'origine latine. On admettra difficilement que les ancêtres des Roumains n'aient pas su labourer (*a ara — arare*) avant d'avoir reçu des Slaves le terme qui désigne aujourd'hui la charrue (p l u g, dérivé d'un mot slave emprunté lui-même aux langues germaniques). Mais on insiste surtout sur les termes concernant le commandement et le vocabulaire religieux: il en est résulté une théorie nouvelle au sujet des anciens rapports slavo-roumains, qui suppose une conquête du territoire roumain par les Slaves et une domination de ces derniers sur les Roumains, depuis le Ve siècle jusqu'au XIIe, quand on peut les considérer en grande partie assimilés par l'usage de la langue roumaine. L'influence du slave est due à une sorte de « superstrat » provenant d'une classe dirigeante, qui aurait imposé sa suprématie au peuple roumain et lui aurait fait adopter une grande partie de son vocabulaire.

Deux faits viennent à l'appui de cette explication: c'est tout d'abord, le sens social du mot « rumân » qui signifie le serf attaché à la glèbe; c'est donc une survivance d'une époque plus reculée, où le « Roumain » était soumis à une domination étrangère. Dans les documents rédigés en vieux-slavon au XVe siècle, le terme employé pour désigner les classes inférieures de la population est celui de « Vlaque », ce qui confirme cette supposition. On doit ensuite tenir compte d'une autre particularité: la plupart des prénoms des seigneurs roumains, au moment où ils commencent à être mentionnés par les documents des principautés, sont d'origine slave. C'est sans doute aussi une affaire de mode, mais le fait n'en prouve pas moins une supériorité de l'élément slave à un moment donné, qui se traduit entre autres par l'adoption de ces noms, familiers à la noblesse.

Il est vrai que les circonstances historiques, telles qu'elles nous sont connues, ne nous permettent pas de déterminer exactement le moment de cette conquête. On peut cependant supposer que l'invasion slave s'est produite surtout dans la deuxième moitié du VIe siècle, mais qu'elle n'a pu affermir sa domination que sous la conduite des Avars. Ce sont ceux-ci qui sont les véritables conquérants;

les Slaves n'étaient en fait que leurs auxiliaires et leurs subordonnés [1]). C'est en cette qualité qu'ils se sont installés dans les régions danubiennes et balkaniques et qu'ils ont pu exercer une domination sur la population romane ou romanisée qu'ils y ont trouvée établie. Le titre même de *boïar* (noble) semble être dans les langues slaves d'origine turque. Ceux qui le portaient étaient sans doute des lieutenants ou une sorte de vassaux du khan avare, puis à partir de la fin du VIIe siècle, du khan bulgare, dont les hordes avaient traversé le Danube et envahi les provinces septentrionales de la péninsule des Balkans. Et c'est aussi pourquoi les termes de commandement, empruntés par les Roumains aux Slaves, ne désignent guère que des pouvoirs locaux: tel le *knèze* [2]), dont l'autorité ne dépasse pas, dans certains cas, l'étendue d'un village, ou même le *voïvode*, dont le territoire se borne au début, à celui d'une seule vallée ou d'un canton montagnard. Le roumain a conservé du latin le d o m n (*dominus*) qui désigne plus tard le prince régnant. Le j u d e ţ, ou district paraît être également très ancien; il suppose des j u z i ou juges (*judices*), chefs d'une circonscription définie. L'*imperator* enfin, se conserve en roumain comme *împărat*, empereur; mais ce titre est réservé au seul empereur légitime, celui de Constantinople, la Nouvelle Rome. Aux temps modernes, les chroniques roumaines ou même les documents officiels appellent ainsi le Sultan. Il est donc probable qu'à l'époque reculée où ils subissaient la domination des Slaves et de leurs maîtres avars ou bulgares, le principe de la légitimité aux yeux des ancêtres des Roumains, résidait quand même à Byzance, la capitale qui représentait pour eux la suite naturelle de l'empire romain.

Le vocabulaire ecclésiastique est d'une très grande importance, à la fois par le nombre de ses termes et leur signification. La liturgie est en effet slave, mais là aussi, les notions fondamentales du culte s'expriment en termes latins. On en trouve l'énumération dans la plupart des ouvrages, anciens ou modernes, d'histoire roumaine [3]). En voici les principaux: l e g e (*lex*) dans le sens de foi; c r u c e (*crux*); D u m n e z e u (*Dominus Deus*) abrégé dans l'exclamation

[1]) C'est également l'opinion de A. Rosetti, *Ist. limbei române*, III, p. 24 qui complète la théorie de C. C. Giurescu, *Ist. Românilor*, I, 3e édit., p. 262 et suiv.

[2]) Terme qui est d'ailleurs d'origine germanique.

[3]) V. la liste ds. l'*Hist. des Roumains* de N. Iorga, II, p. 110 et suiv.

z ă u (comme pardieu! en français); T r e i m e (*Trinitas*); b i s e r i c a (*basilica:* notons à propos de ce dernier terme, qu'*ecclesia* est une innovation due sans doute à l'église d'Afrique [1]), tandis que les langues germaniques et slaves, sans doute sous l'influence des Goths convertis par Vulfila, ont adopté le mot grec κυριακή), p r e o t (*prebiter — presbyter*), cf. le sicilien *preut:* c u m i n e c a r e (*communicare*); r u g ă c i u n e (*rogatio*); p ă c a t (*peccatum*), c r e ş t i n (*christianus*), p ă g â n (*paganus*) etc. Ces mots, comme on l'a déjà remarqué, portent l'empreinte de la latinité chrétienne du IV[e] siècle, l'époque à laquelle l'empereur lui-même a vaincu sous le signe de la croix. C'est donc à la faveur d'une restauration de la puissance romaine sur la rive gauche du Danube, au temps de Constantin ou de ses successeurs, peut-être aussi en profitant des relations pacifiques qui s'étaient établies entre l'empire et les Goths, justement au IV[e] siècle, que la population daco-romaine s'est convertie au christianisme; *elle ne l'a pas reçu des Slaves, auxquels elle a emprunté plus tard les termes qui concernent la liturgie et ses accessoires, ainsi que les titres de la hiérarchie ecclésiastique.* N'oublions pas d'ailleurs que Vulfila, au dire de son biographe, prêchait à la fois « *en grec, en latin et dans la langue des Goths* » [2]). Il y avait donc dans son auditoire des fidèles qui entendaient le latin, information précieuse si l'on était sûr qu'elle se rapporte à son activité de missionnaire au Nord du Danube; mais il est également possible de soutenir le contraire. Ce qui est certain, c'est que le christianisme *latin* a conquis la Dacie après l'abandon de la province romaine. Les antiquités chrétiennes de la région sont presque toutes postérieures à l'évacuation, sans que l'on puisse du reste en tirer d'autre déduction que leur caractère latin — et non grec. Il résulte d'autre part que c'était un *christianisme de paroisse*, adapté à l'existence plus que modeste des fidèles vivant sous la domination des Germains convertis à l'arianisme, ce qui explique qu'aucun terme gothique n'ait été adopté par les indigènes, sans doute réfractaires à l'hérésie; lorsque des peuplades turques et slaves succédèrent

---

[1]) M. Bartoli, *Dalmatico e albano-romanico, ibid.*, pp. 161—62.

[2]) Cf. le passage de l'*Epistola Auxentii Durostorensis*, C. Daicoviciu, *Siebenbürgen im Altertum*, p. 208: « quadraginta annis in episcopatu gloriose florens apostolica gratia graecam, latinam et goticam linguam *sine intermissione*... praedicavit ».

aux Germains, elles étaient demeurées païennes. La hiérarchie ecclésiastique, de laquelle dépendait cette église primitive, se trouvait au Sud du Danube, dans les évêchés que l'empire d'Orient maintenait par la force de ses armes dans les cités danubiennes. Elle ne pouvait s'établir dans un pays où les païens étaient les maîtres.

Lorsque les Bulgares slavisés se convertirent au christianisme dans la deuxième moitié du IXe siècle et qu'ils optèrent pour Byzance contre Rome, la romanité balkanique et carpathique subit forcément l'influence de cette nouvelle église, qui continuait l'activité misionnaire de Cyrille et de Méthode. Ce fut sans doute à cette époque qu'elle adopta la liturgie en vieux-slavon, et le nom slave de l'évêque (v l ă d i c a — en réalité: celui qui exerce le pouvoir). Mais la domination bulgare au Nord du Danube ne fut qu'un épisode passager; d'autres peuples surgis de la steppe: Magyars, Petchénègues, Coumans parcoururent ces régions et y rendirent l'établissement d'une hiérarchie régulière impossible. Des relations n'en ont pas moins persisté avec l'église orientale, à laquelle les ancêtres des Roumains demeuraient obstinément attachés. Il serait inexplicable, si ces rapports n'avaient pas continué, qu'un peuple de langue latine ne fût pas conquis au XIe et au XIIe siècle par la propagande catholique, qui avait repris son essor sous l'égide des rois de Hongrie. D'ailleurs en 1234, le pape se plaint de l'activité des « pseudo-évêques » de rite oriental qui parcourent la Valachie danubienne et empêchent ainsi l'action des missionnaires de l'église romaine. Il est évident qu'à cette date les fidèles qui les suivaient n'étaient pas les Coumans, qui y avaient établi leur domination, mais bien, comme l'indique le texte même de la lettre pontificale, des Valaques.

D'où venaient ces évêques itinérants *in partibus infidelium*, dans toute l'acception du terme, si ce n'est des diocèses byzantins? M. Lot avait déjà renoncé, au lendemain de l'apparition de son livre, à la thèse d'une hiérarchie ecclésiastique moldave et valaque subordonnée à l'archevêché d'Ochrida. Saluons, avec toute la satisfaction qu'elle comporte, la disparition de cette vieille erreur, dont certains auteurs, et des plus récents, font pourtant encore tant de

[1]) Hurmuzaki, *Doc.*, I, 1, p. 132, no. CV: « *In Cumanorum episcopatu, sicut accepimus, quidam populi, qui Walati vocantur, existunt... a quibusdam pseudo-episcopis Grecorum ritum tenentibus, universa recipiunt ecclesiastica sacramenta...* ».

cas [1]), malgré la démonstration si catégorique de M. Lascaris. Mais on comprend mal que les Roumains de Valachie soient restés si longtemps sans évêques, le plus rapproché des sièges épiscopaux se trouvant à cette époque à Vicina, aux bouches du Danube. Celà irait, suivant M. Lot, « contre le sentiment que la Valachie est peuplée de Roumains »; et il ajoute avec un point d'exclamation: « seulement en 1359 ! ».

Examinons comme il convient cette objection nouvelle. Il est vrai que c'est seulement en 1359 que le prince Alexandre Basarab obtient du patriarche de Constantinople le transfert du *métropolite* de Vitzina, ou Vicina, dans ses états. Mais il s'agit de toute évidence du couronnement religieux de l'indépendance de la nouvelle principauté, qui se sentait désormais assez forte et sûre d'elle-même pour exiger son propre archevêché. Rien ne prouve que des dignitaires de l'église orthodoxe, d'un rang moins élevé, n'aient résidé à la cour de Basarab ou de ses prédécesseurs avant cette date; il y avait déjà plus d'un siècle que la propagande catholique en avait rencontré au Nord du Danube !

De plus, la Valachie que nous supposons peuplée de Roumains appartenant au rite oriental, s'était trouvée, depuis le Xe siècle jusqu'à la fin du XIIe, en marge des possessions byzantines et du royaume de Hongrie, sous la domination des peuples nomades venus des steppes de la Russie Méridionale.

Au cours du XIIe siècle elle avait vu s'affronter sur son territoire les armées byzantines et hongroises, et ce n'est qu'au XIIIe que des seigneuries roumaines commencent à être attestées sur les deux rives de l'Olt. Où y avait-il place pour une hiérarchie ecclésiastique régulière de cette province, relevant de l'église orientale? Les Roumains de Transylvanie, qui avaient reconnu la suprématie de cette même église avant l'arrivée des Magyars, ce qui est prouvé par l'adoption de la liturgie slave, à une époque où cette influence ne pouvait être le fait des conquérants hongrois [2]), lui sont demeurés

[1]) Nous la retrouvons encore cette année dans une brochure de M. L. Tamás, *Das Volkwerden der Rumänen*, Danubia, 1943, parue également en français: *La formation de la langue et du peuple roumains.*

[2]) Cf. à ce sujet P. P. Panaitescu, *La littérature slavo-roumaine (XVIe—XVIIe siècles) et son importance pour l'histoire des littératures slaves*, extr. du *Sbornik praci I Sjezdu slovanskisch filologu v., Praze*, II, Praha, 1931.

fidèles sans avoir, pendant des siècles, des évêques et une organisation systématique en diocèses et vicariats. Même au XVIe et au XVIIe siècles, leurs prêtres traversaient les Carpathes et venaient se faire consacrer en Moldavie ou en Valachie. Ne peut-on supposer qu'il en était de même, quelques centaines d'années plus tôt, au Sud des Carpathes, et les paroisses des Roumains de la vallée du Danube et de ses affluents ne se trouvaient-elles pas tout naturellement dans la dépendance des diocèses byzantins des bords de la mer Noire? En tout cas il est significatif qu'en 1359 le prince Alexandre Basarab se soit adressé à Constantinople pour compléter et achever l'organisation ecclésiastique de la principauté et que le premier archevêque de Valachie ne soit venu ni de Bulgarie, ni de Serbie, mais bien d'un siège byzantin des bouches du Danube. Ce n'est pas là un simple hasard, mais sans doute le résultat des relations antérieures, qui ont marqué également leur influence dans le style byzantin si pur de la plus ancienne église de Valachie, celle de St. Nicolas de Curtea de Argeş.

Apportons enfin à ce paragraphe une dernière rectification, avant de conclure au sujet de l'influence slave et de la place qui lui revient dans le débat de la continuité daco-roumaine.

M. Lot me signale l'erreur que j'aurais commise en donnant au terme de « Valaque » une origine byzantine, alors qu'elle est germanique et représente seulement l'équivalent de « Welche », épithète par lequel les Germains désignaient en Occident les Latins ou les Celtes. Il a entièrement raison et j'en suis d'autant plus d'accord que je l'avais indiqué, il est vrai en passant et sans trop y insister, dans un autre chapitre de mon livre: « les Byzantins l'ont reçu des Slaves de la péninsule, lesquels à leur tour, l'ont emprunté aux Germains... »[1]). Ces Germains étaient certainement les Goths, qui ont résidé en effet au Nord et au Sud du Danube. Il n'y aurait donc rien à tirer de ce fait, si ce n'est que ce terme de « Vlaque » apparaît d'abord au Sud du fleuve, où le mentionnent les chroniqueurs byzantins, et que plus tard il désigne plus spécialement ces mêmes Roumains balkaniques, par opposition à ceux du Nord du Danube, confondus dans l'appartenance politique de l'empire des Coumans ou du royaume catholique de Hongrie. C'est ce qui

[1]) *Une énigme et un miracle historique*, 2e édit., p. 121.

m'avait fait supposer, basé sur ces arguments, je le reconnais, plutôt fragiles, que le terme de « Vlaque » dont l'origine germanique est indiscutable, a servi d'abord à désigner les Roumains des Balkans, tandis que ceux des contrées danubiennes seraient plutôt les « pasteurs des Romains » — *pastores Romanorum*, mentionnés par certains textes. Ce n'est qu'ensuite que le nom ethnique venu du Sud se serait étendu également aux Roumains de l'autre côté du fleuve et aurait fini par désigner l'ensemble des populations de langue romane du Sud-Est de l'Europe, théorie que j'ai esquissée dans l'ouvrage mentionné plus haut, mais qui reste entièrement à vérifier. Le sens de « berger » que lui donnent plus particulièrement les textes byzantins s'explique peut-être moins par la condition errante à laquelle cette population avait été réduite par les envahisseurs successifs de la péninsule, que par le fait qu'elle avait dû nécessairement adopter ce genre d'existence, à la suite de ses nouveaux habitats dans les régions montagneuses, qui restaient à l'écart de la grande route des invasions.

Il reste à définir le sens et l'étendue de l'influence slave sur les Roumains et la région géographique où elle s'est exercée, mais c'est là plus particulièrement affaire de la toponymie, à laquelle nous devons recourir pour compléter ces observations et tenter de donner une réponse aux dernières questions soulevées par M. Lot.

IV. LA TOPONYMIE

À vrai dire ce chapitre comporterait, si l'on voulait examiner chaque cas, des développements d'une étendue bien plus considérable que nous ne pouvons le faire ici. Il nous faudra donc suivre une autre méthode et nous contenter de rappeler quelques principes et certains exemples de leur application.

La traduction des noms de lieux antiques semble être la clef de beaucoup d'énigmes toponymiques. Elle se produit là où un peuple en remplace un autre, mais aussi dans les contrées où une domination étrangère impose sa propre nomenclature, ou encore là où le langage d'une partie de la population finit par absorber celui des autres. Tous ces cas se rencontrent dans la toponymie dacoroumaine.

Pour ce qui est des traductions des noms de lieux, il faut marquer dès l'abord une différence essentielle pour la Transylvanie, entre celles faites par les Magyars et celles marquées de l'empreinte slave. La chancellerie hongroise a eu l'habitude, depuis le Moyen Âge, de traduire les noms des localités, là où elle en comprenait le sens, ou bien de les affubler d'une terminaison en *-falva* ou *-háza*, ou encore de leur attribuer une particule diminutive ou topographique, qui leur donne un aspect magyare. Cette action s'exerce surtout sur les noms des lieux habités, villes ou villages; elle est moins sensible pour les noms des cours d'eau et des montagnes et néglige parfois complètement les lieux-dits. Souvent, le nom enregistré par les chartes, qui se retrouve dans la terminologie officielle des cartes géographiques éditées à Budapest, ne correspond nullement aux noms de lieux conservés dans le langage populaire, dont la carte autrichienne de 1900 tient compte davantage [1]). Dans d'autres cas, le nom d'une rivière est celui qui s'applique à son cours inférieur, et ignore délibérément le nom tout différent qu'elle reçoit à sa source. Il est clair que nous avons là une action systématique, qui ne peut être que le fait des autorités, et non l'évolution lente d'un procès d'infiltration ou d'assimilation démographique ou linguistique. Ainsi *Câmpulung* devient *Hoszúmezö*, *Corbu* - *Gyergyóholló*, *Băişoara* - *Kisbánya*. Les trois *Apsa* du Maramureş sont respectivement *Alsóapsa* (le bas), *Középapsa* (le milieu), *Felsöapsa* (le haut), qui correspondent aux expressions roumaines: *de jos, de mijloc, de sus*, *Cărpiniş* devient *Gyertyérnes; Borleasa, Lonkafalva*; *Brad, Fenyöfalva*, etc.

Nous avons donné ailleurs [2]) des exemples d'un nom de localité de provenance magyare entouré de lieux-dits roumains, d'origine latine ou slave. On pourra y ajouter ceux rapportés par M. Sever Pop dans son étude récente sur la toponymie transylvaine [3]), où l'on constate que des noms de localités en pleine région de colonisation székler ou saxonne, sont entourés presque exclusivement de

---

[1]) Nous utilisons ici les données de M. Sever Pop, *Die Toponymie Siebenbürgens* ds. l'ouvrage collectif *Siebenbürgen*, éd. par l'Institut d'hist. nationale de Bucarest, 1943, I, p. 319 et suiv.

[2]) Cf. plus loin, p. 105-106.

[3]) S. Pop, *ouvr. cité*, p. 326.

lieux-dits roumains, dont les termes sont étymologiquement latins ou slaves.

Il en est tout autrement des éléments toponymiques d'origine slave qui s'attachent non seulement aux lieux habités, mais à toutes les formes du terrain — cours d'eau, montagnes, forêts.

Il en est que l'on peut expliquer par une traduçtion d'un nom latin, lorsque celui-ci est connu. La Dobroudja, dont la toponymie antique nous a été mieux conservée, nous fournit quelques exemples caractéristiques [1]). En Transylvanie, la *Bistritza* slave est évidemment une traduction de la *Repedea* latine, dont le nom est resté à l'un de ses affluents; le mot slave *siba*, dont vient le nom de la ville de *Sibiu* trouve son équivalent latin dans les environs, dans le nom du village roumain de *Cornet* [2]).

Mais tous les noms de lieux n'ont pas été traduits. Même les Magyars se sont contentés souvent d'orthographier à leur guise un toponyme roumain ou slave, ce qui aboutit parfois à des déformations aussi imprévues que pittoresques; ainsi le nom du village roumain *Preuteasa* s'écrit successivement *Prantoza*, *Preüthaza*, *Prautasa*, *Prantaessa*, *Prenchhaza*, etc. Le cas est plus fréquent des noms slaves demeurés attachés à une région, d'où toute trace de population slave a disparu depuis fort longtemps: la carte de ces toponymes s'étend avec une densité variable, sur tout le territoire de la Roumanie au Nord du Danube. Il reste dans la péninsule des Balkans des témoins analogues d'une population romane ou même roumaine, qui a disparu non moins complètement; les montagnes appelées encore aujourd'hui *Visitor*, *Durmitor*, aux limites du Monténegro, *Pirlita*, *Krnul* ou *Bukor*, dans le bassin de la Save, *Vakarel* au Sud-Ouest de Sofia, se dressent aujourd'hui dans des régions de peuplement et de langue exclusivement slave. Y a-t-il eu à une époque indéterminée, immigration ou échange de populations, ou faut-il supposer plutôt que la majorité de la population s'est déplacée insensiblement au cours des siècles, par un procès réciproque d'assimilation qui a slavisé les Romans au Sud du Danube

---

[1]) Cf. *Une énigme et un miracle historique*, 2e éd., pp. 106—7. M. Fr. Babinger a signalé d'autre part la survivance du nom de l'antique *Histria* au XVIe siècle, *Rev. hist. du Sud-Est Européen*, XVIII, 1941, pp. 137—139.

[2]) S. Pop, *ibid.*, p. 321.

et romanisé les Slaves restés au Nord du fleuve? Cette dernière explication paraît être celle qui réunit le plus de chances de probabilité, si l'on considère les différentes étapes de l'expansion slave dans le Sud-Est de l'Europe. L'un des spécialistes les plus avertis de ce genre de questions, M. E. Petrovici, résume ainsi les résultats de ses recherches sur le « daco-slave », ou parler slave de Dacie:

« Ces Slaves — les ancêtres des Bulgares actuels — ont été, comme l'on voit, plus faibles et moins nombreux aux deux extrémités du territoire qu'ils ont occupé, l'extrémité méridionale (la Grèce) et septentrionale (la Dacie). À partir du VIIIe siècle, les Slaves perdent du terrain en Grèce, tandis qu'en Dacie, dans le mélange ethnique slavo-roman, ils ont une valeur numérique toujours plus réduite.

En Grèce, la rehellénisation s'est faite en partant des grandes villes de la côte orientale vers l'intérieur et vers l'Ouest; en Dacie, la reroumanisation est une descente centripète du cercle des montagnes vers l'intérieur de la Transylvanie, et centrifuge, vers les plaines et les plateaux qui entourent la forteresse montagneuse de la Dacie. À l'arrivée des Hongrois, les Roumains étaient descendus dans les vallées de la Transylvanie et se trouvaient dès lors en majorité, car le notaire anonyme du roi Béla mentionne d'abord les Roumains: *Blasii et Sclavi* » [1]). Notons, au surplus, que si l'un des chefs mentionnés par cette même chronique paraît avoir été d'origine slave: Menumorut, un autre, Gelou, dont le nom rappelle celui de la localité de Gilău en marge des Monts Apuseni, était *quidam Blacus* [2]). Au moment où les Hongrois pénètrent en Transylvanie, et à plus forte raison au XIIe siècle, époque à laquelle vécut le notaire anonyme, l'amalgame était complètement achevé, au point que l'on se demande si les noms antiques des principales rivières transylvaines se sont conservés en roumain par l'intermédiaire du slave, ou si leurs noms actuels dérivent en droite ligne d'une autre manière de prononcer les noms autochtones, que les auteurs grecs et latins n'ont jamais pu transcrire avec une correction absolue. Par contre, il est évident que c'est en roumain que se conservent

[1]) E. Petrovici, *Daco-slava, Dacoromania,* X, 2, 1942, p. 266.

[2]) Cf. A. Rosetti, *Ist. limbii române,* III, p. 25 et N. Drăganu, *Românii in veacurile IX—XIV,* pp. 430—31.

d'anciens toponymes slaves comme Bălgrad (Alba Iulia) et Târnava, noms tout à fait étrangers aux Hongrois ou aux Saxons [1]).

Mais il faut distinguer, ici comme ailleurs, entre des couches successives appartenant à des époques différentes et à des éléments divers. Le long du Danube, des mouvements d'interpénétration ont amené, aux temps modernes, des Roumains d'Olténie et de Valachie sur la rive serbe et bulgare, et des Yougoslaves sur la rive roumaine. En Moldavie, une grande partie de la toponymie slave, surtout dans le Nord et dans l'Est, a un caractère indiscutablement ruthène *(Horodişte, Horodniceni)* qui est également le résultat d'une immigration plus récente, et constitue une réplique aux noms des villages roumains répandus dans les régions limitrophes de l'Ukraine, au delà du Dniestr et même du Boug. Ces phénomènes démographiques et toponymiques modernes sont tout à fait distincts de l'influence slave en Dacie, à l'époque reculée des origines du peuple roumain. C'est seulement celle-ci qui intéresse le problème de la continuité daco-roumaine, auquel l'étude attentive de ses éléments divers apporte d'utiles contributions.

* * *

Il se peut que ces considérations atténuent les difficultés, plutôt qu'elles ne les écartent absolument. Mais un débat de près de deux siècles ne s'achève pas si vite, à moins de découvertes sensationnelles, qui ne se sont pas produites jusqu'ici. Les progrès que l'on a réalisés dans ce domaine sont dus plutôt à un classement plus méthodique des faits, à une application meilleure des méthodes de l'histoire ou de la philologie comparée, et surtout à une considération plus exacte de la géographie archéologique et linguistique. Ces recherches peuvent donner un fondement positif aux conclusions, dont l'aspect négatif a été rendu par M. Lot en une formule saisissante, qui reste désormais attachée à l'étude des origines roumaines: *les Roumains ne sont pourtant pas tombés du ciel ni vomis par l'enfer.* Cette déduction logique l'a amené à rejeter l'abandon total de la Dacie, par une population trop nombreuse pour être évacuée. Il faut admettre en effet, et tous les arguments que nous avons pu

---

[1]) E. Petrovici, *ibid.*, pp. 266—67.

réunir viennent à l'appui de cette interprétation, qu'elle est tombée dans une condition sociale inférieure, mais elle est demeurée depuis le IVe siècle de religion chrétienne et de langue romane, et elle n'a reçu des Slaves que les éléments d'une hiérarchie ecclésiastique et militaire, qui lui faisaient défaut, ainsi que beaucoup de termes techniques de son vocabulaire.

S'est-elle conservée seulement en Olténie ou également en Valachie et en Moldavie, territoires qui n'ont jamais fait partie de la province romaine proprement dite, mais qui sont restés peuplés de Daces libres?

Le bloc primitif de la population romanisée s'est maintenu, si l'on considère la carte de certains aspects linguistiques et celle de la colonisation plus dense de l'époque romaine, dans la région occidentale de la Roumanie actuelle: Transylvanie, Banat, Olténie. Elle s'y trouvait soudée aux éléments transdanubiens de la romanité orientale, qui se sont dispersés peu à peu parmi les Slaves, ou ont traversé le Danube pour se fondre dans la nouvelle masse daco-roumaine. C'est de là qu'un mouvement démographique toujours plus accentué vers le déclin du Moyen Âge, s'est déversé peu à peu sur le territoire de la Valachie orientale et de la Moldavie, jusqu'aux bords de la mer Noire, en débordant sur les provinces limitrophes de l'Ukraine et de la Galicie. Cette expansion progressive du peuple roumain est la marque même de sa vitalité; non seulement il a pu conserver son individualité linguistique et historique, dans les conditions les plus difficiles que l'on puisse imaginer, mais il a compensé les pertes qu'il avait subies dans les Balkans, par le terrain qu'il a gagné sur les nomades des steppes orientales. Le flot slave a passé sur lui, en laissant sans doute mainte trace dans le langage et la toponymie et en accentuant son orientation vers Byzance; mais il n'a pu l'écarter de la forteresse des Carpathes, à laquelle il avait attaché son destin et d'où il est ressorti pour s'étendre à nouveau, lorsque l'invasion s'est éloignée au Sud du Danube. Les énigmes de l'histoire roumaine ne sont pas près d'être résolues, bien que l'on ait réalisé depuis quelque temps des progrès notables, mais le miracle qu'elle constitue est un fait que nous pouvons, sans fausse modestie, considérer comme acquis.



Il me reste à éclaircir deux derniers points.

Je n'ai pas relevé les noms roumains dans les chartes hongro-latines du XIe et du XIIe siècle. C'est exact, et peut-être ai-je eu tort, puisque certains représentants de la nouvelle école historique magyare ont interprété mon silence à ce sujet comme un acquiescement à leur point de vue, qui consiste bien entendu à contester tout nom roumain de lieu ou de personne, que l'on a pu retrouver dans lesdites chartes.

Je ne l'avais pas fait cependant, pour une raison beaucoup plus simple: parce que ce travail avait été déjà fait, et abondamment par Densușianu dans son *Histoire de la langue roumaine* et surtout par N. Drăganu dans son volumineux ouvrage sur «les Roumains du IXe au XIVe siècle»[1]). Certaines de ses étymologies ont été discutées, et il est en effet probable que les éléments roumains qu'il retrouve dans la toponymie de la Hongrie occidentale peuvent se confondre avec les restes d'une autre romanité, celle de la Pannonie, qui a disparu au cours du Moyen Âge, en même temps que celles des Alpes de la Bavière et d'Autriche. Mais la recherche objective qu'il a faite, en corrigeant certaines déductions de Densușianu sur les noms de lieux et de personnes de caractère roumain, des districts occidentaux de la Transylvanie, ont abouti à des résultats incontestables; il suffit d'y renvoyer le lecteur, en ajoutant que ces quelques indications toponymiques ne font que confirmer celles qui se trouvent déjà dans la chronique du notaire anonyme du roi Béla, qui est, elle aussi, un document du XIIe siècle [2]).

Pourquoi les Roumains au Sud du Danube sont-ils devenus surtout des bergers, tandis qu'au Nord du fleuve ils sont restés laboureurs? Il n'y a pas de raison pour laquelle les Slaves ou autres envahisseurs les aient traités différemment, pourchassant les uns et tolérant les autres. Je crois que la raison de cette différence d'occupations et de genre de vie est proprement géographique. Le sol accidenté de la péninsule balkanique se prête davantage à l'économie pastorale, tandis que les riches plaines danubiennes ont attiré de tout temps l'agriculture. Il y aura donc moins à tirer d'une étude comparée des termes ruraux en daco-roumain et en aroumain, que

[1]) O. Densușianu, *Hist. de la langue roumaine*, I, p. 316 et suiv. N. Drăganu, *ouvr. cité*, p. 201 et suiv.

[2]) V. à ce sujet plus loin, p. 99.

de l'évolution sociale du nom même qui désigne, des deux côtés du fleuve, le peuple roumain. Dans les Balkans, le « Vlaque » est fatalement devenu berger et l'est resté jusqu'à nos jours. Dans les contrées carpathiques et danubiennes, il est non moins fatalement devenu ou redevenu laboureur, lorsque les circonstances lui ont permis de quitter le refuge des montagnes et de s'installer à nouveau dans les grasses vallées et la plaine fertile. Ce sont alors sans doute les maîtres étrangers du pays qui l'y ont obligé en renforçant les liens du servage de la glèbe, pour tirer plus de profit de son travail et mieux contrôler cette source certaine de leurs revenus. Un examen récent des termes concernant la propriété terrienne en daco-roumain aboutit aux conclusions suivantes, qui confirment une fois de plus ce point de vue:

« Le roumain a emprunté au slave ou au hongrois des termes relatifs à la propriété terrienne; c'est là un fait de civilisation qui n'entraîne nullement l'origine étrangère de l'institution »; en effet, *răzeş, moşnean, megiaş* peuvent dériver de termes hongrois ou slaves, sans que nécessairement la propriété libre ou le voisinage soient des notions empruntées aux Slaves ou aux Hongrois. Mais il est fort probable que la classe dirigeante des principautés a subi à un moment donné ces influences, à la suite de la domination étrangère dont elle tirait en partie son origine.

« Quant au nom des cultivateurs non-libres, on a vu qu'il se confond avec le nom ethnique des Roumains: *rumân* (traduit par *vlaxu*, dans les documents en slavon)... On semble être fondé à admettre que cette dénomination est en rapport avec la formation dans les pays roumains, d'une classe sociale issue des Slaves qui ont envahi les provinces danubiennes à partir du Ve siècle et s'y sont établis par la suite, et à laquelle on doit la formation des premiers états slavo-roumains du XIe siècle » [1]).

La linguistique a beau être pleine de mystères, ses résultats n'en viennent pas moins préciser, ce que la force du raisonnement et les données toujours plus nombreuses de l'archéologie et de l'histoire ont pu apporter jusqu'ici d'éléments nouveaux, à la solution du vieux problème de la continuité daco-roumaine.

G. I. BRĂTIANU

---

[1]) A. Rosetti, *Sur quelques termes du daco-roumain relatifs à la propriété terrienne*, *Bulletin Linguistique*, Bucarest, IX, 1941, pp. 81—82.

L'HISTOIRE ROUMAINE ÉCRITE PAR LES HISTORIENS HONGROIS

On n'a pas accordé jusqu'ici, en Roumanie, assez d'attention à l'effort que la jeune école historique hongroise a consacré à l'histoire roumaine. Cet intérêt n'est pas en soi quelque chose de nouveau; il y a un siècle et demi que la longue querelle de la continuité daco-roumaine a amené les historiens et les philologues magyars à s'occuper des problèmes concernant les Roumains et surtout de l'époque obscure de leurs origines. D'autres ont voulu marquer aux « Valaques » la place qui leur revenait dans l'ensemble des questions, se rapportant aux nationalités de l'ancienne Hongrie. Mais depuis la guerre de 1914—18, ce point de vue a été accentué avec bien plus d'insistance. Comme l'affirme récemment un des représentants de la nouvelle génération, « une partie des jeunes savants ont fait des Roumains l'objet primordial de leurs recherches et le programme de leur vie... C'est avec un élan juvénile et avec un vif intérêt que la nouvelle génération de chercheurs s'est jetée non seulement sur quelques phénomènes de la vie roumaine, mais sur sa totalité. Voilà un trait qui la distingue de la génération précédente. Tandis que leurs devanciers se contentaient de résumer les sources découvertes dans les profondeurs inconnues du passé des nationalités, les jeunes savants vont à la recherche de sources nouvelles. Leur curiosité ne s'arrête pas à la politique ou la linguistique, mais s'étend à tous les phénomènes de la vie roumaine » [1]).

Il semble qu'il n'y aurait qu'à se louer de cette véritable passion que manifestent pour le passé de notre peuple les historiens d'une nation voisine, qui possèdent de plus une connaissance approfondie

[1]) Z. Toth, *Recherches historiques sur les problèmes roumains*, *Revue d'histoire comparée*, *Études hongroises*, XXI, 1943, p. 242.

de notre langue et de notre littérature,—qu'ils ont d'ailleurs acquise dans nos universités, —au point de faire mentir le vieil adage: *Valachica sunt, non leguntur,* qui s'appliquait trop souvent aux ouvrages scientifiques parus en roumain. Mais le terme même qu'utilise celui d'entre eux, qui tente de caractériser l'ensemble de leur activité est en même temps un aveu qu'il nous faut retenir: ce n'est pas seulement pour l'amour de la science, ou mûs par une sympathie soudaine pour une bistoire trop longtemps ignorée, que la nouvelle école « s'est jetée... sur la totalité » de la vie roumaine. Si l'on examine les travaux qu'elle a fait paraître dans les dernières années, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une action systématique, organisée avec une méthode digne assurément d'une meilleure cause, dont le but est de présenter l'histoire roumaine conformément à certaines théories préconçues et à certains intérêts trop faciles à identifier. L'on a beaucoup discuté, il y a quelques années, au sujet de la « définition de l'agresseur », élaborée par les jurisconsultes de la S. d. N. et adoptée par certains états, dont le principal s'est d'ailleurs empressé de la violer, aussitôt qu'il en a eu l'occasion. Malheureusement le besoin se fait ressentir toujours davantage d'une « définition de l'agresseur » non seulement au point de vue diplomatique ou militaire, mais aussi dans le domaine des recherches scientifiques. Car c'est bien d'une véritable agression et même d'une offensive de l'école historique hongroise qu'il s'agit, avec des objectifs nettement définis, exécutée avec des moyens exactement appropriés aux différentes phases de l'action, suivant les meilleures règles de la stratégie et de la tactique. Nous nous proposons d'en faire connaître ici les buts et les méthode, afin de pouvoir considérer en pleine connaissance de cause les intentions et les résultats.

I. L'ÉVOLUTION DE LA THÉORIE HONGROISE SUR LES ORIGINES ROUMAINES

Il n'est que juste de reconnaître qu'il n'en a pas toujours été ainsi. On peut d'ailleurs invoquer sur ce point le témoignage des mêmes historiens de la génération actuelle: comme il n'est d'idées qu'en Hongrie, celle de la continuité daco-roumaine, combattue avec tant d'acharnement par l'école historique magyare depuis le dernier siècle, devait nécessairement être aussi une création de l'esprit

hongrois. En fait, parmi les humanistes, qui, à l'époque de la Renaissance, ont été frappés par la similitude évidente du roumain et du latin, et amenés ainsi à considérer ce peuple de langue latine comme un vivant témoin de la conquête romaine de la Dacie, se trouvent quelques noms qui appartiennent à l'historiographie et à la littérature latine de la Hongrie. Ainsi l'Italien Bonfini, qui fut l'historien de Mathias Corvin, proclame dans ses *Rerum Hungaricarum Decades* l'origine romaine des Valaques — « d'autant plus, ajoute son moderne commentateur, qu'il avait aussi des motifs personnels pour défendre la thèse de la continuité »[1]). Ce sont sans doute également des motifs personnels qui déterminent l'archevêque Nicolas Olachus, primat d'Esztergom (1493—1568) à insister sur l'origine romaine d'un peuple dont il était lui-même originaire, bien que son activité scientifique « forme une partie intégrante de l'humanisme hongrois »[2]). Plus tard encore, c'est le savant transylvain Toppeltinus « qui, nourri des traditions humanistes, cherche à maintenir dans son petit ouvrage *Origines et occasus Transylvanorum* (Leyde 1667) la croyance de la continuité roumaine en Dacie »[3]). Seul à cette époque, l'écrivain saxon Reicherstorff de Mediaş, croit plutôt à une origine balkanique du peuple roumain. Mais, « grâce à la grande popularité de Bonfini et à son influence sur la postérité, nous dit un philologue, qui veut prouver à toute force l'influence prépondérante de l'esprit hongrois sur la formation de l'intellectualité roumaine de Transylvanie, la légende humaniste de la continuité s'établit pour de longues générations sans que personne pût la soumettre à un examen scientifique... Au XVIe siècle elle fut adoptée par Nicolas Olàh, par des humanistes italiens tels que Lorenzo della Valle et Aeneas Sylvius Piccolomini (Pie II), dont la renommée européenne marqua d'un cachet d'autorité cette fantaisie de l'humanisme hongrois »[4]).

On pourrait assurément discuter ce point de vue ; il semble plus difficile de prouver que les auteurs byzantins qui font allusion à l'origine romaine des Valaques au Nord du Danube, ou la chancel-

---

[1]) L. Tamás, *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie trajane, Archivum Europae Centro-Orientalis*, II, 1936, p. 62.

[2]) L. Gáldi, *L'influence de la civilisation hongroise sur l'activité scientifique des Roumains de Transylvanie, Revue d'hist. comparée*, XXI, 1943, p. 72.

[3]) L. Tamás, *ibid.*, p. 64.

[4]) L. Gáldi, *ouvr. cité*, pp. 94—95.

lerie pontificale qui semble en avoir connaissance depuis le XIV$_e$ siècle, ou encore Poggio Bracciolini qui faisait paraître son ouvrage en 1451, se soient inspirés de « cette fantaisie » d'écrivains hongrois, ou tout au moins écrivant en Hongrie, à une époque plus récente. Mais il n'en demeure pas moins évident que dans sa première version, la thèse de l'origine latine et de la continuité daco-roumaine a été adoptée par la totalité — ou presque — des historiens et des ethnographes hongrois formés à l'école de l'humanisme.

Que ce soit à cette source que les chroniqueurs roumains du XVIIe siècle et la « triade transylvaine » du XVIIIe aient puisé leur version de l'origine romaine de leur nation — ou qu'ils se soient inspirés directement des écrivains de l'Antiquité classique et de l'étude des monuments de Rome, un fait est certain: la « légende de la continuité » avait fini « par se consolider et devenir une vérité scientifique » pour les historiens hongrois de l'époque moderne, *tant qu'elle ne constituait pour eux qu'un jeu de l'esprit, une recherche objective d'un problème historique et philologique*, sans conséquences politiques et sociales. Mais dès que les écrivains roumains de Transylvanie s'avisèrent de tirer de cette vérité, reconnue jusque-là par la plupart de ceux qui avaient eu l'occasion d'examiner le problème des origines roumaines, des conséquences politiques, et de revendiquer pour leur nation les droits qui étaient dus au groupe ethnique le plus nombreux et le plus ancien de la province, la question prit de suite un autre aspect. Depuis 1735 l'évêque uniate roumain, Innocent Micu Klein, avait pris position en faveur de cette thèse; il devait rencontrer en 1744 à la diète transylvaine, l'opposition irréductible des trois « ordres » ou « nations » privilégiées [1]), nobles magyars, Saxons et Székler, qui voyaient dans la « Gleichberechtigung » pour les Valaques, la ruine de leurs prérogatives, aussi bien que de leurs abus. Ce fut à ce moment que l'on se rendit compte du danger que présentaient pour ces situations acquises le nombre des Valaques transylvains et la conscience de leurs droits, déduction logique de la continuité daco-roumaine, que personne n'avait eu jusque-là l'idée de mettre sérieusement en doute. Sans avoir aucun rapport direct avec cette question, l'insurrection des paysans roumains, en 1784, devait encore accroître les inquiétudes des « *beati possidentes* ».

---

[1]) Makkai-Gáldi, *Geschichte der Rumänen*, p. 221—22.

L'ouvrage de Sulzer, paru en 1782, est déjà une réaction, due sans doute à l'opposition des milieux saxons, qui se voyaient menacés dans leur situation privilégiée et entendaient la défendre. Le meilleur moyen était assurément de combattre l'idée de la continuité daco-roumaine et de présenter les « Valaques », non comme une race ancienne et autochtone privée de ses droits naturels, mais comme des immigrés de date récente accueillis sur le sol transylvain par la généreuse initiative des rois et des seigneurs hongrois de l'ère féodale et réduits à s'en tenir à la portion congrue, fort étroitement mesurée. La « fantaisie de l'humanisme hongrois », adoptée au demeurant sans réserves par des écrivains saxons et allemands du XVIIe siècle, se révélait dangereuse en tant que fondement des revendications politiques roumaines ; la conscience historique de la continuité était invoquée maintenant par Samuel Klein, Şincai et Maior, la fameuse « triade » des écrivains roumains du XVIIIe siècle, et inspirait le mémoire présenté en 1791 à la diète transylvaine et ensuite à l'empereur Léopold II, le *supplex libellus Valachorum*, qui mettait en discussion les bases de l'ordre établi en Transylvanie, à l'exclusion des sus-dits « Valaques ». Ce fut l'origine d'un long débat, qui n'est pas près de s'achever et dans lequel les travaux récents de la jeune école historique magyare ne représentent qu'une nouvelle phase d'un procès, dont les éléments et les objectifs essentiels n'ont guère varié depuis l'époque où une vérité, reconnue à la suite de recherches objectives, s'est trouvée représenter pour les intéressés un grave problème, dont ils n'avaient pas entrevu les conséquences politiques.

Depuis cette époque, l'attitude des historiens hongrois n'a plus varié: à mesure qu'ils prenaient conscience du développement de l'idée de continuité et des revendications qu'elle faisait naître, ils n'ont plus eu d'autre but que d'en ébranler les assises et d'en contester les arguments. Il n'y a pas à refaire ici l'histoire de cette discussion, qui, de Sulzer et Engel, à la fin du XVIIIe siècle, aboutit en passant par Rösler et Hunfalvy, à Réthy et Benoît Jáncso, pour arriver enfin à l'offensive scientifique — ou prétendue telle — de la nouvelle école de Budapest. Il nous faut cependant noter, dès le début, un trait fondamental et caractéristique de ce débat: de la part des historiens roumains, la thèse de la continuité, quelle que fût la conclusion politique que l'on en pouvait tirer, a toujours été l'objet d'une libre discussion, dans laquelle le pour et le contre ont

été longuement examinés, comme il sied à une recherche objective. Certains arguments contraires à cette thèse ont même été soutenus par des philologues éminents de Bucarest ou de Iassy, et les tenants de la thèse magyare ne se font pas faute de citer Densuşianu pour les rapprochements linguistiques du roumain et de l'albanais, ou Philippide pour souligner les lacunes du témoignage des inscriptions de la Dacie romaine. Du côté hongrois, par contre, il est difficile de découvrir un auteur qui assume le risque d'élever des doutes sur le dogme, désormais officiel, de l'immigration tardive des Valaques de Transylvanie [1]). Il faut voir dans cette attitude, moins l'effet d'une conviction scientifique dont l'unanimité est toujours suspecte, que celui d'une discipline qui s'est imposée et maintenue pour de toutes autres raisons. Elles n'apparaissent d'ailleurs nulle part avec plus d'évidence que dans les travaux récents que nous nous sommes proposés d'analyser ici.

II. LA NOUVELLE ÉCOLE: LES ARGUMENTS SCIENTIFIQUES

Toute action offensive, dans les guerres modernes, est précédée par une préparation plus ou moins intense d'artillerie, qui a pour but essentiel de paralyser la résistance et de bouleverser les défenses des positions ennemies. Dans cette circonstance, ce rôle a été dévolu à une série d'ouvrages, destinés à lancer dans la mêlée des arguments de poids et à réduire au silence les batteries adverses. Il faut classer en premier lieu dans cette catégorie les études de M. André Alföldi, le spécialiste réputé de l'histoire ancienne de la Pannonie et des provinces danubiennes. C'est à regret qu'il nous faut inscrire son nom parmi ces canonniers d'un nouveau genre: nous ne songeons nullement à contester ses mérites et la valeur scientifique de ses ouvrages concernant d'autres sujets, mais dans la question de la continuité, son parti-pris n'est que trop évident. Je n'ai pas à m'occuper ici plus longuement de ses arguments, ayant eu récemment l'occasion de le faire dans un autre ouvrage [2]); je me bornerai à signaler le caractère exceptionnel et ingulier que prend sous sa plume l'histoire ancienne de la Dacie. Celle-ci est en effet *la seule province* dont la population

[1]) Cf. plus loin, p. 89.

[2]) *Origines et formation de l'unité roumaine*, Bucarest, 1943, p. 56 et suiv.

indigène ait été *totalement exterminée* par les légions romaines qui en firent la conquête, au point de n'en plus laisser subsister la moindre trace: « l'examen des noms propres dans les inscriptions, nous dit-il, dans le plus récent de ses ouvrages consacré aux Daces et aux Romains en Transylvanie, nous confirme sans équivoque dans l'opinion que le massacre des Daces en Transylvanie fut tel, qu'ils ne pouvaient constituer la base tant vantée de la romanité en Dacie » [1]. Mais non content d'avoir ainsi éliminé le premier fondement de l'idée de continuité daco-roumaine, il découvre les mêmes conditions exceptionnelles à l'abandon de la province par les Romains, sous le règne d'Aurélien: à l'extermination totale des légions de Trajan, s'oppose, tel un panneau exactement symétrique, l'évacuation non moins totale, effectuée sur l'ordre de son successeur. « Un cas semblable, nous dit-il à ce sujet, ne s'était pas encore produit dans l'histoire de l'époque impériale, qu'un empereur pût arracher volontairement les racines mêmes de la romanité d'une province pour les replanter ailleurs. Ce fut Rome qui consciemment se retira de Transylvanie, en y tarissant toutes les sources dont s'était alimentée jusque-là la romanité de cette province. Et ainsi disparut naturellement en Transylvanie toute trace de vie romaine... » [2]) et, bien entendu, toute possibilité d'une continuité reliant la romanité des temps antiques à la moderne nationalité roumaine. De plus, pour compléter le tableau, les Daces n'ont pu dépasser à l'Est et au Sud, les montagnes qui bordent le plateau transylvain: la Valachie actuelle et même le Banat étaient occupés exclusivement par des tribus errantes d'origine sarmate, bientôt confondues dans le tumulte des grandes invasions. Jusque dans une étude récente, qui ne concerne que d'une manière très indirecte la question de la continuité, M. Alföldi ne manque pas de souligner l'unité indissoluble du bassin danubien de Pannonie et du massif carpathique. La carte de l'empire romain a beau intercaler une zone qui est simplement d'influence ou de protectorat, entre la Dacie Trajane et les avant-postes de la Pannonie danubienne, *l'emplacement* de Budapest n'en est pas moins, dès l'aube des temps historiques, le centre naturel de toutes les voies

---

[1]) *Daci e Romani in Transilvania*, Budapest, 1940; cf. *Daker und Römer, Siebenbürgen*, Budapest, p. 41 et suiv.

[2]) *Ibid.*

de communications et des relations multiples des différentes contrées de la région carpathique [1]).

Il n'y a pas à revenir ici plus longuement sur ces arguments qui ont été réfutés récemment par M. Daicoviciu dans ses dernières études [2]), et dont je me suis également occupé dans le livre mentionné plus baut. Mais il apparaît clairement, pour tout esprit non prévenu, qu'un tel ensemble de circonstances exceptionnelles et de cas absolument singuliers n'est guère réalisable dans le domaine de la vie pratique, à moins de supposer que dès l'origine des temps, la nature ait marqué la Dacie du destin particulier de n'admettre aucune continuité de race ou de langue des populations se succédant sur son territoire, jusqu'à l'arrivée providentielle des Magyars à la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne...

Mais à part cette première impression, qui ne dispose pas en faveur d'une théorie trop absolue, pour s'accorder avec les phénomènes éminemment complexes de la vie historique, les preuves s'accumulent chaque jour davantage, pour en démontrer la fragilité.

Le témoignage des inscriptions, interprété d'une manière tendancieuse, aboutit à des conclusions bien différentes, si l'on considère l'habitude qu'avaient les provinciaux d'adopter des noms romains, qui leur ouvraient plus facilement l'accès aux carrières administratives et à la hiérarchie militaire. Le nombre des cohortes daces se révèle supérieur, dans l'armée romaine du IIe siècle, à celui des unités recrutées dans d'autres régions de l'empire. Enfin, et surtout les fouilles récentes entreprises en divers points du plateau transylvain n'en font que mieux ressortir la survivance, à l'époque romaine, des habitudes autochtones de la vie rurale, dont on retrouve du reste la trace indélébile, bien après la retraite des légions, dans les traditions et les usages des campagnes roumaines. La céramique primitive du La Tène se mêle dans ces fouilles aux objets importés par la civilisation gréco-latine et survit dans les modèles rustiques de la poterie des villages roumains. Nous renvoyons pour l'étude de tous ces problèmes, aux ouvrages déjà indiqués, en rappelant que nous

---

1) *Zur Geschichte des Karpatenbeckens im 1. Jahrh. v. Chr.* Ostmitteleuropäische Bibliothek, Budapest-Leipzig, 1942, p. 2 (extrait de l'*Archivum Europae Centro-Orientalis*, VIII, 1—2, 1942).

2) C. Daicoviciu, *Siebenbürgen im Altertum*, Bucarest, 1943.

n'avons mentionné ici M. Alföldi qu'en sa qualité de chef d'école, dont l'autorité est souvent invoquée par ses élèves, qui considèrent les opinions du maître comme définitives et irréfutables.

*
* *

Parmi ceux-ci, il convient de s'occuper tout d'abord de l'étude de M. Louis Tamás [1]), qui selon M. Zoltan Tóth, a non moins « irréfutablement prouvé qu'en Dacie, dans cette province romaine, il n'y a aucune trace des ancêtres des Roumains ». J'ai même à ce qu'il semble, une obligation spéciale de lui consacrer toute mon attention, puisqu'au dire de l'auteur de la chronique sus-citée, je n'ai donné sur cet ouvrage capital qu'« un avis superficiel », n'ayant, de mon propre aveu, « pas lu le livre de M. Tamás jusqu'au bout » [2]). J'en serais évidemment confus s'il en était ainsi, mais tout s'explique par le fait que M. Tóth n'a eu en mains que la première édition française de mon étude *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain*, parue en 1937. À la date où je publiais cette réponse au livre de mon maître, M. Ferdinand Lot — et non à M. Tamás, que je ne mentionnais, n'en déplaise à M. Tóth, qu'incidemment — la seconde partie de l'étude du philologue hongrois ne m'était pas encore connue. Mais s'il avait pris la peine de consulter la seconde édition française, parue en 1942, ou même l'édition roumaine de 1940, il se serait aperçu que j'avais depuis longtemps comblé cette lacune, et que certaines de mes objections s'adressaient même à des arguments développés dans la dernière partie de l'étude sur les *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane.*

Toutefois, il est exact que je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion de m'occuper spécialement de ce travail et je ne voudrais pas encourir une seconde fois les reproches des éminents collaborateurs de la *Revue d'histoire comparée* de Budapest. Je vais donc essayer de formuler à son sujet un avis moins superficiel, bien que la tâche qui m'est dévolue m'apparaisse hérissée de difficultés. En effet, M. Tamás lui-même s'est chargé d'indiquer combien pareille entreprise

[1]) *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane, Archivum Europae Centro-Orientalis*, I, 1935, pp. 1—96; II, 1936, pp. 46—83; pp. 245—374.

[2]) *Revue d'hist. comparée, Études Hongroises*, XXI, 1943, pp. 243—44. Ce reproche est du reste formulé par M. Tamás lui-même, dans la bibliographie de sa récente brochure *Das Volkwerden der Rumänen*, Danubia, s. d., p. 30.

serait téméraire: «nous nous estimons en droit, affirme-t-il à la fin de son étude, de réclamer des contre-arguments tout aussi clairs et harmonieux que le sont, croyons-nous, les arguments énumérés dans ce livre ». Tout en appréciant comme il convient la modestie de cette opinion, l'effort de satisfaire à semblable exigence n'en est pas moins très ardu, d'autant plus que, toujours suivant l'auteur, « notre argumentation forme un tout indécomposable où les parties se tiennent les unes les autres, ce serait donc de la peine perdue de vouloir les discréditer en isolant arbitrairement les unes des autres »[1]. Mais user de la méthode, qu'il veut bien nous indiquer, comme la seule dont il consente à nous laisser l'emploi, nous obligerait à écrire un autre volume de la même dimension, ce qui n'est pas actuellement notre intention. Aussi, au risque de n'être pas à la hauteur de la clarté et de l'harmonie exigées par M. Tamás, nous devrons nous contenter pour cette fois du moins d'extraire à titre d'exemples, quelques arguments de sa volumineuse démonstration, afin de donner ainsi une idée de l'ensemble de son œuvre et surtout de l'esprit qui l'anime.

Il apparaît dès l'abord que l'élève a promptement dépassé le maître: M. Alföldi développe ses arguments, mais ne les prétend pas infaillibles au point de décréter contre ses contradicteurs des peines spirituelles ou temporelles ; M. Tamás est autrement tranchant dans ses affirmations. C'est ainsi qu'ayant surpris chez un autre de ses maîtres, M. Melich, l'hypothèse, à vrai dire timide, « qu'à la fin du Xe siècle et au début du XIe siècle, les Roumains « pouvaient habiter » non seulement dans le district de Fogaras, mais aussi ailleurs en Transylvanie et dans les contrées limitrophes »[2], il lance aussitôt l'excommunication majeure: « Quiconque affirme que le bloc des ancêtres des futurs Roumains nord-danubiens ait quitté le Péninsule balkanique dès le Xe siècle, voire même dès le IXe siècle, quitte du même coup le terrain de l'argumentation scientifique et devient en quelque sorte déserteur »[3]. N'avions-nous pas raison d'employer, pour définir cet état d'esprit, des termes empruntés au vocabulaire des armées? C'est bien d'une discipline militaire qu'il s'agit, et elle est imposée avec la dernière rigueur.

[1] *Archivum Europae Centro-Orientalis*, II, p. 374.

[2] *Ibid.*, p. 368.

[3] *Ibid.*

Mais il est temps de passer à l'examen des arguments de cette science militante ; il est vrai qu'il a déjà été fait, pour la plus grande partie, par M. Paul Henry dans la *Revue Historique* et plus récemment par M. Gamillscheg dans les *Südostdeutsche Forschungen* [1]). M. Tamás n'a d'ailleurs pas adopté dès le début au sens absolu le principe, qu'il affirme avec tant de force à la fin de son ouvrage : il y a sur ce point, d'un chapitre à l'autre, une assez curieuse évolution. Nous le voyons en effet au premier chapitre constater que les migrations entraînaient *dès le dixième siècle* les ancêtres des Roumains, établis dans la péninsule des Balkans, vers tous les points cardinaux et qu'« on serait vraiment étonné de les voir éviter la Dacie Trajane, où les Carpathes leur offraient toutes les conditions recquises pour la vie pastorale ». [2]). Mais il s'aperçoit à temps qu'admettre cette hypothèse, signifie que les Hongrois, qui devaient pénétrer dans le Nord et l'Ouest de la Transylvanie à la fin du Xe siècle, y auraient déjà trouvé les Roumains. Aussi au troisième chapitre, il s'empresse de corriger cette hérésie : « même en supposant que les régions montagneuses situées au Nord du Danube aient été le théâtre d'une vie pastorale ininterrompue depuis l'époque romaine jusqu'à l'immigration des Roumains, la continuité éventuelle de l'exercice de cette occupation n'impliquerait pas nécessairement la présence constante de bergers *roumains* dans les régions indiquées » [3]). Nous avons vu qu'au dernier chapitre, adopter cette opinion, à laquelle il a failli cependant se rallier lui-même, n'équivaut à rien moins qu'une désertion.

C'est que l'objectif est net et précis : comme il est indispensable de prouver qu'il n'est plus resté aucun vestige des Daces après la conquête romaine, ni des Romains en Dacie après la retraite des légions, il n'est pas moins nécessaire de démontrer qu'il ne saurait y avoir de Roumains en Transylvanie avant le XIIIe siècle, époque à laquelle il est évidemment difficile de nier leur existence, mentionnée par les documents hongrois eux-mêmes.

Nous assistons alors à de véritables tours de force de l'argumentation philologique et historique. Un document de 1202 mentionne dans la région du Bihor un serf portant le nom de *Fichur* « que l'on

---

[1]) *Rev. historique*, t. CLXXIX, 1937, p. 220 et CLXXX, p. 406 et suiv. ; E. Gamillscheg, *Zur Herkunftsfrage der Rumänen*, *Südostdeutsche Forschungen*, V.

[2]) *Archivum Europae Centro-orientalis*, I, p. 5.

[3]) *Ibid.*, II, p. 69.

pourrait expliquer par le roumain *fecior, ficior* ». Heureusement l'ingénieux M. Kniesza constate que le texte « fourmille de notations inexactes. En considération de ce fait, il est enclin à voir dans *Fichur* la forme corrompue du nom de personne hongrois *Fehér* qui peut bien avoir été ort[h]ographié Fechyr » [1]). Et ce n'est pas plus difficile que celà !

M. Tamás passe toutefois en revue les textes qui mentionnent avec certitude la présence des Roumains en Transylvanie au XIII[e] siècle. Le premier en date de ces documents constate la présence en 1210 dans les rangs des troupes auxiliaires, envoyées par le roi de Hongrie à l'Assénide Borila, empereur des Vlaques et des Bulgares, d'un contingent valaque aux ordres du comte de Sibiu. « Ces Roumains, ajoute M. Tamás, étaient encore sans exception des pâtres nomades ou transhumants [bien que ce soient choses essentiellement différentes. N. R.] dont les Katouns anonymes, à cause de leur insignifiance et de leur mobilité, ne laissèrent pas la moindre trace dans les documents latins du XIII[e] siècle » [2]). Voici donc, comme le remarque plaisamment M. Gamillscheg, le roi André II courant les pâturages de la haute montagne jusqu'à la limite des neiges [3]), pour y découvrir les Valaques transhumants, anonymes et ignorés du commun des mortels, qu'il tenait cependant, par un caprice étrange, à voir figurer dans son corps expéditionnaire !

Mais l'argument capital n'est pas là. La pièce de résistance est évidemment le diplôme d'André III de 1293, par lequel ce monarque ordonne de réunir dans son domaine royal de Székes (Secăreni) « tous les Roumains établis dans les propriétés des seigneurs et d'autres personnes ». Il n'est fait d'exception que pour soixante « maisonnées » de serfs établies sur les propriétés du chapitre d'Alba Iulia. Et le commentateur d'ajouter, comme en passant: « Si, en 1293, il pouvait encore être question de l'agglomération de tous les Roumains sur un seul domaine royal, cela permet d'affirmer qu'à ce moment, le nombre des Roumains immigrés ne devait pas être très considérable en Transylvanie » [4]).

---

[1]) *Ibid.*, II, p. 321. Remarquons que les éditeurs des *Documenta Valachorum*, Introduction, p. LVIII ne doutent pas de l'origine roumaine de ce nom.

[2]) *Ibid.*, II, p. 333.

[3]) *Zur Herkunftsfrage der Rumänen, ibid.*

[4]) Tamás, *ouvr. cité*, II, p. 339.

Malheureusement les confrères de M. Tamás se laissent encore embarrasser par quelques scrupules — bien superflus — d'exactitude. C'est pourquoi, même dans l'*Histoire des Roumains* de MM. Makkai et Gáldi, dont nous aurons à nous occuper plus loin, le document en question est interprété comme ayant trait aux Roumains *établis sur les propriétés privées des seigneurs féodaux*, qu'il s'agissait de ramener sur le domaine royal [1]). C'est simplement un abus des seigneurs, l'usurpation d'un privilège royal qu'il s'agit de redresser, en rétablissant la situation antérieure. Il ne s'agit donc nullement de « tous les Roumains » se trouvant en Transylvanie, mais seulement *de ceux qui avaient quitté les domaines du roi, pour se fixer sur ceux des seigneurs.* Leur nombre, en effet, pouvait être réduit sans que l'on puisse inférer de là, que la *population roumaine* de Transylvanie fût assez peu nombreuse, pour pouvoir être réunie toute entière dans les limites étroites du domaine royal de Székes (Secăreni). C'est ainsi qu'est obligé d'interpréter ce texte l'éditeur des *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, sur lesquels nous aurons également l'occasion de revenir [2]). De plus, comme l'a démontré N. Drăganu dans un de ses derniers articles, l'une des transcriptions de cet acte, dont l'original a été perdu, contient les mots « *ac predium nostrum regale* » au lieu de « *ad predium. . .* », ce qui change entièrement le sens de la phrase [3]). Mais il va de soi que les éditeurs et commentateurs actuels ne veulent considérer que la forme qui leur convient. Tout ceci n'empêche pas l'interprétation volontairement erronée de M. Tamás, d'être considérée comme un autre « argument irréfutable »; nous la retrouverons dans les ouvrages de deuxième main, destinés à exploiter les résultats acquis et à vulgariser les conclusions des études scientifiques [4]). On voit cependant de quelle qualité sont ces arguties.

La thèse qui interdit aux ancêtres des Roumains l'approche du plateau transylvain, avant les derniers siècles du Moyen Âge, a naturellement une contre-partie: *il faut* qu'ils se soient trouvés dans les Balkans avant cette date. Mais l'auteur ne se lance pas dans cette

[1]) L. Makkai u. L. Gáldi, *Geschichte der Rumänen*, Budapest, 1942, p. 54.

[2]) *Doc. hist. Valachorum. . . illustrantia*, Budapest, 1941, no. 21, pp. 38—39.

[3]) *L'ancienneté et l'expansion du peuple roumain*, *Balcania*, I, 1938. p. 26 et s. Cf. E. Gamillscheg, *Zur Herkunftsfrage der Rumänen*, p. 20 de l'extrait.

[4]) Par exemple: H. van Leisen, *Le problème transylvain*, Genève, 1943, p. 121.

démonstration sans quelques précautions; en effet, il touche au domaine bulgare et se heurte à la volonté non moins arrêtée de feu Mutafčiev, d'exclure les Roumains du territoire de la Bulgarie médiévale. Cependant il y a toujours moyen d'arranger les choses; « nos derniers renseignements sur le romanisme (et non pas le roumanisme) de Mésie datent de 602 et il serait osé de croire qu'il ait longtemps survécu à cette date ». Et d'ajouter aussitôt en note: « Ceci n'est d'ailleurs rien d'autre que le problème de la continuité « roumaine » en Bulgarie contre laquelle M. Mutafčiev vient d'alléguer des preuves tout à fait probantes ». Il y a là aussi, un *terminus ad quem* que l'on ne saurait dépasser, sans fournir des « preuves probantes » à la dangereuse hypothèse, que les Bulgares de race turque, qui envahissaient à la fin du VIIe siècle la péninsule des Balkans, pourraient avoir rencontré au Nord de l'Hémus et au Sud du Danube, les ancêtres de ces mêmes Vlaques, dont les événements de la fin du XIIe siècle nous révèlent la présence dans cette région voisine des contrées danubiennes et carpathiques. À tout prix il faut éviter cela; la solution est simple: « Le roumanisme qui apparaît plus tard en Bulgarie, écrit donc M. Tamás, n'a aucun rapport plausible avec le romanisme de Mésie, et comme la région située au Sud de l'Hémus se trouve déjà dans le territoire de langue grecque, *il est certain que les Roumains de Bulgarie ne sont que des immigrés* » [1]). L'alerte a été chaude, mais voilà les susceptibilités bulgares dûment calmées.

Mais de cette position si nette découlent forcément deux conclusions, à la logique desquelles on ne saurait échapper:

1. Les ancêtres des Roumains, qui doivent être nécessairement un peuple balkanique, devaient occuper la partie occidentale de la péninsule. Ils y confinent aux Albanais, ce qui fournit d'intéressants développements sur les similitudes relevées entre le roumain et l'albanais, et ils empiètent sur le domaine des Serbes; mais comme il n'y a pas les mêmes raisons de ménager l'amour-propre de ces derniers, on peut les y établir sans trop d'inconvénients; et puis enfin il faut bien les situer quelque part !

2. Ce peuple qui attend patiemment, au cœur des montagnes inaccessibles, que les Bulgares et les Hongrois aient acquis au Nord

[1]) *Ouvr. cité*, II, p. 250.

et au Sud du Danube des titres indiscutables de priorité, pour apparaître ensuite soudain, par une infiltration mystérieuse sur leur territoire, doit être avec non moins d'évidence un peuple de pasteurs nomades, errant à la recherche des pâturages et des nécessités d'entretien de ses troupeaux. Mais là aussi, il convient d'éviter deux extrêmes. Les pasteurs de la haute montagne, dans toutes les autres régions de l'Europe, ont des habitudes bien définies de transhumance. Leurs migrations saisonnières les conduisent des pâturages d'été sur les hauts sommets, aux stations d'hivernage de leurs troupeaux de moutons, situées en contre-bas dans les vallées. Ce ne sont pas des nomades comme les pasteurs de la steppe, qui poussent devant eux le bétail ou les chevaux dont ils ont la garde, à la recherche du cours d'eau plus abondant ou d'un herbage meilleur, sans souci de la distance qu'ils parcourent. Les transhumants demeurent au contraire attachés à un itinéraire invariable, dont ils ne s'écartent qu'en des occasions exceptionnelles, et leur qualité de bergers n'exclut pas d'autres occupations, même une agriculture rudimentaire. Mais ces conditions supposent une certaine stabilité, qui est incompatible avec des migrations à grande distance, telle que devaient la parcourir les Valaques, pour se rendre de leur habitat supposé des régions balkaniques occidentales en Dacie carpathique ou même en Mésie danubienne. Il faut donc que ce soient nécessairement des pasteurs errants, qui se déplacent d'un massif de montagnes à l'autre, selon leur humeur vagabonde, sans être tenus par aucune règle ou aucune habitude.

Mais en même temps ils ne sauraient dépasser avant certaines dates, que nous avons indiquées plus haut, les limites des régions réservées de toute éternité à d'autres nomades, venus des rives lointaines de la Volga ou du fond de l'Asie Centrale. Telles sont les conditions d'existence, évidemment assez compliquées, que M. Tamás et ses confrères ont élaborées pour le peuple roumain, à ce stade reculé de sa vie historique. Mais ces théories subtiles n'en sont pas à une contradiction près.

Toujours est-il que de ces prémisses découlent certaines conclusions que les faits ne confirment guère. Il n'y a pas lieu d'examiner ici en détail les données philologiques réunies par M. Tamás, mais on ne peut s'empêcher de remarquer que ses efforts de tout réduire, dans la formation de la langue roumaine, à l'influence de l'élément

balkanique, ne sont pas très convaincants. Les termes slaves ne sont pas uniquement d'origine sud-danubienne; des recherches récentes attribuent un rôle des plus importants à la symbiose slavo-roumaine au Nord du Danube [1]). De même, sa tentative de prouver, à l'aide des déductions de Weigand ou de Domaschke que « les noms désignant les choses d'une agriculture plus avancée ont été empruntés aux Bulgares » et que l'on ne saurait comparer le nombre des termes dérivés du latin « désignant les variétés de mouton selon la couleur, l'âge, l'espèce » à « ces quelques mots qu'on ne cesse de citer comme autant d'arguments décisifs en faveur de l'existence d'une agriculture chez les Roumains primitifs » [2]). Mais dès que l'on s'avise d'examiner de plus près le sens de « ces quelques mots », énumérés avec tant de dédain, l'on s'aperçoit que ce sont justement les *notions essentielles* du travail agricole qui sont d'origine latine: a ara (*arare*), a semăna (*seminare*), a culege (*colligere*), a săpa (*sappare*), grâu (*granum*), meiu (*milium*), orz (*hordeum*), spic (*spicum*), secere (*sicilem*), a treiera (*tribulare*), arie (*area*), a cerne (*cernere*), a măcina (*machinare*), paie (*palea*). Les termes slaves pour la charrue ou la herse (plug, rariţă, etc.) apportent sans doute des perfectionnements techniques, mais ne signifient nullement que l'agriculture *en tant qu'occupation*, ait été apprise par les ancêtres balkaniques ou carpathiques du peuple roumain seulement des envahisseurs du VIe et du VIIe siècle. On est d'accord pour constater que ce n'est pas le nombre des mots, mais leur valeur et leur signification qui définissent le caractère d'une langue; personne ne conteste à ce point de vue, l'origine latine de la langue roumaine, quel que soit le nombre des mots slaves, turcs ou autres qui se soient introduits, au cours des siècles, dans son vocabulaire. On ne saurait, en bonne logique, faire autrement que d'appliquer la même déduction aux termes concernant l'agriculture, qui a été, sans doute sous une forme encore primitive, une occupation constante des habitants des villages de la montagne, qui constituaient le fond de la population aroumaine et daco-roumaine aux premières époques de son histoire.

On doit remarquer d'ailleurs que l'information bibliographique, généralement très riche, de M. Tamás, offre à certains moments

[1]) E. Petrovici, *Simbioza româno-slavă în Transilvania*, 73, 1941, pp. 140—156.
[2]) L. Tamás, *ouvr. cité*, II, pp. 258—259.

d'inexplicables lacunes, lorsque les ouvrages qu'il omet ne conviennent pas à sa thèse. Ainsi il reproduit sans le modifier, le vieux cliché que « c'est déjà un lieu commun des discussions relatives à la question roumaine, que, dès son apparition en tant que peuple d'une ethnie différente (Xe siècle) et à travers tout le Moyen Âge, le roumanisme appartenait au point de vue ecclésiastique au patriarcat d'*Ochrida* ou à d'autres patriarcats de la Pénisule balkanique ». C'est « l'héritage d'Ochrida » qui « a subsisté jusqu'à nos jours sous la forme de l'Église orthodoxe roumaine autocéphale » [1]).

J'avais déjà relevé dans mon livre « Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain », que MM. Ferdinand Lot et Seton Watson qui faisaient état du même argument dans leurs ouvrages respectifs, n'avaient pas eu connaissance de l'étude du professeur M. Lascaris parue en 1927, sur *les relations de l'église moldave avec le patriarcat de Peč et l'archevêché d'Achris (Ochrida) au XVe siècle.* Qu'il me soit permis d'en rappeler une fois de plus, les conclusions suffisamment catégoriques: « il n'y a jamais eu ni dépendance canonique, ni relations culturelles étroites entre l'église moldave et le patriarcat d'Achris. Quant à la Valachie, ajoute M. Lascaris, il est inutile même de discuter si elle a jamais dépendu de l'archevêché d'Achris, puisque *rien* n'autorise une pareille hypothèse » [2]). Que deux historiens occidentaux n'aient pas connu ce travail, on ne saurait à vrai dire leur en faire un reproche, mais que M. Tamás, qui a dépouillé systématiquement toutes les publications roumaines, l'ait ignoré aussi délibérément, voilà qui est assurément plus singulier. Qu'aussitôt après la fondation des Principautés, les églises orthodoxes de Valachie et de Moldavie aient cherché à se mettre en rapports avec le patriarcat de Constantinople, il n'y a là rien que de très naturel: c'était la plus haute autorité spirituelle de la chrétienté de rite oriental, et l'état de faiblesse de l'empire byzantin, sous les derniers Paléologues, lui ôtait toute possibilité d'utiliser à des fins politiques cette supériorité qui était demeurée à Byzance dans le domaine ecclésiastique. Il est possible que les « pseudo-évêques » de rite grec, dont les bulles pontificales signalent la présence au

---

[1]) L. Tamás, *ibid.*, II, pp. 297, 301.

[2]) *Acad. Roumaine, Bulletin de la section historique,* XIII, 1927, p. 142. M. Lot est d'ailleurs revenu sur cette opinion; cf. plus haut, p. 51.

Nord du Danube, au XIII[e] siècle, aient été ordonnés par les métropolites de l'empire vlacho-bulgare, mais de là à conclure que toute la vie religieuse roumaine s'est développée sous l'influence exclusive d'un milieu balkanique, afin de renforcer la théorie d'une immigration totale des Roumains à une époque tardive, il y a tout de même une certaine distance. En tout cas, le fait de citer comme un argument décisif l'« héritage d'Ochrida » que seuls les Roumains des Balkans peuvent revendiquer, mais qui n'a aucun rapport avec les contrées roumaines de la rive gauche du Danube, est encore un exemple caractéristique de la méthode employée par M. Tamás.

De tous les arguments invoqués en faveur de la continuité, il en est un qui dérange particulièrement ses adversaires, M. Tamás autant que les autres: le témoignage embarrassant de la chronique du Notaire anonyme du roi Béla. Voici une relation d'un contemporain — sans doute, d'après les dernières recherches — de Béla II (1131—1141)—donc de la première moitié du XII[e] siècle—qui, basé sur des traditions recueillies par des sources plus anciennes, soutient que les conquérants hongrois de la Transylvanie ont rencontré sur leur chemin des états slavo-roumains, dès le X[e] siècle, et que même en Pannonie ils auraient déjà trouvé des « Vlaques et pasteurs des Romains » *(Blachii ac pastores Romanorum)*.

Il était d'usage jadis de se débarasser de ce texte malencontreux, en en contestant simplement l'authenticité. Il a fallu renoncer à cette méthode, les recherches ayant pouvé qu'elle ne saurait être mise en doute. L'on a ensuite tenté de prouver que le notaire, mal informé sur l'époque des origines de la conquête, aurait tout embrouillé dans sa relation et qu'il aurait confondu les circonstances et les faits de son temps, avec ceux qui les auraient précédés de deux siècles. Mais là aussi, il a fallu revenir sur cette opinion trop commode. « Dans l'histoire de la conquête de la patrie, écrit au sujet de l'Anonyme l'un des principaux historiens hongrois actuels, M. B. Hóman, son récit, soigneusement élaboré, aussi bien au point de vue stratégique que géographique, prouve la pénétration de sa critique, sa réflection méthodique et la profondeur de ses connaissances »[1]. Mais ce n'est pas l'avis de M. Tamás, tout au moins en ce qui concerne les passages relatifs aux Roumains.

[1]) *Revue des Études hongroises*, III, 1925, p. 762.

Et tout d'abord les *Bla^hii ac pastores Romanorum* ne peuvent rien avoir de commun avec les Valaques: « au IXe siècle, les ancêtres des futurs Roumains nord-danubiens vivaient encore en symbiose pastorale avec les ancêtres des Aroumains, des Méglénites et des Istroroumains dans la péninsule balkanique » [1]). Que peut-on objecter à cette autre « pastorale »? Et voilà pourquoi les Valaques de l'Anonyme ne sont pas, ne peuvent pas, ne *doivent* pas être des Valaques. Il ne peut s'agir en Transdanubie pannonienne, à l'époque de l'arrivée des Magyars, que d'« éléments romanisés autochtones représentant les enclaves de l'est du romanisme occidental qui, à l'époque de la conquête hongroise, était encore assez nombreux sur le territoire des provinces voisines de la Pannonie » [2]), quelque chose comme des cousins éloignés de la population *romande* de la Suisse. Comme de juste, cette population mystérieuse de Valaques qui ne sont pas des Valaques, au sens roumain de ce terme, disparaît sans laisser de traces. Il y a bien, il est vrai, la relation non moins décevante de l'Anonyme franciscain de 1308, qui dans sa « description de l'Europe Orientale » affirme avoir rencontré « entre la Macédoine, l'Achaïe et Thessalonique », le peuple nombreux des *Blazi*, qui avaient été autrefois pasteurs des Romains et que les Hongrois avaient expulsés de Pannonie. Mais « cette erreur manifeste » s'explique par l'utilisation d'une chronique hongroise, qu'aurait également employé l'Anonyme, contemporain du roi Béla. « Nous pouvons donc constater que les deux Anonymes, indépendamment l'un de l'autre, mais pour des raisons identiques, confondirent les Romans de Pannonie avec d'autres variétés distinctes nommées également *Blachus*, *Blacus*, c. à. d. *Vlah*. Chacun les confond avec les pâtres qu'il connaît lui-même »... [3]), ou plutôt, qu'il convient à M. Tamás de lui faire connaître. Il est tout de même curieux que les textes contraires à la continuité, tels Eutrope ou Vopiscus, jouissent d'une autorité indiscutable [4]), tandis que ceux qui lui sont favorables ne sont qu'un tissu de confusions et d'erreurs.

Cette même confusion explique également la mention des Vlaques, mêlés aux Slaves, en Transylvanie, lors de l'arrivée des conquérants

---

1) Tamás, *ibid.*, II, p. 358.
2) *Ibid.*, II, p. 360.
3) *Ibid.*, II, p. 364.
4) Cf. I, pp. 72—73.

hongrois. Le notaire a eu connaissance des Valaques en Transylvanie à l'époque où il écrivait sa chronique — bien que ce fait en lui-même soit déjà grave, car il prouve l'existence de ces mêmes Valaques au XII[e] siècle et en nombre suffisant pour pouvoir passer pour une population autochtone ! — et il les a simplement transposés dans son récit à l'épisode de la conquête. La preuve en est qu'il nomme aussi les Coumans, qui n'ont pu pénétrer en Transylvanie qu'à l'époque où il rédigeait sa chronique, ayant à peine remplacé les Petchénègues dans les régions danubiennes, au cours du XI[e] siècle. « La mise en scène des *Blasii* par l'Anonyme ne prouve donc ni plus ni moins qu'au XII[e] siècle il y avait déjà des Roumains dans le bassin des Carpathes de même qu'il y [en] avait aussi des Coumans »[1]). En admettant que le terme de « vlaque » ou « valaque » appliqué au peuple roumain, soit d'origine balkanique, ce qui n'est pas impossible, il y a pourtant une autre explication du texte de l'Anonyme, dont les modernes commentateurs magyars ne veulent évidemment tenir aucun compte: qu'il a simplement employé, pour désigner les Daco-roumains et les Petchénègues de l'époque de la conquête, les noms de ces mêmes peuples ou de ceux qui leur sont apparentés, qui se trouvaient en usage de son temps. Ce ne serait pas le seul cas d'un anachronisme de ce genre; on rencontre chez les écrivains du Moyen Âge les deux tendances: l'archaïsante, qui consiste à affubler les contemporains de dénominations antiques, et l'autre qui modernise les noms anciens. C'est le procédé qui fait remonter les Francs à la guerre de Troie ou range dans les armées de Charlemagne et de ses adversaires, dénombrées par l'auteur de la Chanson de Roland, les peuples chrétiens, musulmans ou païens de l'époque des premières croisades. Il est vrai que selon M. Tamás les Roumains, « en tant que *peuple dominant* d'une manière durable sur un territoire quelconque à limites tant soit peu fixées *ne sont connus nulle part dans l'histoire de l'Europe orientale* »[2]) avant le XIV[e] siècle *(sauf cependant l'empire des Vlaques et des Bulgares de la fin du XII[e] !)*. Mais ceci n'exclut pas l'existence de ce peuple sous d'autres dominations: byzantine et bulgare d'abord, puis magyare. D'ailleurs la chronique de l'Anonyme apporte justement un correctif à cette affirmation

[1]) *Ibid.*, II, p. 367.
[2]) *Ibid.*, II, p. 371; les passages sont soulignés par M. Tamás.

trop absolue, en signalant l'existence d'états slavo-roumains dans la Transylvanie occidentale à l'époque de l'invasion magyare. Qu'ensuite ces états aient disparu, dans le bassin carpathique, il n'y a là rien que de fort naturel; faut-il se demander ce qu'il restait de l'Espagne chrétienne après l'invasion arabe du VIIIe siècle, sauf l'étroite bande de terrain montagneux du Nord de la péninsule ibérique?

Mais il est assurément vain de vouloir convaincre M. Tamás; son siège est fait, et nul argument ne saurait égaler la clarté et l'harmonie de ceux qu'il a réunis sous sa plume. Aussi bien M. Gamillscheg a-t-il eu tout à fait raison de conclure que son étude « est non seulement rédigée avec un enthousiasme patriotique pour la patrie adoptive de l'auteur », mais qu'« elle convaincra quiconque partage déjà les vues de l'auteur » [1]). Nous ne pouvons que souscrire entièrement à cette opinion.

* * *

La sollicitude de la nouvelle école historique magyare pour l'histoire des Roumains, est allée jusqu'à vouloir combler par ses propres moyens, les lacunes regrettables de la documentation; ce souci de vouloir doter les Roumains de Transylvanie d'un « recueil systématique des chartes de leur passé » a donné naissance au gros volume intitulé pompeusement en latin: *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, dont les 482 documents et régestes retracent l'histoire des sus-dits Valaques jusqu'à l'année 1400.

Une analyse détaillée de cette publication ayant été faite dans l'un des numéros précédents de la revue par M. Moga, il n'y a pas lieu de revenir sur son étude, qui épuise véritablement le sujet [2]). Je ne saurais me retenir cependant de relever la même méthode que l'on retrouve d'ailleurs dans tous les travaux que nous aurons à examiner, et qui consiste simplement à persuader le lecteur par des affirmations catégoriques et répétées, en prenant des hypothèses

---

[1]) *Zur Herkunftsfrage der Rumänen*, p. 21 de l'extrait.

[2]) *I Romeni di Transilvania nel Medio Evo*, *Revue hist. du Sud Est Européen*, XIX, 1, 1942, pp. 183—287.

pour des faits acquis, et les thèses soutenues par l'école comme des opinions généralement admises, qu'il est presque superflu de discuter. Que l'on en juge par ces quelques lignes de la première page de l'Introduction, due à M. L. Makkai: « Le peuple et la langue roumaine naquirent dans la péninsule des Balkans; le premier se constitua de pâtres romanisés, la seconde de la langue latine vulgaire parlée par eux, langue imprégnée de balkanismes et qui devait subir plus tard de fortes influences albanaise, slave et turque. *C'est un fait reconnu par tous les savants* ». Et plus bas: « Aujourd'hui, en connaissance du développement de la colonisation en Transylvanie et en vertu des résultats acquis par les nouvelles recherches toponymiques, nous pouvons affirmer *avec certitude qu'il est erroné de parler de la présence d'une population roumaine en Hongrie avant la fin du XIIe siècle* » [1]). À ce compte-là, M. Tamás lui-même peut être à bon droit accusé de « désertion » !

Sans vouloir rappeler toutes les omissions de documents et les interprétations tendancieuses relevées par M. Moga, il nous faudra tout de même insister sur les « nouvelles recherches toponymiques » qui fournisent d'ailleurs la matière de la plupart des « enseignements » recueillis par M. Makkai et ses collaborateurs.

Ce caractère de l'ouvrage est d'ailleurs apparu à d'autres chercheurs qui ont eu l'occasion de l'analyser: « Toute leur argumentation, écrit à ce sujet M. Petrovici, est basée sur des noms de lieux. La collection entière est un travail toponymique. Les documents — qui sont de brefs résumés — ne sont que des prétextes afin que, dans les notes, en se fondant sur des noms de lieux hongrois, slaves et allemands, on puisse répéter à satiété, parfois à plusieurs reprises sur la même page, que les Roumains se sont établis en Transylvanie après les Slaves, les Hongrois et les Saxons. L'imposant volume de près de 700 pages, au lieu d'être une bonne édition de documents, n'est qu'une mauvaise étude de toponymie » [2]).

Or en cette matière, le spécialiste dont il faut consulter les travaux est évidemment M. St. Kniesza; et c'est pourquoi il sera question

[1]) *Doc. hist. Valachorum illustrantia*, p. IX; les passages ont été soulignés par nous.

[2]) *Toponimia ungurească în Transilvania medievală*, *Transilvania*, 74, 1943, p. 128.

en premier lieu de ses recherches sur les noms géographiques de Transylvanie et la population de la Hongrie au Moyen Âge [1]).

Dans cette dernière étude, parue il y a déjà quelques années, les Roumains ne sont d'ailleurs l'objet que d'un très bref paragraphe; ne s'agit-il pas, en effet, des peuples de la Hongrie au XI[e] siècle? Comment pourrait-il être question des « Valaques » à une époque aussi reculée? Aussi les « Vlaques » de Pannonie sont-ils expédiés en deux pages, qui se bornent à résumer une étude antérieure [2]); il ne peut s'agir que des restes d'une romanité disparue de l'Europe Centrale, comme le suppose aussi M. Tamás, dont nous avons déjà mentionné l'opinion, ou plutôt d'autres immigrants d'origine romane. Quant aux Roumains proprement dits, la toponymie transylvaine ne révèle des noms de lieux d'origine roumaine que dans la première moitié du XIV[e] siècle. « Ceci ne veut dire nullement, écrit d'ailleurs l'auteur, que les Roumains n'aient pas du tout résidé en Transylvanie jusqu'au XV[e], respectivement jusqu'au XIV[e] siècle, puisque l'on constate leur présence d'après les sources historiques, dans beaucoup d'endroits, déjà au XIII[e] siècle, seulement qu'ils n'ont occupé leur territoire actuel qu'après les Hongrois et même après les Allemands... Peut-être, ajoute-t-il cependant, faut-il placer plus tôt l'apparition des Roumains autour de Gyula-fehervár (Alba Iulia) suivant l'Anonyme... En tout cas ce serait la seule région qui puisse être considérée pour y situer les Roumains de l'Anonyme, surtout que la symbiose slavo-roumaine qui résulte des expressions de l'Anonyme ne peut être prouvée qu'ici dans la partie septentrionale de la Transylvanie » [3]).

Singulière géographie, en vérité, à une époque où l'on pourrait difficilement concevoir les descentes en parachute par-dessus une chaîne de montagnes! Voici donc des Roumains immigrés — puisqu'ils ne peuvent être autre chose — mêlés aux Slaves aborigènes, au beau milieu du plateau transylvain, dont ils évitent soigneusement d'occuper les bords, afin de ne pas déranger l'ordre de priorité

[1]) *Die geographischen Namen Siebenbürgens, Siebenbürgen*, Budapest, 1940, pp. 77—84; *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert, Archivum Europae Centro-Orientalis*, IV, 1938, p. 241 et suiv.

[2]) *Ibid.*, pp. 361—63; *Pseudorumänen in Pannonien u. in den Nordkarpathen*, *ibid.*, I, 1935, pp. 97—220; II, 1936, pp. 84—176.

[3]) *Ibid.*, IV, pp. 367—68.

des Magyars ou des Saxons. « Par contre, nous dit M. Kniesza, au sud du comitat de Hunyad (Hunedioara) — si l'explication du nom *Lindzina* est correcte — les Roumains eux-mêmes ont emprunté des formes avec l'accent nasal slave et pourraient ainsi avoir immigré dès le XIe siècle. Mais cette conclusion fondée sur l'explication, non exempte d'objections, d'un seul mot devrait être confirmée par d'autres preuves »[1]). Il pourrait donc y avoir des Roumains, de l'aveu même de M. Kniesza, au moins sur deux points du plateau transylvain, bien avant l'époque fixée avec tant d'autorité par les éditeurs des *Documenta historiam Valachorum illustrantia.*

Mais il est temps de passer à l'examen de l'argument toponymique, tant de fois invoqué. Avant de reproduire les conclusions du spécialiste qui s'en est occupé dernièrement, il convient, cependant, de s'arrêter à l'exemple qui offre le plus d'ampleur et de généralité. Le nom même de la Transylvanie en roumain — Ardeal — est d'origine magyare: il dérive incontestablement du nom hongrois *Erdély.* « La dénomination hongroise Erdély vient du hongrois *Erdöelv*, qui dérive du mot composé « derrière la forêt », ce qui correspond à un point de vue intérieur hongrois. Ce nom, les Hongrois l'ont introduit en Transylvanie et c'est d'eux que l'ont emprunté les Roumains qui s'y infiltraient »[2]). Nous retrouverons cette explication qui paraît si simple, dans bien d'autres ouvrages ou écrits de propagande.

Mais dans ce cas il y aurait lieu de se demander si les Italiens d'origine latine ont immigré en *Lombardie* après les Longobards, qui ont laissé de toute évidence leur nom à cette province, ou si les Burgondes ont été les premiers habitants de la *Bourgogne*, dont le nom évoque encore leur souvenir. Ou bien encore pourrait-on supposer que les Gallo-romains se sont infiltrés en *France* après les Francs, puisque le nom du pays se rapporte indiscutablement au peuple qui l'a conquis? On pourrait multiplier les exemples de l'habitude, qu'ont les peuples qui subissent l'autorité d'un conquérant étranger, de désigner finalement le territoire, sur lequel ils résident, par le nom que lui attribue le maître, dont ils sont obligés d'accepter la loi. L'on est revenu sur l'explication slave du nom

---

1) *Ibid.*, p. 369.

2) St. Kniesza, *Geographische Namen in Siebenbürgen*, ds. *Siebenbürgen*, p. 79.

de la Morée, mais si certains toponymes turcs survivent dans le langage des peuples balkaniques, ce n'est certainement pas parce que les conquérants ottomans se sont établis, *avant* les Grecs, les Serbes et les Bulgares, dans les régions qui ont conservé la trace de leur passage. Il en est de même de l'origine hongroise du nom roumain de l'*Ardeal*.

C'est d'ailleurs de la même manière qu'il convient d'expliquer la toponymie d'origine hongroise des localités de Transylvanie; il est entendu que ce n'est pas l'avis des éditeurs des *Documenta Valachorum*. Le fait que l'on trouve généralement deux noms de localités — roumain et hongrois — est pour eux une preuve irréfutable «que les premiers colons étaient des Hongrois» [1]) et que les Roumains sont venus s'établir après eux. Mais le contraire est bien plus vraisemblable, car l'autorité qui imposait ses dénominations aux noms de lieux n'était pas roumaine, mais hongroise; or une action systématique de traduction d'un même terme, d'une langue dans une autre, ne peut être le fait d'immigrés venus s'établir dans un pays au gré des circonstances, mais celui d'une autorité qui transpose dans son propre langage les noms de lieux du territoire qu'elle administre. Il n'y a aucune raison de supposer que *Strâmtura* au Maramureş est moins ancien que *Szurdok* (qui a le même sens en hongrois) ou que *Breb* (l'ancien nom roumain du castor) est plus récent que *Hódpatak*. Si les documents reproduisent les formes hongroises, l'explication en est simple: les chartes écrites en latin sont l'œuvre des scribes hongrois, qui emploient naturellement les termes qui leur sont familiers, et non ceux d'une langue étrangère [2]).

Mais M. E. Petrovici attire l'attention sur un autre aspect de la question, que la science magyare s'est bien gardée de mettre en évidence: le fait que souvent le nom de la localité a un caractère hongrois, mais que les lieux-dits ou les noms de terroir qui l'entourent sont en grande partie roumains. Il est vrai qu'ailleurs les noms des lieux-dits passent pour être plus récents que ceux des localités habitées [3]), mais ici il faut observer que souvent le village au nom d'origine hongroise se trouve dans la vallée, alors que les noms de

---

1) *Doc. Valachorum*, p. 68, n. 2.
2) E. Petrovici, *Toponimia ungurească în Transilvania medievală*, *ibid.*, p. 120.
3) A. Dauzat, *Les noms de lieux*, p. 10.

terroir roumains s'appliquent aux montagnes et aux forêts environnantes. Il est assez évident que les Roumains en sont *descendus* pour peupler le village, qui a pu être atteint par l'occupation étrangère, ou simplement devenir possession de quelque seigneur hongrois, dont la chancellerie l'a aussitôt affublé d'un nom de consonnance magyare. Ce caractère spécifique du peuplement de la Transylvanie est d'ailleurs pleinement reconnu par M. Makkai dans son Introduction aux *Documenta Valachorum :* « Les pâtres roumains étaient des montagnards. D'après le témoignage de nos chartes, les animaux élevés par eux indiquent qu'il s'agit dans leur cas d'un élevage d'animaux en haut pâturage ou dans le bois... il va sans dire que les établissements formés par les cabanes dispersées des pâtres roumains ne passaient point pour des villages, qu'ils n'avaient pas de noms et que les autorités ne tenaient pas compte d'eux et cela d'autant plus [que] les pâtres changeaient constammant (sic) au cours de leurs migrations, leurs lieux de domiciles (sic) » [1].

Nous savons ce qu'il faut penser de cette théorie si commode des « migrations constantes », en désaccord complet avec les usages séculaires de la transhumance des troupeaux de montagne et de la vie pastorale de ces régions. Mais le fait demeure que l'on reconnaît aux Roumains la possession des hauteurs montagneuses et boisées, pendant que les Magyars et les Saxons, envahisseurs ou colons de date récente, se partagent le fond des vallées. Il est donc tout à fait logique que les noms des lieux-dits échappent à l'influence magyare et gardent tout au plus la trace d'une symbiose slavo-roumaine plus ancienne, antérieure à l'invasion hongroise. M. Petrovici mentionne le cas, qu'il a pu étudier de près, du village de *Petrid* dans les montagnes de Turda, dont le nom indique une influence hongroise (Peterd) bien qu'il soit entièrement peuplé de Roumains. Au Moyen Âge, les documents démontrent l'existence d'un *Magyar Petherd*, et de deux *Olah Petherd:* le moyen et le haut. Il est clair que le village magyar, ou constituant la résidence d'un seigneur magyar, se trouve dans la vallée, les villages roumains sur la montagne. Quant aux noms des lieux-dits autour de Petrid, recueillis par M. E. Petrovici au cours de son enquête pour l'Atlas linguistique roumain, il y en a exactement six sur quatre-vingts qui sont d'origine hongroise !

---

[1]) *Doc. Valachorum*, p. XIII—XIV.

S'il est vrai, comme l'indique M. Makkai, que les Roumains occupent sur les hauteurs des lieux qui ne sont pas considérés comme des villages, le procès historique apparaît on ne peut plus clairement: à l'arrivée des envahisseurs, la population roumaine ou slavo-roumaine s'est retirée dans les montagnes, refuge naturel des indigènes, en Transylvanie aussi bien qu'ailleurs. Elle en est descendue par la suite, lorsque les temps sont devenus plus tranquilles et que les nouveaux maîtres du pays ont dû faire appel aux Valaques pour faire fructifier leurs propriétés. Mais les villages des vallées et de la plaine avaient déjà reçu de la chancellerie hongroise des noms nouveaux, correspondant à une création nouvelle, ou traduisant le nom ancien, ou bien encore le déformant dans l'esprit de la langue des conquérants.

Là où quelque charte indique également des noms de lieux-dits en hongrois, il y a tout lieu de supposer que ce sont des traductions [1]).

Toutefois, parmi les catégories diverses des noms de lieux, il en est une dont l'ancienneté, et même l'archaïsme ne sauraient être mis en doute: celle des cours d'eau, qui se distingue par une exceptionnelle stabilité [2]). C'est le cas en Transylvanie, et au Banat où en effet aucun nom de ville ou presque généralement de localité n'a survécu à l'époque antique, mais dont les noms des fleuves principaux et de quelques rivières: le Mureş, le Timiş, l'Olt, l'Ampoiu, le Criş, le Someş, se retrouvent dans les textes de l'Antiquité sous des formes tout à fait semblables: *Marisius, Marisia*, Μάρισος, Μάρις; *Tibisia, Tibissus*, Τίβισκος, Τίβισις; *Grisia, Gressia*, Κρίσος [3]); 'Αλούτας, *Alutus, Alutas; Samus.* M. Kniesza soutient évidemment l'opinion que les noms roumains de ces fleuves ou rivières dérivent d'une forme hongroise intermédiaire, qui aurait transmis aux Valaques immigrés le vocable antique [4]).

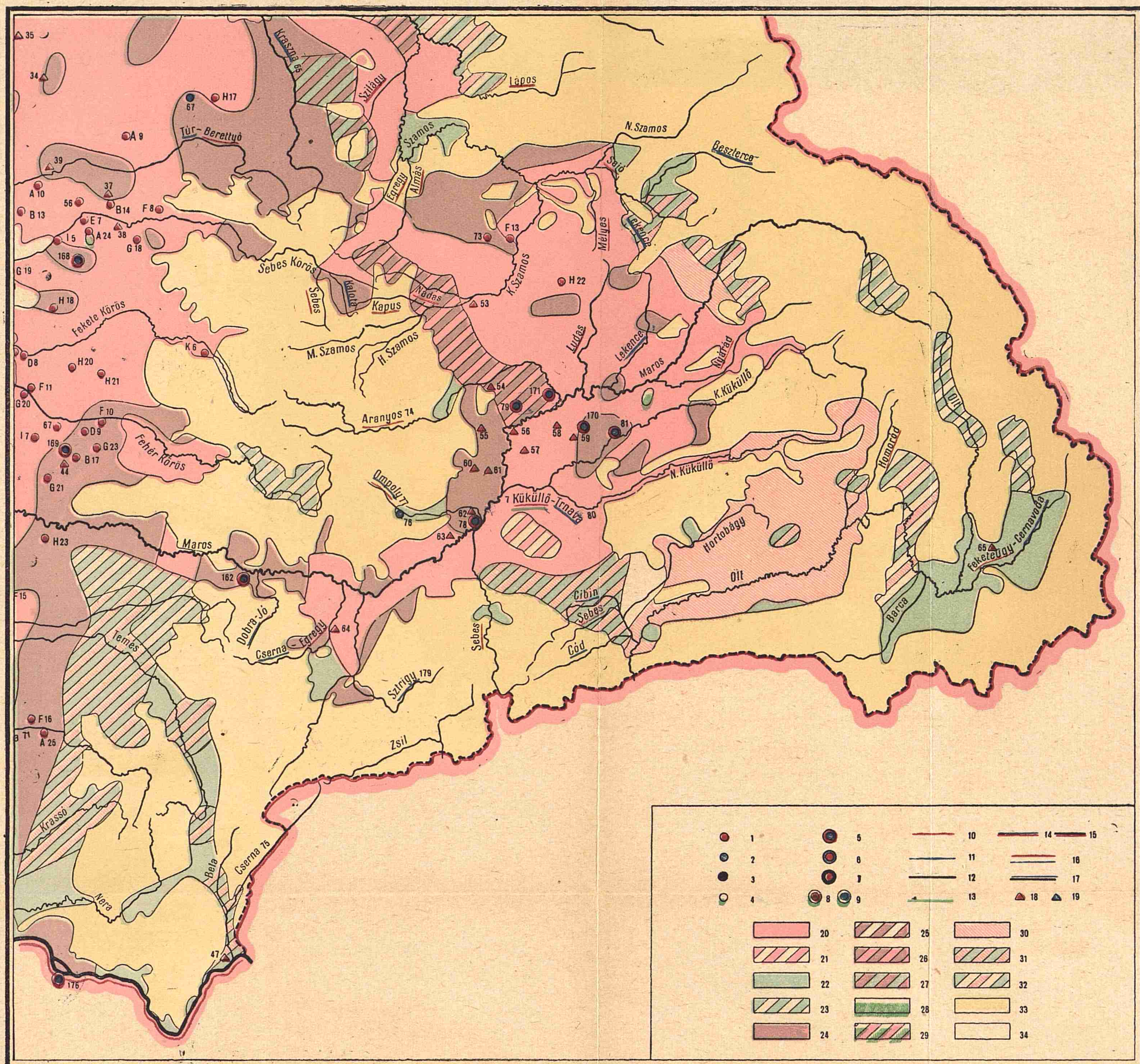
---

1) E. Petrovici, *ouvr. cité*, p. 123.

2) A. Dauzat, *ibid.* Cf. les conclusions analogues de l'étude de M-lle C. Bodea, *Cetatea Desnei*, Arad, 1937, p. 3 et suiv, concernant la toponymie de la région de Desna ds. le district d'Arad. V. aussi plus haut p. 32—33.

3) Cette dernière ferme est attestée par Constantin Porphyrogénète, selon L. Gáldi, *Teoria e realtà nella storia della romanità orientale*, Budapest, 1943, p. 41.

4) St. Kniesza, *Geographische Namen in Siebenbürgen*, *ibid.*, p. 78.



2. LE PEUPLEMENT DE LA TRANSYLVANIE AU XI[e] SIÈCLE
(d'après St. Kniesza et. L. Glaser)

Mais des recherches plus récentes montrent que les noms roumains ont reçu leur forme actuelle, non par l'intermédiaire du hongrois, mais par celle du slave qui est de toute évidence plus ancien. La terminaison en *iş* ou *eş* peut être la transformation en roumain du suffixe thrace *isiu* ou *esiu*, modification qui se produit également en albanais avec des noms comme *Brindisium* ou *Tauresium* [1]). D'autre part, il faut remarquer que souvent des noms de rivières, d'origine slave ou magyare, ont un nom roumain d'origine latine à leur source. Aux exemples réunis par M. Petrovici (Bistriţa — Repedea; Sebeş — Frumoasa; Dobra — Râul mare etc.), il faut ajouter celui de la rivière qui sort du massif montagneux d'Orăştie, où se trouvent les forteresses daces, dont les ruines ont été mises à jour par les fouilles entreprises depuis quelques années: *apa Oraşului* sur le cours moyen et à la confluence du Mureş — *Râul alb* en haute montagne.

Ces éléments divers concordent à démontrer que la toponymie magyare de la Transylvanie est en grande partie artificielle; elle est l'œuvre des conquérants, qui ont imposé dans les chartes qu'ils délivraient une terminologie officielle, en traduisant les noms de lieux en hongrois, au gré de leur convenance, ou en altérant parfois les noms slaves et roumains. Si les Valaques, de l'aveu même des modernes historiens magyars, ont vécu d'abord à l'écart, dans les montagnes et les forêts, loin des voies de grande communication, pour descendre ensuite dans les vallées et coloniser les villages sur les propriétés des seigneurs hongrois de l'ère féodale, il est évident qu'ils n'ont pu y arriver du fond de la péninsule des Balkans, par la voie des airs, et que ce caractère de leurs établissements démontre clairement leur priorité: la haute montagne a été pour eux le refuge lors de l'invasion magyare, au X[e] siècle tout comme elle l'a été de nouveau, ainsi que le reconnaissent d'ailleurs les historiens magyars eux-mêmes, à l'époque de l'invasion mongole du XIII[e] siècle [2]).

Du reste, il n'y a qu'à considérer attentivement les deux cartes en couleurs qui accompagnent les études de M. Kniesza pour se rendre compte combien sa thèse est insoutenable au point de vue géographique.

---

[1]) *Continuitatea daco-romană şi Slavii*, *Transilvania*, 73, 1942.

[2]) Makkai-Gáldi, *Geschichte der Rumänen*.

Voici d'abord celle du peuplement de la Hongrie au XI[e] siècle [1]), dont nous avons détaché la partie qui regarde la Transylvanie; bien entendu, aucune des teintes multiples qui s'y trouvent ne concerne les Valaques, tout simplement inexistants à cette date. La couleur bistre marque les forêts, sans doute inhabitées, des Carpathes et des Monts Apuseni, tandis que la vallée du Mureş et celles de certains de ses affluents (les Târnave) sont déjà occupées par les Magyars. La baute vallée de l'Olt est habitée par des Slaves, qui sont plus ou moins mêlés aux Hongrois sur les pentes orientales des Monts Apuseni. Il est clair cependant que toutes les régions du massif montagneux sont inhabitées.

Passons maintenant à la carte, également établie par MM. St. Kniesza et L. Glaser, des noms de lieux roumains en Transylvanie, annexée à l'étude sur les noms géographiques transylvains qui figure dans l'ouvrage collectif de la société historique magyare [2]). La couleur rouge dénote la région dans laquelle les villages roumains ont des noms d'origine hongroise (mais rien n'indique en quelle mesure ces noms sont de simples traductions !). Les taches bleues sont des noms de lieux d'origine slave; le jaune indique une origine saxonne et seules quelques taches violettes marquent la place très réduite où se situent les noms de lieux d'origine roumaine. Les espaces blancs désignent bien entendu les régions inhabitées de la montagne. Il est évident que le choix habile des couleurs doit impressionner le lecteur non prévenu: la majorité écrasante des noms de lieux d'origine magyare fournit un argument décisif à la théorie de la priorité hongroise en Transylvanie.

Mais il nous faut demander à ce lecteur d'examiner avec plus d'attention cette carte et d'en considérer, moins les couleurs que *le relief*. Ce qui saute aux yeux, c'est que les noms de lieux d'origine roumaine (couleur violette) se trouvent en plein massif des Monts Apuseni, au cœur des montagnes du Maramureş, dans les hautes montagnes du district de Hunedioara et en bordure de celles de Făgăraş. *Ce sont en général les régions « inhabitées » du massif montagneux de la carte du peuplement de la Hongrie au XI[e] siècle, due aux mêmes auteurs.*

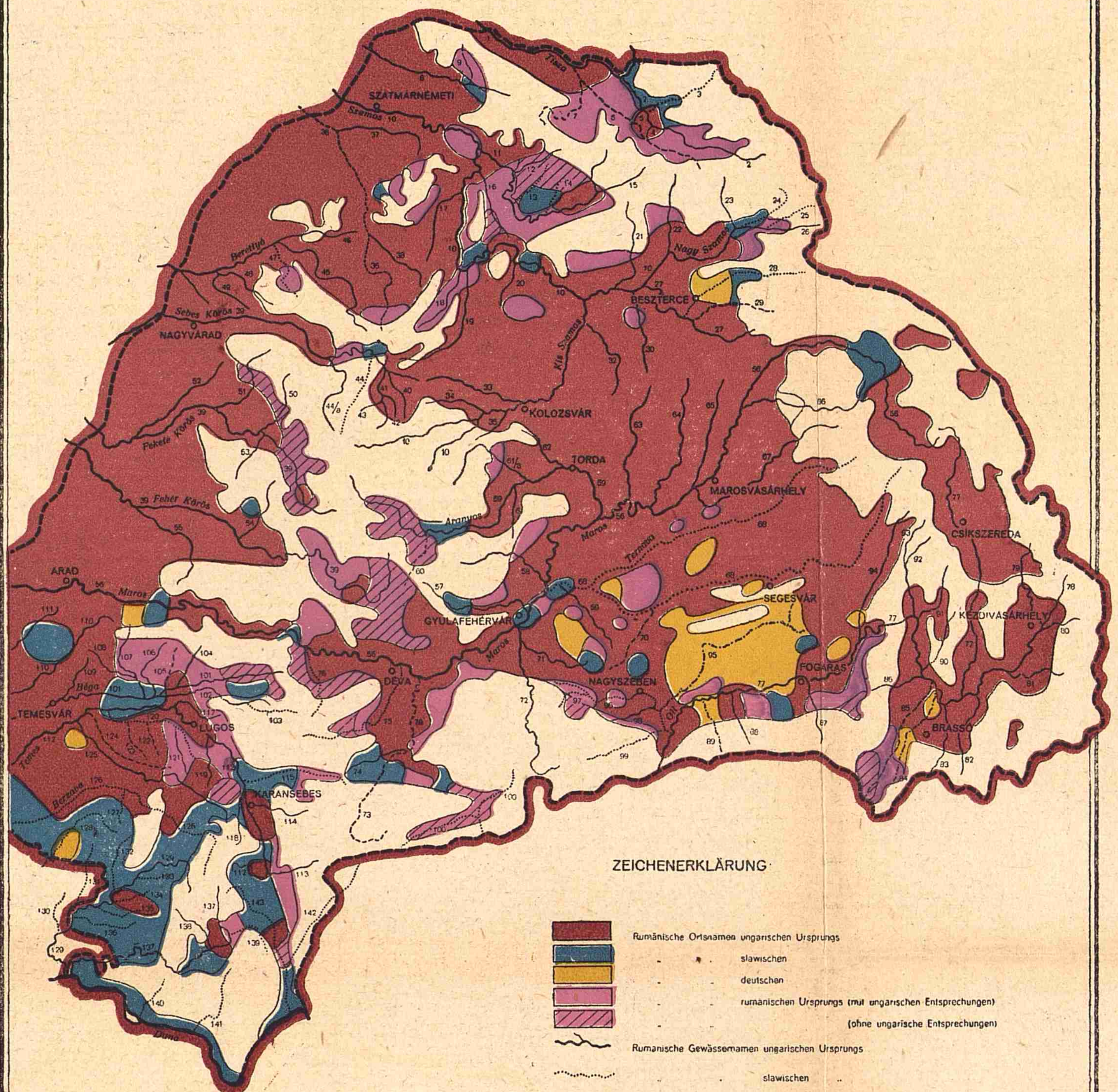
---

[1]) *Archivum Europae Centro-Orientalis*, IV, 1938, explication: p. 412.

[2]) *Siebenbürgen*, Budapest. 1940, p. 80.

DIE RUMÄNISCHEN ORTSNAMEN SIEBENBÜRGENS

ENTWURF VON I. KNIEZSA UND L. GLASER



3. LES NOMS DE LIEUX ROUMAINS EN TRANSYLVANIE
(d'après St. Kniesza et L. Glaser)

Supposons maintenant les Valaques immigrés, venus du Sud, comme le prétend l'école historique de Budapest. Comment sont-ils allés soudain se nicher sur les sommets inhabités, *où les noms de leurs villages échappent à l'influence hongroise*, qui ne se manifeste que dans les vallées et au milieu du plateau transylvain? Par quel miracle inconnu de l'histoire, ces immigrés ont-il adopté *seulement hors des montagnes* le vocabulaire magyare et ont-ils *repoussé cette influence au cœur du massif montagneux?*

Il est clair que ces établissements de la montagne sont plus anciens, tandis que le plateau transylvain et les vallées des fleuves et rivières qui le traversent ont été peuplés plus tard, après le passage des invasions. Là les noms d'origine hongroise ont été imposés par la routine administrative et les habitudes des conquérants, qui ne pouvaient atteindre la région montagneuse, isolée par ses forêts et ses pentes escarpées.

Ainsi les cartes de M. Kniesza, interprétées, non d'après les taches de couleur superficielles, mais selon les formes réelles du terrain, démontrent plutôt l'ancienneté des établissements roumains en Transylvanie et fournissent un nouvel argument, d'autant plus intéressant qu'il est involontaire, à la thèse de la continuité daco-roumaine.

La même impression se dégage d'ailleurs de l'examen *topographique* de la carte qui accompagne le recueil de chartes des *Documenta Valachorum*, destinée à marquer en ordre chronologique la succession des établissements roumains en Transylvanie. Les localités désignées par un cercle représentent les fondations les plus anciennes, du temps des rois Arpadiens, celles marquées par un carré les noms de lieux attestés sous le règne de Charles Robert d'Anjou (1308—1342). Le reste (les triangles) ne serait mentionné qu'à l'époque de Louis Ier (1342—1381), ou dans les dernières années du XIVe siècle.

Or il apparaît également, d'après ce tableau synthétique, que les plus anciennes « colonies » roumaines dessinent un arc de cercle au *Nord* du Mureş, en bordure des Monts *Apuseni*, alors que les régions périphériques du plateau transylvain: Făgăraş, Hunedioara, Maramureş sont remplis de villages attestés à une date plus récente. On saisit difficilement comment une immigration soi-disant venue du Sud, se serait fixée dès le début autour du massif central des montagnes transylvaines, pour ne rayonner qu'ensuite vers des régions qu'elle aurait dû nécessairement parcourir pour y arriver.

Je sais bien que l'on essaiera d'opposer à cet argument, tiré de la logique des données géographiques, une autre théorie très en faveur auprès des historiens hongrois: celle des « régions-frontière » fortifiées (*gyepü*) et désertes (*gyepüelve*), régions de montagnes et de forêts en grande partie, qui formaient comme une ceinture de défense autour des provinces habitées du royaume [1]). Ne serait-ce pas dans ces territoires sauvages et inhabités que les pâtres valaques, immigrants tardifs, auraient trouvé asile, pour s'étendre ensuite dans la plaine et les vallées des grandes rivières du plateau transylvain, et s'y mêler aux Magyars, aux Székler, aux Saxons, dont la colonisation était de beaucoup antérieure à leur arrivée?

Mais cette objection ne pourrait être valable que pour une époque plus ancienne, lorsque la Transylvanie n'était pas encore entièrement conquise et qu'elle était encore dans toute l'acception du terme le « pays au delà des forêts », séparée de la Hongrie primitive par un *gyepüelve* épais de montagnes rocheuses et boisées. Elle ne peut être soutenue pour une période plus récente, à laquelle se serait produite l'hypothétique infiltration des bergers vlaques, puisque à cette date les *gyepü* de défense auraient dû être établis, en bonne logique, dans les montagnes qui bordent la Transylvanie vers l'Est et le Sud et non au milieu de celles qui la séparent de la Hongrie.

L'explication la plus simple et la plus acceptable est donc que le point de départ des établissement roumains se trouve non à l'extérieur, mais à *l'intérieur* de la forteresse transylvanie, dans la région même où M. Gamillscheg a pu identifier l'un des noyaux primitifs (*Kerngebiete*) de la formation du peuple roumain, et d'où il a pu rayonner ensuite vers les extrémités du plateau, lorsqu'il a pu y trouver des conditions meilleures d'existence. C'est ainsi que s'explique le phénomène si curieux, reproduit par la carte de MM. Kniesza et Glaser [2]): les noms de lieux roumains échappant à toute influence étrangère au cœur des montagnes, et subissant au contraire

[1]) Cf. K. Tagányi, *Alte Grenzschutzvorrichtungen und Grenzödland: gyepü und gyepüelve*, *Ungarische Jahrbücher*, I, 1921, p. 105 et suiv.

[2]) Rappelons également que la carte des *Documenta Valachorum* ne marque qu'une seule exception pour le village de Tohan près de Brașov, qui remonterait à l'époque arpadienne. Mais il se trouve sur une ligne de communication tout à fait différente de celle que l'on considère généralement comme l'itinéraire de l'« immigration ».

cette influence dans les régions moins isolées ou périphériques, situées à une moindre altitude.

Il convient d'ailleurs de tenir compte, dans la même mesure, des indications que peut nous fournir l'étude des divers types d'habitat de la Transylvanie et du Banat. Nous nous contenterons de renvoyer aux études de M. R. Vuia, qui ont fait faire sur ce point de notables progrès aux recherches entreprises dans les dernières années. Voici les conclusions qui peuvent nous intéresser au point de vue de la chronologie des établissements humains dans cette région: « Quant à la forme et à la structure des villages, deux catégories seulement peuvent être séparées: *a*) les formes géométriques régulières et *b*) les formes naturelles irrégulières. Aux premières appartiennent les villages de route et les villages géométriques; aux secondes, tous les autres types d'habitat: villages disséminés, dissociés, de vallée ou agglomérés... cette différenciation n'est pas due au hasard, ni à une classification basée simplement sur des principes morphologiques, mais elle répond à une distinction valable... pour l'origine et l'ancienneté des villages. C'est parce qu'il est l'œuvre d'une colonisation systématique que tel village présente une forme géométrique, ordonnée, tandis que les villages de la deuxième catégorie se sont formés par une évolution naturelle, nullement influencée par les facteurs politiques et administratifs. Et ceci nous permet d'affirmer que ces derniers villages sont plus anciens que les premiers». C'est surtout le village dispersé des Monts *Apuseni*, dont on trouve de nombreux exemples dans la région montagneuse entre 400 et 1300 m., qui réalise le mieux les conditions de ces anciens types d'habitat: « le village dispersé doit être considéré comme la forme la plus archaïque, primitive, non seulement en raison de sa structure embryonnaire qui ne présente nullement la cohésion d'une véritable agglomération rurale, mais aussi par suite du système archaïque de propriété... et de son économie primitive. Presque tous les témoignages, de l'Antiquité à nos jours, prouvent que cette forme d'habitat a existé chez tous les peuples d'Europe, avant et au début de l'ère chrétienne »[1]). Le contraste est saisissant avec les formes

---

[1]) R. Vuia, *Le village roumain de Transylvanie et du Banat*, *La Transylvanie*, Bucarest, 1938, pp. 712, 728—29, 730. Cf. *Ethnographische Beweise für das Alter u. die Kontinuität des rumänischen Volkes in Siebenbürgen*, *Siebenbürgen*, Bucarest, 1943, I, p. 36 et suiv.

géométriques et les rues se coupant à angle droit des établissements de la plaine, effet visible d'une colonisation récente, qui porte encore l'empreinte de l'autorité qui l'a établie et lui a assigné son domaine. L'archaïsme des villages roumains de la montagne est donc un point de plus en faveur de la continuité.

Il existe d'ailleurs en faveur de celle-ci un témoignage qui a été trop longtemps négligé et que de nouvelles recherches linguistiques sont venues mettre pleinement en lumière: celui des particularités dialectales de l'Ouest et du Nord de la Transylvanie, dues à l'influence des parlers slaves anciens, aujourd'hui entièrement disparus. Il résulte de ces études récentes que le phénomène de la palatalisation des dentales, qui caractérise les dialectes roumains de cette région de la Transylvanie et du Banat, est un emprunt fait à une langue slave, distincte de celle des Ruthènes septentrionaux ou des Slaves méridionaux, et qui se rapproche le plus de celle des Slovaques, situés aujourd'hui bien plus au Nord-Ouest du massif carpathique [1]). Ce serait là ce que M. Petrovici appelle le « daco-slave », dont on pourrait dériver non seulement certaines particularités de prononciation, mais aussi toute la toponymie d'origine slave qui a passé directement en roumain, même pour certains noms de localités: *Bălgrad* (Alba Iulia), *Târnava*, *Zlaşti*. L'accent nasal slave, dont M. Kniesza n'a voulu retenir qu'un seul exemple, se retrouve dans nombre d'autres noms de localités dont voici les principaux: *Glâmboca* (distr. de Severin), *Gâmboaca* (distr. de Sibiu) du slave g l a m b o k a (profonde); *Luncaviţa* (Severin) de l o n k a v a (sinueuse); *Lindina* — et non Lingina — (Hunedioara) de l e n d i n a (terre en friche), *Indol* (Turda) de i o n d o l ŭ (vallée) etc., tous venus directement du slave et non de mots slaves déjà introduits dans la langue roumaine, ce qui est sans doute le cas des nombreuses *Dumbrava*, *Dumbrăveni*, *Dumbrăviţa*, *Lunca*, *Luncani*, *Grind*, *Halânga*, *Mândra*. Ce sont là autant de témoins d'une vie en commun, slavo-roumaine, qui est également attestée par la chronique de l'Anonyme.

« Les Dacoslaves, écrit à ce sujet M. Petrovici, appartenaient à la vague des Slaves — eux-mêmes se dénommaient Slovènes —

---

[1]) E. Petrovici, *Simbioza româno-slavă în Transilvania*, *Transilvania*, 73, 1942, p. 153. Cf. *Graiul românesc de pe Crişuri şi Someş*, *ibid.*, 72, 1941.

qui s'est déversée au VIe et VIIe siècles sur la Dacie Trajane, la Mésie, la Dacie Aurélienne, la Dardanie, la Macédoine, l'Épire, la Thrace, la Thessalie et toute la Grèce jusqu'au Péloponèse. Le territoire sur lequel se formait le peuple roumain, c'est-à-dire la Dacie Trajane, la Dacie Aurélienne (avec la Dacie Méditerranéenne et la Dardanie), la Mésie Supérieure et le lambeau romanisé de la Mésie Inférieure, a été submergé par des tribus slovènes très étroitement apparentées les unes aux autres. À partir de l'année 600, du Nord de la Transylvanie à l'emplacement de la ville de Skupi (l'actuel Skoplie), il y avait une mer slave, qui recouvrait surtout dans les régions montagneuses, les blocs de l'ancienne population romane. Le Danube n'était plus une frontière (d'ailleurs même avant l'année 600 il n'empêchait pas les rapports entre les Romans des deux rives du fleuve). Il est probable que sous la pression de l'avance des Bulgares dans l'Ouest de la péninsule des Balkans aux VIIIe et IXe siècles (c'est en 809 que le khan Kroum occupe Serdica-Sofia), des populations romanes de Dardanie et de Dacie Méditerranéenne se sont déplacées aussi vers le Nord, non seulement vers l'Ouest et le Sud, en renforçant ainsi le bloc roman au Nord du Danube et en augmentant dans le dialecte daco-roumain, le nombre des éléments albanais... Le bloc énorme des « Slovènes » a été plus vulnérable à ses deux extrémités du Nord et du Sud, en Dacie et en Grèce, cependant qu'au centre il s'est conservé intact jusqu'à maintenant, en slavisant les Romans au Sud du Danube. En Grèce, les régions méridionales ont été complètement grécisées à nouveau dès le VIIIe siècle. En Dacie, la reroumanisation s'est effectuée plus tard. Ici aussi la dénationalisation des « Slovènes », nommés par les Roumains *Şchei* (de *Sclavus*, Slave) ne s'est pas faite partout en même temps. Nous avons vu... qu'au Nord du district de Severin, les toponymes *Mâtnic*, *Mâtnicel* montrent une roumanisation plus récente des Slaves. Les particularités phonétiques des toponymes slaves de Transylvanie ne nous permettent pas de supposer la roumanisation des Şchei avant le Xe siècle [1]... Cependant les Slaves n'ont pu se maintenir longtemps après le Xe siècle en Tran-

[1] Cf. aussi sur la toponymie de la Transylvanie l'étude récente de M. Sever Pop, *Die Toponymie Siebenbürgens*, ds. l'ouvrage collectif *Siebenbürgen*, éd. p. l'Inst. d'hist. roumaine de Bucarest, 1943, I, p. 319 et suiv.

sylvanie. Les plus anciens documents hongrois ne mentionnent aucune population slave en Transylvanie aux XIe, XIIe et XIIIe siècles. Il est vrai que le notaire anonyme du roi Béla, qui a vécu au XIIe siècle, dit qu'à l'arrivée des Hongrois il y avait en Transylvanie des Roumains et des Slaves *(Blasii et Sclavi)*. S'il est vrai que l'Anonyme a projeté dans le passé la situation ethnique de l'époque à laquelle il vivait, alors nous pourrions admettre qu'il y avait encore en Transylvanie au XIIe siècle des Slaves mêlés aux Roumains. Mais il est tout aussi possible que l'Anonyme connaisse l'existence des Slaves en Transylvanie seulement d'après la tradition historique, sans qu'il y ait eu encore des Slaves de son temps... Qu'il n'y avait plus au XIIe siècle de Slaves en Transylvanie, on pourrait aussi le prouver par le fait que les Saxons, arrivés justement à cette époque, n'ont aucun élément slave qu'ils auraient pris directement aux Slaves, mais seulement par l'intermédiaire des Roumains ou des Hongrois. Donc la population roumaine de Transylvanie, du Banat, de la Crişana et du Maramureş continue ces « Şchei » venus en Dacie aux VIe et VIIe siècles et roumanisés du VIIIe au XIe siècle, comme elle continue les Daco-romains et tous les autres peuples qui se sont abattus sur la Dacie, en commençant par les Cimmériens, les Scythes et les Celtes »[1]).

L'argument toponymique invoqué par M. Kniesza se retourne donc, quand on l'examine de plus près, en faveur de la continuité et non contre elle. Assurément cela n'exclut pas l'apport répété d'éléments romans immigrés de la péninsule des Balkans au Nord du Danube, à différentes époques, mais ces populations sont venues renforcer le noyau primitif qui s'est toujours maintenu au cœur du massif montagneux des Carpathes de Transylvanie et s'est répandu de là plus tard dans les vallées et les plaines. Mais ceci n'est plus l'histoire roumaine telle que l'écrivent les historiens formés à l'école de Budapest.

* * *

Ces derniers ne se contentent pas d'ailleurs d'examiner le problème roumain sur le versant septentrional des Carpathes, dans les limites traditionnelles des possessions de la Couronne de St. Étienne.

---

[1]) E. Petrovici, *Continuitatea daco-romană şi Slavii*, *Transilvania*, 73, 1942, Cf. *Daco-slava*, *Dacoromania*, X, II, 1943, p. 233 et suiv.

Suivant en ceci les règles d'une bonne tactique, ils passent à l'offensive et embrassent réellement, dans leurs investigations, la « totalité » de la vie et de l'histoire du peuple roumain. Il ne leur suffit pas de vouloir prouver qu'ils sont antérieurs en Transylvanie à l'immigration des pâtres valaques, il faut également qu'ils puissent démontrer, sinon leur priorité au sens absolu de ce terme, mais tout au moins leur influence prépondérante en ce qui concerne la formation des états et l'organisation de la vie politique et sociale dans les principautés danubiennes. C'est la tâche qui incombe à M. L. Elekes, sur les travaux duquel nous reviendrons, lorsqu'il sera question de l'ouvrage collectif publié sous la direction de MM. Makkai et Gáldi, dont il est l'un des principaux collaborateurs. Il nous faut pourtant faire une mention spéciale de son étude sur « les commencements de la société roumaine, essai d'une histoire de l'évolution roumaine du XIII[e] au XVI[e] siècle »[1]).

L'intérêt de ce travail est incontestable; il complète les études plus anciennes de Bogdan, de C. Giurescu et celles plus récentes de M. I. C. Filitti, dont il ne semble avoir d'ailleurs qu'une connaissance incomplète. Mais il a dépouillé systématiquement les collections de documents et de chroniques, et semble être au courant de la littérature historique des dernières années. Comme la plupart des travaux des historiens roumains s'occupent de l'organisation sociale dans les Principautés à partir du XVI[e] siècle, cette étude pourrait combler une lacune et servir même d'introduction à celles qui suivent l'évolution de ce problème aux temps modernes ou au XIX[e] siècle.

Nous n'aurions assurément qu'à nous louer d'une entreprise de ce genre; malheureusement l'esprit qui inspire tous les autres ouvrages de la nouvelle école historique hongroise n'a pas manqué d'influencer celui de M. Elekes.

Le point de départ n'est cependant pas dépourvu de raison: on insiste trop sur les influences orientales et balkaniques, originaires de Byzance, dans l'histoire des principautés roumaines et l'étude des origines de leur vie politique et sociale. Il existe cependant, au moins à l'époque de leur formation, des influences occidentales

---

[1]) *Die Anfänge der rumänischen Gesellschaft, Versuch einer rumänischen Entwicklungsgeschichte im XIII.—XVI. Jahrhundert, Arch. Europae Centro-Orientalis*, VII, 1941, pp. 361—488.

qui ont été peu à peu effacées par la prépondérance de celles du Sud-Est de l'Europe, à l'époque de la suprématie ottomane. « Il n'y a aucun doute, nous dit à ce sujet M. Elekes, que les influences culturelles de l'Europe Centrale que l'on peut considérer d'une importance décisive sur l'évolution des classes supérieures roumaines sont venues pour la plus grande part de Hongrie »[1]).

Il serait vain de contester l'influence de la Couronne de St. Étienne à l'Est et au Sud des Carpathes, pendant les derniers siècles du Moyen Âge, qui découlait nécessairement des relations de vassalité, dans lesquelles se trouvaient les états roumains à l'égard de cette puissante monarchie. Mais il serait non moins exagéré d'attribuer à cette influence un caractère spécifiquement magyare. Les objets retrouvés dans les tombeaux de St. Nicolas de Curtea de Argeș, dont M. Elekes relève l'importance[2]), ont un caractère nettement occidental: les bagues sont de fabrication italienne et allemande, le fermoir, curieuse pièce d'orfévrerie, semble reproduire les symboles d'une légende du pays rhénan; le costume du prince, dont on retrouve l'effigie sur les peintures de l'église, est celui imposé par la mode à toute l'Europe occidentale de la deuxième moitié du XIVe siècle. Seul l'écusson aux armes rappelant celles de Hongrie, gravé sur les boutons retrouvés dans les fouilles, prouve que la monarchie des Anjou a été, en partie, l'intermédiaire obligé de ces influences de la civilisation féodale. Cette monarchie, est-il encore besoin de le rappeler, n'avait rien d'un état national: née d'une mission de croisade aux confins orientaux de l'Europe, dévolue par le St. Siège à la dynastie française de Naples, elle conserve en politique l'aspect international qu'elle a imprimé à la vie de ses états: avec le règne de Charles Robert et de Louis le Grand, la Hongrie cesse d'être gouvernée par des rois de sang magyare jusqu'à la catastrophe de Mohács: le règne de Mathias Corvin lui-même, que revendique l'historiographie magyare, pour interrompre cette série, est tout de même celui d'un roi d'origine valaque. D'autre part, il est assez singulier de considérer la lance qui figure sur les

---

[1]) *Ouvr. cité*, p. 486.

[2]) *Ibid.*, p. 452 et suiv. M. Elekes ne semble pas avoir eu connaissance de mes études sur les fouilles et les bijoux de Curtea de Argeș, *Revue Archéologique*, XIII, 1921, pp. 1—23 et XVII, 1923, pp. 90—110 et *Bulletin hist. de l'Acad. Roumaine*, XI, 1924, pp. 39—54.

monnaies de Radu Ier, au type du chevalier armé de pied en cap, comme un signe de vassalité, alors qu'il s'agit justement du prince qui a rompu ces relations [1]).

La même tendance de tout expliquer par l'influence de la Hongrie conduit à des exagérations évidentes: pourquoi ţ i m e r i u et p a n ţ â r *(zimier* et *panzer)* sont-ils nécessairement des emprunts à la féodalité magyare [2]), et non directement de l'allemand, qui a introduit ces termes de chevalerie en Europe orientale? Si *răzeş*, *megieş*, *hitlean*, *viteaz* et *aprod* sont certainement des termes qui marquent une influence hongroise sur l'organisation sociale des principautés, ils peuvent sans aucun doute avoir traversé les montagnes avec les Roumains de Transylvanie et du Maramureş, dont l'émigration, à rebours de celle admise par les historiens magyars, est venue renforcer l'élément roumain de Valachie et de Moldavie.

À ce point de vue il faut également remarquer l'interprétation de la tradition historique de la chronique valaque: M. Elekes en reproduit la première partie, qui est pour lui la preuve d'une conscience « d'être venus du Midi », mais se garde bien de mentionner la « descente » du Prince Noir qui n'est pas conforme à cet itinéraire [3]). Qu'il y ait eu des infiltrations de Székler ou de Hongrois au delà des Carpathes au XIIIe siècle et même plus tard, que des seigneurs hongrois et saxons, établis sur la frontière, aient étendu leurs possessions, pendant quelque temps, sur l'autre versant des Carpathes, jusqu'à ce qu'elles aient été comprises dans les limites des nouvelles principautés, personne ne songe à le mettre en doute. Mais l'argument toponymique est ici aussi sujet à caution. M. Elekes le reconnaît d'ailleurs lui-même, lorsqu'il constate que « la forme la plus fréquente des noms en rapport avec les Hongrois est celle constituée avec les *Ungureni*, ce qui cependant ne signifie pas nécessairement une appartenance ethnique hongroise » [4]). Il est évident que ce vocable sert encore aujourd'hui à désigner des gens ou des villages d'origine transylvaine, mais dans la plupart des cas

1) *Ibid.*, p. 454. Cf. mon étude sur *L'expédition de Louis I-er de Hongrie contre le prince de Valachie Radu I-er Bassarab en 1377*, *Revue hist. du Sud-Est européen*, II, 1925, p. 73 et suiv.

2) *Ouvr. cité*, p. 458.

3) *Ibid.*, p. 397.

4) *Ibid.*, p. 387

il s'agit de Roumains venus de Hongrie, au sens politique et géographique, et non ethnique, de ce terme. Les « Hongrois » des documents italiens de Crimée: Marioara (1290), Radu, Stanciu, Stoica, Dumitru (1468—1470) en sont des exemples frappants et très exactement attestés [1]).

Certains chercheurs ont la tendance de tout réduire dans l'histoire roumaine à l'influence bulgare; j'ai eu l'occasion de noter récemment l'opinion de M. Stadtmüller, qui se basant sur certains termes de vocabulaire, soutient que les Roumains ont appris des Bulgares: la vie sédentaire, l'agriculture systématique, le christianisme organisé en église, les institutions politiques et ecclésiastiques [2]). Avec M. Elekes, « nous avons changé tout cela », selon l'expression consacrée du médecin de Molière: tout vient des Hongrois. Si Étienne le Grand de Moldavie se plaint dans une lettre de 1468, que les armées (hongroises) de Mathias Corvin ont dévasté la plus riche partie de la principauté, celle située entre Trotuş et Neamţ, d'où il tirait la plupart de ses revenus et fournissait le tribut aux Turcs, c'est que cette région était peuplée de Hongrois, qui avaient appris aux sauvages de Moldavie les premiers rudiments d'une vie civilisée [3]). Comment les soldats du roi de Hongrie n'ont-ils pas reconnu cette fatale erreur? M. Elekes ne nous livre pas la clef de ce mystère.

Bien entendu, les premiers chefs des Roumains transcarpathiques mentionnés par les documents du XIIIe siècle sont tous d'origine étrangère: coumane, turque, mais aussi hongroise: les Knèzes Jean et Farkas du diplôme de 1247 ne peuvent s'appeler que Farkás et Iános ! [4]). D'autre part il faut démontrer, pour bien soutenir la thèse de la suprématie hongroise dans tous les domaines, que les pays roumains n'étaient presque pas peuplés, ou très faiblement, à l'époque où s'exerçait cette influence: si l'on retrouve dans les documents le terme slave de *selo* qui habituellement veut dire *village*, donc résidence stable, il ne peut s'agir dans les pays roumains que d'un sens équivalent à celui de « szállas » [5]), résidence temporaire,

---

[1]) G. I. Bratianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, p. 134 et suiv.
[2]) *Die Bulgaren u. ihre Nachbarvölker*, *Bulgaria*, Jahrbuch, 1940—41, p. 173.
[3]) Elekes, *ouvr. cité*, p. 391.
[4]) *Ibid.*, p. 382.
[5]) *Ibid.*, p. 423.

habitat provisoire de pasteurs errants, ce qui nous rappelle naturellement les « Katouns anonymes », mobiles et invisibles, si bien décrits ailleurs par M. Tamás [1]).

Toute conscience d'unité et de nation fait naturellement défaut à la classe dirigeante hétéroclite de la première époque de l'histoire politique roumaine. « Il est significatif à cet égard que lorsque les Moldaves eurent tué un de leurs Voïvodes qui leur était incommode, ils essayèrent de justifier leur action, en expliquant au roi de Pologne que celui qu'ils avaient assassiné n'était pas un vrai Voïvode, mais un Turc que le Sultan avait travesti en Moldave, et qu'ils l'avaient reconnu, le tenant pour l'un des leurs. Assurément — ajoutait-on d'une manière caractéristique — on eût été prêt pour l'amour de la paix à reconnaître pour Voïvode un Tsigane ou un Arabe » [2]).

Le document de 1540 est cité d'après la collection de Iorga, *Lettres de boïars* [3]). Si nous examinons ce texte de plus près, voici cependant ce que l'on constate: les boïars moldaves ont effectivement tué le prince Étienne, dénommé *Lăcustă* (la Sauterelle), qui leur avait été imposé par le sultan Soliman Ier après la retraite de Pierre Rareş et l'invasion ottomane de la Moldavie en 1538. À ce moment, ils étaient évidemment contents de ne pas être simplement annexés à l'Empire et gouvernés par un pacha, comme l'était d'ailleurs la Hongrie depuis 1526. Mais ils s'étaient aperçus que le prince imposé par le Turc n'était qu'un traître, qu'il s'apprêtait à livrer le pays à l'Empereur (le Sultan): « il voulait lui donner tout le rivage du Danube jusqu'aux montagnes, ainsi que tout le Dniestr. Voyant cela, le pays a appris à le connaître et a compris que le prince était plus favorable aux Turcs qu'à nous autres chrétiens ». Il y a donc eu une réaction violente qui prouve justement la conscience des boïars moldaves et leur volonté bien arrêtée de conserver le territoire et de défendre les intérêts de l'état [4]). Mais cet aspect de la question est évidemment ignoré par M. Elekes.

---

[1]) V. plus haut, p. 91.

[2]) L. Elekes, *ibid.*, pp. 461—62.

[3]) *Scrisori de boieri*, Vălenii de Munte, 1912, p. 18 et suiv.

[4]) J'ai même relevé dans un article intitulé *1540—1940*, paru dans le *Curentul* de sept. 1940, les rapprochements que l'on peut faire entre cette interprétation et les événements du 6 septembre 1940 en Roumanie.

L'on ne peut donc que regretter une fois de plus, à cette occasion, que des études qui pourraient être utiles en elles-mêmes, soient à ce point déformées par le parti pris et l'animosité nationale. Il y aurait quelque chose à retenir de la conclusion, où l'auteur prend position contre une tendance trop superficielle — qui est d'ailleurs en grande partie celle de ses propres compatriotes — de ne considérer dans l'histoire roumaine que les influences byzantines et balkaniques, sans tenir compte de l'élément occidental, qui achève d'en faire une synthèse d'un intérêt particulier [1]). Mais cette influence de l'Occident, plus forte aux derniers siècles du Moyen Âge et plus faible aux temps modernes, où elle n'a pourtant pas cessé d'agir, surtout en Moldavie, n'est nullement le fait exclusif des rapports avec la Hongrie. En Moldavie, la Pologne a également joué un rôle d'intermédiaire, le commerce italien et allemand a pénétré directement dans les pays roumains, par l'action des marchands de Transylvanie et de Galicie d'une part, des navigateurs vénitiens et génois qui fréquentaient les échelles du Danube, et les négociants de Raguse qui parcouraient les Balkans, de l'autre. Pas plus que l'influence française du XIX[e] siècle en Roumanie n'est le fait exclusif de la Grèce, qui en a recueilli et transmis les premiers éléments, celle de la société féodale du Moyen Âge ne marque une emprise totale et unique de la Hongrie sur les principautés danubiennes.

III. LA NOUVELLE ÉCOLE: L'HISTOIRE ROUMAINE TELLE QU'ELLE L'ÉCRIT

Ayant écrasé l'argumentation adverse sous le poids d'ouvrages aussi imposants par le nombre de leurs pages, que par l'aspect rébarbatif de leur appareil scientifique, l'action offensive se déclanche pleinement sur le front historique: la vague d'assaut, précédée d'engins blindés, qui envahit d'une poussée irrésistible les positions déjà bouleversées par le tir de l'artillerie, est représentée ici par l'ouvrage collectif, auquel collaborent toutes les nouvelles lumières de l'école historique magyare: faisons place à l'histoire des Roumains, due à la collaboration de plusieurs spécialistes, publiée sous la di-

[1]) L. Elekes, *ibid.*, p. 483 et suiv.

rection de MM. Makkai et Gáldi, les deux Ladislas, astres jumeaux du firmament scientifique de Budapest [1]).

Ainsi la générosité des historiens hongrois ne connaît pas de bornes: non contents de doter les pauvres Valaques transylvains d'un recueil intégral et (surtout) systématique de leurs chartes, ils offrent au peuple roumain tout entier les étrennes d'une histoire complète, depuis l'époque lointaine des origines jusqu'aux événements de la toute dernière actualité.

Dans sa préface à l'édition allemande, que nous utilisons ici, le maître vénérable qui préside aux destinées de la « Bibliothèque des Études de l'Europe Centro-Orientale », M. E. Lukinich, ne manque pas de relever les mérites des auteurs, qui sont pour la plupart ses élèves et collaborateurs [2]). « L'objectivité », la « richesse d'informations, la clarté de ses divisions », font de cet ouvrage une œuvre fondamentale. qui a d'ailleurs été « bien accueillie par les Roumains de Transylvanie ».

Sur ce point du moins, il suffit de le lire pour pouvoir en juger; il constitue la synthèse de toutes les thèses que nous avons déjà mentionnées.

Le premier chapitre est dû à M. L. Gáldi, dont la compétence philologique et linguistique s'exerce sur le problème de la formation du peuple roumain. Les premières pages sur l'histoire ancienne des contrées balkaniques et danubiennes n'apportent rien de nouveau, mais il faut remarquer l'ingénieuse différence qu'établit l'auteur entre la lente pénétration romaine dans les Balkans et la conquête de la Dacie, véritable « Blitzkrieg » d'une puissance mondiale antique [3]). Naturellement, suivant M. Alföldi, l'extermination des Daces a été totale; il manquait à l'œuvre de romanisation l'unité primitive du noyau dace, et elle n'a pu s'exercer que sur les éléments hétéroclites de la colonisation. La théorie, due également à M. Alföldi, des « états-tampons » iazyges et sarmates en Valachie et au Banat se reflète dans la carte tendancieuse des provinces romaines

---

[1]) L. Makkai u. L. Gáldi, *Geschichte der Rumänen*, Budapest, 1942, Ostmitteleuropäische Bibliothek, hg. v. E. Lukinich, no. 36.

[2]) L'édition magyare est également présentée par M. L. Gáldi, *Une nouvelle histoire des Roumains*, *Nouv. Revue de Hongrie*, X, 1941. p. 237 et suiv.

[3]) *Ouvr. cité*, p. 7

du Sud-Est de l'Europe avant 271 [1]), où l'on ne tient aucun compte de la pénétration romaine à l'Est de l'Olt et au Nord-Ouest des embouchures du Danube. Le problème toponymique est également réduit à l'excès: selon M. Gáldi, « *aucun nom de lieu ou de fleuve de l'antique Dacie n'a été conservé* » en roumain [2]); nous savons déjà ce qu'il faut en penser.

Le peuple roumain s'est donc formé uniquement dans le triangle Niš—Sofia—Skoplie, ce qui explique les similitudes avec les dialectes de l'Italie méridionale, dont le mot *preot* (prêtre) serait un exemple frappant [3]). Nous voyons aussitôt reparaître le vieux cliché de la suprématie du métropolite d'Ochrida « sur tous les Roumains » [4]); constatons une fois de plus que l'erreur a la vie dure, lorsqu'il y a intérêt à la maintenir et à la propager. Cette population roumaine primitive se compose naturellement de pasteurs: « La vie pastorale était sans doute l'occupation primitive des Illyro-Thraces, aussi bien dans sa forme nomade que dans celle d'un changement périodique des quartiers d'hiver et d'été (transhumance) » [5]), sans insister sur le fait que ce sont là deux états entièrement différents. On insiste naturellement, selon M. Stadtmüller, sur les influences albanaises en roumain et la « mentalité balkanique » commune à l'esprit des langues albanaise, bulgare et roumaine.

Nous en arrivons ainsi à la « dissolution de l'unité roumaine primitive », illustrée par une carte qui abonde en dates d'une précision, dont on serait heureux de trouver l'équivalent dans les textes (ce qui malheureusement n'est pas le cas). On y voit des flèches se diriger de la région du noyau primitif (Serbie méridionale et Macédoine septentrionale) dans toutes les directions géographiques: vers la Grèce à la fin du X[e] siècle, vers la Thrace en 1105, le long de la Maritza en 1090 (?) vers le Nord et le Nord-Ouest très exactement en 1185, 1190 et 1198 [6]). Ce ne serait donc que vers 1200 que les premiers éléments valaques auraient franchi le Danube... et pourtant le notaire anonyme du Roi Béla les signalait déjà en Transyl-

---

[1]) *Ibid.*, p. 18.
[2]) *Ibid.*, p. 20.
[3]) P. 21.
[4]) P. 22; cf. plus haut, p. 96.
[5]) P. 23.
[6]) P. 29.

vanie, probablement vers la moitié du XIIe siècle ! Mais il n'était évidemment pas au courant des savantes recherches de M. Gáldi, ce qui autorise ce dernier à formuler l'aphorisme que toutes les mentions des Vlaques, jusques et y compris le XIIe siècle, ne concernent que les bergers des Balkans [1]).

* * *

Le second chapitre est dû à la plume de M. Makkai, qui trouve l'occasion d'y utiliser à nouveau les enseignements des *Documenta Valachorum.*

Il s'intitule (naturellement): immigration et établissement des Roumains septentrionaux. Comme il l'indique d'ailleurs lui-même, « aucun chapitre de notre livre ne diffère aussi complètement de la conception habituelle de l'historiographie roumaine » [2]) — et pour cause.

Le début en est romantique: c'est l'insurrection « bulgare » de 1185 qui détermine les bergers vlaques à passer le Danube gelé, pour chercher un refuge dans les forêts de la rive gauche du fleuve. Ils n'avaient été précédés (tout de même !) que par quelques éléments passés en Hongrie dès le XIe siècle, mais qui ne constituaient, avec les Petchénègues, qu'un « îlot insignifiant » près de Brașov [3]). Cependant le rôle des Roumains dans la révolte bulgare de 1185 est « incontestable », de même que l'origine roumaine des Assénides « très probable », ce qui, paraît-il, rend la thèse de la continuité « insoutenable » [4]). Cependant un mystère impénétrable continue à planer sur ces événements: comment les bergers vlaques auraient-ils fui, au delà du Danube, une insurrection à laquelle ils prenaient eux-mêmes une part si importante? C'est ce que M. Makkai omet de nous expliquer.

Les Roumains en Hongrie sont des colons, autant que les autres étrangers; leurs privilèges sont tout à fait semblables à ceux de ces derniers [5]). L'Olténie a également fait partie du territoire hongrois, étant entièrement incorporée dans le banat de Szöreny-Severin.

---

1) P. 31.
2) P. 76.
3) P. 41.
4) *Ibid.*
5) P. 43.

Les villes moldaves et valaques sont d'origine hongroise et saxonne; peut-être faut-il voir les origines de la colonisation roumaine dans les campagnes hongroises en Bulgarie au XIII[e] siècle, qui ont pu déterminer des déplacements de populations [1]). Les Vlaques étant essentiellement des bergers, ont escaladé aussitôt les plus hautes montagnes, où ils ont continué leur existence uniquement pastorale, pour ne redescendre dans la plaine « qu'au XVI[e] siècle » [2]).

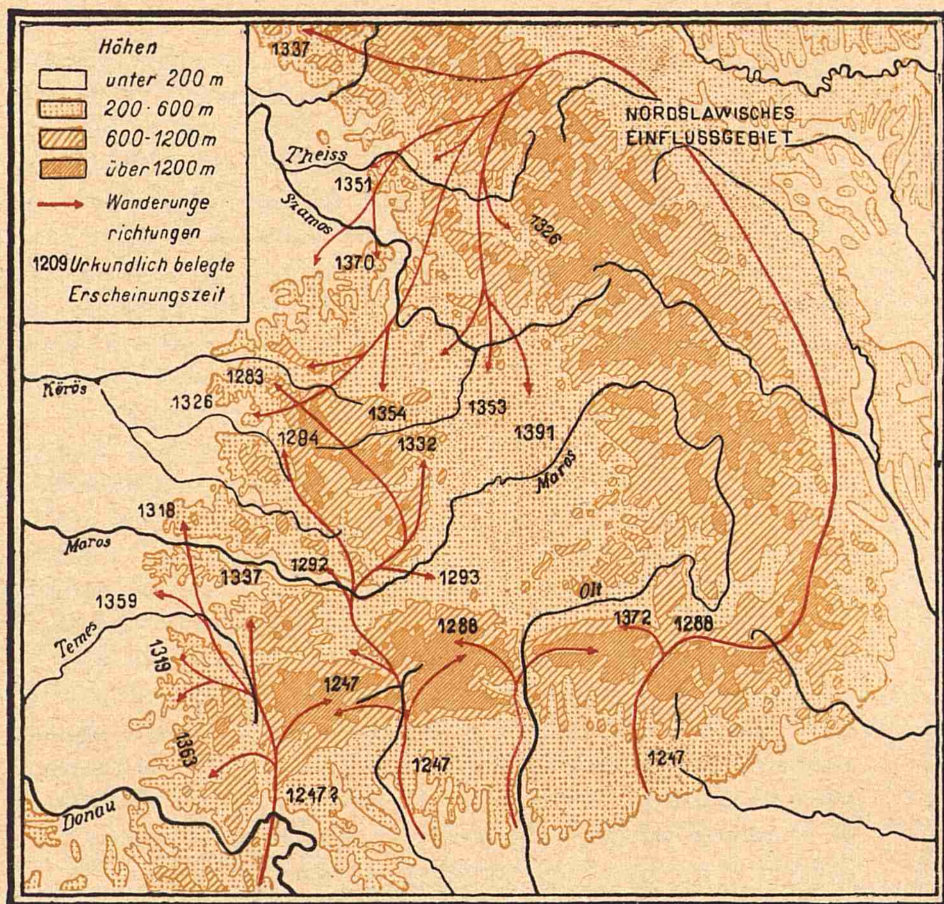
D'ailleurs, une carte en couleurs, intercalée à la p. 48, montre que non seulement en Transylvanie, mais même en Valachie et en Moldavie, les immigrants rencontraient des établissements hongrois antérieurs, ce qui s'accorde avec les vues de M. Elekes. Bien entendu les premiers knèzes roumains mentionnés en 1247 étaient « selon toute vraisemblance encore des Hongrois: Iános et Farkas » [3]).

C'est surtout après l'invasion tatare de 1241 que l'on fit appel aux Roumains pour repeupler les régions dévastées. Les premiers voïvodes roumains — au delà des Carpathes — étaient d'ailleurs de simples « fonctionnaires hongrois », Litovoi qui prit les armes contre la Hongrie non un vassal révolté, mais un « fonctionnaire désobéissant » et Basarab, le fondateur de la principauté valaque, un « usurpateur » des droits royaux antérieurs [4]). Étant d'origine coumane, il usait contre les armées royales « de la technique de guerilla propre aux peuples turcs » [5]), dont ceux-ci, qui étaient des cavaliers, avaient sans doute toujours fait usage au cœur des montagnes !

L'immigration des Valaques se produit avec une rapidité de déplacement qui tient du prodige. Que l'on en juge d'après cet exemple: « en 1335, le voïvode Bogdan, fils de Mykula, sans doute réfugié de Valachie, d'où Basarab, en guerre avec les Hongrois, avait exilé certains notables, traite avec les autorités royales pour s'établir au Banat, dans une localité du comitat de Temes. Ses descendants sont Balk et Drag, fils de voïvodes moldaves » [6]). On sait en effet qu'avant 1359, des seigneurs roumains du Maramureş

---

1) P. 45.
2) P. 47.
3) P. 48.
4) Pp. 49—50.
5) P. 51.
6) P. 52.



4. « L'IMMIGRATION DES ROUMAINS EN TRANSYLVANIE »
(d'après L. Makkai ef L. Gáldi)

de ce nom avaient quitté leur résidence de cette dernière province pour aller s'établir en Moldavie. Il faudrait donc supposer qu'à peine établie en 1335 au Banat, cette famille aurait émigré instantanément au Nord de la Transylvanie, dans les montagnes du Maramureş, d'où elle aurait poursuivi aussitôt sa course vagabonde jusqu'en Moldavie. Il suffit de relire la note concernant ce même document, republié sous forme de régeste dans les *Documenta Valachorum :* « Cette hypothèse ne résiste pas à la critique puisque ce Bogdan dont il est question... n'était pas le fils de Basaraba, mais de Mikula... *Même pour d'autres raisons il est absolument improbable qu'on eût fait venir des Roumains de la Valachie jusqu'au Maramaros à travers le com. de Krassó* »[1]) ; si je ne m'abuse, cette note est également de M. Makkai: l'hypothèse *absolument improbable* lorsqu'il édite le document, est-elle devenue une certitude parce qu'il écrit l'histoire des Roumains?

De même, il peut sembler quelque peu exagéré d'affirmer que le premier nom de lieu roumain en Transylvanie n'apparaît qu'en 1337 sur la rive gauche du Mureş (en l'espèce Kaprevár — Căprioara), et que le nom « Olah » accolé à certaines localités signifie de toute évidence des établissements récents[2]) ; encore faut-il observer la position géographique de chaque localité, avant d'en déduire aussi facilement une règle générale.

Mais la colonisation s'effectue selon des méthodes différentes, suivant l'époque et la région. La « seconde vague » de l'immigration valaque atteint le Maramureş sous la conduite des Voïvodes, dont l'autorité forme un contraste absolu avec la « démocratie des Knèzes » du Midi, de la région de Severin[3]). Au début le voïvode était élu par tous les Roumains, mais l'influence des grandes familles se fit bientôt sentir. « Les Roumains immigrés, nous dit ensuite M. Makkai, n'avaient pas rompu leurs relations avec la Moldavie et aidèrent le roi Louis le Grand à nettoyer ce pays des hordes dévastatrices des Tatars »[4]). Si nous avons bien compris, cette « seconde vague » des immigrés aurait atteint le Maramureş à travers la Transylvanie,

---

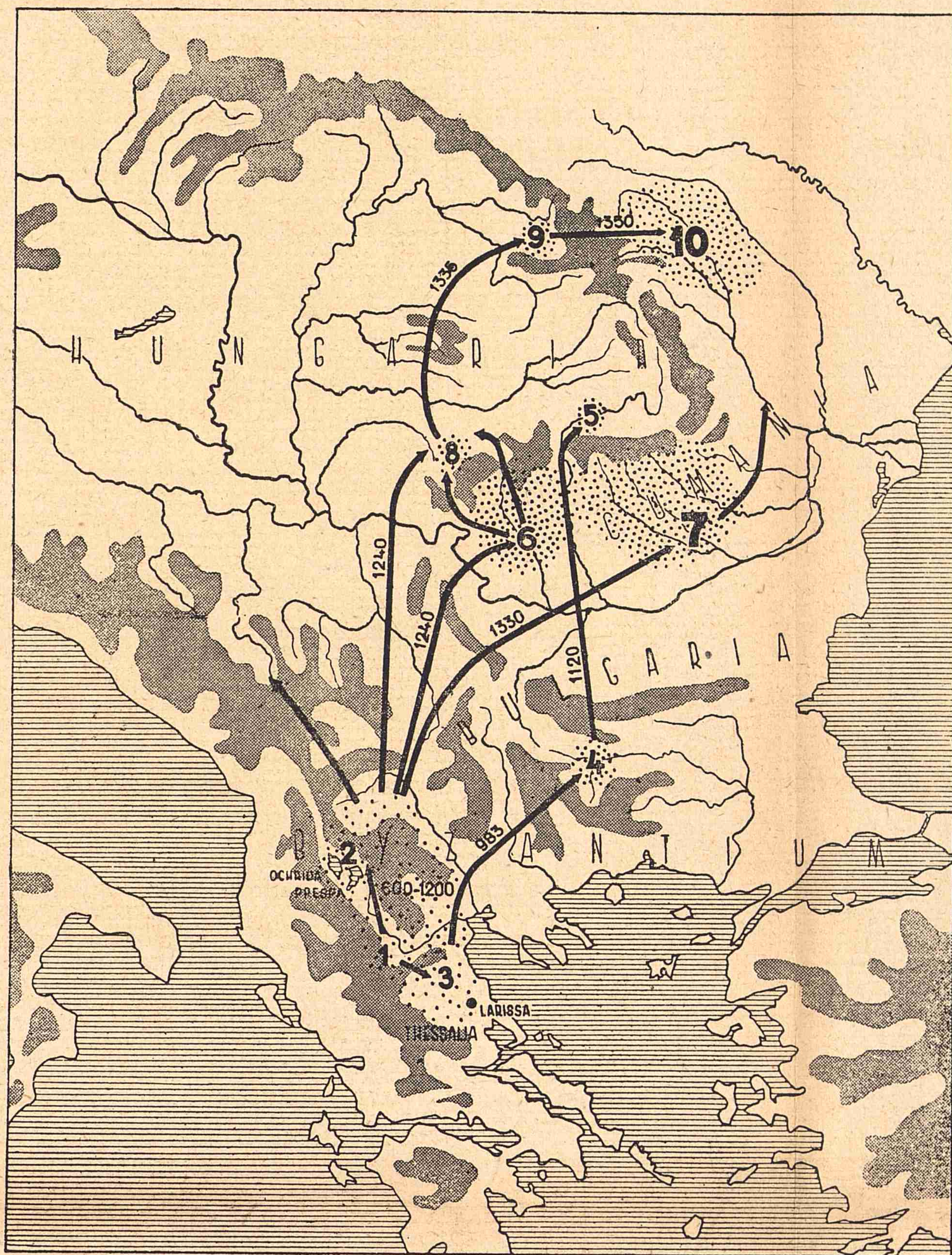
[1]) *Doc. Valachorum,* no. 45, p. 75, n. 1.
[2]) Makkai-Gáldi, pp. 55—57.
[3]) *Ibid.*, p. 58.
[4]) P. 60.

en venant du Sud: voici maintenant qu'ils ont déjà des attaches en Moldavie, ce qui suppose un itinéraire absolument différent. En effet, la carte de « l'immigration des Roumains en Transylvanie aux XIIIe et XIVe siècles » reproduite quelques pages plus loin, contribue à nous plonger dans l'ahurissement: une flèche hardie, quittant les Carpathes méridionaux en 1288, longe les Carpathes de Moldavie et traverse les cols de la Galicie méridionale, pour se déverser sur le Maramureş en 1328, 1351 et 1370 [1]). Découverte assurément sensationnelle, qui contredit tout ce que nous savions jusqu'ici des sources historiques; car enfin, la tradition des chroniques et les documents étaient d'accord pour prouver que les Roumains ont pénétré du Maramureş en Moldavie, et non de Moldavie au Maramureş. Il est extrêmement regrettable que M. Makkai n'ait pas cru devoir nous fournir plus de renseignements sur un fait d'une importance aussi considérable, qu'il nous demande de croire sans autres preuves.

Nous croyons deviner du reste que le mérite de cette interprétation revient à M. Antoine Fekete-Nagy, qui a consacré à « l'immigration de Roumains sur le sol de la Hongrie historique » le second chapitre de l'Introduction des *Documenta Valachorum* [2]). C'est là qu'il est question des « familles Beltéky et Drágffy qui, venu[es] de Moldavie avaient fait leur apparition en Hongrie en 1364 » [3]). Il renvoie à une charte du 2 février 1365, par laquelle le roi Louis accorde à Balk fils de Sas, du Maramureş, diverses possessions du rebelle Bogdan et de ses fils en échange des biens perdus en Moldavie. Mais la généalogie établie en note par M. Makkai constate que Sas, voïvode moldave, était la fils de Dragoş (Dragus de Bedöhaza pour les *Doc. Valachorum*) [4]), lequel était *rétabli* déjà en 1349 dans ses possessions du Maramureş, dont l'infidèle Bogdan l'avait dépossédé. Ces biens lui avaient même été confirmés sous le règne précédent de Charles Ier [5]). Ces événements sont d'ailleurs très bien connus: il s'agit du fondateur de la principauté, mentionné également par la tradition des anciennes chronique moldaves, venu du Maramureş

---

[1]) P. 64. V. la reproduction ci-contre.
[2]) *Doc. Valachorum*, p. XXVIII et suiv.
[3]) *Ibid.*, p. XXXVII.
[4]) P. 179 (no. 141).
[5]) P. 115 (no . 82).



5. « L'IMMIGRATION DES ROUMAINS EN TRANSYLVANIE »
(d'après H. Van Leisen)

s'établir en Moldavie sous l'égide de la Couronne hongroise ; ses descendants en furent écartés par le voïvode Bogdan, également venu du Maramureş, mais « infidèle » à la Couronne, à la suite de quoi ses propriétés sises sur le territoire de cette province furent confisquées et attribuées à ses rivaux, qu'il avait expulsés de Moldavie.

Mais ceux-ci n'avaient pas « immigré » en Hongrie du territoire moldave, ils en étaient simplement *revenus*, chassés par Bogdan qui s'y taillait une principauté indépendante.

Il faut vraiment avoir la hantise de « l'immigration » pour interpréter de cette manière des documents, dont le texte formel est d'ailleurs absolument conforme à la tradition historique, qui regarde le Maramureş comme pays d'origine des premiers princes moldaves du XIVe siècle [1]). Ces faits ne sont guère en faveur de la théorie de M. Makkai. Il ferait bien, en tout cas, de se mettre d'accord, pour commencer, avec ceux de ses collègues qui ont fourni à l'obligeant M. Van Leisen l'autre carte des « immigrations roumaines », reproduite dans la plaquette sur le « problème transylvain », dont nous aurons à dire plus loin quelques mots. On peut constater, en comparant les flèches des deux itinéraires, qu'elles procèdent de conceptions exactement opposées [2]) ; il nous faut donc attendre, avant de nous prononcer sur ce point, que la science magyare soit d'accord avec elle-même. Mais le texte de M. Makkai nous pose bien d'autres problèmes, lorsqu'il affirme, quelques lignes plus loin, qu'« issus des vallées du Maramureş, les colons roumains ont submergé déjà dans la troisième décennie du XIVe siècle, le versant occidental du massif Central transylvain jusqu'au Criş Blanc » [3]). Que devient alors leur expansion en Moldavie ? Ou bien les Valaques étaient-ils soudain si nombreux, qu'ils pouvaient se permettre, après leur longue promenade des Balkans jusqu'en Galicie, de « submerger » à la fois la Moldavie et la Transylvanie occidentale ? N'avions-nous pas raison de croire à « l'énigme et au miracle » de l'histoire roumaine ?

Toutefois, malgré les louables efforts des seigneurs et surtout des évêques hongrois, qui favorisaient la colonisation sur leurs propriétés et accordaient aux voïvodes de la Transylvanie occidentale une « noblesse d'Église », le contraste persistait entre les Hongrois

[1]) Cf. Onciul, *Originele Principatelor Române*, p. 102 et suiv.

[2]) V. la reproduction ci-contre.

[3]) *Ouvr. cité*, p. 61.

autochtones et les Roumains immigrés. Il était dû principalement au fait que ces derniers avaient adopté, au cours de leurs migrations, les us et coutumes des peuplades turques [1]). Décidément, M. Makkai est un pince sans rire, car s'il en était ainsi, cette caractéristique aurait dû contribuer au contraire à les rapprocher des Magyars, dont les origines sont assez bien connues.

Le paragraphe suivant est consacré à la « question religieuse »; il relève le contraste de la propagande catholique, sous les Anjou, et de l'orthodoxie à laquelle demeure attachée la population roumaine. La tolérance des rois Arpadiens du XIIIe siècle l'avait laissé subsister. Dans les Principautés, l'orientation byzantine et balkanique se dessine dans la seconde moitié du XIVe siècle, mais c'est Radu Ier qui rompt vers 1380, non seulement avec la Hongrie, mais avec « toute la civilisation occidentale » [2]). Il nous faut retenir cette opinion, pour la comparer à celle de M. Elekes.

La manière dont les documents sont interprétés se passe d'ailleurs de tout commentaire: voici comment l'auteur résume celui qui concerne la fondation du monastère de Peri au Maramureş: « À l'occasion d'un pélerinage à Constantinople, le patriarche conféra aux comtes Balk et Drag, comme protecteurs du monastère, le droit de reconnaître le supérieur du monastère... comme chef ecclésiastique des immigrés roumains septentrionaux (aussi des immigrés des comitats de Bereg, Máramaros, Szatmár, Szilágy, Bihar et Szolnok-Doboka) » [3]). Si l'on examine le texte publié dans les *Acta Patriarchatus* de Miklosich et Müller, on s'aperçoit *qu'il n'y est même pas question d'immigrés*, et qu'il y a tout au plus une allusion à des possessions de Balk et de Drag dans le pays de Halicz [4]).

Il faut accorder plus d'attention au passage sur « la crise sociale des Roumains de Hongrie »; il y a quelque fondement dans la différence entre le *nobilis Kenezius* ou Knèze roumain admis dans les rangs de la noblesse, et le *communis Kenezius*, resté parmi les gens du commun [5]).

---

[1]) *Ibid.*, p. 63.

[2]) P. 66.

[3]) P. 68.

[4]) *Acta Patriarchatus*, II, pp. 156—157. Cf. N. Iorga, *Studii şi Documente*. XII, 1906 p. XXXVII et suiv.

[5]) Makkai-Gáldi, *ibid.*, p. 71 et suiv.

Il est exact qu'une partie des dirigeants roumains s'est assimilée à la noblesse hongroise, en adoptant d'ailleurs aussi le catholicisme, et que le reste est descendu, avec la masse de la population, à l'état inférieur des serfs de la glèbe [1]).

* * *

Nous arrivons ici au troisième chapitre, où nous retrouvons M. Elekes, chargé de nous décrire « les voïvodats roumains à l'époque de l'hégémonie hongroise dans les pays danubiens ». Il résume son travail précédent, en accentuant que la principauté valaque, à ses origines, a rencontré des établissements hongrois plus anciens, au moins en Olténie et dans le district appelé par la suite *Secuieni*. Le banat de Szöreny fut donc conféré au début par le roi de Hongrie, mais usurpé par la suite par le « voïvode infidèle » [1]).

Mais à mesure que décroît l'intérêt direct de la Couronne hongroise pour ces régions, l'indépendance de fait des voïvodes roumains se précise, dans leurs relations avec les états chrétiens des Balkans, qui étaient aussi à l'époque de Louis d'Anjou, en rapports de vassalité avec la Hongrie. « À l'aide des relations de famille, une ligne de conduite politique consciente fut inaugurée. Les sujets de la Couronne hongroise (!) des Balkans septentrionaux formèrent, sous le couvert et la protection de leur soi-disante dépendance, une sorte de coalition, et quelquefois — toutefois pas d'une manière conséquente — ils s'opposèrent en commun à leurs adversaires et disposèrent vers la fin du siècle d'une puissance déjà considérable » [2]). Cette conclusion s'applique très exactement à la campagne de Radu I[er] contre le roi Louis le Grand en 1377, dont il n'est fait pourtant aucune mention.

Les origines de la Moldavie sont tout à fait semblables à celles de la principauté voisine ; c'est une « marche » frontière dépendant de la Hongrie, qui s'est détachée comme état indépendant sous Bogdan I[er] après 1350. Notons au demeurant que M. Elekes paraît ignorer le point de vue absolument original de M. Makkai.

En général, cette période de l'histoire des états roumains est caractérisée par le manque de stabilité et de « fondements institu-

---

1) *Ouvr. cité*, p. 80.

2) *Ibid.*, p. 82.

tionnels » pour nous servir de l'expression de l'auteur. Cette particularité est due, sans aucun doute, à la persistance « des habitudes pastorales nomades » [1]). Aucune allusion à la situation géographique des principautés, au carrefour des invasions, qui explique à elle seule la difficulté d'établir un régime politique d'une plus grande stabilité.

À ces considérations singulières sur la vie et l'organisation intérieure des principautés, s'ajoutent des vues tout aussi contestables sur leur politique extérieure. Elles ne sont guère à cette époque que les « portes » de la « citadelle» qui est la Hongrie, portes que les Voïvodes, trop souvent opportunistes ou infidèles, ouvrent aux Turcs qui les assiègent. Seul Jean de Hunyade mérite le titre de héros dans cette guerre inégale contre le Croissant, qu'il soutient avec les seules forces hongroises [2]). Les Voïvodes valaques poursuivent une politique de compromis entre les forces ennemies, que M. Elekes qualifie de « honteuse » [3]), en ne faisant d'exception, non point pour Vlad Dracul « qui prit part à quelques rares entreprises hongroises », mais tout au plus pour son fils Vlad Ţepeş, qui se montra « un partisan militant de la cause hongroise » [4]). C'est confondre bien légèrement la cause de la Croisade, qui regardait la Chrétienté entière, avec celle du royaume de St. Étienne. La même observation vaut pour le règne d'Étienne le Grand de Moldavie, qui ne remporte sa victoire sur les Turcs, qu'avec l'aide des troupes hongroises de Mathias Corvin [5]).

M. Elekes cite également avec complaisance une remarque de M. P. Panaitescu : « La Roumanie était la grande route des influences et des cultures », observation d'ailleurs juste, mais dont il tire des conclusion· toutes spéciales. De toutes ces influences diverses, seule celle de la Hongrie a déterminé la formation d'une « structure sociale supérieure ». Seuls les Hongrois avaient en pays roumain des établissements civilisés et stables, susceptibles d'influencer la population environnante « non par leur masse, mais par la force de leurs formes de vie supérieures » [6]). Néanmoins les Csángo qui peuplent encore

[1]) *Ibid.*, p. 87.
[2]) P. 96.
[3]) P. 99.
[4]) P. 100.
[5]) P. 102.
[6]) P. 109.

la Moldavie ne sont qu'un « faible reflet » de ce qu'étaient les Hongrois dans cette province au Moyen Âge [1]).

Malheureusement tous ces éléments magyars de haute civilisation, incorporés à la vie des principautés ne purent résister à la longue à la sauvagerie primitive du milieu balkanique roumain [2]). L'influence slave venue du Sud reprit le dessus et les moines orthodoxes contribuèrent à la répandre. Pourtant certaines influences de l'Occident persistèrent à la cour des Voïvodes et les objets retrouvés dans les tombeaux princiers de Curtea de Argeş en sont un vivant témoignage. Nous retrouvons aussi sur les monnaies la lance de vassal de Radu Ier, qui prouve que ce prince « voulait paraître dans la vie et dans la mort comme chevalier et seigneur occidental » [3]). (Mais M. Makkai ne nous a-t-il pas affirmé tout à l'heure que ce même Radu rompit ouvertement non seulement avec la Hongrie, mais avec toute la civilisation de l'Occident? [4]). Espérons que jusqu'à la prochaine édition les deux éminents historiens pourront trouver un terrain d'entente).

Le quatrième chapitre, plus court, est dû aussi à M. Elekes; il traite de la période « du joug ottoman ». À cette époque, les voïvodes « faisaient tout ce que demandaient les Turcs »; cependant, quelques-uns offraient encore leur fidélité au roi de Hongrie, même après Mohács, ce qui nous autorise à nous demander de quel roi il s'agit. Nous ne reviendrons plus sur l'interprétation tendancieuse de la lettre des boïars moldaves de 1540, que nous avons déjà mentionnée plus haut [5]). Tout ce que M. Elekes a retenu des luttes de cette époque si agitée, c'est que les principautés ne veulent plus combattre les Turcs: « ceci demeura le destin amer de la Hongrie » [6]). Or à cette époque, celle-ci était soumise au pacha de Bude et le prince de Transylvanie n'était plus qu'un vassal du Sultan, au même titre que les voïvodes de Valachie et de Moldavie. Ce sont encore ceux-ci qui lèvent de temps en temps l'étendard de la révolte contre le Turc, mais leurs efforts n'ont pas été enregistrés par la nouvelle « histoire des Roumains ».

---

1) P. 110.
2) P. 111.
3) P. 115.
4) V. plus haut, p. 128.
5) V. plus haut, p. 119.
6) *Ibid.*, p. 129.

Le règne de Michel le Brave passe comme un simple épisode, l'action isolée d'un aventurier qui perdit « par le combat et la ruse » ce qu'il avait acquis par les mêmes moyens. On ne saurait pourtant lui contester « de grandes capacités »[1]; grâces en soient rendues à M. Elekes ! Mais son rôle véritable se réduit à bien peu de chose: il interrompt tout au plus la stagnation, le manque d'action qui caractérise à cette époque la vie de l'état... Simple auxiliaire de l'ambition « démesurée » de Sigismond Bathory, il se retourne contre la Transylvanie à l'avènement d'André et l'occupe « au nom du Roi »[2], car pour l'historiographie magyare, l'empereur Rodolphe en Transylvanie n'a droit qu'au titre de roi de Hongrie, quel que soit sur ce point le témoignage des textes contemporains !

Mais les états de Transylvanie, pays de vieille culture européenne, ne pouvaient supporter le régime d'un maître balkanique — et c'est toute l'explication des vicissitudes de la politique de Michel le Brave et de sa chute. Pour l'amoindrir encore, son nouvel historien le fait « arrêter et exécuter »[3] par Basta, le général des troupes impériales, transformant ainsi en un jugement qui n'a jamais existé l'assassinat de Turda. Les mesures prises par le prince pour fixer au sol les serfs de la glèbe, qui avaient fui l'invasion turque, sont interprétées comme une réaction de l'autorité contre les habitudes invétérées de la vie nomade des Roumains, vagabonds incorrigibles qui ne parvenaient pas à s'établir[4]. Nous avons expliqué ailleurs le sens fiscal de cette réforme, qui démontre au contraire un état de stabilité, rendu nécessaire par l'économie du pays et les besoins croissants du trésor, qui avait été troublé par les guerres continuelles de la fin du XVI[e] siècle et exigeait un nouvel ajustement des droits acquis[5]. Mais M. Elekes ignore entièrement, comme le démontre la bibliographie de son chapitre[6], la plus grande partie des études publiées en Roumanie à ce sujet.

---

[1]) *Ibid.*, p. 130.

[2]) P. 131.

[3]) *Ibid.*

[4]) P. 133.

[5]) *Servage de la glèbe et régime fiscal: essai d'histoire comparée roumaine, slave et byzantine, Annales d'hist. économique et sociale*, V, 1933, pp. 445—462; cf. *Études byzantines*, Paris, 1938, p. 241 et suiv.

[6]) *Ouvr. cité*, p. 152: il ne mentionne qu'un seul article d'I. C. Filitti, *Despre vechea organizare administrativă a țărilor române.*

On peut juger par ces quelques exemples de l'esprit dans lequel est traitée l'histoire roumaine de cette période. Le tableau de l'état social est tracé dans les couleurs les plus sombres; seule l'époque de Basile Lupu et Mathieu Basarab constitue une exception, mais la prospérité qui caractérise ces deux règnes, à la fois au point de vue économique et culturel, est due... à leurs rapports avec le prince de Transylvanie Georges Rákoczy et à leur influence bienfaisante [1]).

* * *

C'est à M. Étienne Juhász que revient la charge de décrire la vie des « Roumains en Transylvanie aux XVe et XVIe siècles » (Chapitre V). C'est l'époque à laquelle la Transylvanie, après le désastre de Mohács et l'occupation turque de la Hongrie danubienne, s'oriente vers une existence autonome, de tout point semblable à celle des principautés valaque et moldave, entre la suprématie de la Porte et l'expansion des Habsbourg et de la Pologne. Ainsi le voulait, dès 1541, le grand sultan Soliman Ier, dont M. Juhász mentionne une déclaration caractéristique [2]). Mais le véritable rôle de la principauté transylvaine était, selon l'école historique magyare, de maintenir le principe de la Hongrie unitaire, qui existait encore à l'état virtuel *(Hungaria virtualis)*. En réalité c'étaient les trois « universités » ou « nations » privilégiées — hongroise, saxonne et székler — qui présidaient aux destinées de la principauté, ayant déjà constitué leur système de gouvernement dès la première moitié du XVe siècle. La *natio hungarica* ne comprenait, comme le reconnaît d'ailleurs M. Juhász, que les nobles, parmi lesquels avaient pris rang un certain nombre de familles d'origine valaque [3]). Ces trois nations, ou états privilégiés, avaient mis en commun leurs intérêts par le pacte de Căpâlna (Kápolna) en 1437, à l'exclusion des Valaques. Cet accord était-il dirigé contre eux?

L'auteur ne le croit pas. Il estime qu'en dehors de la masse de la population roumaine attachée à la glèbe ou soumise à l'impôt de la *quinquagesima* sur les moutons, il y avait encore certaines catégories sociales qui jouissaient de certains privilèges: les voïvodes et les

---

1) P. 147.
2) P. 155.
3) P. 156.

prêtres. Il est vrai que les boïars roumains de Făgăraş perdaient peu à peu leurs droits et se trouvaient assimilés aux serfs dépendant des forteresses. M. Juhász cite également le cas des nobles roumains de huit districts du Banat, constitués en communauté privilégiée par un diplôme de Ladislas V, en 1457, dont il a été question dans la récente étude de M. V. Papacostea [1]). Mais ces éléments appartenaient à la noblesse et ne partageaient pas le sort du commun; ils étaient destinés, soit à se fondre dans les rangs de l'aristocratie magyare, qui compte nombre de familles d'origine valaque, soit à retomber dans la masse anonyme des serfs taillables et corvéables. La vérité est que les trois ordres s'étaient entendus pour maintenir leurs privilèges envers et contre tous, aussi bien le pouvoir royal que la population roumaine, et qu'un féroce égoïsme de classe gouverne désormais la Transylvanie.

Les efforts de M. Juhász d'établir au moins approximativement le nombre des Roumains de Transylvanie, n'aboutissent pas à des résultats bien concrets [2]). S'il faut en croire Verancsics, les Roumains étaient aussi nombreux que n'importe laquelle des autres « nations ». Mais comme la « nation hongroise » se composait des membres de la noblesse, il est assez difficile de la prendre comme terme de comparaison. Une lettre du Voïvode de Moldavie, Basile Lupu, évalue au tiers de la population l'élément roumain de Transylvanie. Encore faut-il se représenter qu'à cette date, certaines régions de peuplement roumain au Nord des Carpathes, se trouvaient en dehors des limites de la principauté transylvaine et qu'un dénombrement précis faisait entièrement défaut.

Un paragraphe spécial est consacré aux relations des Roumains de Transylvanie avec les principautés « transalpines ». Correctement, M. Juhász mentionne l'évêché roumain fondé par Pierre Rareş et le monastère d'Alba Iulia élevé par Michel le Brave; l'évêché roumain y avait déjà été établi en 1571 par Étienne Bathory [3]). Il nous faudra revenir sur cette question à l'occasion de l'analyse de l'« histoire de la Transylvanie » d'E. Horváth [4]).

---

[1]) P. 160; cf. V. Papacostea, *Les deux Hongries*, *Revue hist. du Sud-Est Européen*, XVIII, 1941, pp. 157—174.

[2]) P. 161.

[3]) Pp. 162—163, 168.

[4]) V. plus loin, p. 153.

Mais le parti-pris reparaît dans le choix des descriptions, qui doivent rendre compte de la vie des Roumains de Transylvanie au temps des princes autonomes et des ordres privilégiés: l'une est due à un Allemand qui accompagnait dans son exil en 1658—59, le Voïvode Georges Étienne de Moldavie. Il se moque du prêtre roumain du Maramureş, qui sait à peine lire et écrire et se contente de lire à ses ouailles un texte imprimé, en guise de prêche. Les mêmes impressions sont recueillies en 1702 par le Jésuite André Freyberger, qui ajoute de plus que ces popes de village. ignorent même le Pater Noster et les principaux articles de foi [1]). M. Juhász aurait pu trouver des détails autrement intéressants et caractéristiques sur les Valaques de Transylvanie dans la relation d'un autre contemporain, le pasteur Conrad Jakob Hildebrandt, qui parcourut le pays en 1656, à la suite d'une ambassade suédoise en route pour Constantinople. Il aurait pu y trouver un tableau d'ensemble de la vie de ce peuple, avec toutes ses particularités, ses qualités et ses défauts, et le traitement effroyable de la part des autorités, qui déterminait les Valaques à considérer la pendaison comme une faveur, au lieu de l'horrible supplice du pal, qui leur était habituellement infligé [2]). Mais il ne saurait être question d'invoquer ici pareil témoignage.

Le paragraphe suivant retrace les progrès de la Réforme en Transylvanie et ses efforts pour gagner à la nouvelle confession religieuse les paysans roumains et leurs prêtres. Les mérites des seigneurs hongrois réformés y sont mis en pleine lumière, ainsi que leur munificence à l'égard des églises et des écoles, destinées à instruire la population valaque. On ne saurait cependant partager l'optimisme de l'auteur, lorsqu'il considère que le traitement un peu meilleur, accordé aux popes roumains, constituait une amélioration visible du sort de la population roumaine tout entière. « L'état social des prêtres roumains prend toute sa valeur, si l'on considère le fait que chaque serf roumain pouvait devenir prêtre en recevant la consécration — les conditions d'admission étant généralement très réduites » [3]). Malheureusement il aurait fallu, pour réaliser entiè-

---

[1]) Pp. 171—172.

[2]) *Conrad Jakob Hildebrandt, Dreifache Schwedische Gesandtschaftsreise*, éd. Fr. Babinger, Leiden, 1937, p. 71 et suiv.

[3]) *Ouvr. cité*, p. 183.

rement cet avantage, que toute la population roumaine de Transylvanie se fît ordonner au service de l'Église, ce qui nous ramènerait à la tribu des Lévites de l'Ancien Testament, mais n'est guère conforme à la réalité historique !

* * *

M. L. Gáldi s'est chargé de l'histoire des principautés au temps des Phanariotes (Chap. VI); il y était préparé par son étude précédente sur *les mots d'origine néo-grecque à l'époque des Phanariotes* [1]. Aussi est-il amené à accorder une grande importance aux questions concernant la culture.

Cependant il considère à leur juste valeur les difficultés immenses de la position internationale des principautés à cette époque; il n'en est que plus étonnant de constater avec lui, au temps de ces Phanariotes si décriés, « le développement graduel d'une diplomatie roumaine moderne et indépendante » [2]. Si un tel éloge peut paraître exagéré, l'on est en droit d'en dire autant du tableau de l'état politique et social des états roumains à cette époque, qui fut assurément marquée du signe de la décadence, mais pas au point où M. Gáldi entend la présenter, par des généralisations trop hâtives. Le despotisme de Constantin Mavrocordato était, quoiqu'il en dise, un despotisme éclairé, dont les projets de réforme étaient connus et appréciés à l'étranger. Mais la raison pour laquelle le tableau de l'époque phanariote, déjà bien peu favorisé par le destin, est tellement poussé au noir, nous apparaît dès la page suivante. Plus le régime paraît mauvais, plus la population diminue et les statistiques empruntées à Engel accusent une disparition des deux-tiers des contribuables de 1739 à 1757. Où étaient-ils allés? Mais en Transylvanie, bien entendu, où il est absolument nécessaire de démontrer qu'il y a eu à cette époque une immigration massive des Roumains des Principautés, pour expliquer ainsi le nombre toujours croissant de la population valaque [3].

En réalité il s'agit de tout autre chose: le nombre plus considérable des Valaques de Transylvanie au XVIII[e] siècle est dû en

[1]) Budapest, 1939.
[2]) *Ouvr. cité*, p. 190.
[3]) P. 196.

grande partie aux dénombrements plus exacts de l'administration autrichienne. Quant à la fuite des Roumains au delà des Carpathes, il serait facile de prouver qu'il y a eu, à la même époque, des mouvements de population de la même importance en sens inverse, tant de Roumains de Transylvanie que de Székler. Les contribuables des Principautés fuyaient lorsqu'ils se trouvaient par trop accablés d'impôts, mais ils passaient bien moins les montagnes, qu'ils ne traversaient la frontière en territoire turc (raïa) où les charges étaient moins lourdes, ou ils préféraient émigrer, s'il s'agissait des Moldaves, au delà du Dniestr en Podolie ou dans les régions encore occupées par les Tatars. Plus tard, la colonisation de la Nouvelle Russie devait attirer vers l'Est un certain nombre de colons. Les excès du régime fiscal ont bien déterminé à cette époque une sorte de *diaspora* de la population roumaine, mais dans des directions absolument opposées à celle que voudraient lui réserver les historiens hongrois [1]).

Dans ces conditions, les textes cités par M. Gáldi, qui décrivent dans les plus sombres couleurs la vie et la mentalité des boïars roumains — et il n'en manque pas, bien que souvent il soit imprudent de rapporter à toute une classe ce qui concerne quelques personnages trop connus — poursuivent un tout autre but que la recherche objective de l'état démographique et social des pays roumains. Lorsqu'il cite les comédies d'Alecsandri pour prouver qu'au XIX[e] siècle la population de la Moldavie était une invraisemblable mosaïque de nationalités différentes [2]), il omet de nous dire que cette conclusion trop facile ne s'applique *qu'aux villes*, où se sont rassemblés, comme dans celles de toute l'Europe orientale, quantité d'éléments allogènes.

Les considérations sur l'activité culturelle à l'époque phanariote sont en général plus exactes. Il est cependant exagéré de lui attribuer une orientation uniquement hellénique, lorsque l'on reconnaît que l'on a imprimé aussi des livres roumains en plus grand nombre qu'auparavant [3]). Il n'y a rien d'étonnant qu'au XVIII[e] siècle il n'y

---

[1]) I. Nistor, *Rumänische Wanderungen aus Siebenbürgen*, *Rev. hist. des Sud-Est Européen*, XVIII, 1941, p. 157 et suiv.; A. Golopenţia, *A fost Transilvania în veacul al XVIII ţintă sau punct de plecare de migraţii româneşti?*, *Geopolitica şi Geoistoria*, I, 1941, p. 90 et suiv.

[2]) *Ouvr. cité*, p. 198.

[3]) P. 202.

ait pas eu de nouvelle traduction de la Bible en roumain [1]; celle de Şerban Cantacuzène datait de 1688. M. Gáldi admet du reste que le grec de ces Phanariotes uniquement tournés vers Byzance, a été pourtant l'intermédiaire obligé des idées et de la littérature française et italienne [1]).

*
* *

Le chapitre sur les Roumains de Transylvanie au XVIIIe siècle (VII) a été confié à M. A. Tóth. L'on y voit les princes transylvains protestants favoriser l'usage de la langue roumaine, mais, après la réunion à l'empire des Habsbourg, l'action des jésuites l'emporte et devient décisive pour l'orientation des Roumains, en déterminant le rapprochement, puis l'Union d'une partie de l'Église avec Rome. Les orthodoxes, par contre, cherchent un appui chez les Russes [2]).

Quelques pages élogieuses sont consacrées au grand évêque de l'église uniate, Innocent Micu-Klein, le seul à cette époque, qui ait reconnu la direction dans laquelle devaient se développer les Roumains de Transylvanie [3]).

Mais il faut que l'auteur distingue dans son action les bases réelles — la croissance démographique ininterrompue de l'élément roumain en Transylvanie, — de celles qu'il se croit obligé de qualifier d'irréelles, c'est-à-dire la descendance romaine autochtone de son peuple [4]).

Plus loin, M. Tóth mentionne les rapports de l'église orthodoxe transylvaine avec celle de Valachie, qui l'aide à traverser la crise difficile de la première moitié du siècle; l'action anti-catholique de l'archevêque serbe de Karlovitz rencontre l'opposition résolue des autorités, qui lui interdisent toute intervention dans les affaires transylvaines [5]): encore un point à retenir pour vérifier les opinions de M. E. Horváth !

C'est le rôle de la politique russe, très portée à jouer de l'orthodoxie, qui attire l'attention de la Cour de Vienne sur l'église de Transylvanie, dont on nous décrit les efforts et finalement la réussite,

---

[1]) Pp. 207—208.
[2]) P. 216.
[3]) P. 219.
[4]) Pp. 220 et suiv.
[5]) P. 228.

pour obtenir la situation d'une religion « admise » et d'une organisation ecclésiastique régulière. La politique de Vienne y aurait déjà cherché un contre-poids contre les Hongrois [1]).

Il était évidemment plus délicat de traiter de la situation sociale des Roumains de Transylvanie à la fin du XVIII[e] siècle. Elle n'était « pas enviable » mais pas plus mauvaise que dans d'autres pays de l'Europe.

Il faut marquer « du point de vue hongrois » que les Hongrois n'ont jamais traité leurs serfs « bien ou mal », suivant qu'ils étaient Roumains ou Hongrois, mais uniquement d'après l'état des rapports sociaux entre les propriétaires et les hommes de leur dépendance [2]). C'est peut-être une explication, mais elle n'a guère amélioré le sort de la population « valaque ».

Celle-ci ne se serait pas soulevée sous la conduite de Horia, Cloşca et Crişan, si elle n'avait pas été encouragée par le « sentiment social prématuré » et la « mentalité hostile aux ordres privilégiés » de Joseph II. L'insurrection n'a bien entendu qu'un caractère purement social; elle commet des atrocités que l'auteur relève sans doute, dans le but de rendre vraisemblable son affirmation que l'opinion publique « en Transylvanie, en Hongrie et même à l'étranger » (?) [3]) se montra satisfaite de l'exécution exemplaire des meneurs. Cependant M. Tóth est quand même obligé de reconnaître qu'une conscience d'unité s'était formée chez les Roumains de Transylvanie à la fin du XVIII[e] siècle, au-dessus des confessions et des classes [4]).

M. L. Gáldi reprend la plume au chapitre suivant (VIII), pour traiter de « la renaissance spirituelle des Roumains de Transylvanie ». Il n'est pas difficile d'en faire ressortir l'idée directrice: tout vient des Hongrois. La « conscience historique » qui se manifeste dans les écrits des chroniqueurs roumains de l'ère moderne, n'est qu'un emprunt aux œuvres de l'humanisme hongrois et polonais [5]). L'idée de la continuité daco-roumaine est d'origine hongroise; les historiens magyars doivent combattre aujourd'hui leur propre création. Elle ne saurait se comparer à la conscience hongroise d'une nationalité

[1]) P. 231.
[2]) P. 234.
[3]) P. 236.
[4]) Pp. 237—38.
[5]) P. 242.

noble, qui ne peut être le produit de l'esprit de magyarisation du XIXe siècle « mais constitue une noble tradition, issue de l'histoire millénaire du pays » [1]). Le purisme latinisant de l'école roumaine de Transylvanie est également d'origine hongroise, puisqu'un mouvement similaire agitait à cette époque les érudits magyars. La première grammaire et le premier dictionnaire roumains ayant été imprimés à Budapest, l'influence hongroise se manifeste également sur les débuts de la littérature roumaine [2]). Si nous comprenons bien la pensée de l'auteur, le « mythe daco-roumain », principale création de l'école transylvaine, est dû en fin de compte à l'imprudente initiative des écrivains de langue hongroise !

* * *

C'est au chapitre suivant (IX), que nous voyons reparaître M. Makkai, qui a entrepris cette fois de décrire «la renaissance nationale dans les Principautés roumaines ». Il aurait pu éviter le vieux cliché sur la trahison des Morouzi dans l'affaire de la Bessarabie en 1812; l'ouvrage de L. Casso, paru en 1940 dans une traduction roumaine, aurait pu l'éclairer à ce sujet [3]).

La description de la société roumaine, au début du XIXe siècle, n'est pas moins sombre que celle que nous en donne M. Gáldi. Si l'on prenait au pied de la lettre certaines phrases — et il convient de se rappeler le passage célèbre de La Bruyère sur les paysans français, à la fin du règne de Louis XIV — il n'y aurait dans les villages roumains de l'époque ni bétail, ni même de récolte, mais seulement des abris souterrains dans lesquels la population s'était réfugiée [4]). Peut-être faut-il se rappeler aussi les guerres fréquentes, le passage continuel des armées russes, autrichiennes et turques qui dévastaient le pays, et non seulement les abus de l'ère phanariote.

Seul Tudor Vladimirescu est considéré avec moins de sévérité, l'idéalisme de ses tendances étant incontestable. Mais son mouvement n'a qu'une valeur uniquement sociale et ne marque qu'une réaction contre les excès des boïars. Comme le peuple roumain et

[1]) P. 245.

[2]) P. 251.

[3]) P. 258; cf. L. Casso, *Rusia şi basinul dunărean*, trad. roumaine St. Berechet, Iassy, 1940.

[4]) *Ouvr. cité*, p. 265.

ses dirigeants sont incapables d'un sentiment élevé, l'opinion antigrecque qui exige le retour des princes indigènes, n'est qu'un acte d'opportunisme — pour ne pas dire de platitude — à l'égard des Turcs, dont il s'agit de se concilier la bienveillance et d'exploiter l'adversité envers les Grecs [1]).

Les considérations sur l'œuvre du général Kisselev et l'époque du Règlement Organique rencontrent moins d'objections; tout au plus y aurait-il lieu de remarquer que les dispositions en faveur de la grande propriété ne s'expliquent pas seulement par des intérêts de classe [2]), mais aussi par les conditions nouvelles de la vie économique, après le traité d'Andrinople, dont il faudrait tenir compte davantage.

Il y a lieu également de reviser le jugement trop sévère à l'égard des mêmes boïars, qui sont décidément la « bête noire » des auteurs de la nouvelle « Histoire des Roumains » — ce qui ne laisse pas d'être significatif — au sujet de leur manque d'intérêt pour la culture [3]). Bibesco et Michel Sturdza, dont on apprécie favorablement l'œuvre administrative, sortaient des rangs de cette aristocratie, qui offrait plutôt, comme l'indique d'ailleurs M. Makkai lui-même, l'aspect d'un contraste entre la nouvelle génération romantique et l'ancienne [4]).

Le X[e] chapitre, dû à M. Z. Tóth, concerne « les Roumains de Transylvanie au XIX[e] siècle ». Il débute par l'examen du *Supplex Libellus Valachorum* de 1792, dont il reconnaît l'importance, en constatant qu'il donne au terme de « nation » un sens tout à fait moderne [5]). Mais l'état de stagnation dans lequel la politique de la cour de Vienne maintient l'empire, n'est guère favorable à ces revendications, pas plus qu'elle ne permet à l'esprit national hongrois de se manifester. Ce chapitre constitue jusqu'à un certain point une exception dans la longue série de relations tendancieuses, intéressées ou simplement inexactes, dont se compose l'ouvrage collectif des jeunes historiens magyars. Il montre en tout cas de la part de l'auteur un certain effort de compréhension du point de vue

---

[1]) P. 274.
[2]) P. 287 et suiv.
[3]) P. 294.
[4]) P. 308 et suiv.
[5]) P. 317.

roumain, bien que çà et là il ne peut éviter de retomber dans l'ornière, non sans donner lieu à de singulières contradictions. Ainsi, lorsqu'il s'agit des débuts du mouvement révolutionnaire de 1848 en Transylvanie, il commence par affirmer que le discours de Bărnuţiu à Blaj ne pouvait être compris de l'assistance, à cause de son vocabulaire « artificiel et latinisé », pour constater à la page suivante que « l'intervention énergique de Bărnuţiu eut un effet décisif »[1]), ce qui serait inexplicable s'il n'avait pas été compris par son auditoire. Il met au compte des Roumains le début des « impitoyables massacres » de la guerre civile, mais reconnaît que la « vengeance des Székler » a fait de l'insurrection « une des plus terribles guerres de race en Europe ». Il constate également que le mouvement n'était plus uniquement social, mais qu'il marquait la pénétration du sentiment national dans la masse de la population[2]). L'attitude des autorités autrichiennes à l'égard des Roumains, après la fin de la révolution, est caractérisée avec assez d'exactitude, de même que l'influence de l'Union des Principautés en 1859, sur l'esprit des Roumains de Transylvanie; l'auteur fait allusion aux « projets daco-romains » du Prince Couza et à son action diplomatique très étendue de Paris jusqu'à Berlin. Il reconnaît que le véritable motif de l'échec des négociations engagées par le Prince Régnant avec le général Klapka, le chef des émigrés hongrois, était l'éveil de la conscience nationale roumaine sur les deux versants des Carpathes. « À partir de ce moment les espérances nationales des Roumains ne se dirigèrent plus vers Budapest ou Vienne, mais seulement vers Bucarest »[3]).

Les lois de 1863 sur l'égalité des Roumains avec les autres nations de Transylvanie auraient peut-être comporté plus de développements, bien que le compromis dualiste de 1867 les rendît pratiquement inopérantes.

La loi d'Eötvös et de Déak sur les nationalités était « incomparablement la plus humaine d'Europe », mais on ne pouvait plus concilier les aspirations des nationalités et les intérêts de l'état hongrois. Une page élogieuse sur le grand métropolite André Şaguna

[1]) Pp. 330—31.
[2]) P. 332.
[3]) P. 339.

et son action pour fortifier la culture roumaine, n'empêche pas cependant M. Tóth de considérer que les lois pour l'introduction de la langue magyare dans les écoles, en 1868 et 1871, ne constituaient qu'une «nécessité élémentaire de l'organisation scolaire», et l'exigence la plus modeste que l'état pouvait formuler à cet égard [1]). On ne saurait évidemment lui demander l'impossible.

* * *

M. Makkai s'est chargé, au chapitre XI, de l'« Union des Principautés et du royaume indépendant ». Lui aussi, pour une fois, semble s'être laissé emporter par son sujet, lorsqu'il décrit les « efforts émouvants » des jeunes boïars roumains se trouvant à Paris, pour faire connaître leur nation en Occident et attirer l'attention du monde civilisé sur ses aspirations [2]). Le mouvement de 1848 en Valachie retient également son attention et l'on ne peut qu'approuver sa conclusion que « tout de même l'idée de la grande Roumanie naquit dans la tourmente de 1848 » [3]).

Mais le passage sur la politique extérieure du prince Couza, bien qu'assez exact, aurait demandé d'autres développements et le jugement porté sur la réforme agraire de 1864 ne tient pas assez compte des circonstances difficiles du règne. Cependant les pages consacrées à l'époque d'Alexandre Jean Ier et aux débuts du règne de Charles Ier sont encore parmi les moins entachées de préjugés et de remarques tendancieuses de tout l'ouvrage. Signalons cependant une confusion entre Jean et Titus Maïoresco [4]); le passage sur la guerre de l'indépendance dans une histoire des Roumains formant un gros volume, pourrait tout de même comprendre plus d'une demi-page ! On devrait également s'attendre à trouver une carte plus exacte des frontières de la Roumanie *en 1881*, que celle qui figure à la p. 385.

Le choix de M-me Nora Polonyi pour la rédaction du XIIe chapitre, « la formation de la Grande Roumanie » a été décidément, des moins heureux.

---

[1]) P. 352.
[2]) Pp. 356—57.
[3]) P. 362.
[4]) P. 382.

Le sujet était délicat en lui-même et exigeait une plus grande puissance d'objectivité et un ton plus calme, que celui de cette collaboratrice, ainsi qu'une connaissance moins approximative des événements et des personnages. Elle aurait pu au moins savoir qu'en 1883 le Comte Kálnoky n'était pas « ambassadeur de la Monarchie à Bucarest » [1]), mais ministre des Affaires Étrangères. Il va de soi que le « mémorandum » des Roumains de Transylvanie et le procès intenté à ses auteurs ont été utilisés par la « propagande roumaine à l'étranger » pour ruiner les sympathies hongroises. La politique intérieure de Jean Brătianu se développe sous le signe de la « corruption », les réflexions sur l'état social sont empruntées uniquement à la *neoiobăgie* de Dobrogeanu-Gherea [2]). La *Liga Culturală* sur laquelle M-me Polonyi a publié un autre ouvrage, devient dès lors l'instrument d'une sombre machination contre l'intégrité de la double Monarchie.

Il faudrait pouvoir reproduire en entier les paragraphes consacrés au « détachement de la Triplice » et à « la Roumanie dans la guerre mondiale », pour se rendre compte combien l'animosité peut déformer les faits et leur interprétation. Nous ne connaissons pas l'ouvrage magistral d'E. Ebel, qui explique l'intervention de la Roumanie dans la guerre balkanique de 1913, comme un effet de la « peur des Bulgares » qui aurait remplacé la « peur des Russes », comme facteur déterminant de la politique roumaine [3]). L'on sera sans doute étonné d'apprendre que pendant les « longs marchandages » de Jean I. C. Brătianu en 1915—1916, pendant la neutralité, la Roumanie exigeait aussi... la Bessarabie [4]); de même qu'au Banat, les Roumains ne constituaient qu'une « petite minorité » à l'égard des Serbes, des Magyars et des Souabes. Pour la guerre roumaine de 1916, on ne trouve pas de meilleure comparaison que celle d'une « attaque de bandits »; citons d'ailleurs textuellement: « la « campagne de libération » se transforma en une fuite honteuse » [5]) — c'est tout ce que M-me Polonyi a retenu de la résistance vigoureuse des armées roumaines dans les Carpathes et des durs combats de

---

[1]) P. 388.

[2]) P. 392 et suiv.

[3]) Pp. 396—97.

[4]) P. 398.

[5]) P. 400.

la retraite en Moldavie. Heureusement, le commandement allemand de l'époque en a jugé autrement. Elle reconnaît cependant — par quel miracle ! — les combats « longs et acharnés » livrés en 1917 par les Roumains sur le front de Moldavie, qu'ils réussirent à maintenir contre l'offensive austro-allemande. Mais nous apprenons à cette occasion que l'attaque du général Averesco contre Caşin échoua, à cause de « la résistance tenace et héroïque du 82e régiment de Székler »[1]), véritable révélation pour l'histoire de cette campagne ! On pourra également apprécier les conditions « si douces » de l'Autriche-Hongrie à la paix de Bucarest, qui ne prend à la Roumanie qu'une « étroite lisière » le long des Carpathes, sans souffler mot de la Dobroudja. La Bessarabie, suivant l'auteur, était un pays « peuplé en majorité par des Russes »[2]) (*sic*) et la Roumanie saisit l'occasion de l'armistice du 11 novembre 1918, pour déclarer de nouveau la guerre à l'Allemagne.

Nous retrouvons la même impartialité dans les deux pages consacrées à la politique et à l'action militaire de la Roumanie en 1919. Les troupes roumaines n'ont avancé en Transylvanie que parce qu'elles ne rencontraient aucune résistance. Leur victoire sur les forces communistes hongroises n'est qu'une « vaine vantardise »[3]) et elles n'ont été que les bénéficiaires, sinon les usurpateurs, du triomphe des Alliés (qui n'étaient pas parvenus à maîtriser la révolution bolchéviste de Budapest, mais ceci entre parenthèses). Les difficultés que la Roumanie eut à surmonter à la conférence de la paix étaient dues, comme de juste, aux « conceptions balkaniques » de Jean I. C. Brătianu, et les conditions concernant les Juifs n'avaient pas été formulées, comme nous pensions le savoir jusqu'ici, au Congrès de Berlin, mais en 1881 ![4]). Après cela, on peut se déclarer édifié.

* * *

M. Makkai s'est réservé les deux derniers chapitres (XIII et XIV) de l'ouvrage ; « vingt ans de l'histoire de la Grande Roumanie » et « la politique étrangère de la Grande Roumanie ». Il y

[1]) P. 401.
[2]) P. 402.
[3]) P. 403.
[4]) P. 404.

confinée à l'actualité, pour ne pas dire au journalisme, dans le sens le moins favorable de ce terme.

Un tableau statistique de la population de la grande Roumanie en *1919* réunit des données empruntées (nous citons textuellement): au dénombrement roumain de 1899, à celui de la Bulgarie de 1900, de la Russie de *1897* et de l'Autriche-Hongrie en 1910. Les chiffres sont ceux indiqués par les autorités respectives: que l'on s'étonne après celà, de constater que l'élément moldave ne représente que 47,6% du total de la population bessarabienne ! [1]).

De nouveau la vie politique et sociale de la Roumanie unifiée est sujette aux critiques les plus acerbes: il est significatif, autant que regrettable, que les citations préférées de M. Makkai, à l'appui de ses opinions, sont tirées des colonnes de l'*Adevărul* et de la *Dimineața* [2]).

Pour cacher tant de vices, les dirigeants de la politique roumaine rejettent toutes les responsabilités sur les minorités: «ce furent naturellement les Hongrois qui en souffrirent le plus». 1 million ½ d'hectares de la [grande] propriété hongroise furent expropriés [3]) — mais l'auteur se garde bien d'ajouter que les paysans hongrois en profitèrent au même titre que les Roumains, et que la grande propriété roumaine eut exactement le même sort. Il serait intéressant qu'il puisse préciser où se trouvaient les «zones de culture», destinées à roumaniser par la force les enfants magyars [4]), et les effets de la «terreur» qui se déployait peut-être contre certains partis roumains, mais n'empêchait pas le parti magyare de siéger à la Chambre et au Sénat, le plus souvent avec l'appui du gouvernement !

Il aurait pu comparer également le nombre des écoles et des journaux de langue magyare en Transylvanie et au Banat, avant et après l'annexion à la Roumanie, mais ces données trop exactes ne justifieraient guère la conclusion qu'il s'est proposé d'avance de souligner: que «les Hongrois de la Grande Roumanie sont les martyrs du XXe siècle» [5]). Ni plus, ni moins.

Les considérations sur la politique intérieure de la Roumanie dans les dernières années, avant la seconde guerre mondiale, regar-

---

1) P. 407.
2) P. 408 et suiv.
3) P. 413.
4) *Ibid.*
5) *Ibid.*

dent une époque trop récente, pour qu'il y ait lieu de formuler à leur sujet un jugement définitif. Quelques-unes de ses observations ne manquent pas d'un certain fondement, mais il faut attendre d'être plus amplement informés sur des événements, qui sont encore trop rapprochés et peut-être aussi trop mal connus.

Le dernier chapitre nous dévoile le mieux les tendances fondamentales de tout l'ouvrage. Un retour sur les événements de la guerre de 1916—18 permet à l'auteur d'accuser le roi Ferdinand d'avoir « abandonné l'Entente » en 1917 (!) [1], en ignorant naturellement la déclaration des ministres alliés à Jassy en décembre 1917, après la défection *russe.* La rupture des relations avec l'Allemagne le 9 novembre 1918 (et non le 11, comme l'affirmait M-me Polonyi) constitue « le troisième changement d'attitude de la Roumanie » pendant la guerre [2], alors qu'un simple coup d'œil sur la carte suffit à expliquer le dures nécessités de la politique roumaine pendant l'une des grandes crises de son histoire.

À la fin de la guerre, il manquait aux Roumains jusqu'à la conscience d'avoir mérité leur « proie de guerre » par de véritables sacrifices [3]) ; reconnaissons que sur ce point, si l'on ne puise qu'aux sources déjà citées plus haut, il ne manque pas d'exemples de cette manière de considérer les choses.

La question des alliances de la Roumanie après la guerre est abordée dans le même esprit ; elles doivent soutenir une position impossible contre les revendications russes à l'égard de la Bessarabie. Ceci n'empêche pas M. Makkai de reprocher à la Roumanie de n'avoir pas marché au secours de la Pologne contre les Russes en 1939 [4], sans se demander si au moment où les troupes soviétiques franchissaient la frontière occidentale de l'U.R S.S., il existait encore une Pologne et une armée polonaise. Le regret de n'avoir pas assisté à un suicide de la Roumanie est évidemment explicable, bien que la Hongrie, en une autre occasion, se soit contentée de celui du comte Teleki.

Ce qui suit a pour but de montrer que la Roumanie a poursuivi depuis la conférence de Gênes et l'accord russo-allemand de Rapallo,

---

[1]) P. 428.
[2]) P. 429.
[3]) P. 431.
[4]) P. 433.

une politique anti-allemande et entièrement dévouée à la France. N'oublions pas qu'il s'agit de l'édition allemande de l'« Histoire des Roumains »; nous attendons avec une légitime curiosité la version française, qui s'efforcera sans doute de prouver le contraire ! Au point de vue actuel, l'accord italo-roumain de 1926 est qualifié de stérile, manquant de toute conviction du côté roumain [1]); il y a dans la politique extérieure de la Roumanie la même incertitude, et la même confusion que dans celle des puissances occidentales [2]); même sous le gouvernement Goga au début de 1938, la politique extérieure n'est pas modifiée. Notons, comme un renseignement supplémentaire, que le gouvernement hongrois aurait averti le gouvernement roumain, après le commencement de la guerre actuelle, qu'il ne saurait demeurer indifférent à une discussion des frontières existantes de la Roumanie, quelle que fût l'initiative d'un pareil débat [3]). Ceci a trait aux suggestions qui furent faites à cette époque, de céder le « quadrilatère » à la Bulgarie.

L'opinion roumaine était induite en erreur ; il est possible « qu'elle n'ait jamais appris dans quelles circonstances était née la grande Roumanie » [4]); elle attendait évidemment, pour s'en convaincre, l'ouvrage publié par MM. Gáldi et Makkai ! Ce dernier trouve l'occasion de mentionner « le rôle lamentable de l'armée roumaine pendant la guerre mondiale » et de rappeler dédaigneusement (p. 452) l'« épisode de Mărăşeşti », sur lequel cependant M-me Polonyi elle-même (p. 401) semble avoir une opinion différente.

Il ne faut pas s'étonner de voir interpréter dans le même esprit la tragédie roumaine de 1940: l'évacuation de la Bessarabie « eut lieu, sinon dans le plus grand ordre, mais avec une étonnante rapidité » [5]), observation dont il faudra se rappeler le sens généreux. On apprendra de même que l'arbitrage de Vienne ne constituait un sacrifice que pour la Hongrie [6]) (*sic*) et qu'il était « extraordinairement favorable à la Roumanie ».

---

[1]) P. 441.
[2]) P. 446.
[3]) P. 451.
[4]) P. 452.
[5]) P. 453.
[6]) P. 454.

Les dernières pages concernent la régime politique actuel de la Roumanie, qui est également accusé d'avoir cherché dans des agitations anti-magyares une diversion aux mécontentements intérieurs [1]). L'auteur mentionne également, dans cette nouvelle édition, le début de la guerre contre l'U.R.S.S. Ceux qui ont pris part aux combats pour la délivrance de la Bukovine envahie par les Russes, en juin 1941, seront sans doute bien aises de savoir que les Roumains ont pu avancer seulement grâce à l'offensive rapide des troupes hongroises en Galicie [2]), dont l'appoint n'aura pas été moins décisif pour les opérations des armées allemandes.

Si à l'avenir, le maréchal Antonesco réussit à faire porter tout l'effort de la Roumanie sur l'organisation de la Bessarabie et de *la Transnistrie*, dont M. Makkai se plaît à relever les ressources économiques, s'il détourne son peuple de l'hostilité envers la Hongrie, entretenue par une propagande artificielle et le persuade de renoncer au rêve de jouer un rôle en Europe Centrale, alors une nouvelle époque historique pourra justifier le « changement radical d'attitude politique — dont il n'y a pas d'exemple même dans l'histoire de la Roumanie, si riche en détours ». Le livre s'achève sur ce jugement, dont la bonne foi n'est pas moins éclatante que celle des considérations qui l'ont précédé.

Lorsque l'édition hongroise de l'« Histoire des Roumains » parut en 1940, je crus devoir la qualifier, après avoir eu connaissance de quelques passages principaux, de « caricature odieuse de notre histoire » [3]). Ayant lu attentivement la nouvelle édition qui m'était entièrement accessible, je crois, en tenant compte de quelques rares exceptions qui confirment la règle, qu'il n'y a rien à ajouter ni à retrancher de cette définition.

IV. VULGARISATION ET PROPAGANDE

C'est également une règle élémentaire de l'art militaire, qui prescrit d'exploiter les premiers résultats d'une action offensive, afin d'en élargir la base et d'en augmenter la portée. Des détache-

---

[1]) P. 457.

[2]) P. 458.

[3]) Cf. *In amintirea lui Nicolae Iorga*, publ. par l'Institut d'Hist. Universelle « N. Iorga », Bucarest. 1942, p. 17.

ments légers, munis d'un armement adapté à leur mission, remplacent dans la guerre moderne la charge classique de cavalerie, qui achevait les batailles d'autrefois.

L'école historique magyare, ayant prévu toutes les phases de l'action, n'a pas manqué d'aligner quelques unités de ce genre. Comme les Romains dont elle s'est peut-être inspirée, elle n'a pas craint d'engager aussi, pour harceler les flancs et l'arrière des lignes ennemies, des auxiliaires étrangers, qu'elle s'est adjoint dans cette tâche. Ou bien doit-on supposer qu'elle s'est souvenue plutôt des grandes compagnies d'aventuriers (ou de mercenaires), de l'époque de la guerre de Cent Ans?

Il nous est impossible de passer en revue tous les travaux de cette espèce; la propagande a été jusqu'ici l'arme la mieux employée et la plus redoutable du rétablissement de la Hongrie « millénaire ». Des revues paraissant dans toutes les langues de circulation européenne publient presque journellement des articles, qui développent ou résument les mêmes sujets, qui traitent ou plutôt maltraitent, dans le même esprit et de la même manière, l'histoire du peuple roumain. Cueillons dans le tas « les frontières de l'Europe sud-orientale » de M. Louis Fekete, ou le « peuplement de la Hongrie du XIIe au XVe siècle » de M. Étienne Szábo. Il nous suffira d'extraire du premier — avouons-le, avec des pincettes — une phrase comme celle-ci: « De Stamboul aux Carpathes, seules la Moldavie et la Valachie se soumirent sans résistance à la poussée ottomane, la carte géographique de ces deux principautés est la seule où l'on ne trouve pas les champs de battaille auxquels on devrait se rapporter comme à de grands cimetières nationaux » [1]). Quant au second, il exerce sa fantaisie dans le domaine de la statistique et établit, sur des données dont on voudrait connaître le fondement, que vers la fin du XVe siècle, les Hongrois fournissaient « 80 à 82 pour cent du total » de la population du royaume de St. Étienne, et que sur les 18 à 20% que représentaient les « minorités », « nous pensons n'être pas trop loin de la vérité en évaluant les Roumains à 150 ou 200.000 » [2]), environ le cinquième ou le sixième de ce nombre. Si l'étranger qui lit ces balivernes n'est pas averti, il donne raison à

[1]) *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1940, pp. 369—370.
[2]) *Nouv. Revue de Hongrie*, LXVIII, 1943, p. 225.

l'auteur et le tour est joué. J'ai rappelé ailleurs les conclusions (en anglais) de M. Zombor Szász, qui dégage comme trait principal de l'histoire roumaine, dont il présente un résumé à sa manière: « de la chance et rien d'autre » *(sors bona, nihil aliud)* [1]). On pourrait allonger indéfiniment la liste de ces citations.

Il nous faut donc restreindre le champ de nos recherches et examiner simplement, à titre d'exemple, quelques ouvrages caractéristiques. Commençons par le plus récent: « l'histoire de la Transylvanie » de M. Eugène Horváth [2]).

Par un étrange retour de cette fortune qui, selon M. Szász, a toujours favorisé les Roumains, ces derniers qui devraient, en bonne logique, être absents de l'histoire d'une province dont ils ne sont que des hôtes tolérés et tardifs, s'y rencontrent presque à chaque page. M. Horváth éprouve le besoin à chaque instant de polémiser, et pousse l'ardeur jusqu'à esquisser parfois les figures d'escrime les plus savantes contre un adversaire qu'il voudrait invisible, mais que l'on sent toujours présent.

Il est un autre aspect de ce livre, qui le classe assurément comme un événement littéraire de la plus haute importance. Nous avons lu jusqu'ici mainte biographie plus ou moins romancée, de la plupart des grands personnages historiques, de l'Antiquité à nos jours. La série en est devenue banale et n'éveille plus qu'un intérêt mitigé. Mais l'histoire romancée d'une province, voilà de l'ingénieux et du nouveau ! M. Horváth a l'incontestable mérite d'être l'inventeur du genre.

Que l'on en juge d'après quelques passages, que nous avons soulignés:

« Si les Hongrois ont possédé sans interruption la Transylvanie *depuis la conquête (895)*, ce qui est un fait établi... » [3]).

« Les habitants de la Transylvanie étaient au temps de la conquête hongroise, *des Bulgares* » [4]).

« *Les Bulgares se délivrèrent de la domination grecque et forcèrent les Roumains à aller plus loin vers le Nord.* C'est ainsi que les Rou-

---

[1]) *Rumanian History, Hungarian Quarterly,* VII, 2, 1941, p. 197 et suiv. Cf. mes *Origines et formation de l'unité roumaine,* Bucarest, 1943, pp. 26—29.

[2]) *Die Geschichte Siebenbürgens,* Danubia, 1943.

[3]) *Ouvr. cité,* p. 7.

[4]) P. 10.

mains franchirent les Carpathes dans les premières années du XIIIe siècle et se placèrent sous la suzeraineté hongroise »[1]).

«Les bergers roumains apportaient dans leur fuite de la domination gréco-slave, leurs noms gréco-slaves, leur église grecque et leur liturgie en vieux slave, ainsi que des termes ecclésiastiques gréco-slaves (bulg. krestin, roum. creştin; grec, basilika, roum. biserica). *Lorsqu'ils atteignirent la frontière hongroise le long des Carpathes, ils y rencontrèrent pour la première fois la culture latine*, l'église latine... [2]). « *Le roi Charles de Hongrie n'a pas combattu les Roumains en 1330* et n'a pas subi de défaite de leur part, mais il a entrepris l'essai sans espoir de briser le danger mongol qui subsistait toujours » [3]). Il lui reste à découvrir que l'archiduc Léopold ne fut pas vaincu à Morgarten en 1315 par les Suisses, ainsi qu'un vain peuple le pense. Et pourtant, si ce n'est une illusion d'optique, nous lisons quelques pages plus loin: « *le roi marcha contre le voïvode* et subit une défaite en 1330 dans les défilés des Carpathes » [4]).

Que dire de l'insinuation, muée peu à peu en certitude, que l'union des trois « nations » ou ordres privilégiés en 1437 était due au danger que représentait l'invasion turque et l'appui que les Valaques pouvaient lui donner: cela vous semble invraisemblable, mais lisez donc: « Nous pouvons donc considérer ceux qui prirent les armes contre l'Union (i. e. les serfs roumains et hongrois) comme *des ennemis de l'ordre consacré et d'autre part comme des instruments de la puissance turque qui menaçait de l'extérieur* » [5]). Et voilà !

Les principaux historiens hongrois, anciens et nouveaux, ont beau avoir admis l'origine valaque de Jean de Hunyade — M. Horváth en doute encore [6]). Nous apprenons d'autre part qu'Étienne le Grand de Moldavie acquit en 1489 Kilia et Cetatea Albă (qu'il avait perdues définitivement par ailleurs en 1484) seulement pour permettre au roi de Hongrie d'en revendiquer la possession en 1503. Le fait que le généreux Mathias lui octroya deux places fortes en Transylvanie, pour l'empêcher de se joindre aux Turcs, « contredit

---

[1]) P. 9.
[2]) Pp. 21—22.
[3]) P. 23.
[4]) P. 31.
[5]) P. 41.
[6]) P. 43, d'accord en ceci avec M. Van Leisen, v. plus loin, p. 158.

nettement l'affirmation qu'Étienne le Grand était un « champion » de l'Europe occidentale et chrétienne » [1]).

Passons à l'époque moderne. Inutile d'insister sur les vicissitudes de Pierre Rareş [2]). Quant aux combats de Michel le Brave contre les Turcs, voici qui suffit à nous édifier: « c'était un succès hongrois. *C'était le prince hongrois de Transylvanie, autour duquel se groupaient les Roumains des Balkans* (? !); les Roumains du Bas Danube se sont libérés de la domination des Turcs, *sous la conduite d'officiers hongrois, avec l'aide hongroise* » [3]). L'auteur relève avec satisfaction que les assassins du camp de Turda étaient des mercenaires wallons et allemands — « donc pas hongrois », et « *qu'en Hongrie il n'y avait pas de féodalité* » [4]).

On ignorait évidemment jusqu'ici que les principes de Locke et de la révolution anglaise « et puis de ses successeurs, Montesquieu, Rousseau et de la constitution française de 1791 ont été précédés depuis si longtemps par l'évolution de la constitution en Transylvanie » [5]), au temps des princes autonomes. Ne disions-nous pas qu'il n'y a jamais eu d'idées qu'en Hongrie? *Extra Hungariam non est vita*... Et que peut-on dire de l'affirmation tranchante, déjà relevée par M. Z. Pâclişanu, que « *les Roumains orthodoxes furent soumis à la hiérarchie des Serbes orthodoxes* et que les Roumains de Transylvanie furent la proie des Serbes et des Grecs » [6]), si ce n'est de regretter que M. Horváth n'ait pas lu au moins l'« Histoire des Roumains » de ses confrères, MM. Makkai et Gáldi? Mais lorsque l'on affirme que seuls les princes hongrois de Transylvanie encouragèrent la langue roumaine [7]), on s'explique mieux cette manière de voir. On s'explique de même que le soulèvement des Roumains sous Horia, Cloşca et Crişan ne soit, en dernière analyse, qu'une manœuvre perfide de la Russie [8]).

---

[1]) Pp. 47—48.

[2]) P. 58 et suiv.

[3]) P. 74.

[4]) P. 78.

[5]) P. 98.

[6]) P. 71. Cf. plus haut, p. 134.

[7]) P. 119.

[8]) P. 100 V. p. le traitement réservé aux Roumains au XVIIe siècle, plus haut p. 135.

La latinisation des noms roumains en Transylvanie n'est de même qu'une action habile de propagande, pour induire en erreur l'étranger trop crédule — et ignorant sans doute, au demeurant, l'habitude nouvelle de *magyariser* les prénoms. Le renseignement qu'après 1918 les Roumains voulaient supprimer en Transylvanie « jusqu'aux tombeaux anciens » est à coup sûr inédit [1]).

En 1848, tout le malheur vient de la défection des Saxons, qui abandonnent l'Union des trois nations, pour soutenir le gouvernement impérial contre les Magyars révoltés et les Székler [2]). Les Roumains en profitent, mais ne semblent pas avoir appelé les Russes en Transylvanie. Avram Iancu entreprenait, de son abri dans les Monts *Apuseni*, des attaques contre les Hongrois « sans protection ». Il faut remarquer que la relation des événements qui précédèrent le régime dualiste, escamote simplement les débats de la diète de Sibiu et la loi de la *Gleichberechtigung* pour les Roumains de Transylvanie en 1863 [3]). Le « mémorandum » de 1892 signifie simplement la prépondérance de l'élément orthodoxe et par là... de l'influence russe ! [4]).

La même fantaisie inspire visiblement les deux derniers chapitres de l'ouvrage, le « détachement de la Transylvanie, 1918—1920 » et l'« après-guerre ». Le seul argument que le premier délégué roumain peut faire valoir en faveur des droits de son pays est « la force des armes » [5]).

Inutile d'insister sur les conditions du régime des minorités de la grande Roumanie et les vicissitudes de la politique extérieure roumaine entre les deux grandes guerres de notre siècle. On en devine aisément l'esprit et la matière. Relevons cependant la découverte vraiment sensationnelle que c'est la Roumanie qui est responsable du régime bolchéviste en Hongrie en 1919 [6]) (qu'elle a cependant renversé — et cette fois vraiment « par la force des armes »). Bien entendu, la réunion de la Bessarabie est une provocation à l'égard de la Russie, qui ne fut pas approuvée par les grandes

[1]) P. 131.
[2]) P. 141.
[3]) P. 147.
[4]) P. 154.
[5]) P. 158.
[6]) P. 177.

Puissances [1]) (qui l'avaient pourtant reconnue). Mais tout cela n'a que bien peu de rapports avec l'histoire de la Transylvanie. On y revient pourtant, dans les dernières lignes de l'exposé de M. Horváth [2]): le sort de la Transylvanie nous dit-il, doit être réglé par la seule volonté des Transylvains, — ce qui constitue sans doute une allusion discrète à l'arbitrage de Vienne, qui imposa, comme on le sait déjà, de si durs sacrifices à la Hongrie...

Une bibliographie vraiment abondante complète l'ouvrage, mais elle en est pour ainsi dire indépendante, car si l'auteur avait vraiment lu et utilisé tous les ouvrages qu'il énumère, son livre ne serait certainement pas ce qu'il est.

* * *

Comme nous l'avons déjà rappelé plus haut, si les arguments scientifiques — ou prétendus tels — ont été réunis et élaborés par les historiens magyars, l'œuvre de vulgarisation emploie également des étrangers de bonne volonté. Ils ne sont pas légion, mais on en rencontre tout de même un peu partout, depuis les simples journalistes, toujours prêts à reproduire les informations et les commentaires de Budapest, jusqu'aux signataires complaisants d'ouvrages, dont la matière leur a sans doute été fournie, dans un but bien déterminé, par ceux qui commandent l'offensive hongroise sur le front historique.

C'est dans cette catégorie qu'il convient de ranger l'ouvrage de F. Vellani-Dionisi, publiciste italien depuis longtemps acquis aux idées révisionnistes et en particulier aux revendications de la Hongrie. La place et l'envie nous manquent à la fois d'en donner ici une analyse complète: ce qui était dû au volume de MM. Makkai et Gáldi, qui avait d'autres prétentions, regarde bien moins les pamphlets de cette sorte. Son but est de justifier le « second arbitrage de Vienne » [3]), auquel le ministre des Affaires Étrangère de l'Italie de 1940 venait d'apposer sa signature. Il devait donc nécessairement démontrer que la Hongrie était la « grande mutilée », dont il fallait redresser le sort injuste.

---

[1]) P. 180.

[2]) *Ouvr. cité*, pp. 185—86.

[3]) *Il secondo arbitrato di Vienna*, 1942—XX. L'auteur est tombé depuis sur le front russe, ce qui nous qui oblige à une plus grande réserve dans cette polémique.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des considérations démographiques, économiques ou politiques de l'auteur. Mais son «résumé historique» utilise des méthodes visiblement inspirées par ceux dont il est chargé de défendre la thèse et qui valent la peine d'être pour le moins signalées.

C'est ainsi qu'un tableau ingénieux, sur deux colonnes, oppose la part prise par les Hongrois à celle des Roumains dans l'histoire *politique* de la Transylvanic [1]). Il va de soi — ce que d'ailleurs l'auteur se garde bien de souligner — que les premiers sont mentionnés bien plus fréquemment que les seconds, pour la bonne raison qu'ils sont les conquérants et que la population «valaque» était assujettie à leur domination. Mais en outre, les informateurs de Vellani-Dionisi ont omis de lui rappeler un certain nombre d'événements, qui auraient pu compléter la seconde colonne de son tableau: l'expédition malheureuse de Charles Robert en 1330, la présence des Valaques à la diète convoquée à Cluj par Louis le Grand en 1355, les nombreuses expéditions dans lesquelles les voïvodes valaques combattent au XVe siècle à côté des armées hongroises contre les Turcs (il ne mentionne que ceux qui ont pris parti pour le Sultan) etc. etc. Mais l'on recherchait de toute évidence le contraste des espaces blancs concernant les Roumains, opposés aux faits nombreux rappelant l'histoire hongroise de la Transylvanie. Le procédé a cependant la valeur d'un tableau synthétique, simplifiant et résumant, à notre usage, bien moins l'histoire politique de la Transylvanie, que la méthode magyare de l'écrire.

Un autre système pratiqué par l'auteur, consiste à opposer en couleurs nettement tranchées, la civilisation supérieure de la Transylvanie, due à la longue domination des rois de Hongrie, à l'irrémédiable barbarie des principautés moldave et valaque. Le plus curieux est qu'il en recherche la preuve dans les surnoms portés par les princes des deux états roumains aux XVe et XVIe siècles. «Voici, nous dit-il, Vlad le Diable (Dracul) auquel fait suite Vlad l'Empaleur, qui finit par horrifier jusqu'au Sultan; voici Jean le Cruel, Aron le Tyran, Pierre le Cosaque, Alexandre le Mauvais, ...Jacques le Despote, Jean le Terrible, Basile le Loup, entre lesquels s'intercalent des figures équivoques, comme Radu le Beau, Pierre aux boucles

[1]) *Ouvr. cité*, p. 71 et suiv.

d'oreille, Chiajna la corrompue, que suit la triste série des Phanariotes gréco-turcs » [1]).

Remarquons tout d'abord que de cette énumération sinistre, qui rappelle la dramatique évocation des Habsbourg dans le miroir de l'Aiglon, il faut commencer par retrancher quelques surnoms, dont l'interprétation se révèle fautive. Il est assez piquant de constater que le premier des Vlad n'était le « Diable »... que parce qu'il était chevalier d'un ordre hongrois de ce nom ! [2]). Le « Cosaque » n'était guère à l'époque un épithète plus malsonnant que celui de *condottiere*, le « Despote » un titre emprunté à la hiérarchie byzantine, Lupu ou le Loup un simple nom de famille, sans intention péjorative. Les autres surnoms étaient sans doute moins anodins, mais ils nous sont rapportés la plupart du temps par des chroniqueurs qui représentent le parti de l'aristocratie, en lutte avec des princes qui tendaient au pouvoir absolu. Si les chroniques avaient été écrites par des gens de leur entourage, les épithètes eussent été probablement plus flatteurs. Mais le Moyen Âge occidental, et même méditerranéen, n'a-t-il pas inséré dans les listes de ses souverains Jeanne la Folle à Naples et Pierre le Cruel en Castille? Et même bien d'autres, qui n'ont pas de surnom officiel, mais dont les annales enregistrent des exploits non moins sanglants, que ceux que l'on reproche aux princes valaques et moldaves. Enfin, supposons qu'un esprit malveillant réduise l'histoire d'Italie, pendant la Renaissance, à l'art du poison, subtil argument de la diplomatie de cette époque, ou à la moralité quelque peu douteuse des Borgia ; ce jugement serait-il considéré d'une équité parfaite et propre à établir un point de comparaison avec l'histoire d'autres nations? Nous n'avons voulu retenir de ce livre que les contributions originales ; le reste nous obligerait à répéter des arguments, dont nous nous sommes déjà servis à l'égard d'autres ouvrages.

C'est au même genre qu'appartiennent les petits volumes publiés en Suisse par M. Herbert Van Leisen. Le premier ne nous concerne pas, étant un simple reportage [3]), influencé, comme tant d'autres,

---

[1]) *Ibid.*, p. 105.

[2]) Makkai-Gáldi, *Gesch. der Rumänen*, p. 100. Cf. St. Csabai, *The real Dracula*, *Hungarian Quarterly*, VII, 1941, p. 327 et suiv.

[3]) *Terres hongroises de Transylvanie*, Genève, Kundig, 1941.

par le charme et la richesse de Budapest et l'amabilité des comtesses, héroïnes de Balzac ou d'autres écrivains. Mais le second, paru plus récemment, prétend exposer le problème transylvain dans ses grandes lignes et donner de la question un aperçu historique [1]). Nous avons déjà eu l'occasion de reproduire sa carte du « développement et de la migration des Vlaques » [2]); comme il en donne aussi l'explication, il ferait bien de signaler à ceux qui lui en ont fourni les données, que la version des bergers transférés d'Italie méridionale dans la région du Pinde, soutenue jadis par L. Réthy, est abandonnée aujourd'hui par M. Tamás lui-même [3]); et que M. Makkai, comme nous l'avons vu plus haut, a renoncé à faire immigrer Bogdan en Hongrie « en 1342—43 » pour le transférer « en 1350 » en Moldavie. Malheureusement ces rectifications ne peuvent plus être faites dans l'édition allemande, qui a déjà paru [4]).

L'essai de M. Van Leisen (ou de ses inspirateurs) ne manque certes pas de pittoresque. C'est ainsi que nous apprenons que le nom des Roumains n'évoque nullement une origine romaine, mais vient simplement des Tsiganes [5]), que l'on désigne parfois en français par celui de Romanichels. Les auteurs de l'Histoire collective des Roumains n'avaient tout de même pas couvert cette marchandise de leur pavillon; mais qu'importe à M. Van Leisen? Le reste de ses informations sur l'histoire ancienne des Roumains est d'ailleurs du même acabit et ne vaut guère la peine de s'y arrêter. L'observation vaut également pour des événements plus rapprochés de nous. Voici, par exemple, comment il résume la campagne de 1916: « L'Entente, qui a investi de grandes sommes en Roumanie, envoie un ultimatum. Avant même d'avoir déclaré la guerre, les Roumains pénètrent en Transylvanie, où ils s'emparent de la gare-frontière de Predeal [6]) et d'une scierie dans le petit village de Musa (?). Cent jours plus tard, Bucarest est aux mains des puissances centrales » [7]). Nous ne saurions dire si l'auteur a voulu être ironique, mais cette intention si elle

---

[1]) *Le problème transylvain*, Genève, Kundig, 1943.

[2]) *Ouvr. cité*, pp. 40—41; cf. plus haut, p. 127.

[3]) L. Tamás, *Romains, Romans et Roumains, ibid.*

[4]) *Das siebenbürgische Problem*, Genève, 1943.

[5]) P. 44 et suiv.

[6]) En territoire roumain à cette époque.

[7]) *Ouvr. cité*, pp. 80—81.

existe, se retourne contre lui. Notons encore, à la page suivante: « En 1938—1939, la Tchécoslovaquie se désagrège. Alors, dans un mémorandum qu'elle fait parvenir au tribunal arbitral de Vienne, la Roumanie revendique une part du territoire de son ancienne alliée » [1]. Comme quoi il est décidément plus facile d'inventer des histoires que d'écrire l'histoire; ces quelques citations suffisent à donner une idée du secteur confié aux « auxiliaires » de la science historique magyare, qui auraient certainement mieux agi en évitant de tels excès de zèle.

Les armes employées étant de tous les calibres — de même que les arguments — on voit s'aligner à côté des volumes massifs — *Siebenbürgen*, *Documenta Valachorum*, *Geschichte der Rumänen*, de minces plaquettes qui en résument les données et les mettent à la portée du lecteur plus superficiel ou simplement plus pressé. Celles qui sont parvenues à notre connaissance développent surtout des thèmes philologiques et linguistiques: M. Tamás a condensé en 30 pages les arguments en faveur d'une origine uniquement balkanique du peuple roumain [2]; il y persévère, entre autres, dans l'erreur de la suprématie ecclésiastique d'Ochrida. Enfin M. Gáldi, s'inspirant, sans le dire expressément, du titre, du format et même de l'impression d'une de mes propres brochures, se propose d'étudier à son tour « la théorie et la réalité dans l'histoire de la romanité orientale [3]).

C'est en fait une discussion, purement philologique, des opinions de M. Gamillscheg, qui s'est réservé le droit d'une réplique, sur laquelle il paraît inutile d'anticiper. Cette revue des publications hongroises récentes ou d'inspiration hongroise, ce qui revient au même, concernant l'histoire des Roumains, n'a aucunement la prétention d'être complète, mais elle doit suffire à en indiquer le caractère et la méthode.

* * *

Il est temps de conclure. On serait évidemment en droit de se demander ce qu'il reste de l'histoire roumaine, après un assaut de

1) P. 82.

2) *Das Volkwerden der Rumänen*, Danubia, 1943.

3) *Teorie e realtà nelle Storia delle romanità orientale*; cf. mon étude *Théorie et réalité de l'histoire hongroise*, Bucarest 1940, parue également en allemand et en italien.

cette envergure, mené avec un acharnement et une persistance sans exemple, et utilisant, sur tous les points, tous les moyens disponibles.

Et cependant, si l'on reprend les thèmes principaux développés par les historiens hongrois, et que l'on tâche de les vérifier par l'examen objectif des faits et des nouvelles données qu'apportent, dans les différents domaines qu'ils ont abordés, les recherches récentes de l'histoire, de la toponymie, de la linguistique et de l'archéologie, on doit constater que leur longue offensive n'a abouti à aucun des résultats qu'ils s'étaient proposé d'atteindre; dans plusieurs directions, et non des moins importantes, elle enregistre un échec complet. Il n'est donc pas inutile de faire le point et de comparer les tendances manifestées dans leurs ouvrages, avec les réalités qui s'y opposent.

La première de ces tendances est d'un ordre essentiellement subjectif: elle conteste à l'histoire roumaine tout intérêt européen et toute valeur générale, pour ne la laisser subsister qu'à l'état d'annexe obscure, en marge de celle de Byzance et de l'empire ottoman d'une part, de la Hongrie danubienne de l'autre. Seul un concours inespéré de circonstances favorables et un caprice du hasard, ont permis au début de ce siècle au peuple roumain d'occuper une position, qu'il ne pouvait conserver par ses propres forces. L'évolution même de l'histoire des Roumains, en un point situé au carrefour des invasions et des impérialismes, jusqu'au moment où elle a donné naissance à l'unité nationale, répond d'elle-même à cette interprétation, qui au demeurant est plutôt affaire de goût ou de sentiment. En bonne méthode, les généralisations découlent de l'analyse du détail et de la recherche des faits, sans parti-pris ou idée préconçue, en les déroulant dans leur ordre naturel qui est celui de la chronologie, et non en projetant dans le passé les rancunes ou les haines du présent. Si l'on examine dans cet ordre logique les thèses de la nouvelle école historique hongroise, l'on ne manquera pas de relever les points suivants:

1. Pour l'histoire ancienne, la théorie de l'extermination absolue des Daces par les légions de Trajan et de l'évacuation totale de la province romaine de Dacie, dans la deuxième moitié du III[e] siècle de notre ère.

Elle est contredite par les témoignages toujours plus nombreux des fouilles récentes, qui montrent une continuité sans interruption des établissements humains ruraux de la région carpathique et

danubienne, de la préhistoire à l'époque romaine, et de celle-ci aux premiers siècles du Moyen Âge, qui marquent, en Dacie comme ailleurs, un retour aux modèles préhistoriques autochtones. Les villes ont pu disparaître, mais un changement radical de population eût laissé sans doute dans le sol une empreinte différente.

Les résultats des recherches linguistiques s'opposent non moins catégoriquement à cette manière de voir. L'aire géographique de certains mots de très ancienne origine latine, correspond, dans ses grandes lignes, à la région occidentale du plateau transylvain, qui recouvre à peu près exactement cette partie de la province romaine, où les colonies étaient les plus nombreuses et les plus peuplées. Il est impossible que le cheminement fortuit de l'immigration ait pu déterminer à lui seul de telles coïncidences.

Les textes consacrés, Vopiscus ou Eutrope, ont beau affirmer que les habitants se retirèrent avec les légions. Cela n'a pu être vrai qu'en une bien faible mesure, car d'autres exemples (la vie de St. Séverin entre autres) prouvent clairement que ces affirmations, qui ne s'appuyaient sur aucune statistique, étaient tout à fait relatives. En général, la thèse magyare tend à faire de l'ancienne Dacie, en se fondant sur le sens absolu de certains textes, une exception dont on ne peut trouver aucun autre exemple dans l'histoire des provinces de l'empire romain.

2. Pour le Moyen Âge, le cheval de bataille de l'école magyare est sans contredit la thèse de l'immigration massive et surtout tardive des Vlaques de la péninsule des Balkans.

Il faut noter dès le début, que si l'évacuation de la Dacie peut encore invoquer l'autorité de quelque passage d'un auteur antique, l'idée de l'immigration ne repose que sur des hypothèses et des reconstructions. Quelques cas isolés de Valaques passés en Hongrie à la fin du Moyen Âge, n'ont guère d'autre signification que celle que l'on accorde aux réfugiés politiques.

Nous ne voulons pas nier l'existence d'un courant qui aurait amené, en différentes étapes, des populations roumaines du Nord de la péninsule balkanique à s'établir en Valachie ou même en Transylvanie méridionale, comme il y a, dans la vie du peuple serbe, des mouvements métanastasiques, étudiés jadis par Cvijić. Mais un courant en sens contraire, du Nord du Danube vers les Balkans, est attesté à une époque antérieure par les chroniqueurs byzantins,

et c'est justement la fusion qui s'est opérée avec les autochtones qui a donné naissance, sur un territoire très étendu, au daco-roumain dont dérive la langue roumaine actuelle. Les ressemblances avec l'albanais, plus encore qu'avec d'autres langues balkaniques, remontent en grande partie à un substrat linguistique commun, plus profond que les formes latines ou slaves qui l'ont recouvert au cours des siècles. « L'influence du vieux grec sur l'albanais et sur le roumain s'est exercée d'une manière différente dans chacune de ces langues, nous dit un spécialiste de la linguistique, et ceci vient confirmer nos conclusions concernant la séparation des Albanais et des Roumains à cette époque ancienne... l'albanais et le roumain se sont développés séparément et... leurs éléments en commun ne sont dus qu'en une très faible mesure à l'emprunt »[1]).

Le fait que les Vlaques étaient des bergers ne dispose pas nécessairement en faveur d'une existence nomade, car leurs déplacements suivaient en général le rythme saisonnier de la transhumance, dont les stations d'été et d'hiver offrent au contraire l'image de la stabilité. Rechercher dans l'insurrection vlacho-bulgare des Assénides le motif principal de l'émigration au Nord du Danube est le plus absurde des paradoxes, lorsque l'on connaît le rôle prépondérant des Vlaques dans les premières guerres du nouvel empire balkanique.

Un autre thème favori est celui de la toponymie: celle de la Transylvanie, en particulier, ne présente aucun nom de lieu qui ait pu survivre de l'Antiquité daco-romaine au Moyen Âge. Cela est à peu près exact pour les noms des localités: les villes qui ont été fondées au Moyen Âge par des colonies étrangère, ou les villages qui ont été peuplés ou repeuplés à cette époque, après le passage des invasions. Mais les noms des cours d'eau perpétuent ceux de l'histoire ancienne et rien ne prouve, malgré les efforts des philologues de Budapest, qu'ils aient été transmis en roumain par l'intermédiaire du hongrois: seul le slave a laissé quelques traces. Les noms des lieux-dits de la montagne et de la forêt sont en grande partie roumains, souvent d'origine latine, également mêlée au slave. L'influence hongroise se fait remarquer dans les noms de villages et encore souvent sous forme de traductions, que les chartes mentionnent, parce qu'elles sont rédigées par des scribes hongrois. Au point de

---

[1]) A. Rosetti, *Albano-romanica, Bulletin Linguistique*, X, 1942, pp. 82, 86.

vue topographique, l'influence hongroise et saxonne se limite en général aux vallées et aux régions peuplées du plateau transylvain; les noms roumains qui lui échappent se cantonnent dans la zone des forêts et des hautes montagnes, preuve assez évidente que la population qui les a donnés en est descendue peu à peu, pour repeupler les vallées envahies par l'étranger. Les rivières ont souvent un nom hongrois ou slave sur leur cours inférieur, et roumain aux environs de leur source: pas plus que l'on ne saurait faire remonter l'eau qui en découle, vers la montagne dont elle est issue, l'on ne peut supposer que les noms qui désignent le cours supérieur en pays montaneux, sont nés après ceux de la vallée et de la plaine.

3. Pour les temps modernes, deux affirmations des historiens hongrois sont en contradiction absolue avec les faits: les principautés roumaines, loin de pactiser dès le début avec l'Ottoman contre la Hongrie, ont servi longtemps de rempart à cette dernière: l'effectif des armées destinées à la croisade, à la fin du XVe siècle, en est à lui seul une démonstration éloquente, la Hongrie proprement dite fournissant 10% du total, et les Roumains de Transylvanie, Moldavie et Valachie 64% du reste, en déduisant le contingent hongrois [1]).

D'autre part, les statistiques par lesquelles on voudrait prouver l'immigration massive de l'élément roumain en Transylvanie aux XVIIe et XVIIIe siècles, ne tiennent aucun compte des immigrations massives des Roumains et des Székler transylvains dans les Principautés. L'état social des paysans roumains, quels que fussent les abus de la suprématie ottomane et de ses représentants sous le régime phanariote, était tout de même incomparablement meilleur que celui des serfs attachés à la glèbe, sous l'égide de l'union des trois ordres privilégiés transylvains. L'idée daco-roumaine, soi-disant d'origine magyare, imprévoyante «fantaisie de l'humanisme hongrois», se révèle bien plus ancienne dans les écrits des chroniqueurs et des humanistes étrangers et pénètre dans la littérature roumaine, bien avant l'époque de la renaissance transylvaine et de l'école latiniste.

4. Enfin à l'époque contemporaine, deux mythes inventés à Budapest pour les besoins de la cause, s'évanouissent devant le té-

[1]) M. Berza, *Der Kreuzzug gegen die Türken—ein europäisches Problem*, *Rev. hist. du Sud Est Européen*, XIX, I, 1942, pp. 70—71.

moignage précis des événements: celui que la Roumanie n'a dû les frontières qui dessinaient le contour de l'unité nationale qu'à l'excessive bonne volonté des puissances — et il suffit d'examiner à ce sujet les procès-verbaux de la Conférence de la Paix de 1919. L'autre, enfin, que la révolution communiste en Hongrie a été maîtrisée par les seules forces de la réaction nationale magyare et que la Roumanie n'y a vu qu'un prétexte pour occuper des territoires et étendre ses revendications, version qui ne résiste pas davantage au simple récit des faits historiques, dûment vérifiés.

La méthode des interprétations tendancieuses, allant jusqu'aux inexactitudes matérielles et aux inventions patentes, était réservée jusqu'ici à un autre domaine que celui des publications scientifiques. C'était, et c'est encore une arme dont usent habituellement les belligérants dans la guerre d'information et d'opinion, qui a sa place bien définie dans l'ensemble des opérations d'une bataille moderne. Il appartenait à la nouvelle école historique de nos voisins d'en appliquer la stratégie et la tactique aux études d'histoire, dont le but essentiel a toujours été la recherche sans détours de la vérité. Mais sans doute faut-il considérer à leur juste valeur le nouvel esprit du siècle et la mentalité d'une époque attachée aux réalisations pratiques: « Calomniez, calomniez, disait autrefois l'adage populaire, il en restera toujours quelque chose »... au moins un arbitrage, ajouterait peut-être une version mieux adaptée aux circonstances actuelles. Mais c'est là de la politique, et non plus de l'histoire.

* * *

Loin de nous cependant l'idée de vouloir diminuer la valeur de l'effort, que la jeune génération des historiens magyars a consacré à la « totalité » de la vie et de l'histoire roumaine. Quelles que soient ses tendances et ses erreurs, elle pose aux historiens roumains un double problème, qu'ils se doivent de résoudre sans retard, en mettant en œuvre toutes leurs capacités et toutes leurs ressources. La difficulté de réunir les matériaux divers et la multiplicité de leurs préoccupations les a cantonnés jusqu'ici dans des domaines différents; c'est pourquoi le seul ouvrage collectif d'histoire roumaine qui ait paru jusqu'ici est le volume dû à MM. Makkai et Gáldi. Les ouvrages classiques de Xenopol et de Iorga, celui de M. C. C. Giurescu dont il n'a paru en entier qu'un abrégé, ne sont dus qu'à l'initiative

et à la plume d'un seul auteur. Il est temps que les spécialistes de l'histoire et de la philologie roumaines mettent en commun leurs connaissances et leur expérience, pour nous donner, d'après un plan unitaire, une « Histoire des Roumains » qui n'en serait plus la caricature, mais l'image véridique, résultant d'une recherche objective.

Ils nous doivent de même une « Histoire de la Hongrie », non pour opposer un livre de polémique et de parti-pris à un autre, mais pour marquer le point de vue trop longtemps altéré ou omis des « nationalités », dont la part fut si considérable dans les vicissitudes millénaires de la monarchie de St. Étienne. Il est assurément bien téméraire de vouloir entreprendre à l'heure actuelle, des travaux aussi étendus et qui exigent un grand effort d'organisation et de préparation, mais ce n'en reste pas moins une tâche nécessaire, à la fois dans l'intérêt de la science et de celui de notre pays.

15 novembre 1943.

G. I. BRĂTIANU

INTORNO ALLE FONTI LETTERARIE DEL CRISTIANESIMO DACO-ROMANO

Nei suoi *Contributi epigrafici alla storia del cristianesimo daco-romano*, apparsi nel 1911, Vasile Pârvan, proponendosi di rispondere alla domanda se in Dacia, prima del 270, esistessero cristiani, si serviva quali fonti letterarie d'un passo di Tertulliano e d'un passo di Origene. Il primo [1]), databile con una certa approssimazione negli ultimi anni del II secolo o nei primi del III, ricorda, fra altri popoli presumibilmente cristiani, i Sarmati, i Daci e gli Sciti: *et Galliarum diuersae nationes, et Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo uero subdita, et Sarmatarum et Dacorum et Germanorum et Scytharum et abditarum multarum gentium et prouinciarum et insularum multarum nobis ignotarum, et quae enumerare minus possumus.* Il secondo — piú recente di alcuni decenni e preso da un commento del dottore alessandrino al Vangelo secondo Matteo, conservato in traduzione latina [2]) — ci dà sui progressi dell'evangelizzazione informazioni meno entusiaste. I popoli enumerati sono gli stessi — e ciò autorizza l'ipotesi che l'autore conoscesse le affermazioni di Tertulliano; ma il senso è diverso e dalla piú superficiale lettura risulta che, quando Origene scriveva il suo commento, la maggior parte dei « barbari » del nord e dell'est erano considerati ignari della parola di Cristo: *Quid autem dicamus de Britannis aut Germanis, qui sunt circa Oceanum, uel apud barbaros Dacos et Sarmatas et Scythas, quorum plurimi nondum audierunt euangelii uerbum, audituri sunt etiam in ipsa saeculi consummatione?* Stando cosí le cose, l'autore dei *Contributi*

---

[1]) *Adu. Iudaeos*, 7.

[2]) *In Matth. comment. series 39* (ad Matth. 24,9) = Origenes Matthaeus-erklärung II. Die lateinische Übersetzung der *Commentariorum series* hersg... unter Mitwirkung von E. Benz von Erich Klostermann, Leipzig, 1933, p. 76.

considerava che la testimonianza di Tertulliano era « addirittura annullata » da quella di Origene e si limitava alla conclusione che « le fonti letterarie non ci danno niente di certo sul cristianesimo a sinistra del Danubio prima del 250 » [1]).

Piú ambiziosi del Pârvan, Anton Velcu e Ilie Popescu-Spineni, riprendevano recentemente l'interpretazione di quei due testi, con la speranza di trovarvi — se non informazioni circostanziate, almeno elementi sicuri per sostenere l'ipotesi che il cristianesimo si fosse diffuso per tempo tra la massa dei Daci sottomessi. Di fronte al povero contenuto delle indicazioni dei due padri della Chiesa, simile risultato poteva ottenersi soltanto esagerando l'importanza d'ogni testimonianza in sé e per sé. Cosí si attribuisce a Tertulliano un'autorità nelle questioni dell'Oriente cristiano della quale il primo ad esser sorpreso sarebbe stato lo stesso Apologeta [2]). Per quanto riguarda l'interesse contraddittorio dei frammenti riprodotti, esso è assolutamente negato, con un'argomentazione il cui carattere specioso è stato messo in luce dallo Iordănescu. « Dal testo di Origene — scrive il Velcu [3]) — risulta che questi conferma semplicemente le affermazioni di Tertulliano. Egli dice chiaramente che i Daci, i Sarmati e gli Sciti — in massima parte — non hanno ancora udito la parola del Vangelo, ma che, col tempo, l'udiranno. Per conseguenza *quorum plurimi* — beninteso tra Daci, Sciti e Sarmati — *nondum audierunt euangelii uerbum*, cioè una parte l'avevano udito e il resto l'avrebbe dovuto udire...». A questa laboriosa interpretazione, lo Iordănescu oppone a buon diritto l'osservazione che, nella frase di Origene, *quorum plurimi* si riferisce alla totalità dei popoli menzionati, ossia anche ai Britanni e ai Germani. Di piú, che le stesse parole non si riferiscono a ciascuno di questi popoli separatamente ma sono « un partitivo che si riferisce a tutti ». Per conseguenza, « il senso esatto della frase è che *fra questi popoli* la maggior parte non ha sentito la parola del Vangelo », sí che l'esatta

[1]) *Op. cit.*, p. 75.

[2]) « Il passo spesse volte citato di Tertulliano sulla penetrazione del cristianesimo nel paese dei Sarmati, dei Daci, dei Germani e degli Sciti, è come si direbbe « nell'ultima Thule » — osserva giustamente N. Iorga, *Istoria Românilor*, II, Bucureşti, 1936, p. 85.

[3]) *Contribuţii la studiul creştinismului daco-roman sec. I—IV d. Cr.*, Bucureşti, 1936, p. 20.

traduzione del passo sarebbe: « che dire di Britanni e Germani, che abitano presso l'Oceano o, per passare ai barbari, di Daci, Sarmati e Sciti, popoli che nella lor massima parte non hanno udito sin'ora la parola del Vangelo... »[1]). Fra un testo e l'altro la contradizione rimane dunque, indiscutibile. Ma se una conclusione devesi ad ogni costo dedurre sul valore probante delle righe di Origene, essa può essere soltanto, come è stato detto, che « lontano dal costituire una prova di penetrazione del cristianesimo nelle nostre regioni, [questo testo] dimostra proprio il contrario »[2]).

Sin qui lo Iordănescu ha ragione e la discussione provocata dalle fonti citate si potrebbe considerare chiusa se, in relazione alle affermazioni di Origene, non dovesse esser chiarito un altro dubbio. Voglio dire che l'autorità di questo autore è invocata, in uno scritto del sec. IV, in un senso considerato contrario alle indicazioni del *Commento al Vangelo secondo Matteo.* Si legge cioè nella *Storia della Chiesa* di Eusebio che l'apostolo Andrea avrebbe vangelizzato gli Sciti ed è evidente che — qualora l'informazione derivasse dalla fonte di Origene e gli « Sciti » così introdotti in discussione avessero un legame con gli Sciti (e con i Daci e i Sarmati) del testo sopra riprodotto — non si potrebbe tacere un'incompatibilità tra le affermazioni del dottore alessandrino.

Il problema è stato sollevato dallo Zeiller nel suo conosciuto lavoro sugl'*Inizi cristiani nelle province danubiane dell'Impero romano* e la sua soluzione era che la Scizia convertita dall'Apostolo dev'esser cercata altrove che nella Scizia delle fonti storiche, e precisamente nella Dobrogia attuale, la *provincia Scythia* dei tempi di Diocleziano. « Tale provincia — egli è obbligato a riconoscere — strappata dalla vecchia Mesia inferiore, non è stata formata prima della fine del secolo III; all'epoca di Origene dunque non esisteva una Scizia

---

[1]) A. Iordănescu, *Observaţiuni asupra originilor creştinismului daco-roman*, *Rev. Clasică*, XI—XII, 1939—40, pp. 199—200.

[2]) Iordănescu, *op. cit.*, p. 201. Cfr. anche le giuste riflessioni di Em. Condurachi, *Biserica Ortodoxă Română*, LV, 1937, p. 353: « Né le parole di Tertulliano, né quelle di Origene possono essere prese *ad litteram*. Soltanto in questo senso può non esservi contradizione fra le due informazioni. Il problema degl'inizi del cristianesimo nella Dacia Traiana nel sec. II non progredisce dunque d'un passo in base a queste due fonti e rimane soltanto quale una semplice possibilità che non possiamo né dimostrare, né respingere ».

romana. Era possibile tuttavia che non esistesse la denominazione amministrativa e che la contrada portasse il nome di « scitica » nella lingua corrente »[1]).

Sebbene poco convincente, l'argomentazione dello Zeiller ha il merito della coerenza. Nel senso che, una olta ammessa la paternità di Origene per l'informazione trasmessa da Eusebio, non esiste altra possibilità di metterla d'accordo con le affermazioni del *Commento al Vangelo secondo Matteo.* Quando leggiamo in un testo che gli Sciti non hanno udito la parola di Cristo e in un altro che gli Sciti sono stati vangelizzati dall'apostolo Andrea, la spiegazione che siamo autorizzati a dare alla contradizione è che non si tratti dello stesso popolo. E questo faceva il dotto francese, quando si sforzava di trovare una Scizia dobrogiana *avant la lettre*, ed è la soluzione naturale di chi, come lo Zeiller, parta dall'interpretazione negativa del passo del *Commento.*

La stessa esplicazione cessa d'essere naturale quando il Velcu, che abbiamo visto sostenere l'idea d'una conversione per tempo dei Daco-Geti, si crede obbligato di adottare l'ipotesi dello Zeiller relativa alla Scizia Minore, senza rendersi conto che il suo punto di partenza è tutt' altro, e senza del resto riuscire a renderla piú convincente [2]). E se nella pagina seguente lo stesso autore si crede autorizzato a concludere: « crediamo che queste siano... prove sufficenti per un apostolato di Andrea nella regione alle bocche del Danubio », per quanto mi riguarda preferisco domandarmi se il passo di Eusebio non sia suscettibile d'un'interpretazione piú soddisfacente.

E innanzitutto rileggiamo il testo:

« Quando i santi apostoli e discepoli del Redentore si diffusero su tutta la terra — scrive Eusebio [3]) — a Tommaso, secondo la tradizione, toccò in sorte il paese dei Parti, ad Andrea la Scizia, l'Asia a Giovanni, che vi passò la vita e morí ad Efeso; Pietro sembra

---

[1]) J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain* (Bibl. des Écoles franc. d'Athènes et de Rome, fasc. 112), Paris, 1918, p. 29. Sulla fondazione della provincia Scythia, vedi ora R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja* (Académie Roumaine, *La Dobroudja*, Bucarest, 1938), p. 280 sgg.

[2]) *Op. cit.*, p. 24—26.

[3]) *H. E.*, III 1 (Eusebius *Werke* II. Bd. *Die Kirchengeschichte* hersg. von Ed. Schwartz, Leipzig :Hinrichs, 1903).

aver predicato agli Ebrei sparsi nel Ponto, nella Galazia, nella Bitinia, nella Cappadocia e in Asia, per essere poi crocifisso a Roma con la testa in giú, come egli stesso aveva desiderato soffrire. Che dire di Paolo che, dopo aver predicato il Vangelo di Cristo da Gerusalemme sino all'Illiria, ha sofferto il martirio a Roma, sotto Nerone? Queste indicazioni ci sono date testualmente da Origene nel libro III dei *Chiarimenti sulla Genesi*...».

In relazione al valore probante di questo testo esiste una domanda da molto tempo formulata dal Valesius, che i nostri critici son soliti non prendere in considerazione: e cioè provengono da Origene tutte le affermazioni in esso comprese, oppure soltanto gli ultimi paragrafi della pagina riprodotta? Sommariamente trattato dallo Zeiller, il quale si limita ad osservare che «il passo è ambiguo perchè non è indicato con chiarezza sufficente ove comincia la citazione da Origene »[1]), il problema merita di ritenere la nostra attenzione anche se, come vuole lo Spineni, esso « non ha una grande importanza »[2]). Che abbia tuttavia una certa importanza finisce per confessarlo lo stesso professore di Iassi quando — pur negandolo — cerca di risolverlo e propone un'esegesi del passo eusebiano che non posso dispensarmi dal riprodurre. « L'espressione ὡς ἡ παράδοσις περιέχει — egli dice[3]) — che separa un soggetto dal suo predicato, si riferisce all'attività dell'apostolo Tommaso, non a quella degli altri quattro apostoli. L'attività di questi nei paesi indicati è data come certa, da Origene o da Eusebio, basati su ben altri documenti di quelli che potrebbero inquadrarsi nell'espressione un po' piú vaga « secondo la tradizione », riferentesi soltanto a Tommaso ». E altrove: « dobbiamo ammettere che anche i documenti relativi all'attività dell'apostolo Andrea siano altrettanto sicuri [che quelli relativi a Pietro, Paolo e Giovanni] specialmente per il fatto che lo storico non ha creduto opportuno far qui l'aggiunta espressa riguardo all'attività dell'apostolo Tommaso. Là lo storico ha sentito la necessità di aggiungere « secondo la tradizione » per manifestare forse il suo piccolo dubbio...»[4]).

---

[1]) *Op. cit.*, p. 28.
[2]) I. Popescu-Spineni, *Vechimea creştinismului la Români*, Bucureşti, 1934, p. 12.
[3]) *Op. cit.*, p. 13.
[4]) *Op. cit.*, p. 27—28.

Non è il caso d'insistere sui ripetuti riferimenti dello Spineni ai « documenti » relativi all'attività dell'apostolo Andrea che Eusebio avrebbe avuto sottomano. Dato che, a questo riguardo, non ci dà ulteriori informazioni e nessuno tra autori vecchi e nuovi ne ha mai sentito parlare, la loro insistente menzione rimane una prova dell'acribia storica del romanista di Iassi. Preferisco dire alcune parole del suo metodo filologico e precisamente che — arbitraria nel piú alto grado — l'interpretazione che separa il nome di Tommaso da quelli degli apostoli Andrea e Giovanni è contraria alle piú elementari leggi della lingua. Nell'originale, il passo controverso suona cosí: τῶν δὲ ἱερῶν τοῦ σωτῆρος ἡμῶν ἀποστόλων τε καὶ μαθητῶν ἐφ' ἅπασαν κατασπαρέντων τὴν οἰκουμένην, Θωμᾶς μέν, ὡς ἡ παράδοσις περιέχει, τὴν Παρθίαν εἴληχεν, 'Ανδρέας δὲ τὴν Σκυθίαν, 'Ιωάννης τὴν 'Ασίαν — e non è necessario essere ellenista per comprendere che, risalendo alla stessa epoca ed espressa con lo stesso verbo (εἴληχεν), l'estrazione a sorte dei paesi ove i tre apostoli dovevano compiere la loro missione, costituisce un dato indivisibile, accettato dallo storico in base ad una tradizione invocata in modo anonimo, ma esplicito [1]). Dove si può porre il problema d'una fonte diversa è nel caso dell'apostolo Pietro che ha, in rapporto ai precedenti, una situazione nuova, rispecchiata dalle informazioni piú precise che accompagnano il suo nome e dal cambiamento di predicato (Πέτρος δ' ἐν Πόντῳ καὶ Γαλατίᾳ καὶ Βιθυνίᾳ Καππαδοκίᾳ τε καὶ 'Ασίᾳ κεκηρυχέναι τοῖς (ἐκ) διασπορᾶς 'Ιουδαίοις ἔοικεν); per non parlare poi dell'apostolo Paolo, ricordato in diretta relazione col riferimento ai *Chiarimenti* di Origene e, per questa stessa vicinanza, eliminato dalla discussione che c'interessa (τί δεῖ περὶ Παύλου λέγειν, ἀπὸ 'Ιερουσαλὴμ μέχρι τοῦ 'Ιλλυρικοῦ πεπληρωκότος τὸ εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ καὶ ὕστερον ἐν τῇ 'Ρώμῃ ἐπὶ Νέρωνος μεμαρτυρηκότος; ταῦτα 'Ωριγένει κατὰ λέξιν ἐν τρίτῳ τόμῳ τῶν εἰς τὴν Γένεσιν ἐξηγητικῶν εἴρηται).

Cosí formulata, la domanda ha potuto ritenere l'attenzione dell'Harnack nell'ultima edizione della sua opera magistrale, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderte* [2]).

[1]) Vedi anche *H. E.*, I 13, ove il modo d'esprimersi di Eusebio non lascia possibilità alcuna d'interpretazione nel senso preconizzato dallo Spineni: ἔλαχεν ἡ 'Ινδία 'Ιούδᾳ Θωμᾶ τῷ καὶ Διδύμῳ.

[2]) IV. Aufl., Leipzig, 1924.

Esaminando, in un *excursus* speciale [1]), dove cominci, nel passo eusebiano, la citazione da Origene — con altre parole in che misura l'informazione sull'apostolato di Andrea fra gli Sciti possa provenire da uno scritto del dottore alessandrino — lo studioso tedesco arriva alla conclusione che, nella pagina piú volte citata, il biografo di Costantino ha messo a contributo due fonti distinte: prima una tradizione anonima sulla divisione della terra in base a un sorteggio fra i dodici apostoli; in secondo luogo l'opera chiaramente indicata di Origene. Tra gli argomenti sui quali fonda la sua opinione ricordo il carattere composito del capitolo, ove la ripetizione dell'Asia come campo d'attività tanto di Giovanni che di Pietro lascia sospettare l'uso di fonti diverse; la contradizione con le affermazioni del *Commento al Vangelo secondo Matteo*, inevitabile e inesplicabile se continuiamo a vedere nelle informazioni dello storico della Chiesa una testuale citazione da Origene; infine l'abitudine di Eusebio di accompagnare la menzione degli apostoli con l'epiteto di ἱεροί — rispettivamente ἱερός — cosí costante da potervisi vedere una particolarità dei suoi scritti religiosi. La conclusione, come ho già detto, è che la pagina la quale c'interessa è costituita di due parti provenienti da fonti diverse; il punto di passaggio deve ricercarsi, come pure ho avuto occasione d'indicare, là dove ai particolari sull'apostolato di Giovanni succedono le precisioni sulla missione di Pietro [2]).

Ci troviamo in tal modo di fronte a un risultato la cui importanza, dal punto di vista del problema che discutiamo, non ha bisogno d'esser sottolineata. Negando la paternità di Origene per le informazioni trasmesse da Eusebio, veniamo a negarne nello stesso tempo anche il valore storico. Poiché la piú importante conseguenza dell'esame critico che abbiamo schizzato nelle sue linee essenziali non è di evitare una contradizione fra due scritti del dottore ales-

[1]) *Op. cit.*, I, p. 109—110.

[2]) Harnack, *Op. cit.*, I, p. 110: «...Wo die Bruchstelle liegt, ist freilich nicht leicht anzugeben. M. E. reicht die παράδοσις bis τὴν 'Ασίαν; dann fügte Eusebius von sich aus den Satz: πρὸς καὶ διατρίψας ἐν 'Εφέσῳ τελευτᾷ hinzu und reihte daran die Mitteilung des Origenes über den Tod des Petrus und Paulus... Man darf annehmen, dass in den Exzerpten, die er gesammelt hatte, die Auszüge über die Missionsgebiete der Apostel und über ihr Ende zusammenlagen und er daher von dem einen zum andern geführt wurde».

sandrino nè, come si potrebbe credere, di ringiovanire di qualche diecina d'anni la tradizione sulla divisione della terra fra gli apostoli. Conservata da Origene, tale notizia ci sarebbe apparsa piú antica non soltanto di quei pochi decenni che intercorrono tra l'avversario di Celso e l'autore della *Storia della Chiesa*, ma anche di quell'intervallo che, in modo normale, siamo inclinati a presupporre tra la formazione d'una tradizione e il suo fissarsi presso un autore degno di credito. Nel nostro caso questo intervallo avrebbe potuto essere considerevole e, riportata sino ai tempi apostolici, l'informazione sulla missione di Andrea presso gli Sciti avrebbe acquistato un'incontestabile autorità. Riconoscere invece che la notizia che c'interessa si trova per la prima volta in Eusebio non la priva soltanto d'una inesistente antichità, ma la rende sospetta in quanto che tanti autori cristiani del II e del III secolo — le cui opere son giunte sino a noi — avrebbero potuto registrarla e non l'hanno fatto.

Motivi similari spiegano anche, con ogni probabilità, perché la tradizione che considera la Scizia come area apostolica di Andrea, non ricordata mai prima di Eusebio, manchi anche presso gli scrittori ecclesiastici dei secoli seguenti, i quali, con un'impressionante unanimità, situano in territorio ellenico l'attività di missionario del fratello di Pietro. È quel che fanno, nel corso del IV e V secolo, in Oriente, S. Gregorio Nazianzeno [1]), lo storico Teodoreta [2]), lo Pseudo-Crisostomo [3]); in Occidente S. Girolamo [4]), Gaudenzio di Brescia [5]) e S. Paolino da Nola, che, di una particolare importanza

---

[1]) S. Gregorii Theol., *Or.* XXXIII, 11 = *P. G.*, XXXVI, col. 228: ἔστω Πέτρου ἡ Ἰουδαία· τί Παύλῳ κοινὸν πρὸς τὰ ἔθνη, Λουκᾷ πρὸς Ἀχαίαν, Ἀνδρέᾳ πρὸς τὴν Ἤπειρον;

[2]) Theodoreti ep. Cyr., *In Psalm. CXVI, 1* = *P. G.*, LXXX, col. 1805—1808: ... οὕτως ὁ θεσπέσιος Ἀνδρέας τὴν Ἑλλάδα ταῖς τῆς θεογνωσίας ἀκτῖσι κατηύγασεν...

[3]) Ps.-Chrysost., *Sermo in duod. apost.* = *P. G.*, LIX, col. 495: Ἀνδρέας τῆς Ἑλλάδος σοφοὺς διορθοῦται...

[4]) Hieronym., *Ep. 59 ad Marcellam*, 5 = *C.S.E.L.*, LIV, p. 546 (dell'anno 394, secondo Grützmacher, *Hieronymus*, Leipzig, 1901, I, p. 90): « In omnibus locis uersabatur (Jesus) cum Thoma in India, cum Petro Romae, cum Paulo in Illyrico, cum Tito in Creta, cum Andrea in Achaia... ».

[5]) Gaud. Brix., *Sermo in ded. ecclesiae* = *P. L.*, XX, col. 963: « Ioannes in Sebastena urbe prouinciae Palestinae, Thomas apud Indos, Andreas et Lucas apud Patras Achaiae ciuitatem consummati referuntur ».

per i suoi legami con Niceta di Remesiana, ci trasmette in nitidi versi un'eco della stessa devota leggenda:

Heic pater Andreas, heic qui piscator ad Argos
missus uaniloquas docuit mutescere linguas:
qui postquam populos ruptis erroris iniqui
retibus explicuit traxitque ad retia Christi,
Thessalicas fuso damnauit sanguine Patras... [1])

Un ritorno alla tradizione rappresentata da Eusebio si verifica soltanto sporadicamente e in una forma incerta. Nella *Dottrina siriaca degli apostoli*, i territori vangelizzati da Andrea sono Nicea, Nicomedia, la Bitinia e... la Gotia [2]); in un'omelia del Pseudo-Atanasio si parla altrettanto vagamente delle missioni dell'apostolo fra Greci e... barbari [3]). Il nome degli Sciti riappare soltanto presso lo Pseudo-Epifanio, nel sec. VIII [4]), insieme ai Sogdiani, ai Gorsini, ai Sebastopolitani e agli... Etiopi; e quanto si legge in fonti piú recenti (come la *Laude* anonima o la *Rimembranza* di Andrea, attribuita a Simone Metafrasto [5]) è ancora piu fantastico [6]). Fantastici, d'altronde, non sono soltanto gli avvenimenti e i fatti messi sul conto dell'apostolo, nel corso dei suoi viaggi di predicazione. Come s'è potuto vedere dall'elenco di popoli or ora citato, la geografia degli agiografi è altrettanto favolosa della storia ch'essi coltivano e basti aggiungere che, secondo Epifanio, la pontica Sinope si trove-

---

[1]) *De S. Felice, Natal. IX*, vv. 406 sgg.; cfr. XI, vv. 78, 356.

[2]) W. Cureton, *Ancient Syriac documents*, London, 1864, p. 34, ap. R. A. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten u. Apostellegenden*, Braunschweig, 1883, I, p. 604.

[3]) *Hom. in b. Andream* = P. G., XXVIII, col. 1108. Cfr. Lipsius, *Op. cit.*, p. 63

[4]) Th. Schermann, *Propheten u. Apostellegenden nebst Jüngerkatalogen des Dorotheos u. verwandter Texte* (Texte u. Unters., XXXI, 3), Leipzig, 1907, p. 349.

[5]) Su questi testi e sui loro legami con la letteratura apocrifa ispirata dall'attività del Protocleto, vedi, in ultima istanza, J. Flamion, *Les Actes apocryphes de l'apôtre André. Les Actes d'André et de Matthias, de Pierre et d'André et les textes apparentés*, Louvain, 1911, p. 79 sgg., 85 sgg. Sui *Fatti* di Andrea, in generale, G. Schimmelpfeng ap. E. Hennecke, *Handbuch zu den Neutestamentlichen Apokryphen..*, Tübingen, 1904, p. 544—562.

[6]) Cfr. F. Haase, *Apostel u. Evangelisten in den orient. Überlieferungen*, 1922, p. 249—52, citato da B. Kraft, s. v. *Andreas* ap. M. Buchberger, *Lexikon f. Theol. u. Kirche*, I (1930), col. 411.

rebbe presso i «cosiddetti Sciti», affinché la scarsa attendibilità di simili informazioni e il loro ancor piú scarso valore per la soluzione del nostro problema, ci appaiano in modo evidente.

Ci troviamo cosí, alla fine d'una digressione lunga ma certamente utile, — di fronte all'inevitabile conclusione che, poco solida ed isolata [1]), la tradizione conservata da Eusebio su una missione dell'apostolo Andrea nelle regioni danubiane, non resiste alla critica [2]). Con questo, l'ultimo argomento e anche il piú spesso invocato a favore d'una diffusione del cristianesimo in epoca antica, sia sul litorale della Dobrogia (come si limitava a suggerire lo Zeiller [3]), sia nelle contrade daco-getiche (come non esitavano a sostenere il Velcu e lo Spineni) perde ogni sua validità. Una volta di piú sembrerebbe che la discussione dovesse considerarsi chiusa per mancanza d'informazioni, se un altro rappresentante della Chiesa d'Oriente — appartenente allo stesso secolo di Eusebio e difensore della stessa causa — non ci offrisse particolari preziosi sulla diffusione del Vangelo ai giorni suoi. Dato che il personaggio cui alludo non è fra i piu conosciuti e la sua testimonianza — per quanto io sappia — non è stata citata da nessuno degli studiosi romeni che si sono interessati del problema del cristianesimo daco-romano, mi permetto di dare alcuni chiarimenti necessari.

---

[1]) Cfr. H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, *Anal. Boll.*, XXXI, 1912, p. 277: « On a voulu trouver dans la mention de S. André [dans le calendrier de Gothie] un écho de la tradition qui fait de lui l'apôtre de la Thrace et de la Scythie. L'argument n'est pas péremptoire, car rien n'indique que son nom figure à un autre titre que celui de l'apôtre Philippe, qui n'a point de relations spéciales avec le pays ».

[2]) Era questa anche l'opinione di D. Stănescu, *Origina creştinismului la Români*, Bucureşti, 1891, p. 9 — il che peraltro non gl'impediva di arrivare alla conclusione che « i Romeni *(sic)* hanno ricevuto il cristianesimo nel I sec. d. C. e una gran parte di essi sono giunti sul Danubio già cristiani » (p. 86). Piú prudente, C. Auner (*Predicat-a un apostol în România?*, *Rev. Catolică*, I, 1912, p. 40—58) si limita a considerare « probabile » che l'apostolo Andrea abbia predicato il Vangelo nei porti marittimi della Dobrogia, e come semplicemente « possibile » che sia penetrato nel retroterra.

[3]) Con prudenza ognor piu grande, giudicando da un articolo piu recente, *L'expansion du christianisme dans la péninsule des Balkans du Ier au Ve siècle*, *Rev. Intern. des Études Balkaniques*, I, 1934—35, p. 414 sgg. V. anche Zeiller-Lebreton, *L'Église primitive* (« Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours », publiée sous la direction de A. Fliche et V. Martin), vol. I, p. 283.

Nel corso delle polemiche tra cattolici e protestanti del sec. XVI, un gesuita francese, François de La Tour (Franciscus Turrianus) si serviva per la prima volta dei frammenti dell'opera d'uno scrittore cristiano in lingua greca, Macario di Magnesia, da lui consultata a Venezia, in manoscritto. Questo manoscritto doveva scomparire fra il 1552 e il 1637, come anche altri due manoscritti della stessa opera, segnalati alla fine del sec. XV da Giovanni Lascaris. Lo scritto poteva considerarsi perduto quando, nel 1867, sempre un dotto francese, Blondel, otteneva il diritto di trascrivere un quarto manoscritto di Macario, proprietà dell'Apostolides, allora conservatore della Biblioteca Nazionale di Atene. L'opera, intitolata Μονογενὴς ἢ Ἀποκριτικὸς πρὸς τοὺς Ἕλληνας, è dedicata ad un certo Theostenes e riproduce una pretesa disputa pubblica fra un filosofo pagano e l'autore. Preparata per la stampa dal Blondel, essa doveva esser pubblicata soltanto nel 1876 — dopo la morte di quest'ultimo — da Paul Foucart.

Naturalmente non è il caso di entrare in particolari sul contenuto della *Risposta ai Greci* oppure sull'eco di quest'opera nella critica contemporanea [1]). Non posso tuttavia dispensarmi dall'aggiungere che le obiezioni sollevate dal pagano, nello svolgersi della discussione, provengono, per via indiretta, dal piú ampio ed erudito trattato che l'antichità abbia composto contro la nuova fede — Κατὰ χριστιανῶν del neoplatonico Porfirio — e che dobbiamo proprio allo scritto di Macario i piú numerosi frammenti giunti sino a noi di quell'opera celebre [2]).

Porfirio conosceva i suoi avversari. Sia che, per un certo tempo, fosse stato egli stesso cristiano, come si è preteso in base a una tradizione riportata da Socrate [3]), sia che si fosse limitato a osservarli e a studiarli, certo è che i progressi del cristianesimo nella seconda metà del III secolo non erano per lui un mistero. Specialmente la forza di

---

[1]) V. specialmente L. Duchesne, *De Macario Magnete eiusque scriptis*, Paris, 1886; G. Schalkhausser, *Zu den Schriften des Makarios von Magnesia* (Texte u. Unters., XXXI, 4), Leipzig, 1907; P. De Labriolle, *La réaction païenne. Études sur la polémique antichrétienne du Ier au VIe siècle*, Paris, 1934, p. 245 sgg.

[2]) Cfr. A. von Harnack, *Kritik des Neuen Testaments von einem griechischen Philosophen des III. Jahrhunderts. Die im «Apocriticus» des Macarios Magnes enthaltene Streitschrift* (Texte u. Unters., XXXVII, 4), Leipzig, 1911.

[3]) *H. E.*, III 23, 37 = *P. G.*, LXIV, col. 444. Cfr. De Labriolle, *Op. cit.*, p. 232.

espansione della nuova fede deve averlo impressionato, a giudicare dal tentativo di fare della sua grande diffusione un argomento contro le aspettative da essa suscitate. Non poteva sfuggire invero a un attento lettore della Scrittura che, nel Vangelo di San Matteo, al capitolo XXIV, 14 è scritto: « e questo vangelo del regno sarà annunciato in tutto il mondo, in testimonianza a tutte le genti; e allora verrà la fine: καὶ κηρυχθήσεται τοῦτο τὸ εὐαγγέλιον τῆς βασιλείας ἐν ὅλῃ τῇ οἰκουμένῃ εἰς μαρτύριον πᾶσιν τοῖς ἔθνεσιν, καὶ τότε ἥξει τὸ τέλος » Ma il termine è stato raggiunto, constata Porfirio. « Tutta la terra conosce ormai il Vangelo, e tutte le frontiere e gli estremi confini del mondo » — leggiamo nel frammento 13 dell'edizione Harnack [1]) (πᾶσα τῆς οἰκουμένης ῥύμη τοῦ εὐαγγελίου τὴν πεῖραν ἔχει, καὶ τέρμονες ὅλοι καὶ κόσμου πέρατα); e questo equivaleva a dire che la predizione del Redentore si era dimostrata falsa.

In queste condizioni è facile imaginare l'emozione con la quale i pubblicisti cristiani avranno reagito all'accusa, come anche la loro cura di dimostrare che l'opera di evangelizzazione non era compiuta. Nel frammento sopra discusso, preso proprio da un commento al versetto del Vangelo secondo Matteo or ora ricordato, Origene era diviso tra il desiderio di proclamare il trionfo universale della nuova Legge e il timore di smentire, con le sue affermazioni, una verità profetica [2]). Un secolo e mezzo dopo, una preoccupazione similare s'indovina in Macario, i cui sforzi di fissare le proporzioni esatte del processo di cristianizzazione s'ispirano allo stesso timore. « Il Vangelo continua a esser sconosciuto a molti uomini — egli scrive nel libro IV, capitolo 13. — Sette popolazioni di Indiani, viventi tra il mezzogiorno e il deserto dell'Oriente, non hanno udito neppure una parola degli evangelisti; egualmente gli Etiopi, soprannominati Macrobi,

---

[1]) Porphyrius, *Gegen die Christen.* 15 Bücher Zeugnisse, Fragmente u. Referate. (Abhdl. d. kgl. preuss. Akad. der Wiss., 1916. Phil.-Hist. Klasse, 1).

[2]) A. von Harnack, *Der kirchengeschichtliche Ertrag der exegetischen Arbeiten des Origenes. II. Teil: Die beiden Testamente mit Ausschluss des Hexateuchs u. des Richterbuches* (Texte u. Unters., XLII, 4), Leipzig, 1919, p. 109. Cfr. anche *Mission u. Ausbreitung des Christentums..*, II, p. 548: « Die Zeugnisse des Origenes sind deshalb so willkommen, weil er der erste u. einzige christliche Berichterstatter ist, welcher die relative Spärlichkeit der Christen bezeugt, und zwar bezeugt er, dass es noch viele Nationen « non solum barbarae, sed etiam nostrae », gibt, zu denen das Christentum nicht gedrungen ist ».

situati fra il mezzogiorno e l'Occidente... ignorano anch'essi fin'ora la parola del Vangelo. E che dire dei Mauri dell'Occidente, oppure di coloro oltre il fiume nordico Istro che, gonfiato dalle acque di 35 affluenti, corre impetuoso d'estate e d'inverno ed è terribilmente difficile da attraversare; che, percorso da migliaia d'imbarcazioni, limita l'intiero paese degli Sciti, abitato da 12 razze di barbari vaganti: τὸ εὐαγγέλιον ἔτι πολλοῖς ἀνθρώπων οὐκ ἀνέγνωσται· ἑπτὰ οὖν ἔθνη τῶν 'Ινδῶν μεταξὺ τῆς μεσημβρίας καὶ τῆς ἀνατολῆς τὴν ἔρημον λαχόντα, ἃ τῶν εὐαγγελιστῶν οὐδὲν οὐδέπω τὸν λόγον ἀκήκοεν, ἀλλ' οὐδ' Αἰθίοπες οἱ καλούμενοι Μακρόβιοι, μέσοι τῆς ἑσπέρας καὶ τῆς μεσημβρίας... εὐαγγελίου λόγου οὔπω μεμαθήκασι· τί σοι τοὺς ἑσπερίους ἢ Μαυρουσίους λέγω ἢ τοὺς πέραν Ἴστρου τοῦ βορεινοῦ ποταμοῦ, ὃς ἐκ τριάκοντα πέντε ποταμῶν αὐξάμενος ἄπειρος ῥεῖ τῷ θέρει καὶ τῷ χειμῶνι πολὺς καὶ ἀπέρατος, ὃς μυρίων ὁλκάδων ὑπάρχων ναυσίπορος πᾶσαν ἀποκλείει τῶν Σκυθῶν τὴν χώραν, ἐν ᾗ κατοικεῖ νομάδων βαρβάρων ἔθνη δώδεκα ».

Ecco dunque un testo della seconda metà del sec. IV [1]), chiaro e reciso, destinato a gettare una luce interessante sulle origini cristiane delle regioni danubiane. Cerchiamo di comprendere se le informazioni che ci offre possono essere accettate, e innanzitutto se vengono a rinforzare o a contradire le notizie sino ad oggi conosciute sullo stadio dell'evangelizzazione dei popoli a nord del fiume, nel secolo del trionfo della Croce.

A questo riguardo mi sembra indispensabile fare una distinzione fra le fonti letterarie sopra ricordate e quelle archeologiche-epigrafiche recentemente studiate dal Daicoviciu [2]). In realtà se, nel caso delle testimonianze letterarie, le affermazioni di Macario non fanno che accrescere una serie d'indicazioni negative che cominciano con Tertulliano e finiscono con Eusebio, resti archeologici indubbi ci lasciano sospettare l'esistenza di alcuni nuclei di cristiani non soltanto sulla riva oltena del Danubio — a Drobeta e altrove [3]), in immediata

---

[1]) Oltre agli scritti sopracitati, p. 176, n. 1, vedi anche Dörries s. v. *Makarios* (3), *R.-E.*, XIV, col. 627.

[2]) *Există monumente creştine în Dacia Traiană din sec. II şi III?*, *Anuarul Inst. de Studii Clasice din Cluj*, II (1933—35), p. 192—209. Cfr., dello stesso, *Problema continuităţii în Dacia*, *ibid.*, III, (1936—40), p. 234—239.

[3]) Pârvan, *Contribuţii epigrafice..*, p. 190 sgg.; Daicoviciu, *Există monumente creştine..*, p. 204; D. Tudor, *Oltenia romană*, Bucureşti, 1942, p. 316—317.

vicinanza del sud, d'onde irradiava la nuova fede — ma sin nelle regioni centrali e settentrionali della Dacia Traiana, nel distretto di Cluj e sulle Târnave. Per citare l'esempio piú eloquente, l'iscrizione di Biertan, recentemente interpretata dall'Horedt [1]), non lascia nessun dubbio sul fatto che, in pieno sec. IV, nel centro della Transilvania, esisteva un gruppo di cristiani di lingua latina. Stando cosí le cose, come dobbiamo comprendere l'affermazione di Macario e che credito possiamo accordarle? La risposta non ha bisogno d'esser lunga, per essere esplicita.

Il carattere apologetico dell'opera cui appartiene, come anche il contesto al quale mi sono riferito rendono evidente di per sé stessi in quale misura debba accettarsi l'affermazione sulla mancanza di cristiani a nord del Danubio. Dato il desiderio dell'autore di dimostrare che il momento annunciato nella profezia del Redentore non era ancora venuto, le indicazioni della *Risposta ai Greci* sui popoli non ancora convertiti alla dottrina del Vangelo possono significare soltanto l'immenso compito riservato ai missionari sino a un lontano avvenire. In quest'ordine d'idee non è forse inutile osservare che le informazioni di Macario sono fino ad oggi esatte per quanto riguarda gli Indiani o i Berberi; e per le nostre regioni, anche se un'altra sembra esser stata la reale situazione, quando appariva l' Ἀποκριτικός, e considerando il suo speciale punto di vista, la differenza era piccola.

Certo è, in ogni caso, che lo scrittore era informato sulla « terra degli Sciti » [2]) (altrimenti non avrebbe potuto dare una descrizione cosí pittoresca del Danubio), ed è altrettanto certo che non poteva ignorare gli sforzi di catechizzare i Goti, lungo i sec. III e IV, da parte dei missionari della Chiesa costantinopolitana [3]). Notizie quali

---

[1]) K. Horedt, *Eine lat. Inschr. des IV. Jahrh. aus Siebenbürgen*, *An. Inst. de St. Clasice*, IV (1941—43), p. 10—16; *Id.*, *ibid.*, p. 166—167. Cfr. Daicoviciu, *Transilvania*, 1941, fsc. 8, p. 575 sgg. e I. Barnea, *Rev. Istorică Română*, XIII, 1943, fasc. 3, p. 32 sgg.

[2]) Per gli scrittori del sec. IV, gli « Sciti » sono i Goti stanziatisi in quel tempo in Dacia. Cfr. Philost., II 5 Bidez: ἐκ τῶν πέραν Ἴστρου Σκυθῶν (οὓς οἱ μὲν πάλαι Γέτας, οἱ δὲ νῦν Γότθους καλοῦσι).

[3]) Sulla cristianizzazione dei Goti, vedi lo studio piú vecchio di J. Mansion, *Les origines du christianisme chez les Goths*, *Anal. Bolland.*, XXXIII, 1914, p. 5—30, ma specialmente i capitoli rispettivi dell'opera piú volte citata dello Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes*, p. 417 sgg.

si leggono negli storici del tempo sull'apostolato di Wulfila [1]), oppure nella corrispondenza di S. Basilio, relativamente alle reliquie trasportate a Caesarea dal «paese dei barbari oltre il Danubio» [2]), devono aver fatto parte d'un fondo comune di conoscenze sulle regioni della riva settentrionale del fiume, ed è difficile ammettere che uno scrittore ecclesiastico, coinvolto nelle dispute religiose del secolo, partecipante al concilio «della Quercia» [3]) — ove avrà incontrato vescovi delle province danubiane dell'Impero o della costa occidentale del Mar Nero — sia rimasto estraneo a uno stato di cose che non poteva essergli indifferente. Piú verosimile mi sembra l'ipotesi che proprio simili notizie abbiano potuto spingerlo ad annoverare tra i popoli d'un'altra Legge gli abitanti d'una regione i cui temporari dominatori — un secolo dopo il ritiro delle legioni romane — continuavano ad opporre al cristianesimo una resistenza accanita. L'esempio dell' «apostolo dei Goti», costretto a rifugiarsi in Mesia dopo solo sette anni di apostolato [4]), o quello di S. Saba [5]),

---

[1]) Le antiche fonti come pure la ricca bibliografia sulla vita e l'attività di Wulfila sono indicate nelle opere citate nella nota precedente; rimando ad esse per ulteriori particolari.

[2]) S. Bas. Magni *Ep.* CLXIV (dell'anno 374)=*P. G.*, XXXII, col. 636: μάρτυς δὲ ἡμῖν ἐπεδήμησεν ἐκ τῶν ἐπέκεινα Ἴστρου βαρβάρων, δι' ἑαυτοῦ κηρύσσων τῆς ἐκεῖ πολιτευομένης πίστεως τὴν ἀκρίβειαν . . . È opinione ormai ammessa da tutti che il martire qui menzionato sarebbe S. Saba «il Goto», sul quale v. oltre n. 5.

[3]) Cfr. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, IV éd. (Paris, 1911), III, p. 87 sgg.

[4]) Auxent. Dur., p. 20 Waitz, ap. Pârvan, *Contribuţii*.., p. 150, n. 694: «ubi et post multorum servorum et ancillarum Cristi gloriosum martyrium, imminente vehementer ipsa persecutione, conpletis septem annis tantummodo in episcopatum, supradictus sanctissimus vir beatus Ulfila cum grandi populo confessorum de varbarico pulsus, in solo Romanie a thunc beate memorie Constantio principe honorifice est susceptus». La persecuzione menzionata da Aussenzio sembra essere la stessa che, verso la metà del sec. IV, ricorda S. Cirillo di Gerusalemme, *Catech.*, X 19 = *P. G.*, XXXIII, col. 687: Πέρσαι καὶ Γότθοι καὶ πάντες οἱ ἐξ ἐθνῶν μαρτυροῦσιν ὑπεραποθνήσκοντες τούτου, ὃν σαρκὸς ὀφθαλμοῖς οὐκ ἐθεώρησαν . . . Invece l'allusione di S. Agostino «rex Gothorum in ipsa Gothia persecutus est Christianos crudelitate mirabili, cum ibi non essent nisi catholici, quorum plurimi martyrio coronati sunt» (*De civ. Dei*, XVIII 52) può riferirsi soltanto alla persecuzione di Atanarico degli anni 370 e seguenti.

[5]) Gli «Atti» del martire Saba, piú volte pubblicati (fra gli altri, dal Delehaye, nello studio sopracitato *Saints de Thrace et de Mésie*, p. 216—221), sono riprodotti anche in *Ausgewählte Märtyrerakten* hersg. von R. Knopf, dritte neubearb. Aufl. von G. Krüger, Tübingen, 1929, p. 119 sgg.

annegato nelle acque del Buzău senza aver abiurato la sua fede, sono sufficenti per illustrare la resistenza incontrata dai missionari presso un popolo che una fonte contemporanea denomina « ostinato e perfido »[1]. E mi sembra certo che ai conquistatori di razza germanica, piuttosto che agli autoctoni sedentari, debba aver pensato Macario là dove, parlando della piana « limitata » dall'Istro, ce la rappresenta « percorsa da dodici popoli di barbari vaganti »[2].

D. M. PIPPIDI

---

[1]) Ἐν μέσῳ γενεᾶς σκολιᾶς καὶ διεστραμμένης· Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Σάβα τοῦ Γότθου § 1, ap. Delehaye, *op. cit.*, p. 216.

[2]) Per l'equivalenza Goti-Sciti presso gli storici ecclesiastici dei sec. IV—V, oltre al testo sopra riprodotto, p. 179, n. 2, cfr. anche Philost., XI 8 Bidez: ἀνὴρ Σκύθης μὲν γένος τῶν νῦν ἐπικαλουμένων Γότθων (πλεῖστα γὰρ καὶ διάφορα τούτων ἐστιν τῶν Σκυθῶν γένη). Per i movimenti di popoli a nord del Danubio, in generale, dopo l'abbandono della Dacia, v. V. Motogna, *Un secol din istoria Daciei în timpul năvălirilor barbare. Epoca încreştinării poporului românesc*, Cluj, 1937; G. I. Brătianu, *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*, Bucarest, 1942, p. 53 sgg. e specialmente C. Daicoviciu, *La Transilvania nell'Antichità*, Bucarest, 1943, p. 167 sgg., dove è citata e discussa tutta la bibliografia relativa a questo problema.

LES VLACHORYNCHINES

UNE MISE AU POINT [1]

Dans les Miracles de St. Démétrius, patron de Thessalonique, il est question de toute une série d'attaques slaves contre cette ville, attaques qui toutes ont été repoussées grâce à l'intervention de l'illustre martyr. Dans cette série d'attaques il y en a une, faite par le roi des Rynchines, Pervound, aidé aussi par une autre tribu slave, les Sagoudates. Il faut tout de suite observer que si les Sagoudates apparaissent aussi à une époque antérieure, à l'occasion d'autres miracles, pour les Rynchines il n'existe qu'un seul miracle, et le récit de ce miracle est dû à un contemporain [2]).

En 1877, l'évêque Porphyre Uspenskij publiait dans son *Histoire de l'Athos* le fragment d'un récit qui est le second texte qui nous parle des Rynchines. Ce fragment est tiré d'un récit que l'éditeur appelle « Récit historique de Kastamonit » (Ἱστορικὸς λόγος τῆς μονῆς Κασταμονίτου) mais sans nous dire quel est ce manuscrit, quelle en est la date et quelle en est la teneur. Voici le texte de ce fragment:

Κατὰ τὰς ἡμέρας τῶν εἰκονομάχων βασιλέων τὰ ἔθνη ἀπὸ τὰ παραδουνάβεια μέρη, εὑρόντα καιρὸν ἀναρχίας, διότι οἱ βασιλεῖς τῶν Ῥωμαίων εἶχον πόλεμον κατὰ τῶν ἁγίων εἰκόνων οἱ ἀσεβεῖς, τότε δὴ τότε οἱ λεγόμενοι Ῥηχῖνοι καὶ ἁπλούστερον Βλαχορηχῖνοι καὶ Σαγουδάτεοι, ἐξουσιάσαντες τὴν Βουλγαρίαν καὶ ἁπλώσαντες ἀπὸ ὀλίγον κατ'ὀλίγον εἰς διάφορα μέρη ἐκυρίευσαν καὶ τὴν Μακεδονίαν· τέλος ἦλθον καὶ

---

[1]) Communication faite à l'Institut d'histoire universelle « N. Iorga », le 3 juin 1943.

[2]) L'auteur dit textuellement: « j'arriverai à la bienveillance du martyr qui est arrivée m a i n t e n a n t à n o u s » (νῦν καθ'ἡμᾶς), Tougard, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*, Paris 1874, p. 148.

εἰς τὸ Ἅγιον Ὄρος μὲ ὅλα τους τὰ γυναικόπαιδα, διότι δὲν ἦτο τινὰς νὰ τοὺς ἀντισταθῇ καὶ νὰ τοὺς πολεμήσῃ. Οἵτινες μὲ τὸν καιρὸν ἐπειδὴ ἐκατηχήθησαν ἀπὸ τοὺς ἁγίους πατέρας ἐπίστευσαν καὶ ἔγιναν τέλειοι χριστιανοί. Ὅμως ὁ καρκῖνος δὲν συνειθίζει νὰ περιπατῇ ὀρθά, ἀλλὰ πλαγίως εἰς ἕνα καὶ ἄλλο μέρος περιτριγυρίζει. Οὕτω καὶ αὐτοὶ οἱ δόλιοι ἐπίστευσαν καὶ ἐβαπτίσθησαν καὶ μετὰ ταῦτα ὑπετάχθησαν εἰς τοὺς βασιλεῖς τῆς Κωνσταντινουπόλεως καὶ διὰ τοῦτο ἐπροχώρησαν ἐδῶ εἰς τὸ ἁγιώνυμον ὄρος τοῦ Ἄθωνος, τάχα διὰ νὰ κατηχηθοῦν καλύτερον μὲ τὸν καιρόν· ἀλλ' εἶχον οἱ πατέρες τοῦ καιροῦ ἐκείνου πειρασμοὺς πολλοὺς ἀπὸ τοὺς εἰκονομάχους, λέγω, καὶ αἱρετικοὺς καὶ ἀπὸ ἄλλα ἔθνη βάρβαρα [1]).

Ces deux textes sont les seuls qui mentionnent les Rynchines. Comment les concilier puisque les Actes de St. Démétrius en parlent comme s'ils étaient des Slaves, tandis que le fragment Uspenskij les appelle *Vlachorynchines?*

Évidemment on a cru pouvoir tourner la difficulté en les considérant comme un m é l a n g e de Slaves et de Roumains; mais cette solution du problème est à rejeter. Plus grave encore est la méprise du grand savant Niederle [2]), suivi par Dvornik [3]), qui tous deux distinguent trois peuples, «les Rynchiniens, les Sagoudates et les Vlachorynchiniens, c'est-à-dire, les Slaves mélangés avec les anciens habitants de la Macédoine». Il semble bien que ces deux savants n'ont pas compris le fragment Uspenskij et en particulier le sens du mot ἁπλούστερον, qu'il faut traduire «appelés par les gens du commun»; il est évident que si nous nous en tenons au fragment Uspenskij, les Rynchines seraient bel et bien de Roumains; c'est ainsi du reste, que le texte a été compris par Uspenskij lui-même [4]).

* * *

Après Uspenskij, le premier savant qui s'est occupé de ce fragment est Tomaschek [5]). Tomaschek reproduit le texte de ce fragment

---

[1]) Uspenskij, *Istorija Afona, čast III*, Kiev 1877, p. 311; traduction russe p. 21; traduction roumaine par A. Sacerdoţeanu, *Consideraţii asupra istoriei Românilor în evul mediu*, Bucarest, 1936, p. 232.

[2]) *Slovanské starožitnosti*, II, Prague, 1906, p. 426.

[3]) *La Vie de St. Grégoire le Décapolite*, Paris, 1926, p. 33.

[4]) *Op. cit.*, pp. 3, 21, 166, 228.

[5]) *Zur Kunde der Hämushalbinsel*, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 99, 1881, pp. 476—477.

et pense qu'il ne faut pas placer l'apparition des Vlachorynchines à l'époque iconoclaste, mais à une époque antérieure; il s'occupe aussi du nom des Sagoudates qui, évidemment, n'a rien de slave; il essaie de le dériver du latin *sagum* (manteau, capuchon) qui aurait donné en slave саrъ avec le suffixe slave -датъ (donné), étymologie que Iorga n'a pas dédaigné d'accueillir dans sa grande *Histoire des Roumains* [1]). Par contre l'éminent slavisant de Berlin, Vasmer, se basant sur le fait qu' Anne Comnène (XV, 2) mentionne un village Σαγουδάοι en Asie Mineure, écrit à propos du nom des Sagoudates: « Ich bin geneigt diesen Namen für türkotatarisch zu halten wofür das schwankende *-t-*, das wohl mit der alttürkischen Pluralbildung zusammenhängt, als Beweis dienen könnte » [2]).

Enfin, Tomaschek fait dériver le nom des Rynchines du nom d'un fleuve, se basant sans doute sur le texte des Miracles de St. Démétrius où il est question des Slaves du Strymon (οἱ ἀπὸ τοῦ Στρυμῶνος) et des Slaves du Rynchin (οἱ ἀπὸ τοῦ 'Ρυγχίνου). Ce fleuve serait le même qui apparaît chez Procope (*De aedif.* VI, 3) sous le nom de 'Ρήχιος. Voir sur cette petite rivière Struck, *Makedonische Fahrten, I., Chalkidike,* Vienne, 1907, p. 74: « Durch die Niederung S y l e u s, durch welche Xerxes nach Akanthos zog, fliesst der wie bei Procopius R e c h i o s so auch heute noch R i c h i o s (oder Rendina Bogasi) genannte Fluss dem Golfe von Orfano zu, der durch ein 5½ Km langes Tal, das A u l o n des Thukidides, den Beschik-See entwässert ».

Je passe sur les tentatives d'expliquer le nom des Rynchines par le slave. Ces étymologies (comme celle de Šafařik: ρѫчєны ou celle de Hilferding: ρѫждание de ρѫдъ) sont jugées inadmissibles par Vasmer. Il faut donc conclure que les noms des Rynchines et des Sagoudates ne sont pas slaves, celui des Sagoudates étant probablement turc.

* * *

Depuis Tomaschek, pendant quarante ans, les Vlachorynchines n'ont guère attiré l'attention des savants. Ce n'est que depuis la Guerre de 1914 qu'ils ont commencé à sortir de l'oubli. Le mérite

---

[1]) Tome II, p. 332 de l'édition roumaine (p. 412 de l'édition française).

[2]) *Die Slaven in Griechenland* (*Abhandlungen Preuss. Akad.* no. 12, Berlin, 1941), p. 177.

en revient à Nicolas Iorga, qui en rendant compte d'un livre grec de C. Amantos, écrivait en 1920: « Le nom des Vlachorynchiniens qui survécurent dans la compagnie des Slaves dans la Macédoine au VIIe siècle devrait être soumis à une étude plus attentive; ce sont des Vlaques dont le nom ethnique est affublé d'une épithète qui vient de la rivière où ils vivaient » [1]. Iorga y revient aussi dans sa grande *Histoire des Roumains* [2].

Après Iorga c'est Th. Capidan qui s'est occupé du fragment Uspenskij, d'abord dans ses *Români nomazi* [3], puis dans son grand ouvrage *Aromânii* [4] et dans son discours de réception à l'Académie [5]. Philippide ne mentionne qu'incidemment les Vlachorynchines [6], mais S. Puşcariu s'en occupe dans son article sur l'*Ancienneté des établissements macédo-roumains* [7]. D'autre part, Aurel Decei, croyant que le fragment Uspenskij date du XIIe siècle, pense que l'auteur du fragment a confondu l'arrivée des Rynchines au Mont Athos avec l'arrivée des Vlaques sous Alexis Comnène [8]. Mais c'est surtout Aurel Sacerdoţeanu qui s'est spécialement occupé des Vlachorynchines, d'abord dans son article *Vlahii din Calcidica* [9], puis dans ses *Consideraţii asupra istoriei Românilor în evul mediu* [10].

Parmi les savants slaves c'est surtout feu Mutafčiev qui a consacré plusieurs pages aux Rynchines [11]. Mutafčiev développe la même idée que Decei suggère plus brièvement: On sait que pendant le règne d'Alexis Comnène 300 familles de Vlaques se trouvaient dans l'Athos. Leurs femmes étaient habillées en hommes; elles portaient aux moines le fromage, le lait et la laine; mais leurs bons offices à l'égard des moines allaient encore plus loin. Cependant, sur la Sainte Montagne se forma un parti rigoriste qui dénonça la chose

---

1) *Bulletin de l'Institut pour l'Europe sud-orientale*, VII, 1920, p. 81.

2) Tome II, p. 332.

3) *Dacoromania*, IV, 1927, p. 199.

4) P. 26.

5) *Romanitatea balcanică*, pp. 57—58.

6) *Originea Românilor*, I, Jassy, 1927, p. 799.

7) *Balcania*, I, 1938, pp. 22—30.

8) *Românii în lumea izvoarelor armeneşti*, *Anuarul Institutului de istorie naţională*, VII, 1939, p. 509.

9) *In memoriam lui V. Pârvan*, Bucarest, 1934, pp. 306—307.

10) P. 233.

11) *Makedonski Pregled*, IV, 2, 1928, pp. 140—154.

à Constantinople. La décision du patriarche ne parut pas assez sévère aux rigoristes, qui la falsifièrent et produisirent un acte par lequel le patriarche ordonnait l'expulsion des Vlaques du territoire de l'Athos. À cette nouvelle un grand désespoir envahit la Sainte Montagne; dans les monastères ne restèrent que les vieillards, les boîteux et les aveugles. Les autres préférèrent suivre les Vlaques ou aller à Constantinople. L'Empereur dut intervenir en décrétant que le patriarche n'avait aucun droit sur la Sainte Montagne et en soulignant que lui-même avait pensé soumettre ces Vlaques à une dîme, mais s'en était abstenu [1]). Cette intervention de l'Empereur est placée par Dölger en octobre 1105 [2]).

Il faut observer que tous les savants que je viens d'énumérer utilisent l'article de Tomaschek (sans remonter à Uspenskij) et que, surtout, il ne semblent pas avoir une idée nette sur la nature de ce fragment publié par Uspenskij. Voilà pourquoi je crois nécessaire d'examiner ce texte d'un peu plus près:

Uspenskij ne dit rien de précis sur la date et le contenu du manuscrit dont il a tiré ce fragment. Mais dans ses longs et prolixes ouvrages il cite à plusieurs reprises cet Ἱστορικὸς λόγος τῆς μονῆς Κασταμονίτου en lui empruntant quelques détails [3]). Parmi ces détails, le dernier en date, concerne l'incendie du monastère de Kastamonit en 1553 [4]). Donc ce texte est postérieur à l'année 1553.

Mais d'autres auteurs ont eu entre les mains ce même manuscrit. Ainsi le moine Kosmas Vlachos, auteur d'une *Histoire de l'Athos*, dit à propos de ce *récit historique de Kastamonit* (Ἱστορικὸς λόγος) ce qui suit: « Uspenskij attache une grande importance à ce *récit historique* et l'utilise comme base de ce qu'il avance au sujet de l'existence au Mont Athos de moines et de couvents avant le XIe siècle. Le plus étonnant est que ce fameux récit existe dans un manuscrit du monastère de Kastamonit, écrit en 1844 (c'est-à-dire

---

1) Ph. Meyer, *Die Haupturkunden zur Geschichte der Athosklöster*, Leipzig, 1894, pp. 163—184.

2) *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, II, p. 49.

3) V. p. ex. *Vtoroe putešestvie*, pp. 264—265, 267, 269 et *Istorija Afona*, III, pp. 166—168.

4) *Vtoroe putešestvie*, p. 269.

une année avant l'arrivée d'Uspenskij à l'Athos) et qui se présente comme copié, soi-disant, d'un manuscrit plus ancien »[1]).

Encore plus précis est un autre moine de l'Athos, Grégoire Smyrnakis: « En 1698, dit-il, vivait au monastère de Kastamonit le hiéromoine Grégoire, auparavant protosyncelle du Patriarcat de Constantinople, qui est l'auteur du manuscrit conservé aujourd'hui dans l'église du monastère, manuscrit contenant un mémoire sur la fondation de ce monastère et sur l'organisation de la vie monastique de l'Athos, sorte de compilation de renseignements dénués de véracité. Ce manuscrit fut copié en 1844 par le moine Dosithée de l'île de Lesbos, qui y ajouta quelques événements de la Révolution grecque de 1821 »[2]).

Dans ces conditions on est amené à première vue, à rejeter résolument cette source si tardive et à considérer le caractère roumain des Rynchines comme une confusion ou une méprise pure et simple du hiéromoine Grégoire vivant au XVII[e] siècle.

Pourtant un examen plus attentif des Miracles de St. Démétrius nous révélera un fait assez troublant qui ne nous laissera pas absolument exclure l'hypothèse que Grégoire, ancien protosyncelle (Grand-vicaire) du Patriarcat, n'est pas simplement tombé victime d'une confusion en parlant de Vlachorynchines, mais suivait une source ou une indication quelconque. Nous sommes ainsi amenés à revenir aux Miracles de St. Démétrius par où nous avons commencé notre communication:

« Il y avait près de Thessalonique, nous disent les Miracles, un peuple slave, les Rynchines, dont le chef s'appelait Pervound. Celui-ci, accusé de tramer des mauvais projets contre la ville, fut arrêté et envoyé à Constantinople; il cherche deux fois à s'enfuir; à la fin il est mis à mort. Mais la conséquence en fut que « les peuples des Slaves déjà cités, je dis ceux du Strymon et du Rynchin et avec les Sagoudates aussi, s'armèrent tous en foule contre notre ville de Thessalonique. Et d'abord ils décidèrent entre eux que les Slaves du Strymon feraient le blocus dans les contrées de l'Orient et du

---

[1]) Vlachos, Ἡ χερσόνησος τοῦ Ἁγίου Ὄρους, Volo, 1903, p. 328.

[2]) Smyrnakis, Τὸ Ἅγιον Ὄρος, Athènes, 1903, p. 685. Trois autres manuscrits, copiés par le même Dosithée de Lesbos, moine de Kastamonit, sont mentionés par Lambros, *Catalogue of the greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1895—1900, Nos 479, 483, 600.

Nord; et ceux du Rynchin et les Sagoudates dans les contrées de l'Ouest et d'auprès de la mer, par le moyen de plusieurs vaisseaux qu'ils y enverraient chaque jour; et ceci fut fait par eux sans cesse pendant deux ans révolus »[1]).

Une terrible famine en fut la conséquence. Seuls « dix navires avec leurs vivres furent envoyés à la ville par l'Empereur, qui ne pouvait expédier une armée plus considérable car il se trouvait qu'il était lui aussi occupé à une autre guerre »[2]), probablement contre les Arabes. Cependant l'arrivée de la petite flotte byzantine permit aux Thessaloniciens d'aller chercher des vivres chez les Vélégizites qui habitaient la Thessalie et étaient alors en bons rapports avec les Byzantins.

Le grand assaut fut donné le 22 juillet et il s'en fallut de peu qu'il reussît. Tout eût été perdu sans l'intervention de St. Démétrius qui, une fois de plus, sauva sa cité.

Peu de temps après la famine fut enrayée, car les Thessaloniciens envoyés chez les Vélégizites rentrèrent chez eux rapportant les vivres nécessaires à la population. De plus, l'armée byzantine, libérée probablement de la guerre contre les Arabes, entreprit une expédition contre les Strymoniens et les Rynchines. Cette expédition aboutit à une défaite totale des Slaves grâce toujours à l'intervention de St. Démétrius:

« Mais en cela encore le valeureux, comme on l'a dit, martyr, s'étant armé avec les autres saints, éleva par des victoires les troupes romaines au-dessus des Slaves, et dans les embûches que les ennemis mêmes avaient dressées, les saints massacrèrent leurs troupes d'élite les plus fortes et leur grosse infanterie, et toute la nation barbare s'enfuit, au point d'animer plusieurs d'entre ceux qui étaient accourus en notre ville gardée de Dieu, à se réfugier dans leurs huttes qui étaient proches (ὥστε τινὰς εἰσδραμόντας τῇ καθ' ἡμᾶς θεοφυλάκτῳ πόλει διήγειραν ἐφ' ᾧ ἐξελθεῖν εἰς τὰς αὐτῶν κάσας τὰς

[1]) Tougard, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*, p. 157. Au sujet de la date de cet événement il y a de grandes divergences. Tafrali, *Thessalonique des origines au XIVe siècle*, Paris, 1919, p. 121, adopte l'année 634. Joseph Laurent (*Byz. Zeitschrift*, IV, 1894, p. 430) se prononce pour 782. Zlatarskij, *Istorija na bălgarskata država*, I, Sofia, 1918, pp. 394—396 place cet événement en 735—737 et Mutafčiev (*Maked. Pregled*, IV, 2, p. 148) en 758.

[2]) Tougard, p. 165.

πλησίον), et à y prendre leurs récoltes, à cause de leur crainte inexprimable et du massacre qui avait eu lieu parmi eux; et abandonnant tous leurs familles, à s'approcher vers ces côtés. Et l'on pouvait voir leurs gens vaincus et fugitifs avec leurs femmes et leurs enfants s'en aller vers les huttes de ceux qui étaient hors de la ville ou des lieux avoisinants (εἰς τὰς κάσας τῶν περὶ τὴν πόλιν καὶ λοιπῶν πλησιαζόντων τόπων ἀπιόντας) et apporter du blé, des légumes et autres bagages, enlevant sur leurs épaules le reste des choses nécessaires dans une émigration, sans armes et ainsi qu'il arrive en voyage et dans la chaleur, à demi vêtus; et ce qu'ils avaient eux-mêmes résolu contre notre ville, la céleste Providence, par son martyr, l'avait amené sur eux »[2]).

Sans doute pensera-t-on que ce mot κάσα est un des nombreux latinismes dont fourmillent les textes hagiographiques les plus anciens [1]). Pourtant on ne rencontre ce mot chez aucun auteur byzantin. C'est seulement dans le dictionnaire d'Hésychius, qui vécut probablement au IVe siècle, que l'on trouve le mot κάσα, *mais parmi les golses latines:* Hésychios l'explique par οἰκία, καλύβη, οἴκησις mais ajoute expréssement παρὰ Ῥωμαίοις (chez les Romains)[3]).

Dans ces conditions on est amené à se demander si ce mot, inusité chez les écrivains byzantins, n'est pas emprunté à la langue des Rynchines et s'il ne constitue pas un indice sur le caractère ethnique de ce peuple, indice qui éclairerait alors d'un jour nouveau ces mystérieux Vlachorynchines du fragment Uspenskij. Oui, il est entendu que ce fragment date du XVIIe siècle; et pourtant on ne saurait affirmer avec certitude que son auteur soit tombé victime d'une méprise; il n'est pas absolument exclu qu'il ait pu trouver les Rynchines dans une source autre que les Miracles de St. Démétrius, et c'est, peut-être, cette source même qui considérait ce peuple comme des V l a c h o rynchines.

M. LASCARIS

[1]) Tougard, p. 185.

[2]) Cf. Zilliacus, *Das lateinische Lehnwort in der griechischen Hagiographie*, *Byz. Zeitschrift*, XXXVII, 1937, pp. 302—344.

[3]) Le mérite d'avoir le premier signalé ce fait revient à St. Kyriakides, Θεσσαλονίκεια μελετήματα, Thessalonique, 1939, p. 39.

BABYLONE D'ÉGYPTE

Depuis l'antiquité classique, le nom de Babylone désignait la citadelle égyptienne Kherau, Kherkherau ou Kherkhau [1]), appelée aussi Pi-Paut [2]) ou Uar-t [3]), située dans les environs du Caire actuel, à la tête du Delta, sur l'étroite bande de terrain comprise entre la rive droite du Nil et les Monts Mukaṭṭam, en face de l'ancienne capitale Memphis (Ḥa-Ka-Ptaḥ ou Anbu-Hat) et au midi de On-Héliopolis.

À l'époque historique, cette rive droite que les prolongations des Monts Arabiques rendaient impropre à la fondation d'une grande ville, se trouvait, par contre, tout indiquée pour y asseoir, à proximité de la capitale, des postes de surveillance qui se transformèrent peu à peu, en centres fortifiés. Tel fut le cas pour l'antique Ān du Nord, Pi-Ra *(la ville du Soleil)* ou Pet-en-Kemi *(le ciel de l'Égypte)*, On des Hébreux, Héliopolis des Grecs, ʿAīn Shams des Arabes, de nos jours el-Matarīye.

Mais, en regard de cette dernière, Babylone possédait l'immense avantage de dominer le point le plus resserré de la vallée par laquelle le Nil s'écoule vers le Delta, ce qui lui permettra, plus tard, de surveiller le transit fluvial entre la Basse et la Haute Égypte et de devenir un important centre de trafic.

Les auteurs classiques Ktesias, Diodore et Strabon, frappés par l'identité de nom de la ville égyptienne et de l'illustre capitale de

[1]) H. Brugsch, *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte*, Leipzig, 1879, p. 625; J. de Rougé, *La Géographie ancienne de la Basse-Égypte*, Paris, 1891, pp. 84—85.

[2]) H. Brugsch, *op. cit.*, p. 218; *Stèle de Piankhi*, l. 100.

[3]) H. Brugsch, *op. cit.*, pp. 141—142; J. de Rougé, *op. cit.*, p. 83; voy. aussi l'inscription d'Edfou et de Dendérah, ap. A. Mariette, *Dendérah*, 1870—1875, I, 58 a.

la Chaldée, soutenaient que Babylone d'Égypte avait été fondée par une colonie de Babyloniens qui se seraient établis dans le Delta. L'époque et les détails diffèrent sensiblement chez les différents auteurs.

D'après Ktesias et Diodore, la fondation de Babylone aurait eu lieu pendant le règne du Pharaon Sesoosis (Sesostris), identifié à Ramsès II (1298—1232 av. J.-C.)[1].

Tout comme Diodore qu'il suit du reste, Strabon met en rapport la fondation de la citadelle avec une révolte de Babyloniens, qui seraient finalement parvenus à obtenir des Pharaons l'autorisation d'élever une ville qui leur appartiendrait[2]. Mais il n'indique aucune date.

Dans sa Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία, Flavius Josèphe relate que Babylone aurait été fondée par Cambyses (529—521 av. J.-C.), après la conquête de l'Égypte (525 av. J.-C.)[3].

Cette tradition qui présente de très grandes divergences chronologiques, greffées sur certains faits historiques — que nous relèverons en temps voulu — était destinée à expliquer le nom, assez curieux, de la ville[4] dont l'origine est, comme nous le montrerons plus bas, beaucoup plus ancienne.

Des recherches approfondies sur les noms coptes de la région du Caire ont amené l'égyptologue P. Casanova à la conclusion que le nom de Babylone est dû à la transcription grecque d'un ancien nom égyptien, Pi Ḥāpi-n-On, par analogie avec le nom asiatique de Βαβυλών[5].

Ce nom de Pi-Ḥāpi-n-On ou simplement Pi-Ḥāpi désignait *la ville nilienne d'On*, c'est-à-dire la ville consacrée au Nil (Ḥāp) considéré comme divinité, Nilopolis des Grecs, ville qui était située

---

[1]) Diodore, Βιβλιοθήκη ἱστορική I, 56, 5, 3 (éd. Bibl. Teubneriana, Leipzig 1888, p. 97).

[2]) Strabon, Γεωγραφικά XVII, 807.

[3]) Fl. Josèphe, Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία II, 315 (éd. Imm. Bekker, Leipzig, 1855, I, pp. 119—120). Cette tradition est incluse dans la chronique d'Otton de Freising (M. G. H., *SS.* XX, p. 250).

[4]) Cette préoccupation se retrouve plus tard chez Maḳrīzī (Khiṭāṭ, trad. U. Bouriant ap. *Mission du Caire* XVII, 1, pp. 51—52), qui rapporte une tradition recueillie par Abū Muḥammed Abd al-Malik, suivant laquelle Babilion ibn ʿAbd Shams serait le premier gouverneur de la ville de Maṣr (Fusṭāṭ).

[5]) P. Casanova, *Les noms coptes du Caire et des localités voisines* (*Bull. Instit. Franc. Arch. Orient.*, I, 26).

à proximité de Kherkherau-Babylone, au sud de Ānnu-On [1]). D'après Steindorff [2]), Pi-Ḥāpi-n-On serait le nom égyptien de l'île de Rōḍa (al-Djazīra) reliée à Babylone par un pont. Cette identification nous paraît exacte car les deux villes sont mentionnées ensemble dans le grand papyrus hiératique Harris No. I [3]) et dans la Stèle de Piankhi-Miamun [4]). H. Brugsch incline vers l'hypothèse que Nilopolis formerait un quartier sacré de la ville de Kherau [5]).

En étudiant les premiers établissements des Grecs en Égypte, D. Mallet arrive à la conclusion générale que les Grecs remplacent d'habitude les noms égyptiens par des noms helléniques [6]). C'est ainsi, dit-il, qu'ils transformèrent Taroiou, Troiou en Troie et Ḥabenben en Βαβυλών..

Cette dénomination de Ḥa-benben, Benen, Ḥa-t-benben signifiant « le temple des deux obélisques », s'applique en général aux sanctuaires qui appartiennent au temple du Soleil [7]). Dans notre cas, il s'agit du sanctuaire de Ānnu-On-Héliopolis, Ḥa-benben de Ānnu, dont l'existence à Héliopolis est prouvée par la Stèle de Piankhi-Miamun, le roi-prêtre de Napata qui conquit l'Égypte en 725 av. J.-C.: (le roi Piankhi) « monta l'escalier vers la grande fenêtre pour voir le Dieu Ra dans Benben. Le roi étant debout et ce prince étant tout seul, repoussa le verrou, ouvrit les deux battants de la porte et contempla son père Ra dans le splendide sanctuaire Ḥa-benben et la barque Maōd de Ra et la barque Sektet de Atum» [8]).

---

[1]) H. Brugsch, *Dictionnaire*, pp. 284—285; J. de Rougé, *op. cit.*, p. 87.

[2]) Dans l'*Ägypten* de Bädeker, p. 36.

[3]) En s'adressant au Dieu Ra d'Héliopolis, Ramsès III dit: « J'ai fondé de grands sacrifices dans Pi-Ḥāpi (Nilopolis), les neuf divinités solaires, les maîtres de Kherau (Babylone) sont en fête (*Pap. Harris*, No. I, 29, 7; H. Brugsch, *op. cit.*, p. 627).

[4]) *Stèle de Piankhi*, l. 117: « le chef Pibas dans la ville de Kherau et dans la ville de Pi-Ḥāpi ». E. de Rougé, *Inscription historique du roi Pianchi-Meriamoun*, *Revue Archéologique*, *N. S.*, VIII (1863), p. 106.

[5]) H. Brugsch, *op. cit.*, pp. 627—628.

[6]) D. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte* (VII et VI siècle) ap. *Mission du Caire*, XII (1893), p. 397.

[7]) H. Brugsch, *op. cit.*, pp. 194—195.

[8]) *Stèle de Piankhi*, l. 100; A. Mariette, *Monuments divers*, pl. I—VIII; E. de Rougé, *Chrestomathie égyptienne*, fasc. IV et *Revue Archéologique*, *l. c.*, p. 104; G. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, XIVe éd., p. 30; H. Brugsch, *op. cit.*, pp. 195, 394.

Par conséquent, en dehors du choix d'une autre dénomination égyptienne qui lui paraît plus rapprochée comme son, D. Mallet confirme entièrement les conclusions de P. Casanova qui soutenait que le nom de Babylone n'est pas d'origine égyptienne, qu'il fut donné par les Grecs et qu'il eut pour base une ancienne dénomination locale égyptienne qui présentait une analogie de son.

Il résulte de ces conclusions que le nom de Babylone ne put surgir, au plus tôt, qu'au VII-ème ou au VI-ème siècle avant notre ère, lors de l'établissement des Grecs en Égypte, dans le Delta, en qualité de mercenaires à la solde de la XXVI-ème dynastie Saïte et de commerçants, membres de l'association naucratique (ancienne Pi-Ranent, aujourd'hui Raḥmānīye).

L'analyse des textes en fournit amplement la preuve.

En effet, les monuments égyptiens ignorent l'appellation de Babylone. Les textes les plus anciens emploient le nom antique de Kherau [1]) ou Chre'ohe suivant la lecture de K. Sethe [2]) et de C. A. Bekker [3]), terme qui désigne le théâtre du combat entre les Dieux Horus et Seth pour la limite extrême de la Basse et de la Haute Égypte.

À côté de ce mot apparaît aussi le nom sacré Pi-Paut qui désignait au début, le temple des neuf divinités de Kherau et qui s'étendit, par la suite, à la ville tout entière.

Au VIIIème siècle av. J.-C., on faisait encore la distinction car la Stèle de Piankhi relate que ce roi, après avoir quitté Memphis «se rendit à l'Est et fit un sacrifice au Dieu Tum à Kherkherau et à sa société des Dieux dans le temple de Pi-Paut où se trouve la Amb des Dieux» [4]).

À l'époque des Ptolémées, le nom du temple s'appliquait, par contre, à la ville toute entière. Le texte géographique du temple d'Edfou (anc. Atbo, Apollinis civitas magna) nous informe que «Ra dans le nome de ʿAin (Aean-Heroopolis) est le grand Dieu à Pi-Paut (Babylone) [5]).

---

[1]) *Pap. Harris*, no. I, p. 29, l. 7; texte du temple de Hib, ap. H. Brugsch, *Voyage à l'Oasis*, pl. XXIV, l. 33—34.

[2]) Article *Babylon* dans Pauly-Wissowa, *Real Encyclopädie*, II, Stuttgart. 1895, col. 2700.

[3]) Article *Caire* dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, I, Paris-Leyde, 1098, p. 836.

[4]) L. 100; H. Brugsch, *op. cit.*, pp. 37—38.

[5]) *Ibid.*, p. 218; A. Mariette, *Abydos*, 1869—1880, pl. 45.

La troisième appellation connue de Babylone est Uar-t, terme géographique qui signifie *la jambe* et qui était usité par les Égyptiens pour désigner le bras d'un fleuve. « Il (le roi) conduit vers soi le Nil (Ḥāp) de la Basse-Égypte du côté du territoire Héliopolitain, sortant de son point de départ, la ville de Uar » [1]).

Dans l'hymne d'Amon-Ra-Harmakhis est inséré le nom d'un sanctuaire appartenant au temple du Soleil. C'est Ḥa-benben « où se trouvaient les autels dont secret est le nom ! » [2]). Et ce temple célèbre, cité dans la Stèle de Piankhi et dans l'inscription du pronaos du temple de Dendérah (Tentyris) de l'époque de l'empereur Tibère [3]), parvient, lui aussi, à baptiser de son nom la localité voisine d'On, Babylone [4]).

En passant à l'examen des textes grecs, nous constatons qu'Hécatée de Milet, au VIème siècle av. J.-C., passe sous silence Babylone, bien qu'il énumère, dans un passage célèbre, jusqu'aux îles du Nil qui portent des noms grecs, tels qu'Éphèse, Chios, Samos, Lesbos et Chypre [5]). Mais l'argument *ad silentium* est loin d'être concluant, car nous ne possédons que des fragments d'Hécatée.

Quand au silence d'Hérodote d'Halicarnasse, qui visitait le Delta du Nil vers 454 ou 453 av. J.-C. [6]), il peut très bien s'expliquer par l'éclat d'Ān-Héliopolis — qui était l'une des capitales religieuses de l'Égypte et le siège d'une célèbre école de théologie — et éclipsait, par conséquent, à cette époque, sa modeste voisine [7]).

Ce n'est qu'au premier siècle avant notre ère, lorsqu' Héliopolis n'est plus qu'une cité déchue, que Diodore de Sicile dédie tout un passage à Babylone, dont Cambyses avait fait un camp retranché de l'armée persane [8]). C'est le premier texte, à notre connaissance, qui contienne ce nom:

---

1) A. Mariette, *Dendérah*, I, 58 a; H. Brugsch, *op. cit.*, pp. 142—143.

2) G. Maspéro, *op. cit.*, p. 331, d'après C. R. Lepsius, *Denkmäler*, VI, pl. CXV, pl. CXVII.

3) H. Brugsch, *Thesaurus inscriptionum Aegypticarum*, Leipzig, 1883, I, p. 39.

4) G. Maspéro, *op. cit.*, p. 30.

5) *Fragmenta Historicorum Graecorum*, I, p. 20.

6) C. R. Lepsius, *Königsbuch der alten Ägypter*, Berlin, 1858, p. 141.

7) Hérodote II, 3, 7—9, 59, 63.

8) Diodore, I, 56, 3, p. 97.

Λέγεται δὲ τῶν αἰχμαλώτων τοὺς ἐκ τῆς Βαβυλωνίας ἁλόντας ἀποστῆναι τοῦ Βασιλέως, μὴ δυναμένους φέρειν τὰς ἐν τοῖς ἔργοις ταλαιπωρίας· οὓς καταλαβομένους παρὰ τὸν ποταμὸν χωρίον καρτερὸν διαπολεμεῖν τοῖς Αἰγυπτίοις καὶ τὴν σύνεγγυς χώραν καταφθείρειν, τέλος δὲ δοθείσης ἀδείας αὐτοῖς κατοικῆσαι τὸν τόπον, ὃν καὶ ἀπὸ τῆς πατρίδος Βαβυλῶνα προσαγορεῦσαι [1]).

Il résulte clairement de ce passage:

a) Que la tradition locale attribuait une origine assez ancienne à la citadelle de Babylone, en la mettant en étroite liaison avec le grand constructeur qu'était le Pharaon Ramsès II (1298—1232). En fait, la ville est plus ancienne car elle est mentionnée sous le règne de Tutmès IV (1447—1415), dans la description du rêve prophétique du temple de Djīze (Gizeh) [2]).

b) Le second fait digne d'être relevé, c'est le rapport établi avec une révolte de prisonniers de guerre, originaires de la Chaldée.

Si la théorie de l'origine babylonienne de la ville est, à tous points de vue, contestable, nous ne pouvons pourtant point nous empêcher de relever l'allusion ayant trait à l'état d'anarchie qui régnait en Égypte après la mort de Ramsès II, pendant la période d'invasion des Peuples du Nord et de la Mer: Achéens (Akawasha), Étrusques (Twrsha), Shardanes, Sicules (Shekulos), Toscanes (Tursha), Liciens et Libiens.

C'est alors que les prisonniers de guerre qui travaillaient dans les mines et dans les carrières, se révoltaient, ravageaient le pays ou s'en retournaient chez eux, car « le pays de l'Égypte se trouvait sous la domination des seigneurs et des régents des villes, et chacun tuait son voisin » [3]). Et il est fort possible qu'à la faveur des troubles quelques rebelles se soient emparés, par surprise, de la forteresse de Kherau, que nous trouverons plus tard, au début du VIIIème siècle av. J.-C., en la possession d'un petit chef local, un certain Pibas [4]).

---

[1]) Diodore, *ibid.*

[2]) A. Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 368.

[3]) *Pap. Harris*, 75, l. 2—5; *inscr. de Medinet-Abou, ap.* Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie et spécialement à celle des temps de l'exode*, Paris, 1873, p. 84 et suiv.

[4]) *Stèle de Piankhi*, l. 117.

Mais, quelle que soit la valeur de la tradition recueillie par l'historien grec, un fait reste dûment établi; c'est que le nom de Babylone circulait couramment à l'époque de Diodore, qui visitait la vallée du Nil pendant la 180-ème Olympiade (de 60 à 57 av. J.-C.). On pourrait en tirer la conclusion que la citadelle avait grandi en importance, alors qu'Héliopolis déclinait rapidement, fait que nous confirme du reste Strabon.

En effet, le célèbre voyageur qui parcourut la vallée du Nil en 25 ou 24 av. J.-C. avec son ami, le préfet d'Égypte Aelius Gallus, et séjourna quelque temps à Alexandrie, relate que sous le règne d'Auguste, l'une des trois légions qui gardaient la province récemment conquise — peut-être la XIIe fulminata [1]) — tenait garnison à Babylone [2]), car il importait de surveiller la capitale.

Sous le régne de Vespasien (69—79 ap. J.-C.), Fl. Josèphe, qui accompagnait l'empereur à Alexandrie, mentionne dans le chapitre sur l'Exode la ville de Letuspolis-Babylone [3]).

Son importance stratégique, accrue à la suite des troubles violents qui agitaient l'Égypte depuis 115, poussa Trajan à en faire une «puissante et imprenable citadelle» [4]) à l'Ouest de laquelle il fit creuser le canal dit de Trajan [5]) qui reliait Babylone à la Mer Rouge [6]).

C'est le célèbre *castrum Babilonis*, mentionné plus tard dans les actes des Saints coptes Til [7]), Apatir [8]) et Ireî, et qui faisait partie, au point de vue administratif, du nome Ἡλιοπολίτης situé ἐν μεθορίοις

[1]) Article *Legio* dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, XII (1925), col. 1706.

[2]) Strabon, XVII, 807, p. 120: Βαβυλώνυνι δ'ἐστὶ στρατόπεδον ἑνὸς τῶν τριῶν ταγμάτων τῶν φρουτόπεδον τὴν Αἴγυπτον.

[3]) Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία *loc. cit.*

[4]) Strabon, XVII, 807, p. 120:

[5]) Jean de Nikyûs, *Chronikon*, trad. Zotenberg, ap. *Notices et Extraits*, XXIV, p. 413.

[6]) *Ibid.*, p. 414.

[7]) E. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines*, Paris, 1811, I, pp. 45—46, d'après le *ms. copte du Vatican*, no. 66, fol. 158.

[8]) E. Quatremère, *ibid.*, d'après le *ms. copte du Vatican*, no. 66, fol. 64. E. Amélineau, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris, 1893, p. 77; H. Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 91, 93.

'Αραβίας καὶ 'Αφροδιτὸ πόλεως [1]) (ég. Ouebuob, ar. Atarbeki), renseignement qui concorde avec les relations des textes égyptiens.

L'exactitude des informations géographiques contenues dans l'*Itinéraire d'Antonin* [2]) et dans la *Tabula Peutingeriana* [3]) nous fait clairement saisir l'importance accrue que prenait, pour des raisons militaires, la citadelle romaine Babilonia-Stratonicidi. La défaite retentissante du gouverneur Probus ou Probatus dans les Monts Mukaṭṭam [4]), à la suite de laquelle l'Égypte échappe temporairement à Rome et reconnait l'autorité de Palmyre (270), n'avait-elle point signalé la nécessité de fermer la vallée du Nil aux incursions asiatiques?

Durant toute la période byzantine, une légion, la XIIIe Gemina — retirée de la Dacie Ripensis par Dioclétien, lors de la réorganisation de l'Égypte — tiendra garnison à Babylone [5]) avec la mission de garder le boulevard de la défense byzantine contre l'invasion persane et arabe.

À deux reprises, cette clef de l'Égypte subira l'assaut, car elle surveillait le passage du Nil vers la rive libique.

En 617—618 l'occupation du point stratégique de Babylone entraîne la chute de la capitale, Alexandrie, et la conquête temporaire de toute l'Égypte par les Perses (618—629).

De juillet 640 à avril 641, l'antique forteresse du Nil, fortifiée à plusieurs reprises par les Byzantins [6]) et reliée par un pont à une île également fortifiée, oppose une sérieuse résistance aux Arabes de 'Amr ibn al-'Ās, le vainqueur d'Héliopolis. La capitulation de la citadelle, qui devait être très forte, à en juger par sa longue résistence, fut le signal de la conquête musulmane de l'Égypte.

'Amr transforma le camp militaire construit pendant le siège de Babylone en un quartier général permanent de la garnison arabe.

---

[1]) Ptolémée, Γεωγραφία IV, 5, 54.

[2]) *Itinerarium Antonini et Hierosolymitanum*, 169 r, éd. G. Partey et M. Pinder, Berlin, 1858, p. 75.

[3]) *Die Peutingerische Tafel oder Weltkarte des Castorius*, éd. K. Miller, Stuttgart, 1916, pl. XI, Segment IX, 4.

[4]) Zosime, 'Ιστορία I, 44 (éd. Imm. Bekker, Bonn, 1837, p. 40—41).

[5]) *Notitia Dignitatum Imperii Romani*, éd. Ph. Labbe Biturici, Venise, 1729, p. 7, XVIII.

[6]) J. Maspéro, *L'Organisation militaire de l'Empire Byzantin*, Paris, 1912, pp. 30—32; *Vie de Schenoudi*, ap. *Mission du Caire*, IV, I, p. 340.

C'est le noyau de la ville nouvelle de Fusṭāṭ [1]), Miṣr al-Fusṭāṭ ou simplement Maṣr [2]).

Au premier siècle de l'hégire on faisait encore la distinction entre Babylone — où se trouvait le centre de l'administration et les greniers à fourrage — et la ville de Fusṭāṭ, capitale de l'Égypte de 641 à 969, date de la fondation de la ville voisine du Caire (al-Ḳahīra al-Muʿizzīya) [3]) par le vizir Abū Husein Djauhar.

Toutefois, le nom antique de la cité romaine ne disparut pas. Les Arabes le transforment en Bābilyūn [4]), Bāb Alyūn [5]) et Bāb al-Lūḳ [6]). Mais il est, maintes fois, remplacé dans les chroniques par le nom de la nouvelle capitale, Fusṭāṭ, car la distinction entre les deux villes ne tarde guère à disparaître.

Par contre, les chroniqueurs coptes Jean de Niḳyūs [7]), Abū Ṣāliḥ [8]), Sévère d'Ushmūnayn utilisent le nom de Bāblūn-Babylone. Ils vont jusqu'à désigner sous ce terme l'ensemble des agglomérations urbaines qui s'étendent de Ḳaṣr al-Shamʿa (« le chateau de feu », nom arabe de Babylone) jusqu'à Maṭarīye (Héliopolis), en englobant les villes de Fusṭāṭ et du Caire [9]).

Au cours du Moyen Âge, l'appellation byzantino-copte pénètre en Occident. En effet, les traités de commerce conclus par les Arabes

---

[1]) Fusṭāṭ qui signifie *tente* est une arabisation du byzantin Φοσσάτον, terme employé dans les papyri, et qui veut dire camp (du mot latin Fossatum).

[2]) Le nom géographique Miṣr se confondit bientôt avec maṣr, amṣār, qui signifie camp militaire. Plus tard il passa à la nouvelle cité de Maṣr al-Ḳāhira (le Caire).

[3]) Au début, le Caire porta le nom de al-Mansūrīye, afin de détourner le funeste présage qui avait placé l'édification de la ville sous le signe de la planète de Mars Ḳāhir al-Falak). Le khalif al-Muʿizz, donnant une interprétation favorable au présage en question, l'appela al-Ḳāhira, la dompteuse.

[4]) Yāḳūt al-Rūmi, *Muʿdjam al-buldān*, éd. Wüstenfeld, *Jakuts geographisches Wörterbuch*, Leipzig, 1866—1873, I, 45.

[5]) al-Suyūṭī, *Ḥusn al-muḥāḍara fi akhbār Miṣr wa'l-Ḳāhira*, le Caire, 1860, I, 52

[6]) Khalifah ben Khayyaṭ, ap. L. Caetani di Terano, *Annali dell'Islam*, Milan, 1905—1926, IV, p. 150.

[7]) *Ibid.*, p. 192.

[8]) Abū Ṣāliḥ, pp. 27—28 (texte arabe), pp. 71—72 (trad.).

[9]) Les vocabulaires saïdiques donnent à Fusṭāṭ le nom de Babylone (E. Quatremère, *op. cit.*, p. 48, d'après le ms. copte du Vatican, 43, fol. 52r et 44, fol. 79; E. Amélineau, *op. cit.*, pp. 556—557) tandis que les chroniqueurs coptes plus récents l'emploient pour désigner le *Caire* (Βαβυλὼν ντεχημι dans les actes du Copte Jean, ms. copte 69, fol. 43, cité par Quatremère, *loc. cit.*).

d'Égypte avec les principaux états occidentaux emploient le terme de « Babillonia » pour désigner le Caire [1]). L'explication doit en être cherchée dans la survivance de l'épiscopat copte de Babylone, fondé pendant les premiers siècles du christianisme [2]), et dont e nom figure au XII[e] siècle dans le titre du patriarche d'Alexandrie [3]).

Ce fut ainsi que les chroniqueurs du Moyen-Âge: Ekkehard [4]), l'auteur de la *Vie de Saint Gérard* [5]), l'Annaliste Saxon [6]) et la *Chronique du Mont Cassin* [7]) utilisèrent le même nom.

---

[1]) M. Amari, *I diplomi arabi del R. Archivio Fiorentino*, Florence, 1863.

[2]) Un évêque de Babylone, Cyrus, prit part au concile d'Éphèse de 449 (E. Schwartz, *Prosopographia et Topographia auctorum Chalcedonensium*, ap. *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, VI, Berlin et Leipzig, 1938, p. 49). En 459, un autre évêque de Babylone, Photius, signait l'encyclique du Patriarche de Constantinople, Ghenadius (I. Mansi, *Amplissima Collectio Conciliorum*, VII (451—492), Paris-Leipzig, 1901, p. 919). Le patriarche Apollinaire d'Alexandrie (550 ou 551—570), ordonne Saint Zosime évêque de Babylone (*Patr. Graec.*, LXXXVII (III), col. 2986—2987; *Acta Sanctorum*, III, pp. 221—224). Le notaire Athanase qui discutait vers 610 à Babylone avec Anastase le Sinaïte, devint, à ce qu'il paraît, évêque monophysite de Babylone et assista en cette qualité à la conférence d'Alexandrie de 616 (J. Maspéro, *Histoire des Patriarches d'Alexandrie depuis la mort de l'empereur Anastase jusqu'à la réconciliation des églises Jacobites* (518—616), ouvrage revu et publié par le R. Ad. Fortescue et G. Wiet, Paris, 1923, p. 331, n. 1). Un document copte publié par E. Amélineau (*Journal Asiatique*, nov.—déc. 1888, p. 370), cite le nom de Mina, évêque de Babylone. Dans la hiérarchie ecclésiastique, cet évêché occupait le troisième rang (voy. la *Liste* dite de Sa'īd Ibn Baṭrīk, qui est le patriarche Eftīshiyūs ou Eutychios, dans H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche*, dans *Byzantinische Zeitschrift* (1893), II, pp. 22—72). La liste des évêchés d'Égypte, publiée par E. Amélineau, *Géographie de l'Égypte*, p. 572 et par J. de Rougé, *La géographie ancienne de la Basse Égypte*, p. 155, nous donne le titre suivant: ⲡⲁⲗⲓⲏ ⲫⲩⲥⲧⲁⲧⲱⲏ ⲕⲓⲡⲓⲧⲱ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲏ, c'est-à-dire Miṣr wa'l-Fusṭāṭ Bāblūn. La ville épiscopale possédait une église de la Sainte Vierge (E. Amélineau, *ibid.*, p. 577 d'après les données du ms. de la Bibliothèque nationale no. 53, fol. 173 vo), une église des Saints Cosme et Damien (E. Amélineau, *ibid.*, 578) et une célèbre église de Saint Sergius dans laquelle fut élu le patriarche copte Isaac (*ibid.*, p. 76).

[3]) Dans le traité conclu entre Saladin et Hildebrand, ambassadeur de Pise, Marc III porte le titre de « patriarcha de Alexandria et de Babillonia et de Nubia et de Saba » (M. Amari, *op. cit.*, p. 261).

[4]) Ekkehardi, *Chronicon Universale*, M.G.H., *SS.* VI, 212, 222.

[5]) M.G.H., *SS.* IV, p. 488.

[6]) M.G.H., *SS.* VI, p. 727.

[7]) M.G.H., *SS.* VII, pp. 596, 728, 729, 776.

La dernière phase de ce procès est formée par l'extension du nom de Babylone à l'Égypte toute entière.

En effet, Ademart [1]), Lambert de Hersfeld [2]), Ekkehard [3]), Sigebert et ses continuateurs [4]), les *Annales de Saint Benoît* [5]) Guillaume de Tyr [6]), l'auteur de la *Chronique anonyme de la première croisade* [7]) etc., emploient les termes de *Babiloniorum regna, Soldanus Babiloniae, Ammiratus Babilonie, Soudan de Babiloine*.

L'explication est simple.

Dans l'organisation sociale de l'Égypte ancienne, on remarque la tendance courante de remplacer le nom des nomes *(Spat)* par le nom de la capitale, nom qui est sacré, étant en rapport avec le temple du Dieu éponyme. Ce processus se généralise dès l'établissement des Grecs en Égypte, car ces derniers attribuent à chaque province le nom de sa capitale respective, considérée comme partie intégrante du domaine consacré au Dieu égyptien, patron de la ville, assimilé à son correspondant hellénique.

De là il n'y avait qu'un pas à franchir pour en arriver à la suprématie du nom d'une seule ville.

Ce fait se produisit au moment de la conquête arabe, lorsque Babylone n'est pas seulement un centre militaire important en étroite relation avec l'arsenal naval (al-Ṣanā'a) de l'île de Rōḍa (al-Djazīra), bâti en 673, un centre économique et administratif, mais parvient à être considéré en Europe comme le symbole de la résistance de l'Égypte chrétienne à l'invasion musulmane.

L'établissement de la nouvelle capitale arabe de Fusṭāṭ, qui ruina définitivement l'ancienne capitale maritime d'Alexandrie, contribua grandement à l'extension de l'appellation qui nous intéresse à l'Égypte toute entière.

C'est, en effet, un usage courant des Arabes de donner aux provinces le nom de la capitale. Or, cette dernière portait dans le titre

---

[1]) M.G.H., *SS.* IV, p. 137.
[2]) M.G.H., *SS.* V, p. 171.
[3]) M.G.H., *SS.* VI, pp. 210, 217, 219, 230, 267.
[4]) M.G.H., *SS.* VI, pp. 411, 401, 455, 430, 431.
[5]) M.G.H., *SS.* V, p. 31.
[6]) *Hist. Occid.*, I, pp. 905—906; cf. aussi la *Continuation de Guillaume de Tyr*, *Hist. Occid.*, II, pp. 536—537.
[7]) Ed. L. Bréhier, Paris, 1924, pp. 87, 97, 197.

officiel de l'église copte le nom de Miṣr wa'l-Fusṭāṭ Bāblūn [1]). Il était donc naturel que ce dernier terme, Bāblūn, connu en Occident par suite d'une longue tradition religieuse, supplantât le terme arabisé de Fusṭāṭ et qu'il imprimât son cachet à l'Égypte durant le Moyen Âge.

De nos jours, son souvenir persiste encore dans le nom d'un monastère, Dēr Bablūn, situé au midi du Vieux Caire (Maṣr al-Ḳādīmah), où l'on voit encore, à l'ouest de Fusṭāṭ, les ruines de l'antique « Castrum Babilonis ».

MARIE-MATHILDE ALEXANDRESCU-DERSCA

---

1) E. Amélineau, *op. cit.*, p. 572.

LA RIVALITÉ BULGARO-BYZANTINE EN SERBIE ET LA MISSION DE LÉON RHABDOUCHOS (917)

(Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, chap. 32)

On sait quels flots d'encre ont fait couler les chapitres sur les Serbes du *De administrando imperio* de Constantin Porphyrogénète, qui constituent la principale source sur les plus anciennes destinées de ce peuple [1]). Pourtant, personne n'a encore mis en doute la chronologie d'un événement que Constantin a fixé avec une précision qui ne laisse rien à désirer et qui, selon Constantin, a eu lieu au cours de son propre règne, ou, plus exactement, pendant sa minorité. Il s'agit de l'envoi chez les Serbes du stratège de Durazzo Léon Rhabdouchos; l'entrevue que celui-ci eut avec le prince Pierre Gojniković, fut dénoncée par Michel, prince de Zachloumie (Herzégovine), à Syméon de Bulgarie et provoqua la chute de Pierre; Syméon envoya aussitôt une armée contre Pierre et, par traîtrise le fit prisonnier; Syméon était alors en guerre avec les Grecs qu'il vainquit à Anchialos (20 août 917).

« Après que le règne de ce même seigneur Léon (le Sage) eût pris fin [912], s'en vint en Paganie, alors sous la domination du prince de Serbie, le protospathaire Léon Rhabdouchos qui pour lors était stratège de Dyrrachion et qui par la suite fut élevé au rang de magistre et de logothète du Drome (μετὰ δὲ τὸν καιρὸν ὃν ὁ κῦρις Λέων ἐβασίλευσε, παρεγένετο ὁ τότε εἰς τὸ Δυρράχιον στρατηγῶν, ὁ πρωτοσπαθάριος Λέων ὁ Ῥαβδοῦχος, ὁ μετὰ τοῦτο μάγιστρος τιμηθεὶς καὶ λογοθέτης τοῦ δρόμου εἰς Παγανίαν). Le dessein du visiteur était de se rencontrer avec le dit

[1]) Voir la copiense bibliographie enregistrée par Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Budapest, 1942, pp. 217—218.

prince Pierre et de se concerter avec lui au sujet d'une affaire. Ce qu'ayant vu d'un œil jaloux, Michel, le prince des Zachloumes, manda au prince des Bulgares Syméon que l'empereur des Romains gratifie de ses présents le prince Pierre pour le lancer avec les Turcs [Hongrois] et le faire marcher contre le Bulgarie; c'est précisément l'époque où eut lieu la bataille entre Romains et Bulgares à Achelos (ἐγένετο δὲ καὶ κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον καὶ πόλεμος εἰς 'Αχελῶν μεταξὺ τῶν 'Ρωμαίων καὶ τῶν Βουλγάρων) [1]).

Les renseignements fournis par le Porphyrogénète trouvent une confirmation dans un passage de la chronique vénitienne de Johannes Diaconus, d'où il ressort que Michel, prince des Zachloumes, était en 913 l'allié de Syméon contre les Byzantins:

« Ursus cognomento Particiacus, qui mox ut dux effectus est, suum filium, Petrum nomine, Constantinopolim ad Leonem imperatorem destinavit, quem imperator cum honore suscipiens protospatharium fecit, ditatumque maximis donis ad propria redire permisit. Qui dum Chroatorum fines rediens transire vellet a Michaele Sclavorum duce fraude deceptus omnibusque bonis privatus, atque Vulgarico rege Simeoni nomine, exilii pena transmissus est » [2]).

Pourtant deux considérations nous amènent à mettre en doute la date de 917, à laquelle Constantin Porphyrogénète place la mission de Léon Rhabdouchos chez les Serbes:

Tout d'abord, il y a un groupe de trois chroniques byzantines qui mentionnent la présence de Rhabdouchos à Durazzo à l'occasion de l'expédition byzantine en Calabre contre les Arabes, expédition qui aboutit à la prise de Tarente (880) [3]). Il est évident que si nous accordons foi à ce renseignement, nous ne pouvons supposer que Léon Rhabdouchos resta à son poste de stratège de Durazzo pen-

[1]) *De administrando imperio*, chap. 32.

[2]) Migne, *Patr. lat.*, CXIII, col. 913; Monticolo, *Cronache veneziane antichissime*, Rome, 1890, p. 132; cf. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 199.

[3]) Leo Grammaticus, p. 258: ἀπεστάλη δὲ παρὰ τοῦ βασιλέως Προκόπιος πρωτοβεστιάριος μετὰ πάντων τῶν δυτικῶν, θεμάτον ὄντος Εὐπραξίου στρατηλάτου εἰς Σικελίαν καὶ εἰς τὴν Κεφαλληνίαν τοῦ Μουσουλίκη, εἰς δὲ τὸ Δ υ ρ ρ ά χ ι ο ν τοῦ 'Ρ α β δ ο ύ χ ο υ καὶ ἐν τῇ Πελοποννήσῳ τοῦ Οἰνιάτου καὶ τοῦ 'Αποστύπη· ὅστις Προκόπιος πολλὰς πράξεις κατεργασάμενος καὶ ἀνδραγαθίας ἐσχάτως πολέμου γεγονότος καὶ προδοθέντων πάντων ὑπὸ τοῦ 'Αποστύπη ἐσφάγη. Voir aussi Theodosius Melitenus, éd. Tafel, Munich, 1859, p. 181 et Georgius monachus continuatus (éd. Bonn, dans Theophanes continuatus), p. 845.

dant au moins 37 ans (880—917). Mais cet argument à lui seul n'est pas d'un grand poids; en effet, ces trois chroniques dérivent toutes de la chronique de Syméon Logothète [1]; celui-ci, à son tour, en parlant de cette expédition, a résumé maladroitement des événements qu'il a trouvés dans sa source [2].

Ce qui est plus grave, c'est que d'après une autre source, complètement indépendante et celle-là de première main, Léon Rhabdouchos ne fut pas nommé magistre et logothète du Drome après la bataille d'Anchialos (917), comme l'affirme Constantin, mais il reçut ce titre et cette fonction plusieurs années avant cette date.

La source à laquelle je fais allusion est une lettre de Léon Choerosphactès, écrite de son exil à Petra et « adressée au fils du patrice Nicétas Monomaque auquel Léon demande de veiller sur ses affaires pendant son absence et de prendre sa défense surtout auprès de Léon Rhabdouchos, magistre et logothète du Drome, beau-frère de Léon Choerosphactès »: « Refléchis donc, écrit Choerosphactès, et applique ton esprit à ces choses et mes affaires s''arrangeront si tu prends à ma place ma défense, surtout auprès de Léon Rhabdouchos, magistre et logothète du Drome, c'est-à-dire mon beau-frère » (Λογίζου δὴ καὶ μελέτα κινῶν σου πρὸς ἐκεῖνα τὸν νοῦν καὶ κατευθυνθήσεται τὰ ἡμέτερα, μάλιστα Λέοντι τῷ ῾Ραβδούχῳ τῷ μαγίστρῳ καὶ λογοθέτῃ τοῦ δρόμου, φημὶ δὴ τῷ συγγάμβρῳ ἡμῶν, λέγων ἀντ'ἐμοῦ τὰ ὑπὲρ ἐμοῦ) [3].

[1]) Cf. Moravcsik, pp. 140—141 et 321—322.

[2]) Ces événements sont connus par ailleurs; v. Theophanes continuatus, pp. 304—308 et Skylitzes-Cedrenus, II, p. 230. Jules Gay observe à propos du passage que nous avons reproduit plus haut: « D'après le chroniqueur, Procope a sous ses ordres tous les thèmes occidentaux; en réalité cette expression générale ne désigne guère à l'époque où nous sommes que les thèmes du Peloponèse et de Hellade, peut-être aussi ceux de Dyrrachion et de Nicopolis, de création récente. On doit remarquer que les thèmes de Thrace et de Macédoine sont considerés comme distincts des thèmes d'Occident (Gay fait sans doute allusion à la distinction « protocolaire » des thèmes d'Orient et d'Occident dans le *Livre des cérémonies*, éd. Bonn, p. 712). Il est possible mais il n'est pas certain qu'il y ait eu dès ce moment un thème de Céphalénie ». Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, Paris, 1904, p. 113.

[3]) Publiée par Sakellion dans Δελτίον de la Société historique et ethnologique de Grèce, I, 1883, p. 410; rééditée et traduite par Kolias, *Léon Choerosphactès, magistre, proconsul et patrice*, Athènes, 1939, pp. 128—129.

Bien qu'il soit « impossible de fixer avec précision la date et la durée de l'exil de Choerosphactès », en tout cas celui-ci, « en 911 se trouve encore enfermé à Petra et nous ne le retrouverons dans la Capitale pour la première fois qu'après la mort de Léon VI, exactement en juin 913 » [1]). Par conséquent, la lettre en question a été ecrite vers 910, en tout cas avant 911 [2]). Il en résulte que Léon Rhabdouchos était magistre et logothète du Drome déjà avant 911. Et comme il n'a pu acquérir ces dignités (supérieures à celles de protospathaire et stratège de Durazzo) qu'après avoir terminé sa mission à Durazzo, il faut conclure que son envoi chez les Serbes n'a pas eu lieu en 917, mais avant 911.

Certes, Constantin Porphyrogénète n'a pas inventé de toutes pièces la mission d'un stratège de Durazzo chez les Serbes, qui provoqua une expédition de Syméon contre eux. Mais il a dû se tromper soit de date soit quant à la personne du stratège. Il faut admettre une des deux alternatives que voici: ou bien que ce n'est pas Léon Rhabdouchos mais un autre stratège de Durazzo qui fut envoyé chez les Serbes, en 917, ou bien, si c'est Léon Rhabdouchos qui accomplit cette mission, son entrevue avec le prince de Serbie a dû avoir lieu avant la mort de Léon le Sage (912) malgré l'affirmation contraire de Constantin, puisque Rhabdouchos était déjà magistre et logothète du Drome avant 911.

Cette deuxième alternative nous paraît plus acceptable. En effet, rapproché de la lettre de Léon Choerosphactès, le renseignement des chroniqueurs sur la présence de Rhabdouchos comme stratège à Durazzo en 880 prend une valeur inattendue. Sa mission chez les Serbes a dû avoir lieu à une date assez rapprochée de l'année 880. Il est évident que c'est en sa qualité de stratège de Durazzo qu'il se rendit en Paganie, c'est-à-dire dans la province maritime à l'embouchure de la Narenta [3]). On peut même affirmer qu'il s'y rendit par mer [4]), les communications par terre avec la Serbie ayant été interrompues par les conquêtes bulgares. Or, nous savons justement qu'à la suite de la première guerre contre les Grecs sous

---

[1]) Kolias, p. 54.

[2]) Kolias, p. 60.

[3]) Voir le chapitre 36 du *De administrando imperio*, intitulé Περὶ τῶν Παγανῶν τῶν καὶ Ἀρεντανῶν καλουμένων.

[4]) Cf. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 199.

Léon le Sage (894—896) [1]), Syméon avait occupé trente forteresses du thème de Durazzo, qu'il garda même après la conclusion de la paix mais qu'il rendit après une nouvelle ambassade (la deuxième) de Léon Choerosphactès. Ce dernier, tombé en disgrâce, rapelle lui-même ce fait dans une lettre à Léon le Sage: « J'ai apporté dit-il, en don à Ta Majesté, les trente forteresses de Dyrrachion avec leurs richesses et leurs habitants, les ayant arrachées, pour parler comme le Prophète, comme le lobe de l'oreille hors de la gueule du lion » (τὰ τοῦ Δυρραχίου τριάκοντα φρούρια σὺν αὐτῷ πλούτῳ καὶ αὐτοῖς οἰκήτορσι τῇ βασιλείᾳ σου δῶρον προσήνεγκα ἀποσπάσας, προφητικῶς εἰπεῖν, ὡς λοβὸν ἐκ λέοντος στόματος) [2]).

Quoi de plus naturel, dans ces circonstances, qu'un voyage par mer du stratège de Durazzo, cherchant, par une diversion serbe, de parer au danger bulgare qui menaçait les territoires du thème soumis à son autorité?

*
* *

Si nous hésitons de nous prononcer d'une manière plus catégorique, c'est parce que la question que nous avons soulevée a une portée qui dépasse de beaucoup le petit problème chronologique auquel nous nous limitons ici. En effet, l'année 917 (date de la bataille d'Anchialos et de la mission de Léon Rhabdouchos) constitue le point de repère principal pour fixer les années de régne des divers princes serbes du IXe et du Xe siècle, dont la plupart sont connus uniquement par Constantin Porphyrogénète [3]). C'est ainsi

[1]) Cf. Zlatarski, *Istorija na bălgarskata dăržava*, I, 2, Sofia, 1927, pp. 288 et 320. C'est du reste pendant cette première guerre (et non pendant celle qui aboutit à la bataille d'Anchialos en 917) que les Hongrois attaquèrent les Bulgares. Sur les causes du conflit purement économique qui détermina la guerre de 894 voir G. I. Brătianu, *Le commerce bulgare dans l'Empire byzantin et le monopole de l'empereur Léon VI à Thessalonique*, *Recueil dédié à la mémoire du Prof. P. Nikov*, Sofia, 1940, pp. 30—36.

[2]) Δελτίον I, p. 396; Kolias, p. 112. Selon Zlatarski, p. 325, ces trente forteresses se trouveraient au Sud et à l'Est de Durazzo. D'autre part selon lui (p. 324), l'occupation de ces forteresses aurait eu lieu après la conclusion de la paix de 896. Ajoutons que Bees, Αἱ ἐπιδρομαὶ τῶν Βουλγάρων, dans la revue Ἑλληνικά, I, 1928, p. 367, pense que la seconde ambassade en Bulgarie de Léon Choerosphactès, à laquelle celui-ci fait allusion dans sa lettre, a eu lieu en 899—900.

[3]) Ceci n'est pas le cas, bien entendu, pour Michel, prince de Zachloumie, mentionné dans le passage, reproduit plus haut, de Johannes Diaconus et dans les

que pour Pierre Gojniković, on fixait en 890 son avênement et en 917 sa chute, pour la seule raison que le Porphyrogénète donnait à Pierre 26 ans de règne et qu'il attribuait sa chute à son entrevue avec le stratège de Durazzo, entrevue qui coïncidait, selon Constantin, avec la bataille d'Anchialos (917). Si l'on partage nos doutes sur la date, ainsi donnée, de cette entrevue, et si l'on place la mission du stratège de Durazzo à une époque bien antérieure à l'année 917, on sera amené à reviser toute la chronologie du règne de Pierre Gojniković et de ses prédécesseurs.

M. LASCARIS

Annales de Bari (sous l'année 928, *Mon. Germ.*, SS. V, p. 51; Lupus Protospatharius sous l'année 926) ainsi que dans les Actes du Synode de Spalato (926—927); l'authenticité de ces Actes, mise en doute par plusieurs savants (déjà par Lucius au XVIe siècle) et surtout par Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 201, a trouvé dernièrement un défenseur dans Šišić, *Povjest Hrvata*, I, Zagreb, 1925, pp. 400—450.

DER EINFLUSS DER ÖFFENTLICHEN MEINUNG AUF DAS TÜRKENBÜNDNIS FRANZ I. VON FRANKREICH

Die Fragestellung dieser Abhandlung über den Einfluss der öffentlichen Meinung auf den Gang der europäischen Politik in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts scheint auf den ersten Blick als erzwungen. Können wir in dieser Zeit überhaupt von einer öffentlichen Meinung als einem machtpolitischen Faktor sprechen? Ein deutscher Gelehrter bezeichnet die öffentliche Meinung als « die Antwort der zunächst mehr passiv sich verhaltenden Teile der Gesellschaft auf die Wirkungsweise des aktiven Teiles [1]). Bestimmte Nachrichten erwecken bestimmte Gefühle und Stimmungen... Wie versuchte dieser « aktive » Teil der Gesellschaft die « passiv » sich verhaltende Masse der Zeitgenossen zu formen und ihrem Willen gemäss zu beeinflussen? Durch Reden, Abhandlungen und ihre Verbreitung durch den Buchdruck. Eine aufmerksame Betrachtung und Sichtung der Erzeugnisse der Buchdruckerpresse über die einzelnen geschichtlichen Ereignisse liesse Schlüsse auf Gefühle und Stimmungen der Leser dieser zeitgenössischen Drucke zu. Greifen wir aus der immer reicher werdenden Fülle der Drucke die Nachrichten und Stellungnahmen zu der stets wachsenden Türkengefahr heraus, so rundet sich das Bild der öffentlichen Meinung ab.

Die eindeutig ablehnende Haltung der gesamten « europäischen Presse » dieser Zeit dem Islam gegenüber, in dem man eine der abendländischen fremden Kultur sah, lässt auf ein abendländisches christlicher Bewusstsein des europäischen Bürgerstandes schliessen, dem allerdings Könige und Fürsten verständnislos entgegenstanden, oder aber sich dieses Kulturbewusstsein ihren dynastischen Zielen dienstbar zu machen versuchten.

---

[1]) G. Schmoller, *Grundriss der Volkswirtschaftslehre*, Berlin, 7—10 Aufl. 1908, I, 14.

Am 28. Juni 1519 wurde Karl V. einstimmig zum deutschen Kaiser gewählt. Beseelt von dem Gedanken der Weltmonarchie und der Idee einer staatlich-christlichen Universalherrschaft, deren Ideal und Ziel in der politischen und geistigen Einheit des Abendlandes unter Führung von Kaiser und Papst bestand, hätte der neugewählte Kaiser sein ganzes Streben auf die Beilegung des Konfliktes zwischen dem Hause Habsburg und Valois legen müssen.

Auch Franz I. sah, als er sich um die deutsche Kaiserkrone bewarb, seine Sendung als «allerchristlichster» König darin, das Abendland gegen den Islam zu verteidigen. Mit der Kaiserwahl fiel Karl V. die Aufgabe zu, für die christliche Kirche einzutreten, während Franz I. sich den Türken näherte [1]). Auf das kaiserliche Ansuchen, an dem Kampf gegen die Türken teilzunehmen, antwortete Franz I. mit Ausflüchten und dem «arkwenisch erbieten» den Kampf gegen die Türken nicht in Ungarn, sondern in Italien zu führen, «so doch damals Italia frydlichen und ausser allen Sorgen und Forcht was, das jnen der Türk nichts schädliches zufügen möchte» [2]). Auch mit Geldmitteln den Kreuzzug zu unterstützen, weigerte sich Franz hochmütig. Er antwortete dem deutschen Kaiser, dass er weder «Kaufmann, noch Banquier sei» [3]).

Ein bedeutendes Werkzeug der Politik für beide Herrscher sind die Erzeugnisse der Buchdruckerpresse und der Versuch damit die öffentliche Meinung für sich zu gewinnen. Die Korrespondenz, die sich auf das französische Türkenbündnis bezog, wurde von allen Winkeldruckern vertrieben und konnte um einen geringen Betrag erworben werden. Es fehlte nicht an Pamphleten, in denen Karl V. oder Franz I. je nach dem Herkunftsort der Broschüren als gemeine

---

[1]) *Response du puissant et tres invict Empereur Charles le V Roy despaigne etc. sur les lettres du Roy de France, aux princes electeurs. Et aussi sur lappologie ou contradiction du mesme Roy, a lencontre contre le tractat faict entre luy et lempereur à Madrid en Espaigne*... Anvers, Guillaume Vosterman, 1527, in-8°. 92 Bl., Cat. Morgand, 1914, No. 221.

[2]) *Unsers Herrn des Römischen Keysers gegenbericht auf des Königs von Frankreich verantwortung seiner Key. May. beschehener Protestation und anbringens vor Bäpstlicher Heyligkeit Cardineln und Botschafften zu Rom jr bederseits frid und kriegshandlung belangendt*... 1536, in-4°, 13 Bl., Nat. Bibl. Wien, 31 V 80.

[3]) *Recueil daucune lectres et Escriptes par lesquelles se comprend la vericte des choses passees entre la Mageste de Lempereur Charles cinquiesme et François*... 1536, Bl. 26 a, Bibl. Nat. Paris Rés. Lb 68.

Verräter dargestellt wurden. In dem Bestreben, die öffentliche Meinung für sich zu gewinnen, wurde oft auch das Gottesgnadentum der königlichen Würde vergessen. Paolo Giovio entging es nicht, wie sehr durch diese öffentlichen Auseinandersetzungen die königliche Würde selbst litt [1]).

Franz I. bei der Kaiserwahl unterlegen, nahm nun gestützt auf die nationale Erstarkung seines Staates den Kampf um Frankreichs Grossmachtstellung gegen Karls V. auf. Schon vor dem Jahre 1536 hatte der französische König Verhandlungen mit Soliman begonnen, die im Februar 1536 zu einem Bündnis führten [2]), ein nach den bisherigen Anschauungen von der christlichen Einheit gegen den Islam, unerhörter Schritt. Es war die kühnste, entscheidendste Handlung Franz I., ein Bruch mit der geschichtlichen Tradition Frankreichs, eine Herausforderung der Gesinnung seiner Zeitgenossen. Ein neuer der europäischen Kultur fernstehender Machtfaktor wurde in das Mächtespiel der europäischen Politik einbezogen.

Mit grösster Besorgnis sieht ein Chronist der Provence die Gesandten Keïr- Eddins im Hafen von Marseille aussteigen « und durch die Stadt spazieren, als ob sie in Konstantinopel wären... Gebe Gott, es sei zum Guten, denn es ist noch nie dagewesen die Türken so zu sehen » [3]). De la Noue beklagt, dass sich Christen wie wilde Tiere verfolgten und so dem Islam den Endsieg ermöglichten [4]). Die deutschen Protestanten warfen Franz I. vor, die « ungläubigen » Gesandten mit Wohlwollen empfangen zu haben, während zu gleicher Zeit die Protestanten in Frankreich eingekerkert würden. Der französische König versuchte vergebens sich in grossen Maueranschlägen zu rechtfertigen, in denen betont wurde, die erwähnten Massnahmen seien nicht gegen die Deutschen, sondern gegen die Aufrührer

---

[1]) P. Giovio, *Historie del suo tempo*, Venedig, C. da Trino, 1555, II, 279, « se vedeva crudelmente lacerata la fama del nome reale ».

[2]) E. Charrière, *Négotiations de la France dans le Levant*, in der Sammlung *Coll. de Documents inédits*, Paris, Imprimerie Royale, 1548, Ser. I, Bd. I, 283.

[3]) H. Hauser, A. Renaudet, *Les débuts de l'âge moderne*, in der Sammlung *Peuples et Civilisations*, Paris, 1929, VIII, 186.

[4]) De la Noue, *Discours politiques et militaires*, Basel, Fr. Forest, 1587, S. 57; « C'est chose deplorable de voir ceux qui adorent un mesme Christ s'entre poursuivre à feu & à sang, comme bestes sauvages & laisser cependant ces horribles Mahumetistes triompher ».

(seditieux) ergriffen worden. Diese Rechtfertigung, in der die Protestanten als « Aufrührer » bezeichnet wurden, die verfolgt werden müssten, fand selbstverständlich wenig Anklang im deutschen Reich [1]).

Sehr aufschlussreich sind über die Haltung der öffentlichen Meinung in Frankreich dem Türkenbündnisse gegenüber die Berichte des klugen venezianischen Gesandten Francesco Giustiniano. Dem venezianischen Gesandten fiel es auf, wie allgemein das Türkenbündnis als eine Schmach empfunden wurde, für das sich keiner seiner Bekannten aussprach, sondern das alle mit den verschiedensten Gründen zu entschuldigen versuchten [2]). Als Bertrand de La Borderie den französischen Flottenkommandanten Saint-Blanquart in die Levante begleitete, um die türkische Flotte gegen die Venezianer bei Korfu zu unterstützen, hier aber zu spät ankam, stösst der Franzose einen wahren Seufzer der Erleichterung aus:

Qui nous donna un grand contentement
D'estre certains de prompt département
Que Turcs faisoyent hors la terre chrestienne,
Car nous estions (quelque chose qu'on tienne)
Là envoez pour un effect semblable,
A tous chrestiens utile et proufitable [3]).

Selbst der französische König zeigt sich Giustiniano gegenüber geradezu verlegen, die Venezianer gegen den Halbmond nicht unterstützen zu können [4]) und als Paulin de la Garde mit Geschenken des Sultans in Paris eintraf, wurde ihm kein freundlicher Emfang zuteil. In einem etwas naiven Schreiben fleht der Komödiendichter

---

1) A. L. Herminjard, *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, Genf, H. Georg, 1870, III, 249—54.

2) N. Tommaseo, *Relations des Ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France*, in der Sammlung *Coll. de Documents inédits*, Paris, Impr. Royale, 1838, Serie I, Bd. I, 66—67 « E perchè questa amicizia col Turco à Francezi che gli sia d'alcuna infamia (ed è già manifesta) si forzano di scusare questa intelligenzia ».

3) Bertrand de la Borderie, *Discours du voyage de Constantinople envoyé dudict lieu à une Damoyselle Francoyse*, Lyon, Pierre de Tours, 1542; Vgl. auch N. Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient Européen*, Paris, Gamber, 1928, S. 23.

4) E. Alberi, *Le Relazioni degli Ambasciatori veneti al Senato durante il secolo decimosesto*, Florenz, S. E. Fiorentina, 1860, Serie I, Bd. IV, 55.

Pietro Aretino den französischen König an, das Türkenbündnis zu kündigen [1]).

Nach seiner Rückkehr aus Afrika beschwerte sich Karl V. am 6. April 1536 im päpstlichen Konsistorium in einer überaus heftigen Rede über das Türkenbündnis seines Rivalen und forderte Franz I. zum Zweikampf heraus. Auf die Herausforderung Karl V., der spanisch sprach, konnten die französischen Gesandten überhaupt nichts antworten, da sie die Rede des Kaisers nicht verstanden hatten [2]). Unter dem Eindrucke dieser Rede beginnt der deutsche Kaiser seinen Feldzug in die Provence, der ganz das Gepräge eines Kreuzzuges erhielt. In Deutschland wurde die Herausforderung des Kaisers an alle Kirchentüren angeheftet und durch die Pfarrer den Gläubigen verlesen [3]).

« Es ist unglaublich », schreibt Jean du Bellay, wieviel Menschen durch diese Herausforderung gegen den König (Franz I.) aufgebracht wurden [4]).

Franz I. versuchte nun in mehreren Broschüren das Türkenbündnis zu rechtfertigen und die gegen ihn vorgebrachten Anschuldigungen zu widerlegen [5]). Gleichzeitig wird der Versuch gemacht, auf die inneren deutschen Zwistigkeiten Einfluss zu nehmen. Die

---

[1]) P. Aretino, *Lettere*, Paris, Mateo, 1609, S. 156—58.

[2]) A. Ulloa, *Vita dell... Imperator Carlo V*, Venedig, Aldus Manuzio, 1575, Bl. 144 b-145 a. P. Giovio, *o. c.*, II, 2 b-4 a.

[3]) J. du Bellay, *Mémoires*, in der Sammlung *Coll. complète des mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, Foucault, 1821, XVIII, 437.

[4]) *Ibid.*, XVIII, 438, « il est incroyable combien de gens elle avoit esmeu contre le Roy ».

Wir möchten an dieser Stelle einen seltenen Druck der Vatikanischen Bibliothek (Misc. G. 135 int. 6) erwähnen: *Oratio pro inita pace inter Augustissimum Caesarem Carolum & Franciscum Regem Christianissimum Romae in Templo Divae Mariae quae de Populo dicitur, Anno MDXXVI. VI. Idus Martias habita per Reverendum Patrem Franciscum Episcopum Sperulum*, in-8°, 4 Bl.

[5]) *Exemplaria literarum quibus Christ. Galliarum Rex Franciscus ab adversariorum maledictis defenditur...* Paris, R. Etienne, 1537, in-8°, 213, S., Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb 30, 69; *Exemplum responsionis Christianissimi Galliarum Regis ad protestationem qua Caesarea Maiestas Rome in eum invecta est...* 1536, in-8°, 16 Bl., Bibl. Nat. Paris, Lb 30, 64; *Illustriss. Sacri Romani Imperii Electoribus Principibus, Civitatibus, ac caeteris ordinibus...* 1536, in-8° 12 S., Bibl. Nat. Paris, Lb 60; *Recueil daucunes lectres et Escriptures par lesquelles se comprend la verite des choses passees Entre la Mageste de Lempereur Charles cinquiesme et Françoís...* 1536, in-8°, 68 Bl., Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb. 30, 68.

Anklage eines « quidam Aleman », Karl V habe die Deutschen ihrer « Freiheit » beraubt, wird verbreitet [1]. Unbekannte Höflinge versuchen sich in diesem Federkrieg ihre ersten Sporen zu verdienen und überbieten einander oft in den gröbsten Anschuldigungen. Mit Recht brandmarkt Guillaume du Bellay diese Kriegshetzer als « ennemys du repos publicq » und Urheber des Zwistes zwischen dem Hause Valois und Habsburg [2].

Die allgemeine Unzufriedenheit über das Türkenbündnis stieg immer mehr.

Der französische König, der in eine ähnliche Lage kam wie Karl V. nach der Eroberung Roms, war so den Vermittlungsversuchen des Papstes Paul III nicht abgeneigt, die am 18. Juni 1538 zum Waffenstillstand von Nizza führten. Durch den Waffenstillstand von Nizza, glaubte man, sei nicht nur der Zwist zwischen Karl V. und Franz I. beigelegt, sondern auch das so wenig volkstümliche Türkenbündnis gekündigt. Am 1. Januar 1540 bereitete der französische König seinem früheren Rivalen einen prunkvollen Empfang in Paris und ging scheinbar auch auf den Kreuzzugsplan des Kaisers ein [3].

Man glaubte allgemein, dass nun der Kampf gegen die Ungläubigen beginne. Mit Begeisterung verherrlichte das französische Volkslied den bevorstehenden Kampf gegen den Halbmond.

Doubter ne fault Turcs, ne infidelles
mais que le roy et le noble empereur
tiennent la foy de bonnes fidelles
craindre ne debvons leur fureur [4].

---

[1]) *Espistre ou vraiement Oraison tres parfaicte dung quidam Aleman homme scavant et de la liberte Germanique trestudieux*... 1536, in-8°, 8 Bl., Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb. 30, 67.

[2]) G. du Bellay, *Double dune lettre escripte par ung serviteur du Roy treschrestien a ung Secretaire Alemant son amy*... 1536, Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb 65, Bl. 2 b—3 a: « il se trouve prou de gens ennemys du repos publicq & qui ont faict naufrage de leur reputation... vouldroient bien quil y eust tousiours quelque chose mal a point & quelque tempeste suscitee, en esperance dy estre employez & par ce moyen rentrer en credit... Ce que a mon advis se trouvera estre advenu es choses qui sont en termes maintenant, car il mest venu es mains beaucoup de choses publiees autre qui aura chercher a aigrir les choses ».

[3]) E. Picot, *Chants historiques français du XVI[e] siècle, Revue d'histoire littéraire*, Paris, 1896, III, 393.

Verbreitet war auch das Volkdlied *Chanson nouvelle faicte sous l'esperance de la paix*, aus dem wir einige Zeilen wiedergeben :-

Guerre se retire en Turquie
pour attirer les Turcqs a nostre loy,
car a la fin, dist Messie,
tous mescreans tiendront la foy [1]).

Selbst die Galeerensklaven glaubten, dass ihre Ruderschläge die Galeeren nach Kleinasien führten.

De Paris nous sommes partis
neuf vingtz galions prisonniers
pour nous en aller sur la mer
servir le noble roy Françoys...
Dessus la mer contre les Turcs
Dieu nous doint la victoire [2]).

Der Humanist Johannes Lang findet in einer Elegie begeisterte Worte für den Frieden zwischen den beiden alten Rivalen und gibt dem Wunsch Ausdruck, dass nun der so ersehnte « Kreuzzug » gegen die Ungläubigen beginne [3]).

Eine originelle Lösung den Kampf zwischen Karl V. und Franz. für ewig zu vermeiden glaubte Hartmuth von Cronbergk [4]) gefunden zu haben. In einem Schreiben an den Papst forderte er den heiligen Vater auf, den Kirchenstaat aufzugeben und durch Teilung seines Besitzes den Kaiser und den König von Frankreich auf ewig zu versöhnen. Mit dem Gelde der päpstlichen Kurie könnten die Kosten des Feldzuges gegen die Türken bestritten werden.

---

[1]) *Ibid.*, III, 391.

[2]) *Ibid.*, III, 401—2; cf. Le Roux de Lincy, *Recueil de chants historiques français*, Paris, Ch. Gosselin, 1842, II, 53; Lenient, *La poesie patriotique en France*, Paris, Hachette, 1894, I, 73.

[3]) J. Lang, *Ad Iesum Christum Dei Filium, Pro Christianis contra Turcas Elegia*, Antwerpen, Joh. Gymnicus, 1540, Bl. 33 a, Koninklijke Bibliotheek,'s-Gravenhage.

[4]) H. von Cronbergk, *Eyn sendbrieff an Babst Adrianus darynn mit Christlichen warhaftigen Grundt angezeigt wird eyn sicherer heylsamer weg zur ausreuttung aller ietzereyen und zu heylsamer rettung gantzer Christenhait*, Wittenberg, 1923, Bayrische Staatsbibl. München, 4° H. Ref. 233; vgl. R. Ebermann, *Die Türkenfurcht, ein Beitrag zur Geschichte der öffentlichen Meinung in Deutschland während der Reformationszeit*, Halle, Kaemerer, 1904, S. 48.

Die Ereignisse in Ungarn liessen die Eintracht zwischen den beiden Herrschern nicht lange dauern. Nach dem Tode Johann Zapolyas (23 Juli 1540) fand sein eben geborener Sohn Sigismund Unterstützung bei Franz I. und Soliman, der Ungarn in ein Paschalik verwandelte.

Während der Islam so sein Machtgebiet bis an die deutsche Grenze vorschob, rüstete der Kaiser als Schutzherr der Christenheit seine Flotte, um Algier anzugreifen. Paul III. sandte seinen Sekretär Geronimo Dandino an den französischen Hof, um Franz I. zu ermahnen, während des afrikanischen Feldzuges den Waffenstillstand von Nizza zu halten. Trotz der verächtlichen Äusserungen Karl V., er würde den französischen König am Gängelbande führen [1]), versprach Franz I. den Waffenstillstand zu wahren [2]). Gleichzeitig verfolgte er aber mit der grössten Aufmerksamkeit in den Gesandtschaftsberichten Pelleciers die Haltung der öffentlichen Meinung in dem deutschen Reichsgebiet und ihre voraussichtliche Stellungnahme zu einem französischen Angriff auf dieses [3]).

Die ungünstige Witterung und die kühnen Angriffe der Korsaren vereitelten den zweiten afrikanischen Feldzug.

Franz I. hatte dessen Ausgang nicht abgewartet. Ein neuer Gesandter Antoine Escalin, bekannt unter den Namen « Capitaine Polin » wurde nach Konstantinopel geschickt, wo es ihm bald gelang, den Grossherrn für die französischen Absichten zu gewinnen. Nach einer stürmischen Seereise erstattete er in Paris seinem König Bericht über die Unterredungen in Konstantinopel, Antonio Rincone und Cesare Fregose sollten die Verhandlungen mit dem Sultan fortsetzen [4]). Mit wichtigen Briefen und genauen Weisungen reisten die beiden Italiener aus Paris ab, überschritten die Alpen und setzten ihren Weg mit einer Barke auf dem ruhig binfliessenden Po fort. Als Alfonso de Guast, kaiserlicher Statthalter von Mailand, von der Reise dieser unerwünschten Gesandten am Po erfuhr, liess er

[1]) J. Zeller, *La diplomatie française vers le milieu du XVI siècle d'après la correspondence de G. Pellicier*, Paris, P. Jean, 1881, S. 279.

[2]) G. de Leva, *Storia documentata di Carlo V*, Padua, Fr. Sacchetto, 1875, III, 475.

[3]) Charrière, *o. c.*, I, 468, 515.

[4]) Zeller, *o. c.*, 282—92, cf. V. L. Bourilly, *Antonio Rincone et la politique orientale de François I*, 1522—1541, *Revue historique*, 1913, S. 64—89, 268—308.

beide ermorden (3. Juli 1541), um sich ihrer Papiere zu bemächtigen [1]).

Es würde bier zu weit führen, die Schuldfrage über den Gesandtenmord zu erörtern. Aus Cardauns gründlichen Ausführungen geht die Schuld Vastos eindeutig hervor. Karl V. hatte wohl formell keine Mitwisserschaft an dem geplanten Mord, doch lassen viele Äusserungen darauf schliessen, dass er ihm nicht unerwünscht war [2]). Der Zweck des Mordes bestand darin, in den Besitz der Brieftasche Rincones zu gelangen und durch ihre Bekanntmachung die öffentliche Meinung gegen Franz aufzubringen. Doch vergebens suchten die Mörder nach den so wertvollen Briefen Rincones! Guillaume du Bellay, Seigneur de Langeay, hatte Rincone die Brieftasche abgenommen, um sie auf sicherem Weg nach Venedig zu schicken, von wo beide Gesandten auf dem Seeweg nach Konstantinopel reisen sollten [3]). Trotzdem versuchte Karl V. durch die Veröffentlichung dieser angeblichen, nie in seine Hände gefallenen Briefe, den arglistigen Plan Franz I. aufzudecken, Italien und Deutschland den Ungläubigen auszuliefern [4]). Von französischer Seite ist am Speyerer Reichstag behauptet worden, die Schuld an dem Türkeneinfall trage Vasto, da Rincone eine Weisung bei sich gebabt hätte, die Türken zu veranlassen, aus Ungarn abzuziehen [5]).

Der Gesandtenmord in der Poebene sollte einen neuen blutigen Krieg zwischen den alten Rivalen Franz I. und Karl V. entfesseln.

Franz I. hielt sich vorläufig die Möglichkeit einer kriegerischen Ahndung des Mordes offen, ohne aber Karl V. den Krieg schon zu erklären. Da der Kaiser nach dem Misslingen des afrikanischen Feldzuges längere Zeit in Spanien weilte, nützte der französische König die Abwesenheit des Kaisers aus, um die deutschen Fürsten für sich zu gewinnen. Vier französische Bevollmächtigte wurden zu dem am 12. Januar 1542 eröffneten Reichstag von Speyer gesandt. Sie sollten

[1]) Charrière, o. c., I, 501—7.

[2]) L. Cardauns, *Von Nizza bis Crepy. Europäische Politik in den Jahren 1534—1544*, Rom, W. Regensburger, 1923, S. 128—35; cf. Blaise de Montluc, *Mémoires*, Paris, Foucault, 1821, Coll. Petitot, I, Serie, Bd. I, 470.

[3]) Charrière, o. c., I, 507—508.

[4]) Lenient, *La Satire en France ou la littérature militante au XVI[e] siècle*, Paris, Hachette, 1886, S. 280.

[5]) Cardauns, o. c., 136.

auf dem Reichstag den französischen Standpunkt vertreten und dem Kaiser die Schuld an dem Türkeneinfall in Ungarn zuschreiben. Die Rede des französischen Bevollmächtigten Olivers, ein Glanzstück der Dialektik, versuchte darzustellen, dass Rincone an die Pforte gesandt worden wäre, um den türkischen Heereszug zu verhindern, mit dem sich der Sultan wegen des afrikanischen Feldzuges Kaiser Karls rächen wollte [1]). Mit drohenden Worten antwortete der Kanzler des Kurfürsten von Mainz und forderte Oliver auf, statt Anschuldigungen zu erheben, lieber Sorge zu tragen, dass der französische König den Waffenstillstand weiter wahre [2]). Gleichzeitig wurde am Reichstag die Broschüre *Adhortatio ad illustriss. Principis Caroli Imperatori... contra impiam atque iniustam Galloturcarum infestationem* verbreitet [3]). Es wird in dieser Flugschrift nicht an biblischen Vergleichen gespart, um Karl V. zu verherrlichen und Franz I. als « Kain » zu brandmarken. « Früher wurde er christlicher König genannt, heute ist er kaum des Namens eines Christen wert » [4]). Beleidigt verliessen die französischen Gesandten in der Nacht vom 18—19. Februar Speyer [5]).

Am 10. Juli erklärte Franz I. dem deutschen Kaiser den Krieg wegen der fluchwürdigen Unbilden, Grausamkeiten und Unmenschlichkeiten, die dieser Kaiser gegen den König und seine Gesandten verübt habe » [6]).

Papst Paul III. hatte nicht die Hoffnung verloren, die beiden Rivalen zu versöhnen und so die so gefürchtete Intervention der türkischen Flotte zu vereiteln. Er sandte an den französischen Hof mit diesem Auftrage den Kardinal Sadoletto und zu Karl den Kardinal Viseu [7]).

---

[1]) De Leva, *o. c.*, III, 463; J. Sleidan, *De statu religionis et Republicae* Carolo Quinto Caesare, Strassburg, 1558, 234 b.

[2]) Cardauns, *o. c.*, 226.

[3]) *Adhortatio ad illustriss. Principis Caroli V. Imperatoris subditos, pro constantia atque patientia retinenda pro precibus fundendis, contra impiam atque iniustam Galloturcarum infestationem*... Antwerpem, J. Grapheus, 1542, in-8°, 24 Bl., Bayrische Staatsbibl. München, Asc. 5069.

[4]) *Ibid.* 4 b « Olim Christianissimus vocabatur, nunc autem vix Christiani nomine dignus ».

[5]) Cardauns, *o. c.*, 226.

[6]) *Ibid.*, 219.

[7]) Charrière, *o. c.*, I, 547.

Karl V. lehnte die Vermittlungsversuche verstimmt ab, da er es als Pflicht des Papstes ansah, statt zu vermitteln, gegen Franz I. einzugreifen. Noch mehr verletzt war der deutsche Kaiser, als die Konzilsbulle vom 29 Juni 1542 beide Herrscher ohne Unterschied als Stützen der Christenheit rühmte [1]). Die allgemein verbreitete Antwort Karls (25 August) endete mit einer heftigen Anklage gegen den französischen König, den frevelhaften Friedensbrecher. Es sei die Pflicht des Papstes, sich mit ihm gegen den wortbrüchigen, meineidigen Türkenfreund zu verbünden [2]). Um diesem Schreiben des deutschen Kaisers einen grösseren Nachdruck zu verleihen, drohte Granvella dem Papst, dass sein Verhalten allgemein missbilligt werden würde [3]). Der Papst versuchte Karl V. zu beschwichtigen, da er fürchtete, falls er dem kaiserlichen Ansuchen nachkommen würde, einen Bruch mit Franz I. hervorzurufen. « Mit den Türken », sagte er einmal zum Florentiner Gesandten Serristori « sei es wohl eine ernste Sache, aber der König von Frankreich sei ein gefährlicher Mann, er könne eine Scheusslichkeit begehen und sich zum Türken machen wie der König von England; man müsse alles hinunterschlucken, wenns nur Frieden gebe » [4]). Karl V antwortete am 16 Dezember mit einem noch heftigeren Schreiben, in dem er es als unmöglich hinstellte, mit dem König von Frankreich

---

[1]) *Pauli Tertii Pontificis Maximi ad Carolum Quintum Romanorum Imperatorem per Legatum Cardinalum Visensem missa Epistola hortatoria ad pacem ac ipsius Augusti ad eam Responsio*... 1542, in-8°, 6 Bl., Nat. Bibl. Wien, 39, S. 42.

[2]) *Responsio Caroli Imperatoris semper Augusti ad literas beatissimi Pauli Tertii*... 1543, in-8°, 8 Bl. Nat. Bibl. Wien, 20 Dd. 1483; *Römisch Kayserlicher Mayestat Caroli des V. Antwort auff Bapst Pauli des III. jüngstes Ausschreiben*... Ausz dem Latein verteuscht... 1543, in-8°, 10 Bl., Nat. Bibl. Wien, 20 Dd. 1343, St. Ehses, *Concilii Tridentius* Actorum, Freiburg i. Br., Br. Herder, 1904, Bd. IV/1, S. 238—45; G. Ribier, *Lettres et mémoires d'Etat*, Paris, Imprimerie Fr. Clouzier, 1666, Bd. I, 563—66, Ch. Weiss, *Papiers d'État de Granvelle*, Paris, Imp. Royale, 1862, II, 633—44; A. Korte, Die *Konzilspolitik Karls V in den Jahren 1538—1543*, Halle, E. Karras, 1905, S. 59.

[3]) K. Lanz, *Staatspapiere zur Geschichte des Kaisers Karls V*, Stuttgart, Bibl. des litterarischen Vereins, 1845, Bd. XI, S. 323.

[4]) *Berichte des Florentiner Gesandten Seristori, Arch. Medicis*, 3264, Florenz, nach Cardauns, *o. c.*, 271; *Nuntiaturberichte aus Deutschland*, Berlin, A. Barth, 1912, VII, Abt., 187, 231, daselbe Befürchten findet sich auch bei P. Giovio, *o. c.*, II, 278 b.

in Frieden zu leben, der keinen Schwur, Glauben, Bündnis oder Versprechen halte [1]). In den *Papiers d'État* von Granvella wird ein «*Fragment d'un écrit anonyme*» eines angeblichen Franzosen veröffentlicht. Es fehlt hier nicht an oft gemeinen Ausfällen gegen den französischen König. «*Nous le debvions fouldroyer et exterminer du tout, avec ceste extrêment sale, orde et déshonneste malédicence*» [2]). Um in grösseren Kreisen Eingang zu finden, wurden diese Pamphlete nicht nur in lateinischer, sondern auch in deutscher Sprache gedruckt. In der Pressefehde hatten eine nicht zu unterschätzende Bedeutung die «Türkenprophezeiungen», die ein baldiges Ende des osmanischen Reiches und einen entscheidenden Sieg Karls V. weissagten. Deny vermutet, dass diese Prophezeiungen vom Kaiser selbst gefördert wurden, um dadurch seinen Untertanen Vertrauen zum Kampf mit den Ungläubigen zu geben [3]). Selbst im Volkslied waren die Prophezeiungen aufgegriffen worden:

Das selb soll kaiser Karl thon
von im findt man geschriben stan
aus mancher propheceie
er werd bezwingen manches land
darzu die ganz Türkei [4] .

Nach einer Prophezeiung des heiligen Methodius sollten die Türken bis Köln kommen, um hier von dem durch Gott auserwählten Fürsten Karl V. vernichtet zu werden [5]).

Bezeichnend ist auch, dass im Jahre 1542 eine Reihe von Neuen Zeitungen» veröffentlicht wurden, die von Wunderzeichen berich-

---

[1]) *Caroli Quinti Romanorum Imperatoris ad Pontificem Romanorum super postulatione Coloqui Responsio, e Valentia XVI. Decembris, anno MDXLII*, 1543, in-8°, 4 Bl. Nat. Bibl. Wien, 34, T. 47, vergl. auch die *Instruktionen für Viglius und Crahenge*, Lanz, Staatspapiere, S. 323 «le dict roy est allye avec le Turcy, sur lequel il a mis tout son espoir, et ne cherche autre chose que empeschier l'assistance des dicts estatz contre le Turcq».

[2]) Granvella, *Papiers d'État*, II, 651—2.

[3]) J. Deny, *Les pseudo-prophéties concernant les Turcs au XVIe siecle, Revue des Études islamiques*, Paris, 1936, Fsc. II, 205.

[4]) R. Ebermann, *Die Türkenfurcht, ein Beitrag zur Geschichte der öffentlichen Meinung in Deutschland während der Reformation*, Halle, 1904, S. 58.

[5]) *Ebenda*, S. 58.

ten, die man alle auf die Türken bezog und in denen man Zeichen für den Untergang des osmanischen Reichs erblickte [1]).

Der Reichstag von Nürnberg bot Franz I. eine neue Gelegenheit seine Politik vor den deutschen Fürsten zu rechtfertigen. Ein Brief wurde an den Papst und einer an die deutschen Fürsten abgesandt. Am 28. Februar 1543 wurde das Schreiben in Nürnberg verlesen. Nach einer allgemeinen Darlegung aller Zwischenfälle im Kampf mit dem Hause Habsburg wurde Karl V. des Gesandtenmordes beschuldigt. Der Brief schliesst mit der Widerlegung der « Verleumdungen ». Der französische König habe nie türkische Hilfe gegen das Haus Habsburg in Anspruch genommen [2]). Als Antwort liess der Kaiser angeblich aufgefangene Briefe Franz I. mit neuen Enthüllungen über die türkisch französischen Verhandlungen verlesen. Der Kampf gegen den Türkenverbündeten sei demnach ein Kampf gegen die Ungläubigen und müsse wie ein wirklicher Kreuzzug nicht nur von der Kirche, sondern von jedem Gläubigen unterstützt werden.

Trotz all dieser Versicherungen Franz I. auf dem Reichstag zu Nürnberg, landete nach einigen Monaten die türkische Flotte in Marseille. Franz I. wusste zunächst mit der Flotte seines so anrüchtigen Bundesgenossen nichts anzufangen. Erst auf das Drängen Paulin de la Garde, der als königlicher Vertreter auf der türkischen Flotte weilte, entschloss man sich am 10. August, Nizza zu belagern. Die Stadt wurde auch erobert, doch hielt die Festung so lange stand, bis die spanische Flotte die türkische zwang, sich nach Toulon zurückzuziehen. Franz I. Zögern und Unentschlossenheit die türkische Flotte richtig einzusetzen, verstimmte die Türken und machte ihre Anwesenheit in Toulon zwecklos [3]). In keinem Verhältnis zu dieser türkischen Waffenhilfe stand der Entrüstungsturm über dieses

---

[1]) *Warhafftige Newe Zeitung erschrecklicher Dinge die zu Constantinopel vorgangen*, o. O., 1542, Preussische St. Bibl. Berlin, Flugschr. 1542 (9); *Newe Zeytung von Constantinopol von einem Comet*, o. O. 1542, Bibl. der rum. Akademie, Bukarest, 2800 (24); *Eine erschröckentliche Newe Zeitung so geschehen ist den 12 tag Junii in dem 1542* jar, Bibl. der rum. Akademie, Bukarest, 2800 (25).

[2]) *Epistre du Roy de France aux Electeurs de Lempire essembles a Nuremberg...* Bourges, 1543, in-8°, 4 Bl. Bibl. Nat. Paris, Lb 90; Charrière, *o. c.*, I, 558—61, *Nuntiaturberichte*, VII, I Abt. 318, Ribier, *o. c.*, 567—70.

[3]) Charrière, *o. c.*, I, 558, cf. A. Cauchie, *Deux épisodes de la lutte de François I avec Charles Quint*, Auszug aus dem *Bulletin der Commission royale d'histoire de Belgique*, Bruxelles, T. Hayez, 1891, in-8°, 18 S.

unerhörte Vorgehen des französischen Königs. Die türkische Hilfe war ein richtiges Danaergeschenk.

Statt den Titel, eines « Roi très chrétien » verdiente Franz jetzt den Titel « Alliez des Turcqus »[1]. Der Reformator Johannes Bugenhagens schreibt aus Wittenberg « Sanctissimus pater Papa, Christianissimus Rex Galliae und die Venediger sind mit Verlaub Türkisch geworden, haben sich mit dem Türken verbunden wedder unsern lieben keiser Carlum. Also ligt die ganze welt in den haren, von Gott in einen feurigen ofen umbzuschmelzen geworfen »[2]. Man ging sogar so weit, das türkische Bündnis auf die gemeinsame Art und Sitte des französischen mit dem türkischen Volke zurückzuführen und die Franzosen als die europäischen Türken zu bezeichnen. Diese Parallele wird eingehend in einer seltenen Handschrift der Wiener Nationalbibliothek gezogen. *Della fratellanza e confederationi de Francesi co' Turchi & per sangue per costumi e per elletione conservate per queste due Nationi* lautet der Titel der Handschrift [3].

Selbst in dramatischen Darstellungen wurde mit beissendem Hohn für Franz I nicht gekargt. In dem *Trialogue ou ambassade du Roy François I en Enfer* (1544)[4] wird den Zuhörern der Gesandte Franz I., Zerberus « Portier d'Enfer » und Pluto « Prince des Diables » vorgeführt. Der französische Gesandte steigt in die Unterwelt, um von Pluto Hilfe gegen Karl V. zu verlangen. In einer langen, gemessenen Rede legt der « Ambassadeur » das Verlangen seines Herrn dem Fürsten der Unterwelt vor, der die verlangte Hilfe verspricht, dafür aber entsprechende Geiseln verlangt, da er nicht an das gegebene Wort Franz I. glaubt. Warum sollte der französische König nicht auch den Teufel betrügen, nachdem er Gott und die Menschen betrogen habe.

Or que iamais il ne iura
dont apres ne se pariura.
Or si se mocque ainsi des Saincts
il ne m'en pourroit faire moins.
S'il trompe Dieu & son semblable
il pourroit bien tromper le diable[5].

---

[1]) Lanz, *Staatspapiere*, 320.
[2]) O. Vogt, *Dr. Johannes Bugenhagens Briefwechsel*, Stettin, L. Saunier, 1888, S. 79.
[3]) Nat. Bibl. Wien, Ms. 6600.
[4]) Der seltene Druck befindet sich in der Bibliothèque Nationale in Paris.
[5]) *Ibid.*, 6 b — 7 a.

Als sich Pluto an den Titel «Roi très chretien» stösst, zählt der Gesandte alle « machinations » seines Königs auf und schliesst mit den Worten

...merite il pas bien
ce tiltre de Roy tres-chrestien?
Qu'en juge ta haulteur Royalle
sent ilz pas ta loy infernalle?
Luy dois tu secours refuser?

Nicht nur auf dem Reichsgebiet, sondern auch in England [1]) Rom, Venedig und in den Schweizer Kantonen wurde das Verhalten Franz I. verurteilt.

In verschiedenen Broschüren wird aber auch der französische Standpunkt vertreten und werden die gegen den französischen König erhobenen Anschuldigen zu entkräftigen versucht [2]). Gesandte, Dichter und Pamphletisten setzten sich fürFranz I., ein. Nicht nur nach aussen musste für das königliche Ansehen eingetreten werden, sondern auch in Frankreich selbst musste seinen Untertanen gegenüber das Türkenbündnis rechtfertigt werden. Denn selbst der Franzose Brantôme spricht Bedenken aus, « den Türken (Brantôme verwendet den Ausdruck chien) zu rufen, um den Christen zu besiegen » [3]).

Valbelle erklärt auf solche Erörterungen bündig «Es sind böse Leute und Ungläubige, da es aber dem König recht ist, muss es uns auch recht sein » [4]). Noch entschiedener spricht sich Jean de Montluc, Bischof von Valence, für die königliche Autorität und eine rücksichtlose Realpolitik aus. « Gegen seinen Feind kann man aus jedem Holz

---

[1]) *Calendar of Lettres, Despatches and State Papers* (Spain), London, Longman, 1895, VI/2, S. 37.

[2]) *Pauli Tertii Pont. Max. ad Carolum V. Imp. Epistola hortatoria ad pacem. Ipsius Caroli tum ad eam, tum ad alias eiusdem Concilii convocatonas responsio. Francisci Christianiss. Francorum Regis adversus ipsius Caroli calumnias Epistola apologetica ad Paulum,* III, Pont. Max. scripta, Paris, R. Etienne, 1543, in 8°, 87 Bl. Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb. 30, 891; *Translation de l'epistre du Roy Treschretien François premier a...* Paul troisiesme... 1543; cf. Goetzmann, *Histoire politique des grands querelles entre Charles V et François I*, Paris, Marchands des Nouv., 1777, S. 353.

[3]) Brantôme, *Mémoires*, II, 31—32.

[4]) Zitiert nach Ch. La Roncière, *Histoire de la marine française*, Paris, Plon-Nourit, 1905, III, 368.

Pfeile schnitzen. Was mich betrifft, würde ich freudigen Herzens, wenn ich könnte, alle Geister aus der Hölle zu Hilfe rufen, um meinem Feind das Genick zu brechen, der es mir selbst brechen will »[1]). Selbst Kirchenfürsten wie der Bischof von Nevers, Saincte Foy, erklären im Louvre, hundertmal lieber Türken als Heretiker oder Hugenotten zu werden[2]).

Ein richtiges Pressebureau rief Guillaume de Bellay ins Leben, das gegen Karl V. gerichtete Flugschriften vervielfältigen und verbreiten sollte[3]). Es wurde der Versuch gemacht, zu beweisen, dass der Glaubensunterschied zwischen Türken und Christen nicht einer naturgegebenen Entwicklung entspreche, sondern ein künstlicher sei, da die Natur gleiche Sitten und Gewohnheiten für alle Menschen bestimmt habe. Ein Türke könne einem gläubigen Christen gleichgestellt werden[4]). Jean de Montluc, ein leidenschaftlicher Verfechter der Türkenhilfe, wurde nach Venedig geschickt, um auch hier die Anschuldigungen gegen den französischen König zu entkräftigen[5]). François de Sagon verfasste eine Verteidigungsschrift in Versen[6]). Als Motiv dienten dem Verfasser die frommen Taten des Samariters. Der Kranke, der am Wege liegt, ist Franz I., der Levite, der beim Kranken vorbeigeht, ohn ihm zu helfen, soll der Papst sein, während der fromme Samariter den Türken verkörpert. Das so eigentümliche poetische Werk beginnt mit einer für Karl V. wenig schmeichelhaften Charakterisierung.

Gens esloignez du ciel et de sa grace
toujours garnis d'astuce et de falace
espritz malings filz de la noire nuict
de cueur marry si au prochain ne nuyt
c'est l'empereur avec ses complices
armez de dol pour couvrir leur malice[7]).

---

1) Montluc, *o. c.*, I, 417.

2) Brantôme, *o. c.*, V, 60.

3) Hauser, *Les sources de l'histoire de France*, II, 22—24.

4) *Translation de l'epistre du Roy Treschretien François premier a Paul troisiesme*. 1543, Bl. 34.

5) Francois de Sagon, *Apologye, en defense, pour le Roy, fondée sur texte d'evangeliée, contre ses ennemys & calumniateurs*, Paris, D. Janot, 1544, in-8°, 24 Bl., Bibl. Nat. Paris, 8°, Ye 1448; cf. Mathorez, *Un apologiste de l'alliance francoturque au XVI siècle. François Sagon*, *Bulletin du Bibliophile*, 1913, S. 105—20.

6) F. Sagon, *o. c.*, Bl. 2.

In Bern war man durch das Erscheinen der türkischen Flotte so verstört, dass man dieser Gottesstrafe durch ein gottgefälligeres Leben zu begegnen versuchte. Tanz, leichtsinnige Lieder und andere Volksbelustigungen wurden daher auf das strengste verboten. « *Ordonons que toutes danses, tant de noces que autres, dès ceste heure en avant doivent cesser, ensemble toutes chansons frivoles, tant sur les charrières que autre part, et tout mauvais train, criemens et hurlemens, et toutes autres manières illicites... doivent totalement dès ceste heure en avant cesser* » [1]). Jean de Montluc, Bischof von Valence, ist besonders über die laute Misstimmung in Venedig erstaunt (ces messers crient plus que tous) [2]).

Karl V. bat auch den Papst, Franz I. als Feind der Christenheit zu verurteilen. Er habe als gläubiger Sohn des geistlichen Vaters die Türken auf Land und See bekämpft, während der französische aus machtpolitischen Gründen die Türken gegen die Christenheit aufgewiegelt hätte [3]). Auf das mehrfache Verlangen des Kaisers hin [4]) entschloss sich Paul III. diesem nachzukommen und das Türkenbündnis des französischen Königs zu rügen [5]). Der Kardinal Dyonisius vertrat im Kardinalskollegium sogar die Ansicht, man müsse Franz den Titel eines «allerchristlichsten Königs» aberkennen [6]). Jede Hoffnung, die beiden Rivalen zu versöhnen, schien geschwunden [7]).

Franz I. gab sich Rechenschaft von der Gefahr, allgemein als Feind der Christenheit angeprangert zu werden, zumal «die öffentliche Meinung (opinion du peuple) unbeständig und leicht zu beein-

---

1) Herminjard, *o. c.*, IX, 27.

2) Blaise de Montluc, *Mémoires*, Paris, Foucault, 1821, Coll. Petitot, I, Serie, Bd. I, 417.

3) Pallavino-Sforza, *Historia del Concilio di Trento*, Milano, G. Sivestri, 1831, S. 2—3.

4) *Nunziaturberichte*, I, Abt., VII, 403, Verallo-Farnese, 24 Okt. «S. S. tá faceva mal a star tanto indurata di non castigar il re di Francia ».

5) Granvella, *Papiers d'État*, III, 14; cf. *Lettres missives envoyeez en France par nostre sainct père le Pape, touchant la paix entre le roy de France et l'Empereur*... 1543 in-8°, 4 Bl., Bibl. Condé Chantilly, IV B. 94; *Icy pourez veoir la departie de nostre sainct père le Pape et de l'Empereur, aprez avoir eu ensemble plusieurs propos pour persuader à faire la paix, ce que n'a voulu entendre*... 1543, in-8°, 4 Bl., Bibl. Condé Chantilly IV B 78 (3).

6) Giovio, *o. c.*, Lib. 42, Bl. 278 b.

7) M. Gachard, *Collection des Voyages des Souverains des Pays bas*, Bruxelles, F. Hayez, 1874, Bd. II, 22.

flussen sei »[1]). Der französische König klagt vor allem, dass der Streit nicht mit ritterlichen Waffen ausgetragen würde, sondern mit giftigen Federn und beleidigenden Worten. « *Il estoit toutefois meilleur... que nous disputissions par armes de nostre droict entre nous comme vaillans princes & vertueux, que par oultrageuses parolles comme sophiste mesdisans* »[2]).

Auch dem Papst werden ähnliche Worte zugedacht. Es folgt dann die eigentliche Beschreibung, wie der Türke, ein frommer Samariter, dem Kranken hilft. Da es François de Sagon doch an den entsprechenden Argumenten fehlte, um das Türkenbündnis zu rechtfertigen, spricht er die Hoffnung aus, dass sich der Türke durch diese fromme Handlung, sittlich gewandelt, zum Christentum bekehren werde.

Auf das päpstliche Schreiben antwortet Franz mit einem Gegenangriff auf Karl V. in dem er den « Sacco di Roma » erwähnt[3]).

Jean du Bellay, Erzbischof von Paris, wurde beauftragt, auf dem Reichstag zu Speyer nochmals den Versuch zu machen, die deutschen Fürsten von der Haltlosigkeit der Beschuldigungen Karls V. zu überzeugen. Reden wurden ausgearbeitet und ibre Verbreitung in Flugschriften geplant. Doch wie konnte auch die geschickteste Feder das anstössige Türkenbündnis bestreiten, während die türkische Flotte in Toulon überwinterte und der Bürger und Gelehrte im Türken den « altbösen Feind » des Lutherliedes sahen. Vergebens warteten die französischen Bevollmächtigten in Nancy auf die Erlaubnis, die deutsche Reichsgrenze zu überschreiten. Das Erscheinen am Reichstag zu Spyer wurde ihnen verweigert und die drei französischen Herolde gefangen genommen und über die Grenze geschafft. Sie mussten sich begnügen, ihre vorbereiteten Rechtfertigungsreden in Frankreich drucken zu lassen[4]).

---

[1]) *Epistre du Roy de Frence aux Electeurs de Lempire essembles a Nuremberg...* 1543, Bl. 1 a, Bibl. Not. Paris, Rés. Lb. 30, 90.

[2]) *Translation de l'epistre du Roy Treschretien François premier de ce nom a nostre saincte Pere Paul troisiesme, par laquelle este repondue aux calomnies contenues en deux lettres envoyées au dict sainct Pere, par Charles cinquiesme...* Paris, R. Etienne, 1543, Bl. 2, Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb. 30, 90.

[3]) Pallavino-Sforza, *o. c.*, II, 3—4.

[4]) J. Bellay, *Oratio de sententia christianissimi Regis, scripta ad... viros, universosque sacri Imperii ordines Spirae conventum agentes*, Paris, R. Etienne, 1544, in-8°, 28 Bl., Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb 30, 95; Idem, *Oraison escripte suyvant*

Umsonst liess Franz I. eine goldene Münze mit der königlichen Lilie und der Aufschrift « Freund des Glaubens, und Feind Karls » prägen und verbreiten [1]). Die Münze setzte ihn nur neuen Angriffen aus. Ein Zeitgenosse schreibt entrüstet « Mit Recht rühmt sich der schlechte Gallier der Treue... doch was ist die Treue für den gottlosen Gallier, der sich für den Feind des Dieners Christi Karl erklärt » [2]).

Dem Kaiser wurde die Reichshilfe gegen Frankreich zugestanden, für einen indirekten Kampf gegen die Türken, da der französische König die Türken gegen die Christenheit aufgewiegelt hätte [3]).

Franz hatte so jede Verbindung zu den deutschen Reichsständen verloren. Überall wurde der « ritterliche » König, der Held der Troubadoure, als Feind der Christenheit betrachtet. Allein stand er da. In Toulon lag aber noch die türkische Flotte. Sie konnte ihm zum Sieg verhelfen. Er aber liess sie am 26. Mai absegeln...

Franz I. hatte das Türkenbündnis geschlossen, die Unterstützung der türkischen Flotte gegen Habsburg verlangt. Als französischer König stellte er entschlossen die Sonderinteressen seines Landes vor das Gesamtwohl Europas. Sollte er sich aber des neuen Bundesgenossen wirklich bedienen, so hätte Franz I. sich offen zu ihm bekennen und sich aufs engste mit ihm verbünden müssen, wie Schwert und Scheide, hätte er alle Missgeschicke des Kampfes mit

---

lintention du Roy, treschrestien, aux... Seigneur & a tous les estas du sainct Empire assemblez en la ville de Spire, Paris, R. Etienne, 1544, in-8°, 34 Bl., Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb 30, 96; *Responce a une epistre envoyée de Spire par ung Secretaire Alemand a ung Serviteur du Roy treschrestien...* Paris, R. Etienne, 1544, in 8°, 20 Bl., Bibl. Nat. Paris, Rés. Lb. 30, 97; *Defense pour le Roy de France Treschrestien, a lencontre des iniures & detractions de Iaques Omphalius, faicte nagueres par ung Serviteur du Roy...* Paris, R. Etienne, 1544, in-8°, 24 Bl., B. N. P., Lb. 30, 97.

[1]) I. v. Döllinger, *Materialien zur Geschichte des fünfzehnten und sechzehnten Jahrhunderts*, Regensburg, G. I. Manz, 1863, *Beiträge zur politischen... Geschichte, II, 608—9.* Wir haben vergebens in der in französischen Münzen so reichen Münzsammlung der Bibliothèque Nationale nach dieser Münze gesucht.

[2]) J. Schlecht, *Kilian Leibs Briefwechsel und Diarien*, Münster i. W., Aschendorff, 1909, Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, Heft 7, S. 132 « Pro nefas pessimus Gallus ille de fide se iactitat... quae est Gallo impiissima fides, qui inimicum se asserit Caroli famuli Christi? ».

[3]) L. Staffeti, *Carlo V a Spira nel 1544, Archivio storico italiano*, Serie V, t. 10, S. 42—43.

ihm teilen, mit ihm siegen oder verderben müssen. In diesem Sinne hat sich Franz niemals mit dem Türken verbunden. Der Türke war für ihn nur eine Figur auf dem europäischen Schachbrett, ein Mittel dem habsburgischen Machteinfluss zu begegnen. Der türkische Grossherr war bereit Seite an Seite mit einem « Giaur » zu kämpfen, nicht so Franz I., dem der Titel eines allerchristlichsten Königs, nicht nur ein Titel, sondern auch ein Vermächtnis war. Als französischer König wollte und konnte er sich nicht aus der «Respublica Christiana» ausschliessen.

Der allgemeine Entrüstungssturm des europäischen Bürgerstandes, des eigentlichen Trägers des abendländischen, christlichen Bewusstseins, bestärkte Franz I. in seinem Entschluss, die türkische Flotte von Toulon absegeln zu lassen. Dieses kostete ihn als französischen König zweifellos eine Überwindung, denn er hätte mit ihrer Hilfe Habsburg schlagen und das Ansehen seines Reiches mehren können, als König aber eines alten Kulturstaates dessen Entwicklung mit der abendländdischen Kultur eng verbunden war, konnte er sich zu diesem Entschluss nicht durchringen.

Durch den Friedensvertrag von Crépy (18. Sept. 1544) versprach Franz I. den deutschen Kaiser gegen die Ungläubigen zu unterstützen. Es war eine neue Genugtuung, vom französischen König der europäischen öffentlichen Meinung dargebracht, die er durch das Türkenbündnis herausgefordert hatte.

CARL GÖLLNER

MONETE VENEZIANE BATTUTE IN MOLDAVIA

La scorsa primavera, ho avuto occasione di occuparmi, in modo speciale, di alcune monete particolarmente degne di studio. E fra queste, due, di lampante interesse, hanno immediatamente attratto la mia attenzione.

La prima fu acquistata sul mercato bucarestino insieme a una serie di altre monete antiche e medioevali, destinate a un augusto collezionista; fa parte, oggi, della raccolta di monete di S. M. il Re d'Italia. È un pezzo d'oro; sul diritto, porta la figura di Cristo che, in piedi entro un nimbo di stelle, regge con la mano sinistra il Vangelo e con la destra benedice. Tutt'intorno, corre una leggenda indecifrabile non per il cattivo stato di conservazione, ma per l'esecuzione difettosa della moneta. Sul rovescio, un santo aureolato porge uno stendardo a un cavaliere in ginocchio. La leggenda è anche qui difettosa (fig. 1—2).

La moneta è evidentemente un'imitazione piuttosto rudimentale dei ben noti ducati o zecchini veneziani, e il cavaliere inginocchiato è lo stesso doge di Venezia che riceve dalla mano di San Marco il labaro della città delle lagune [1]). L'interesse che questo esemplare suscita è accresciuto dal fatto che, presso il Gabinetto Numismatico dell'Accademia Romena se ne conservano altri quattro di simili. Tre di tali esemplari furono trovati — come risulta dagli appunti dell'erudito collezionista N. Docan — presso Iaşi; il quarto, probabilmente della stessa regione, proviene dalla famiglia Greceanu di Iaşi [2]). Sembra dunque probabile che anche l'esemplare

---

[1]) Cfr. N. Papadopoli Aldobrandini, *Le monete di Venezia descritte ed illustrate, Venezia*. Vol. II 1907; *Corpus Nummornm Italicorum, VII—VIII.*

[2]) Debbo tutte queste informazioni alla gentilezza del Prof. C. Moisil, Direttore del Gabinetto Numismatico dell'Academia Romena.

acquistato sul mercato bucarestino abbia la stessa provenienza moldava. In ogni modo, benchè non si conosca la sicura provenienza di queste monete, è chiaro tuttavia che non si tratta di un esemplare unico, la cui presenza isolata porrebbe a duro cimento gli stessi numismatici più competenti in materia.

La seconda delle due monete, oggetto della presente comunicazione, fu acquistata nella stessa epoca della prima, dal direttore del Museo delle Fondazioni Culturali Reali, Al. Saint-Georges, che qui desidero ringraziare nel modo più vivo.

Questo secondo esemplare si differenzia totalmente dal precedente. Prima di tutto, non v'è dubbio che ci troviamo di fronte a un autentico falso e non ad una imitazione, giacchè la moneta è di rame. Tracce leggere di doratura stanno probabilmente ad indicare un sottile strato d'oro che le avrebbe dovuto schiudere la via a lato agli altri ducati o imitazioni di ducati veneziani. Anche le figurazioni e sul diritto e sul rovescio sono assai più grossolanamente trattate. La figura di Cristo è posta in alto, a destra del nimbo stellato, e anche quelle di San Marco e del doge sono rudimentalmente incise (fig. 3—4). È bensì vero che lo stato di conservazione contribuisce a dare quest'impressione. Tuttavia, il fatto di esser falsificata, non riduce per nulla l'interesse che questa moneta presenta, dato che abbiamo fondatissimi motivi di ritenere di aver a che fare con un falso antico quanto la prima moneta.

E in realtà, tanto le falsificazioni, come le buone imitazioni in oro dei ducati veneziani sono una prova incontestabile dell'intensa circolazione della moneta stessa. Informazioni documentali sembrano consentire una più esatta precisazione di questo fenomeno monetario che, in forme simili, molte volte ricompare nel corso della storia delle monete e soprattutto nel Medio Evo. Credo così che tanto con la prima moneta — che possiamo definire un'imitazione — quanto con la seconda — un semplice falso — ci si trovi di fronte ad esemplari, che dovevano essere indubbiamente molto numerosi, di monete battute in Moldavia nel secolo XVI.

Definitivamente consolidatosi sotto il regno di Alessandro il Buono (1399—1432), il principato di Moldavia conoscerà, lungo tutto il corso del secolo XV, una particolare prosperità economica. Situata all'incrocio delle grandi arterie del commercio che l'attraversano da Nord a Sud e da Ovest ad Est, dal Baltico e dall'Un-

gheria al Mar Nero, la Moldavia non soltanto batterà moneta propria e di buona lega, già dagli ultimi decenni del secolo XIV, ma verrà realizzando notevoli benefici in conseguenza di questa forte attività commerciale [1]). I documenti interni dell'epoca dimostrano la presenza, accanto alla moneta nazionale, anche di numerose monete straniere d'oro e d'argento, rimaste in circolazione in seguito al grande commercio internazionale al quale la Moldavia aveva partecipato.

Fra le monete d'oro ricordate dai documenti moldavi del secolo XV e XVI, tengono il primo posto i cosidetti « zloţi » tartari, nome sotto il quale si celano nei paesi romeni i fiorini genovesi, anche altrimenti detti *floreni tartaricales*, giunti in Moldavia specialmente da Caffa [2]). Rappresentano, sicuramente, sempre la stessa moneta, anche lo « zlot » (fiorino) di Cetatea-Albă e il « galben » (zecchino) di Moncastro, di cui fanno pure memoria alcuni documenti moldavi della stessa epoca [3]). Il termine « zlot » di origine slava, indica nei documenti moldavi una moneta d'oro.

Di fronte alla moneta genovese, la cui circolazione così intensa nella Moldavia del secolo XV si spiega sia con la vicinanza di Caffa, sia con i numerosi empori genovesi più prossimi ai confini del paese — specialmente Cetatea-Albă (Moncastro) e Chilia — il ducato veneziano occupa una posizione alquanto minore. La rivalità veneto-genovese si tradiva così anche sotto questo aspetto. I « galbeni venetici » (zecchini veneziani) o « galbeni de aur venetici » (zecchini d'oro veneziani) o « ţechini » — più volte confusamente detti nei documenti « ughi » o « zloţi » veneziani — appaiono essi

---

[1]) Per la situazione generale dei paesi romeni al principio del XV secolo, cf. N. Iorga, *Histoire des Roumains*, IV, Bucarest 1937, p. 7 sq. Uno studio generale sulle monete romene, conclusione di vari studi e pubblicazioni, ha scritto C. Moisil nell'*Enciclopedia României*, I, Bucureşti [1938] p. 106 sq. Ricordiamo anche, dello stesso autore, *Activitatea monetară a lui Alexandru cel Bun*, nella *Cronica Numismatică şi Arheologică*, II, 1—3, Maggio—Luglio 1921, p. 76 sq.

[2]) Cf. N. Iorga, *Studii şi Documente cu privire la Istoria Românilor*, XXIII, Bucureşti, 1913, p. 331; G. Zane, *Economia de schimb în Principatele Române*, Bucureşti, 1930, p. 112.

[3]) N. Iorga, *Istoria comerţului românesc*, I, Bucureşti, 1915, p. 133; G. Zane, *op. cit.*, p. 112

MONETE VENEZIANE BATTUTE IN MOLDAVIA



Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.

pure, fin dal secolo XV, nei documenti moldavi [1]). La loro circolazione si fa più intensa nei secoli XVI e XVII. Durante questo lungo periodo, il valore dei ducati veneziani subisce diverse oscillazioni, sia a motivo delle emissioni, sia per via delle alterazioni e dei falsi. « Già dall'inizio del secolo XVI — scrive il miglior conoscitore di questi problemi della circolazione monetaria nei paesi romeni — s'incontra l'espressione « bani buni » (monete buone) che può essere interpretata come un'aggiunta fatta allo scopo di attestare la qualità superiore degli zecchini in confronto alle altre monete di argento o di rame; oppure vuole precisare che le monete, con le quali si è proceduto alla vendita, e quelle previste negli atti, sono fra le migliori, giacchè ce n'erano di minor valore e per queste ultime si aggiungeva allora, d'abitudine, l'espressione « bani proşti » (moneta vile) [2]). L'esistenza di imitazioni e di ducati falsi prova, assai più di quanto non creda lo studioso su ricordato, che il termine « galbeni bani buni » poteva riferirsi anche agli zecchini originali, per distinguerli da quelli battuti in Moldavia o altrove, all'infuori di Genova e Venezia. Fino alla seconda metà del secolo XVIII, allorchè saranno sostituiti da quelli austriaci ed olandesi, i ducati veneziani rappresentano in Moldavia, come anche nella Valacchia, una delle migliori e più ricercate monete d'oro. E a tale proposito, il numismatico inglese Hasluck ha richiamato l'attenzione sul fatto che l'immagine di Cristo sul diritto degli zecchini veneziani deve aver contribuito, in una certa misura, al favore che questa moneta ha goduto fra i cristiani sudditi dell'Impero ottomano [3]).

In rapporto alla circolazione delle monete delle due repubbliche italiane, merita pure che fissiamo l'attenzione su di un altro fatto, benchè per poterlo spiegare manchino ancora gli elementi necessari. A differenza di altre monete straniere, la cui presenza nella circolazione monetaria nello spazio carpato-danubiano è confermata sia dai documenti del tempo, sia dai tesori monetari — e per le epoche più lontane soltanto da questi ultimi — le monete geno-

[1]) *Ibidem*, p. 123 sq.

[2]) *Ibidem*, pp. 125—126.

[3]) F. W. Hasluck, *The levantine coinage* nella *Numismatic Chronicle*, 5 th. series, 1—2, 1921, p. 48.

vesi e veneziane, che tanto frequentemente incontriamo nei documenti dei secoli XV—XVI, non sono mai state ritrovate insieme ad altre, in nessun tesoro di questa regione. Ciò è senza dubbio insolito, per quanta larga parte si voglia fare al caso, quando si tratta di simili scoperte. Rimane infatti una cosa strana che nessuna moneta genovese o veneziana di quelle che dozzine di documenti ci informano aver intensamente circolato nei paesi romeni, non sia stata trovata finora fra i pezzi componenti i tesori monetari dei secoli XV—XVI. E tanto più ci appare strano sapendo come furono agitati quei tempi e quante volte dovettero offrire le occasioni più varie per questi seppellimenti di tesori.

Il fatto è ancora più interessante in quanto, tranne pochissime eccezioni del secolo XIII—XIV [1]), anche a sud del Danubio le monete veneziane non compaiono se non in proporzione ridotta, di fronte alle altre monete straniere, nei tesori monetari dei secoli XIII—XVII [2]). Manca completamente il fiorino genovese, nonostante l'eccezionale situazione di cui Genova godeva, dopo il trattato di Nymphaion [3]). L'avvenire potrà forse dare una spiegazione anche a questo problema.

Pur non conoscendo in quale misura monete genovesi e veneziane abbiano circolato nei Balcani, il fatto che esse non compaiano nei tesori finora scoperti in Moldavia, nei cui documenti ritornano, viceversa, così spesso, è in ogni modo insolito. È, forse, il solo caso nella storia economica della regione carpato-danubiana, nel quale i documenti contraddicono, e in modo così flagrante, i dati che ci offre lo studio dei tesori monetari.

---

[1]) Ricordiamo i tesori scoperti a Camenitza (monete d'argento dei dogi Lorenzo Tiepolo (1268—1275), Jacopo Contarini (1275—1280) e Giovanni Dandolo (1280—1290) e a Rodop, ambedue in Bulgaria (monete d'argento dei dogi Francesco Dandolo (1330—1339) e Giovanni Gradenigo (1354—1356). Cf. N. A. Mušmof, *Izvestija*, *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, IV, 1926—1927, p. 324; Idem, *Izvestija*, *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, I, 1921—1922, p. 243.

[2]) Ricordiamo i tesori scoperti a Cirpan (Mušmof, *Izvestija*, *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, IV, 1926—1927, n. 52, p. 273); Ruse (*ibidem*, n. 55); Dolno Djumaisko (*ibidem*, n. 62); Rabisa (B. Filov, *Izvestija*, *Bull. Soc. Arch. Bulg.*, I, 1910, p. 224); Dărjanitza (Mušmof, *Izvestija*, *Bull. Soc. Arch. Bulg.*, VI, 1916—1918, p. 163, n. 8; Kiustendil (idem, *Izvestija*, *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, V, 1928—1929, p. 382.

[3]) Cf. G. I. Brătianu, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XIII-e siècle*, Paris, 1929, p. 83 sq.

Ritornando al problema che più particolarmente c'interessa, si può dunque spiegare la presenza di quelle due monete veneziane di cui ci siamo occupati finora, con l'intensa circolazione che ebbero in Moldavia, a partire dal secolo XV, i ducati veneziani. L'origine moldava di tali monete, siano esse imitazioni coniate in metallo di buona lega, come il primo dei nostri due esemplari o come quelli del Gabinetto Numismatico dell'Accademia Romena, o siano dei semplici falsi come il secondo esemplare presentato al principio di questo articolo, resta in ogni modo confermata anche da altre notizie [1]).

La zecca moldava ha battuto nei secoli XVI e XVII, accanto alla moneta nazionale, anche moneta falsa. Abbiamo finora sicure testimonianze intorno a quest'attività al tempo del regno di Istrati Dabija, principe di Moldavia dal 1661 al 1665. A Suceava, capitale della Moldavia fino alla metà del secolo XVI (passa a Iaşi al tempo del secondo regno di Alessandro Lăpuşneanu (1552—1561, 1564—1568), si sono scoperti numerosi scellini falsificati, ripresi dagli scellini di Sigismondo III (1687—1632) e di Giovanni Casimiro di Polonia (1619—1640), di Giorgio Guglielmo di Brandenburgo (1619—1640), di Federico Guglielmo di Prussia (1640—1688), di Carlo IX (1632—1654) di Cristina (1654—1660) e di Carlo X Gustavo (1660—1697) di Svezia [2]).

Tali scellini, battuti in grandissima quantità dalla zecca moldava di Suceava, presero la via della Polonia. Notizie dell'epoca parlano appunto dei gravissimi danni provocati intorno a quei tempi in Polonia, dall'afflusso di moneta falsa battuta nella Moldavia del principe Istrati Dabija [3]). È vero che il principe moldavo non era stato il solo ad aver avuto simili preoccupazioni monetarie piut-

---

[1]) Per le numerosissime imitazioni dei grossi e dei sóldini veneziani eseguite nelle zecche levantine, cfr. N. Papadopoli Aldobrandini, *op. cit.*, p. 407.

[2]) Cfr. C. Moisil, *Monetăria lui Dabija Vodă*, nel *Bul. Soc. Num. Rom.*, XII, 24 1915, p. 53 sq.; più recentemente, I. Ţabrea, *Originea şi activitatea monetăriei lui Dabija Vodă din Suceava*, nella *Cronica Num. şi Arh.*, 112, 1938, pp. 69—89.

[3]) Le informazioni di Pasek, *Pamietnicki*, ed. Al. Brückner, *Biblioteka Narodowa*, 62, pp. 219—220 e quelle pubblicate nelle *Akt Grodzkie i Zemskie*, XXIV, pp. 204—205, sono riprodotte da P. P. Panaitescu, *Date noi despre falsificări de monete în Moldova*, nel *Bul. Soc. Num. Rom.*, XXVII—XXVII 1933—1934, pp. 129—130 e da I. Ţabrea, *op. cit.*, pp. 69—70.

tosto dubbie. Al tempo della guerra, poi conclusasi con la pace di Oliva (1660), Carlo X Gustavo di Svezia batte moneta polacca, con l'effigie del re Giovanni Casimiro [1]). Sta di fatto che la Polonia del XVII secolo fu invasa da ogni parte da monete false o di qualità inferiore, battute in differenti zecche. Per ciò che riguarda la zecca di Suceava, sembra che sia stata condotta tra il 1661 e il 1663 da Tito Livio Boratini che già era stato appaltatore di quelle regali polacche di Cracovia e di Vilna [2]). La sua presenza a capo della zecca moldava spiega come gli scellini falsificati a Suceava siano altrettanto bene eseguiti degli originali che imitavano.

Pur possedendo sicure notizie circa questa copiosa produzione di monete false in Moldavia, sulla metà del XVII secolo, inclino tuttavia a credere che le monete di cui ci occupiamo, siano state battute in Moldavia durante il secolo XVI, in un periodo che siamo in grado di precisare con una maggiore approssimazione. Infatti, fra queste monete e quelle battute nel secolo XVII vi sono alcune differenze essenziali:

1. în primo luogo, tutti gli esemplari di monete falsificate nella zecca del principe Istrati Dabija provano che a quel tempo si falsificavano monete polacche, svedesi e brandenburghesi, vale a dire monete che poi circolavano sì, anche in Moldavia, ma specialmente nel vicino regno polacco cui erano destinate;

2. tutte queste monete, circolanti a danno della moneta polacca, sono di rame. D'altronde, la stessa moneta originale non era per nulla di qualità eletta;

3. tutti i falsi lavorati a Suceava, nella zecca di Istrati Dabija, sono ottimamente eseguiti, ciò che non si verifica per le monete falsificate delle quali ora ci occupiamo.

Se non avessimo disposto che del ducato falsificato a Suceava, acquistato da Al. Saint-Georges, saremmo indotti ad estendere l'attività monetaria della zecca moldava del tempo di Istrati Dabija, anche alle monete veneziane, benchè ci risulti che la loro circolazione nel secolo XVII fosse evidentemente molto più ridotta in confronto a quella del secolo precedente.

---

[1]) M. Gumowski, *Moneta Polskie*, Warzawa, 1924, p. 136, ap. I. Ţabrea, *op. cit.*, p. 75.

[2]) *Ibidem*, p. 80—81.

Le monete imitate d'oro escludono tuttavia completamente questa possibilità. Ci pare quindi logico di attribuire tali imitazioni, di cui oggi conosciamo soltanto alcuni esemplari, al secolo XVI, cioè al secolo al principio del quale già compaiono le prime notizie sui «galbeni bani buni» (ducati buoni), perfettamente distinti nei documenti dagli altri zecchini «bani răi» (moneta vile). Sempre attraverso un altro documento sappiamo che all'inizio dello stesso secolo, nell'ultimo anno del regno di Stefano IV, si falsifica in Moldavia, moneta da introdurre in Polonia. In un documento del 1526, del tempo del re Sigismondo I, è scritto: «Ad notitiam nostram certo deductum est, non mediocrem falsae monetae summam sub signis nostris seu ad exemplum monetae nostrae excusam esse in Valachia et aliquam eius partem iam forsam emissam in fraudem magnumque detrimentum et incomodum reipublicae regni nostri» [1]. Il principe Istrati Dabija ereditava dunque una tradizione molto più antica quando moltiplicava, in modo illecito, a Suceava, il numero degli scellini polacchi, svedesi e brandenburghesi. Sappiamo che nel 1595, il principe moldavo Geremia Movilă ottiene dal re di Polonia, dati gli stretti rapporti col vicino regno, il diritto di battere moneta simile a quella polacca. È vero che il senato polacco non ratificò però questo favore [2].

Ci sono ancora altri due fatti che confermano questa precisazione cronologica verso la quale incliniamo. Innanzi tutto, nella Moldavia del secolo XVI, si è battuto per la prima volta moneta d'oro durante il regno di Iacopo Heraclide Despota (1561—1563). Le sue monete sono l'opera dell'artefice sassone Wolfgangus Aurifex. Accanto ai ducati d'oro, il Despota fece battere anche talleri d'argento sul modello dei talleri germanici [3].

Vi è, d'altra parte, anche più interessante, il fatto che a Suceava è stata pure trovata un'imitazione d'argento di una moneta di Alberto di Prussia (1490—1568). Il numismatico R. Gassauer che pubblica questa imitazione, giunge alla conclusione che fu battuta nella zecca di Suceava al tempo del Despota [4]. Senza insistere sui

[1] Hurmuzaki, *Documente*, II, 2, p. 598, no. CCCCIII.

[2] Cfr. C. Moisil, *Monetăria lui Dabija Vodă*, p. 53; I. Ţabrea, *op. cit.*, p. 73, n. 23.

[3] C. Moisil nella *Enciclopedia României*, I, Bucureşti, [1938], p. 108

[4] R. Gassauer, *Brandenburgisch-preussische und polnische Münzennachahmungen in der Münzstätte zu Suczawa*, nelle *Südost-Forschungen*, VI, 1—2, 1941, p. 242 sq.

particolari del suo argomentare, indubbiamente convincente, a noi importa specialmente il fatto che tanto le notizie documentali, quanto le scoperte monetarie, provano che in Moldavia, nel secolo XVI, si sono imitate le monete straniere delle quali era più intensa la circolazione.

Ma si può forse andare anche più lontano nella precisazione del momento in cui hanno potuto esser battute, nella zecca moldava, quelle imitazioni e falsificazioni delle quali ci occupiamo. Ci è noto, infatti, che nel secolo XVI si è battuto, in Moldavia, moneta nazionale soltanto durante il regno di alcuni principi. Dopo la morte di Stefano il Grande, hanno in primo luogo battuto moneta suo figlio Bogdan III (1504—1517) e quindi suo nipote, Stefano IV (1517—1527). Dopo un lungo periodo di inattività che si continua fino alla metà del secolo XVI, per motivi che non è qui il caso di esporre, la zecca moldava batterà di nuovo moneta sotto Alessandro Lăpuşneanu (1552—1561, 1564—1568), Iacopo Heraclide Despota 1561—1563), Stefano Tomşa (1563—1564), Giovanni l'Armeno (1572—1574) e, infine, nel 1594, sotto Stefano Răzvan [1]).

È possibile affermare che le imitazioni moldave dei ducati veneziani sono state battute al tempo di qualcuno di questi principi? Gli eventi e il breve regno di Stefano Tomşa, di Giovanni l'Armeno e di Stefano Răzvan sembrano escludere dall'ipotesi i loro nomi. Le imitazioni moldave in oro dei ducati veneziani, presuppongono un'epoca di una certa prosperità economica, ciò che non s'accorda con il regno dei principi ricordati più sù. Rimarrebbe, dunque, da una parte, il principio del secolo XVI, con il regno di Bogdan III e Stefano IV, e dall'altra la metà del secolo stesso, con il regno di Alessandro Lăpuşneanu — di cui la moneta raffigura l'imagine della Vergine Maria come le monete ungheresi, a differenza del tipo tradizionale moldavo — e di Iacopo Heraclide Despota.

La moneta d'argento, presentata dal Gassauer, e che è, secondo ogni probabilità, del tempo di quest'ultimo, ci indurrebbe a preferire la seconda ipotesi. Com'è naturale, non mancano dubbi anche intorno a questa precisazione, dato che abbiamo a che fare con così pochi esemplari e con ancora meno notizie documentali. Anche qualora non restasse che la sola differenza di fattura

---

[1]) Cfr. C. Moisil, *op. cit.*, p. 108

fra le monete proprie del Despota, simili sotto tutti i punti di vista alle monete germaniche contemporanee, e quella delle imitazioni, che lascia non poco a desiderare, ciò sarebbe in ogni modo sufficente perchè l'affermazione non fosse senza riserve. D'altra parte, il fatto che monete d'oro moldave furono battute solo al tempo del Despota, dà a questa ipotesi una certa probabilità che non può sfuggire a nessuno. Eventuali scoperte potranno forse, più avanti, consentire una precisazione più rigorosa. Per ora non riteniamo possibile concludere se non che abbiamo a che fare con imitazioni e falsi moldavi eseguiti nel secolo XVI. Tali monete presentano, indipendentemente dal momento nel quale entrano in circolazione, un interesse particolare tanto in rapporto alla situazione economica della Moldavia, quanto e soprattutto a quello dell'espansione e della parte svolta dai ducati veneziani nel corso del XVI secolo.

EM. CONDURACHI

TABLE DES MATIÈRES

Pour des raisons d'ordre technique, les comptes rendus devant paraître dans ce volume, seront publiés dans le volume XXI, en cours d'impression.

Les manuscrits et les livres pour comptes rendus seront envoyés à l'adresse de l'Institut d'Histoire Universelle «N. Iorga», B-d Mareşal Ion Antonescu, 3, Bucarest, avec la mention «pour la Revue Historique du Sud-Est Européen».

Prix : 500 lei.

MONITORUL OFICIAL ŞI
IMPRIMERIILE STATULUI
IMPRIMERIA NAŢIONALĂ
BUCUREŞTI — 1944

C. 21 383.